This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

N° 2503

BIBLIOTHÈQUE
DE MOUCHY

ARMOIRE J TABLETTE 1

The Andrew B. Hammond
Memorial Book Fund

Stanford University Libraries

ÉTUDES
LITTÉRAIRES
ET HISTORIQUES

II

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, 30, rue Mazarine.

ÉTUDES

LITTÉRAIRES

ET

HISTORIQUES

PAR

M. LE BARON DE BARANTE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

II

Bossuet, etc. — Schiller. — Lessing. — Otway. — Thomson, etc. — *Le Jouvencel.* — *Du drame historique* (M. Vitet). — Lemontey. — Arnault. — Creuzé de Lesser. — Le général Foy (*Guerre de la Péninsule*) — M. de Salvandy (*Histoire de la Pologne*). — Mme Guizot. Mme Necker de Saussure (*De l'Éducation*). — Auguste de Staël. — Mlle Aïssé. — Mme d'Arbouville, etc., etc.

PARIS

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

Réserve de tous droits

1858

ÉTUDES LITTÉRAIRES

SAINT AUGUSTIN.

Saint Augustin naquit à Tagaste, petite ville d'Afrique, l'an 354, sous le règne de l'empereur Constance.

Lui-même nous a laissé de grands détails sur sa vie dans son livre des *Confessions*. De tous ses ouvrages, il n'en est aucun qui ait plus contribué à jeter de l'intérêt sur saint Augustin. La science, les vertus, la constance des saints imposent la vénération : la piété de saint Augustin avait ce caractère d'amour passionné, qui, dans tous les siècles, a toujours exercé une entraînante séduction; les récits qu'il a faits de ses fautes, de son orageuse jeunesse, l'effet progressif des sentiments religieux sur son âme qui resta encore longtemps faible après avoir été persuadée, tout cela le rend moins étranger à notre humanité que la plupart des autres Pères de l'Église.

Les *Confessions* de saint Augustin sont une prière continuelle; il s'adresse sans cesse à Dieu avec une sorte de familiarité, d'adoration intime et touchante; il le supplie de lui donner la lumière nécessaire pour découvrir les fautes qu'il a pu commettre dans tous les temps de sa vie, et il exhale avec force des sentiments de honte et de repentir. Ses scrupules ont parfois trop de subtilité; c'est là le dé-

faut de son génie. Les écoles de philosophie, le goût particulier aux Africains et le caractère général de l'esprit à cette époque, l'ont quelquefois éloigné de la simplicité.

Saint Augustin raconte comment il fut élevé par les soins d'une mère pieuse, sainte Monique, qui désira ardemment le rendre savant et religieux; il s'accuse d'avoir mal répondu à cette éducation. Cependant, dès son enfance, on démêle en lui les penchants qu'il sanctifia depuis; on les retrouve toujours au milieu de ses fautes : à peine savait-il parler, qu'il priait Dieu ardemment de lui éviter les punitions que ses maîtres lui faisaient craindre; n'est-ce pas la piété la plus sincère et la plus ardente que puisse montrer un enfant? Dans ses études, les règles de la grammaire, l'étude du grec, tout ce qui demandait un travail positif le rebutait; mais il fondait en larmes en lisant la mort de Didon, et il ne pouvait se séparer de ces fables de l'antiquité, qui animaient son imagination. Telle fut la direction que reçut son esprit. Un peu plus tard, il commença à se livrer avec ardeur aux passions de la jeunesse. Dès l'âge de seize ans, il conçut un penchant violent pour les femmes, et goûta avec ivresse les plaisirs des sens. Sa mère s'en affligeait; son père, nous dit-il lui-même, s'en inquiétait moins : il lui importait surtout que son fils devînt docte, éloquent, capable d'acquérir de la gloire et de la fortune.

Ses parents, rassemblant leurs modiques ressources, parvinrent à l'envoyer à Carthage, pour achever ses études; jusqu'alors c'était à Madaure qu'il avait été enseigné.

Il continua à se livrer aux plaisirs avec un avide empressement. Cependant il ne faut pas croire qu'il s'abandonnait à de honteuses débauches. — « Eh! qu'est-ce qui « faisait mon plaisir, s'écrie-t-il, sinon d'aimer et d'être « aimé? » — Aussi s'attacha-t-il uniquement à une femme qu'il aima pendant quinze ans avec fidélité, dont il eut un fils, et qu'il ne quitta que lorsqu'il commença à réformer

sa vie. En même temps, il s'appliquait avec soin à la rhétorique et à l'éloquence, se préparant à suivre la carrière du barreau. Il s'accuse du goût extrême qu'il avait alors pour les représentations du théâtre; il y trouvait des émotions conformes aux sentiments où il se livrait.

Il était dans la dix-neuvième année de son âge, étudiant avec zèle les lettres et l'éloquence, lorsqu'il en vint à lire un livre de Cicéron, nommé *Hortense*, qui n'est point parvenu jusqu'à nous; il renfermait une exhortation à la philosophie; ce livre fit en lui une soudaine révolution; il conçut dès lors une ardeur incroyable pour la vérité et pour la sagesse; mais le philosophe qui avait éveillé en lui ce sentiment était loin de le satisfaire. Saint Augustin se trouva ramené vers cet amour de Dieu qu'il avait sucé avec le lait, et qui lui était entré bien avant dans le cœur. Dès lors il chercha à combler cet intervalle immense qui sépare les premières notions de la sagesse humaine des sommets célestes de la Religion.

Il était en cet état d'anxiété où met la recherche des plus hautes vérités, lorsqu'il entendit professer les systèmes des Manichéens. Il en fut séduit, et embrassa leur secte avec un grand zèle; il trouva que leurs raisonnements étaient bien liés, et résultaient d'une dialectique qui procédait régulièrement. Son cœur n'était point satisfait : il lui semblait souvent que les Manichéens le conduisaient à de grandes absurdités; mais accoutumé à la philosophie humaine, il se contentait du système, dès qu'il rendait compte d'une difficulté. Le Manichéisme se fondait alors sur deux erreurs principales : l'existence des deux principes et la persuasion que ces deux principes étaient deux substances subtiles, inhérentes à la matière; c'était un panthéisme double et matériel, mêlé d'une physique ridicule, de superstitions magiques et de fables grossières, où l'imagination africaine trouvait moyen de déployer quelque séduction.

Saint Augustin devint non-seulement Manichéen, mais il entraîna plusieurs de ses amis dans son erreur. Il y demeura attaché pendant neuf ans; de plus en plus ébranl par les difficultés qu'il se faisait, et par les absurdités que l'étude de la physique et de l'astronomie lui laissait apercevoir dans le Manichéisme; toutefois ne sachant que substituer à ce système, et sentant le besoin de ne pas laisser sans solution les questions qui importent le plus à tout homme qui pense, il n'abjurait pas positivement sa secte. C'était la philosophie d'Aristote qui le tenait, pour ainsi dire, renfermé dans les absurdités des Manichéens. Accoutumé à croire que toutes nos idées ont nos sens pour unique origine, il ne pouvait s'élever à aucune notion spirituelle; la matière et ses propriétés étaient les seules vérités qui lui semblassent exister.

Une des choses qui contribua à le dégoûter davantage des Manichéens, ce furent des conversations avec Fauste, le chef de la secte. On lui avait annoncé que toutes ses objections seraient résolues par cet habile sophiste; il vit un homme agréable, mais peu savant, plus spirituel que profond, et détournant adroitement les questions pour éviter les difficultés.

Pendant ces neuf années, saint Augustin croissait toujours en savoir, en éloquence, en méditation; les peines de la vie, et le développement de son esprit, le rapprochaient de plus en plus des idées de la vraie Religion. La perte de son meilleur ami, qu'il vit mourir avec les consolations chrétiennes; la douleur continuelle de sa mère, qui s'affligeait de le voir Manichéen, tout contribuait à le pousser au but qu'il devait atteindre.

Après avoir professé l'éloquence, soit à Carthage, soit à Tagaste, après avoir composé son premier ouvrage *De la Beauté et de la Convenance*, qui n'est point parvenu jusqu'à nous, il se rendit à Rome : c'était un théâtre plus digne de ses talents; d'ailleurs le désordre des mœurs de Carthage

lui était odieux ; il se déroba furtivement aux larmes de sa mère, et quitta l'Afrique.

Il passa peu de temps à Rome, et alla remplir à Milan une place de professeur d'éloquence à laquelle il fut nommé. Saint Ambroise occupait alors le siége de Milan, et ses saintes prédications étaient célèbres. L'amour de l'éloquence attira d'abord saint Augustin ; peu à peu il en vint à goûter, non-seulement la diction, mais aussi la doctrine du prélat.

Les livres des Platoniciens contribuèrent encore à le tirer d'erreur. Cette philosophie idéale remplit son âme d'une noble flamme, le souleva au-dessus du matérialisme dont il ne pouvait sortir, et le plaça tout à fait sur le seuil de la Religion : Platon et l'école d'Alexandrie étaient arrivés aux notions raisonnables de la Divinité ; ils avaient dégagé Dieu et l'âme humaine de toute idée matérielle. Ainsi saint Augustin apprenait de saint Ambroise à révérer la morale évangélique, et de Platon à se faire une idée de l'essence divine ; mais il n'avait pas encore uni ces deux pensées par le lien de la Révélation, en quoi consiste le vrai fondement de la Religion.

Sa mère vint le joindre ; Alype et Nebride, ses vertueux amis, vivaient avec lui. Ses méditations devenaient de plus en plus profondes, sa vie prenait chaque jour plus de gravité ; il marchait d'un pas rapide vers la Religion. Il était convaincu : néanmoins quitter tout attachement à la terre lui paraissait trop rude. Il reconnut facilement le néant de la gloire et de l'ambition : il ne pouvait arracher de son cœur les plaisirs de l'amour : être condamné à ne plus en jouir jamais était une idée devant laquelle il reculait ; il quitta la femme avec laquelle il vivait ; peu après il en prit une autre.

Il lut l'Écriture sainte, et, pour la première fois, il en sentit toute la puissance. Ses agitations, ses combats redoublaient ; tout le poussait vers une sublime résolution.

Enfin, un jour qu'on lui avait raconté comment deux officiers de l'empereur venaient d'abandonner leur brillante existence pour vivre chrétiennement, il sentit en lui un mouvement extraordinaire ; une lutte décisive s'engagea dans son âme. Il quitta son ami Alype; ne pouvant plus parler, tant il était agité, il alla se coucher sous un figuier, se roulant par terre, versant des torrents de larmes, et demanda à Dieu de lui donner plus de force. Alors il lui sembla entendre une voix qui disait : — « Prenez et lisez ; » — il se leva, et prenant les épîtres de saint Paul, il les ouvrit au hasard avec une inexprimable angoisse, il y lut : — « Ne « vivez pas dans les festins ni dans l'impudicité, revêtez-« vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ne cherchez pas « à contenter votre chair suivant les désirs de votre sen-« sualité. » — De ce moment il se sentit tranquille et soulagé; son sort fut fixé. Cette scène, la plus sublime peut-être qui puisse se passer dans le cœur d'un homme, est dépeinte d'une façon admirable dans ses *Confessions;* on ne saurait rien lire de plus vrai et de plus élevé.

Dès lors il ne s'occupa plus qu'à vivre saintement : il se retira à la campagne avec quelques amis, qui, se réglant toujours sur lui, étaient devenus de pieux chrétiens. Monique présidait à cette sainte société, où l'on se livrait sans cesse à de religieux entretiens et à des études assidues. Saint Augustin élevait en outre, avec soin et amour, son fils Adéodat, qui donnait de grandes espérances. Dans cette retraite, il composa divers ouvrages. Ses amis recueillaient les conférences qu'ils avaient avec lui, et plusieurs nous sont parvenues. Il fit un livre contre les académiciens et leur scepticisme; un autre sur la vie bienheureuse, où il soutient que la connaissance et l'amour de Dieu peuvent, dès cette vie, conduire à la béatitude; un troisième, intitulé *De l'Ordre*, où il essaie à montrer comment les biens et les maux sont compris dans l'ordre de la Providence, et passe ensuite à tracer l'ordre qu'il faut suivre dans les

études pour arriver à la connaissance des choses incorporelles; il fit aussi son *Soliloque*, peinture de l'état de son âme, et de la jouissance qu'il éprouvait à dompter le reste de ses passions, pour servir et aimer Dieu uniquement.

Ce fut de la sorte qu'il se rendit digne du baptême; il le reçut dans sa trente-troisième année, des mains de saint Ambroise, et en même temps qu'Alype et Adéodat. Il résolut alors de retourner en Afrique. Ce fut à cette époque qu'il perdit sa mère: ce lui fut une cruelle douleur, que la Religion seule put adoucir. Il passa encore quelque temps à Rome, où, continuant sa vie studieuse, il fit les livres des *Mœurs de l'Église*, contre les Manichéens, et *De la Grandeur de l'Ame*; il commença aussi son ouvrage sur le libre arbitre.

De retour en Afrique, il vendit ses biens pour en donner le produit aux pauvres, et conserva seulement de quoi vivre frugalement en commun avec quelques amis. Cependant ses écrits et ses travaux sur la Religion allaient toujours se multipliant.

Il vivait ainsi depuis trois ans, lorsque un jour, étant à l'église d'Hippone, l'évêque, qui était vieux, témoigna le désir d'ordonner un prêtre qui pût l'aider et lui succéder; le peuple se saisit de saint Augustin et le força à promettre qu'il entrerait dans l'état ecclésiastique. Il se faisait une idée si sévère des devoirs du ministère, qu'il obéit à la voix publique avec crainte et douleur.

Dès lors, il commença à prêcher avec un incroyable succès; la piété se répandait à sa voix. L'Afrique s'emplissait de monastères. Une foule de disciples se pressait autour du prédicateur, qui exerçait à la fois l'empire de la Religion, de la philosophie et de l'éloquence. En même temps, il composait toujours de nouveaux écrits, spécialement contre le Manichéisme, dont il avait connu tout le danger.

En 393, un concile d'Afrique se rassembla à Hippone, et saint Augustin y parut avec grand éclat. Peu après, il com-

mença à combattre les Donatistes, dont l'hérésie intolérante désolait l'Afrique. Ils prétendaient que les évêques, s'étant montrés faibles pendant la persécution de Dioclétien, avaient perdu leurs pouvoirs; qu'ils n'avaient pu, depuis, ni les exercer, ni les communiquer; ils regardaient comme nuls les sacrements donnés par ces évêques et leurs successeurs, et dans leur prétendue rigidité, ils condamnaient et persécutaient l'Église, s'abandonnant eux-mêmes à mille désordres. Saint Augustin se livra avec ardeur à les ramener par ses livres, ses conférences et ses sermons : il y réussissait souvent.

En 395, il fut fait évêque d'Hippone conjointement avec le vieillard Valère, que jusqu'alors il avait simplement soulagé dans ses fonctions. Il ne fut pas moins admirable dans ce haut rang. Sa piété; sa douceur, son savoir, son zèle à convertir les hérétiques, et sa tolérance, quand il ne pouvait réussir par la persuasion; sa charité envers les pauvres, ses soins éclairés pour les affaires civiles, lui attirèrent la vénération de toute l'Afrique.

Au milieu de ces travaux, il ne continua pas moins de publier une foule d'écrits. On commençait à agiter alors les questions du libre arbitre, de la grâce et de la prédestination; lui-même avait traité du libre arbitre, en combattant les Manichéens, et avait montré comment le mal provient de la volonté de l'homme. Il n'avait point essayé de déterminer jusqu'à quel point cette volonté pouvait être souveraine par sa propre force : il s'appliqua à cette question dans ses livres de la prédestination. Là, évitant l'hérésie des Pélagiens et semi-Pélagiens, qui donnaient une extension indéfinie au libre arbitre et voulaient que la grâce fût une récompense, et non pas une cause des mérites de l'homme, il établit que le premier commencement de la foi n'est pas moins un don de la grâce que toute la suite des bonnes œuvres.

Cette doctrine est fort subtile; saint Augustin convenait

que dès qu'on parle du libre arbitre, il semble qu'on nie la grâce, et réciproquement. On sent bien au fond du cœur que les deux principes sont vrais à la fois; mais ces vérités de sentiment sont difficiles à exprimer par le langage, et l'on ne saurait assigner précisément leurs limites. Il semblerait que saint Augustin est tombé dans une sorte de fatalité; puisque, selon lui, la première volonté du bien est un don gratuit de Dieu, on ne la recevrait donc que par une sorte de prédestination. Mais saint Augustin a toujours pris soin de protester contre toute conséquence exagérée qu'on pourrait tirer de sa doctrine; il a respecté la liberté humaine, et n'a pas diminué la responsabilité qui consiste à choisir entre le bien et le mal; seulement, il a voulu dire que lorsque, par une détermination première, l'homme a mis sa foi et sa soumission en Dieu, la grâce vient à son aide et supplée à sa volonté. Avant lui, on avait peu traité ces questions; comme on n'avait pas eu à se précautionner contre les hérétiques qui outrèrent le libre arbitre, on n'avait pas parlé de la grâce. L'Église approuve et révère de saints écrivains qui semblent s'accorder mal avec saint Augustin, mais plutôt par ce qu'ils n'ont pas dit que par ce qu'ils ont exprimé.

Saint Augustin employa sa vie entière à maintenir la foi catholique contre les attaques de toute espèce, et à la répandre par ses vertus. De tous les points du monde chrétien, on lui soumettait chaque difficulté, et l'on implorait son savoir et son éloquence contre les hérétiques. Son zèle ne se ralentissait pas, et l'on conçoit à peine comment il a pu laisser autant de livres et d'écrits. Il terrassa les Manichéens; il fit condamner les Pélagiens par les conciles; il confondit les Donatistes dans plusieurs conférences; il écrivit contre les Priscillianistes.

Mais le plus beau et le plus complet de ses ouvrages, dont l'intérêt subsiste en entier loin de la chaleur des controverses, c'est la *Cité de Dieu*. Lorsqu'en 410 Rome fut prise par Alaric, lorsque la plus belle partie du monde

civilisé était en proie aux barbares, il s'éleva des clameurs contre la Religion; le reste des païens et des philosophes se prit à dire que, depuis l'établissement de la religion, le monde était de plus en plus livré à d'effroyables calamités. Saint Augustin entreprit alors de montrer combien l'idolâtrie, encore qu'elle fût éclairée par la plus pure philosophie, serait impuissante à donner aux hommes le même bonheur de cette vie. Puis il explique ce que c'est que la cité céleste, c'est-à-dire l'Église de Dieu, qui subsiste là-haut dans toute sa gloire et dont quelques fragments sont dispersés parmi la cité terrestre. C'est l'opposition continuelle de l'amour des choses de ce monde avec l'amour des choses divines, et le combat commencé depuis la chute des anges. Presque toute la doctrine de saint Augustin se retrouve dans ce livre; c'est la plus noble peinture de la Religion chrétienne; elle y est présentée, comme dans tous ses écrits, avec une douceur pénétrante; il semble toujours appeler les hommes au bonheur et à la plénitude de l'âme, non pas seulement pour l'éternité, mais encore pour cette vie. Il parlait d'après son expérience; plein de passion et de scrupule, lui-même n'avait pu trouver le calme que dans cet asile.

En 429, le comte Boniface, gouverneur d'Afrique, appela les Vandales et leur roi Genséric; la contrée fut bientôt livrée à mille maux par cette incursion; les derniers jours de saint Augustin, qui pour lors avait soixante-quinze ans furent rendus amers par la vue de ce fléau. En vain Boniface se repentit de sa trahison et voulut arrêter ceux qu'il avait appelés. Il fut plusieurs fois vaincu et finit par s'enfermer dans Hippone. Les Vandales vinrent l'y assiéger : le saint évêque ne se laissa point abattre, et prodigua des secours et des consolations à son troupeau malheureux. Cependant il demandait à Dieu de ne pas lui laisser voir la ruine de sa ville. Il mourut le troisième mois du siége, au mois d'août 430. On rendit de grands honneurs à sa mémoire; quelques années après, il paraît que son corps

fut transporté en Sardaigne, d'où il a été, dit-on, dans le huitième siècle, apporté dans l'église de Saint-Pierre de Pavie, où il est révéré; la chose est probable, mais pas absolument certaine. Ces restes du saint évêque d'Hippone ont été mis depuis la conquête d'Alger dans son ancien diocèse.

Son disciple, saint Posside, a écrit sa vie et rassemblé ses ouvrages; en s'adressant aux lecteurs, il dit: — « Je crois « que ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre lui-même « parler dans l'église ont eu encore plus d'avantages pour « profiter de ses lumières; mais ils en ont eu moins que « ceux qui ont été témoins de ses actions et de sa vie, car « il n'a rien enseigné qu'il n'ait lui-même pratiqué. »

Saint Augustin a continué d'obtenir la vénération de toute l'Église catholique. Quelques Jésuites, emportés par leur ardeur contre les Jansénistes, ont parlé de lui sans respect, sans justice et sans décence. On peut dire que parmi les Pères de l'Église, il y en a eu de plus savants, de plus habiles dans le langage; d'un goût plus pur; il y en a eu aussi qui ont eu l'occasion de souffrir davantage pour la foi; il n'en est point qui attire plus à la Religion, qui la fasse aimer davantage, qui pénètre plus avant dans le cœur de l'homme. Il a été surnommé le docteur de la grâce; et les peintres, dans leurs tableaux, lui ont donné pour symbole un cœur enflammé.

La meilleure édition des œuvres de saint Augustin a été donné en onze vol. in-folio par les Bénédictins; dans leur *Histoire générale des écrivains sacrés*, on trouve une analyse excellente de ses œuvres en deux vol. in-4°. M. de Tillemont a écrit sa vie : cet ouvrage a de la réputation et la mérite en effet. Dans ses fragments ingénieux et éloquents sur les Pères de l'Église, M. Villemain a consacré un article fort remarquable à saint Augustin.

BOSSUET.

Bossuet (Jacques-Bénigne), évêque de Meaux, naquit à Dijon, le 27 septembre 1627; son père, Bénigne Bossuet, était le second fils de Bénigne Bossuet, conseiller au parlement de Dijon. Cette famille, originaire de la petite ville de Seurre, était venue s'établir à Dijon vers le milieu du quatorzième siècle, et avait dès lors honorablement figuré dans la magistrature. Bossuet était le septième enfant de Bénigne. Encore enfant il fut destiné à l'état ecclésiastique; à huit ans il fut consacré clerc. En 1688, son père alla s'établir à Metz où il avait été nommé conseiller au parlement qui venait d'y être établi, et qui avait pour premier président son oncle, Antoine Bossuet. Il laissa ses deux fils continuer leurs études au collége des Jésuites à Dijon. Bossuet y était encore, lorsqu'en 1640, à l'âge de treize ans, un canonicat au chapitre de Metz lui fut conféré. Les coutumes de ce diocèse, qui s'étaient maintenues nonobstant le concile de Trente, autorisaient un clerc tonsuré à être reçu chanoine.

Dès ses plus jeunes années, Bossuet se montra studieux et sérieusement appliqué à ses devoirs. Il était encore enfant, lorsqu'une Bible latine tomba par hasard entre ses mains. Cette lecture lui fit dès lors une impression si vive, que pendant toute sa vie il se rappelait cette circonstance avec intérêt. A quinze ans, Bossuet fut envoyé à Paris par ses parents. Ses succès au collége de Dijon donnaient de si

belles espérances, qu'on ne voulut rien négliger pour développer des talents qui s'annonçaient avec tant de distinction. Il fut placé au collége de Navarre, dont le grand-maître était Nicolas Cornet, docteur célèbre à cette époque par sa piété, son savoir et son autorité dans les matières de religion. Il s'attacha bientôt au jeune Bossuet, et se plut à former son esprit, avec cette bonté grave, qui inspire à la jeunesse un attachement à la fois profond et respectueux. Bossuet apprit avec ardeur le grec, et mêla à l'étude de la philosophie de collége, la lecture des chefs-d'œuvre de l'antiquité; mais l'Écriture et les Lettres saintes firent toujours son occupation principale. La philosophie de Descartes commençait à briller; Bossuet se plut dans cette étude; il n'y comprit cependant pas les sciences exactes et naturelles, qui ne se rattachent point à la Religion.

Il avait seize ans lorsqu'il soutint sa première thèse; elle eut un tel éclat, que bientôt l'on parla à Paris du jeune élève comme d'un prodige. On voulut le voir à l'hôtel de Rambouillet; M. de Feuquières l'y amena, et là, pour essayer cette abondance de pensées et cette facilité d'expressions dont il semblait doué, on l'invita à composer sur-le-champ un sermon. Au milieu de cette assemblée des plus beaux esprits de France, Bossuet prononça, au bout de quelques instants de réflexion, un sermon qui fut accueilli par l'admiration générale. Il continua ses études toujours avec le même succès, et fut admis, à l'âge de vingt ans, dans la corporation du collége de Navarre, avant même d'avoir soutenu la thèse de tentative, ce qui était contre la règle. Il suppléa à cette formalité en 1648.

La paix de Westphalie allait être conclue, le jeune héros de Rocroy et de Nordlingen brillait à ce moment de tout l'éclat de la victoire. Comme gouverneur de Bourgogne, il connaissait la famille de Bossuet et l'honorait de sa protection. Il avait permis que sa thèse lui fût dédiée. Le sujet de la thèse était une comparaison de la

gloire du monde et de celle qui attend le juste après cette vie. Au milieu du discours, entra le grand Condé, entouré de nombreux compagnons de ses armes. L'orateur, sans s'interrompre, paya au nom de la France le tribut d'admiration et de louanges qui était dû au jeune vainqueur. Le prince de Condé, qui avait fait de fortes études et qui doué d'une grande facilité d'esprit, aurait pu prendre part à cette discussion théologique, racontait qu'il en avait eu la tentation, tant il s'était senti excité par l'éloquente et habile controverse de Bossuet. — Dès lors il avait accordé son estime et son amitié à Bossuet. Ce fut aussi dans ce temps qu'il devint l'ami intime du maréchal de Schomberg qui commandait à Metz, où Bossuet allait souvent voir son père. On rapporte que longtemps après, étant évêque de Meaux, il ne passait jamais à Nanteuil, où était enseveli le maréchal, sans aller prier sur le tombeau de son ami.

Sa science et sa réputation croissaient rapidement sans l'enivrer; il continuait à aimer de plus en plus la Religion et l'étude, sans songer au succès, sans même l'apercevoir. L'Écriture sainte et les Pères faisaient le fond de ses travaux : ce fut surtout à saint Augustin qu'il s'attacha; il y voyait toute l'âme et toute la science de la Religion; jusqu'à ses derniers jours la Bible et saint Augustin ne sortirent pas de ses mains.

En 1652, il reçut l'ordre de prêtrise et le bonnet de docteur, et l'on sait par tradition avec quel profond sentiment il accomplit ces deux solennités. Il passa quelque temps en retraite à Saint-Lazare sous la discipline de saint Vincent de Paul qui était alors M. Vincent, dont il obtint l'amitié et qui l'admit dans ses conférences qu'on appelait du mardi, où l'on traitait de tout ce qui se rapportait au ministère ecclésiastique. Cornet, qui chérissait de plus en plus Bossuet, songea alors à le faire nommer grand maître de Navarre; il voulait livrer aux soins d'un jeune homme l'exécution des projets de munificence que le cardinal Ma-

zarin avait conçus pour le collége et que le grand maître se trouvait trop âgé pour entreprendre. Cette offre séduisante ne tenta pas Bossuet; au contraire, il quitta Paris et les espérances qu'il pouvait concevoir, pour se fixer à Metz, et y remplir ses devoirs de chanoine. Là il se livra plus que jamais aux travaux de son ministère; il y prêcha souvent; son éloquence devenait de plus en plus forte et facile; il édifiait par sa vie et surprenait par son génie tout ce qui l'entourait.

En 1655, à la sollicitation de l'évêque de Metz, Bossuet entreprit de réfuter le catéchisme de Paul Ferry, ministre protestant, fort estimé pour son savoir et ses talents. Cette réfutation eut un succès extraordinaire, et inspira même aux Protestants une grande estime pour celui qui allait devenir le plus puissant de leurs adversaires. Le bruit qu'avait fait ce livre donna à la reine-mère l'idée d'ordonner une mission pour convertir les Protestants du diocèse de Metz. Bossuet la dirigea : elle eut de grands succès; et M. Vincent, premier auteur de cette sainte entreprise, lui écrivit pour l'en féliciter. Les affaires du chapitre de Metz attiraient souvent Bossuet à Paris. Les premières prédications qu'il y fit entendre sont de 1657; elles obtinrent de plus en plus un merveilleux succès. Il prononça un panégyrique de saint Joseph qui fut alors très-admiré, et un panégyrique de saint Paul qui peut être mis au rang de ce qu'il a écrit de plus beau.

En 1660, pendant que le Roi était à Bayonne pour son mariage avec l'Infante Marie-Thérèse, Bossuet prêchait le carêmes aux Minimes de la place Royale. Le prince de Condé qui, après la paix, avait obtenu le pardon de sa longue rébellion et venait de rentrer dans la bonne grâce du Roi, était arrivé à Paris, et le dimanche des Rameaux il entra, sans être attendu, pour entendre le sermon de Bossuet. Le sujet du sermon était : *L'honneur du monde*, cette gloire, ce vain orgueil auxquels le prince avait tant sacri-

fié. Les paroles que lui adressa l'orateur furent respectueuses, mais à la louange fut ajoutée, comme une pieuse leçon : — « Toutes vos grandeurs, disait-il, qui ont tant d'éclat devant les hommes, doivent être anéanties devant Dieu. » — Vingt-sept ans après il devait parler de la même sorte sur son cercueil.

Pendant plusieurs années, Bossuet fut surtout occupé à la prédication; sa renommée croissait; il prêcha plusieurs carêmes devant le Roi. On lui a quelquefois reproché de ne pas avoir parlé le langage libre et sévère qui convenait à la chaire chrétienne; toutefois il n'hésita jamais à rappeler avec énergie les devoirs des rois, les bons exemples qu'ils doivent donner, la justice, le respect des lois, la misère des peuples qui doit être prévenue ou soulagée. Mais ces leçons étaient données en termes généraux, et pour les rendre acceptables à l'orgueil despotique de Louis XIV, Bossuet les accompagnait de paroles respectueuses et de louanges.

Lorsqu'il prêchait, non plus à la chapelle du Louvre où à Saint-Germain, mais à quelque église de Paris, un auditoire illustre se pressait autour de sa chaire; on y voyait assidûment MM. de Port-Royal, Arnauld, Nicole, Sacy, Lancelot. La gloire de Bossuet, sa haute position dans l'Église, sa renommée d'éloquence lui furent acquises par ses prédications. La postérité n'a point recueilli la plupart de ces discours dont l'effet était si grand sur les contemporains. Presque tous n'ont jamais été écrits.

Quelques heures avant de monter en chaire, il méditait sur son texte, jetait sur le papier quelques paroles, quelques passages des Pères, des paroles de l'Évangile, des versets des Psaumes qui guidaient sa marche; quelquefois il dictait rapidement de plus longs morceaux : puis il se livrait à l'inspiration du moment et à l'impression qu'il produisait sur son auditoire. Ce qu'on a recueilli ne peut donc point passer pour le texte qu'il a prononcé. Mais c'est là peut-être

que se trouvent le plus grand essor de son génie, les plus belles paroles qu'il ait prononcées. Lorsqu'il fut reçu à l'Académie française, ce fut surtout de ses prédications que lui parla le directeur en lui répondant. Et plus tard, quand La Bruyère disait : — « Parlons d'avance le langage de la postérité, un Père de l'Église, » — il ne faisait que répéter à l'Académie ce que disaient la cour et la ville.

Les oraisons funèbres, dont pendant longtemps l'opinion des gens du monde a fait son plus glorieux titre à l'éloquence, sont sans doute écrites dans un admirable langage; mais ce qui leur a valu ce succès classique, c'est précisément un mérite littéraire et une habileté de panégyriste, qui, lorsqu'on y réfléchit sérieusement, ne sont pas toujours en parfaite harmonie avec la chaire de vérité. Peut-être lui-même en jugeait-il ainsi; on ne voit pas qu'il ait jamais recherché l'occasion de prononcer des oraisons funèbres; mais pour honorer des trépas illustres, nulle solennité n'était aussi grande que la parole de Bossuet, tant il était admiré par ses contemporains, qui voyaient une vie si pure, un cœur si simple s'unir à un génie sublime.

La première oraison funèbre qu'il prononça fut celle de son maître, M. Cornet, qu'il perdit en 1663. On ne la place pas ordinairement à côté des autres qu'il composa depuis. Elle présentait, du moins en apparence, quelque difficulté. Cornet avait été le principal moteur du jugement que la Sorbonne porta contre la doctrine de Jansénius sur la grâce : doctrine qui fut résumée dans les cinq fameuses propositions condamnées ensuite par l'assemblée du clergé et par le souverain pontife. Bossuet, sans épouser l'esprit de parti qui s'éleva contre Port-Royal, avait reconnu que les cinq propositions étaient réellement l'âme du livre de Jansénius et qu'elles renfermaient de condamnables erreurs. Ainsi, dans l'oraison funèbre de Cornet, on reconnut sa sincère et pieuse obéissance aux jugements de l'Église; et ce fut en

conscience qu'il donna des louanges au respectable protecteur de sa jeunesse; mais aucune parole d'accusation, ou même de controverse, ne fut adressée à des hommes qu'il aimait et respectait.

En 1466, le Roi voulut que Bossuet prononçât l'oraison funèbre de la reine, sa mère, Anne d'Autriche; il n'avait pas été satisfait de celle qu'avait prononcée l'évêque d'Amiens, François Faure, qui avait alors une grande réputation de prédicateur.

Le succès des prédications de Bossuet, les conférences auxquelles il avait été appelé, semblaient le retenir à Paris. L'archevêque de Paris, qui l'honorait de son amitié, voulait l'y fixer en lui donnant une des cures de la capitale. Mais il était archidiacre du chapitre de Metz, et il voulait consciencieusement remplir ses devoirs. Il avait à s'y occuper de la conversion des Protestants de ce diocèse; ses controverses amicales avec le pasteur Ferry lui donnaient même quelque espérance de ramener à la Religion catholique, sans rien sacrifier de l'orthodoxie, son adversaire et un grand nombre de ses coreligionnaires.

La famille de Bossuet continuait à habiter Metz. Son père mourut en 1667; il allait monter en chaire, quand il apprit que ce malheur le menaçait. A l'heure même il quitta l'église et alla recueillir ses derniers soupirs.

Dès lors ses séjours à Paris furent plus longs. Ce fut surtout dans les deux années suivantes que Bossuet monta à ce haut rang qu'il occupa, non-seulement dans l'opinion du public, mais dans le clergé et dans l'Église. Son génie, sa science et sa vertu le placèrent alors à la tête de la Religion en France. Il ramena Turenne au sein de l'Église; c'est en travaillant à sa conversion qu'il composa le livre célèbre *De l'Exposition de la doctrine catholique :* livre si simple, si sincère, fort de savoir et de preuves, qui montre la Religion facile à croire et à pratiquer, et la dégage des absurdités qui lui ont été attribuées par ses ennemis. Dans

le même temps, il convertit aussi Dangeau, qui a raconté depuis quelle marche avait suivie Bossuet pour détruire ses erreurs.

Son influence devenait de plus en plus grande, et lorsque les religieuses de Port-Royal refusèrent de signer le formulaire dressé relativement aux propositions du livre de Jansénius, l'archevêque de Paris crut que personne ne pourrait mieux les ramener que Bossuet. Cornet avait attaché une importance extrême à l'éloigner des principes de Port-Royal; il l'avait facilement persuadé de se soumettre sincèrement à l'autorité de l'Église qui avait condamné Jansénius; mais Bossuet ne pouvait trouver dans son cœur aucune animosité contre les vertueux et savants disciples de saint Augustin. Il eut des conférences avec les religieuses de Port-Royal et leur écrivit ensuite une longue lettre pleine de douceur et d'indulgence. Il les invite à obéir à l'Église, à ne point examiner si les propositions condamnées sont ou ne sont pas dans le livre de Jansénius. L'essentiel, disait-il, c'est de rejeter l'erreur qui y est contenue; sur ce point, l'Église est infaillible et l'adhésion des fidèles est un acte de foi. Quant à attribuer le texte ou le sens de ces articles à Jansénius, c'est un acte de soumission, d'humilité et de confiance qui doit être accordé à l'autorité du saint-siége et des évêques; d'autant que les religieuses n'avaient point lu et ne voulaient point lire le livre. N'était-ce pas, ajoutait Bossuet, un bonheur pour elles de n'avoir point à se conduire et de trouver un guide dans l'autorité?

Il eut ensuite de plus grands rapports avec MM. de Port-Royal, qui le demandèrent au Roi pour censeur de leurs écrits contre les Calvinistes. Arnauld et Nicole lui soumirent les livres *De la Perpétuité de la foi* et *Des Préjugés légitimes*, et il les approuva avec éloges. Peu après il fut engagé par l'archevêque de Paris (Péréfixe), à examiner la version du Nouveau Testament, œuvre aussi de Port-Royal, qui porte le nom de Sacy et qu'on appela d'abord la version

de Mons. Ce prélat en avait, ainsi que d'autres évêques, prononcé la condamnation, et un bref du Pape avait confirmé cette décision. D'autres évêques réclamèrent et insistèrent pour que cette traduction fût seulement revue et corrigée. C'est à Bossuet que fut confiée cette tâche qu'il accomplit de concert avec Arnauld, Nicole et Sacy, qui se montrèrent conciliants et dociles. Ainsi corrigée, Bossuet n'y trouvait rien de contraire à la doctrine catholique, mais il se plaignait de n'y pas retrouver la simplicité du texte; le langage lui semblait recherché : — « ses auteurs, disait-il, ont voulu faire trouver un agrément que le Saint-Esprit a dédaigné. » — Aussi toutes les fois que Bossuet citait la Bible ou y prenait un texte de sermon, il le traduisait sans en altérer le caractère.

En 1669, Bossuet fut nommé évêque de Condom. On s'étonnait depuis longtemps qu'il ne fût pas encore appelé à l'épiscopat. Ce n'est pas que le Roi n'eût pas pour lui une haute considération et une confiance, dont il ne tarda point à donner la preuve éclatante.

Il fut désigné pour prononcer l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, fille de Henri IV; c'est une des œuvres de Bossuet qui alors et depuis a été regardée comme un des chefs-d'œuvre classiques de la langue française. — Quelques mois après il eut à rendre le même devoir à la fille de cette princesse, à Madame. Il était inspiré par sa propre douleur : elle avait pour lui une confiance et une affection toute filiale, et son austère gravité n'était pas insensible aux qualités charmantes de cette princesse; elle l'avait appelé à son lit de mort et il l'avait vue s'éteindre. Aussi cette oraison fnnèbre a-t-elle un caractère de sincère douleur et une éloquence du cœur.

Peu après, Louis XIV choisit l'évêque de Condom pour précepteur du Dauphin, dont M. de Montausier était gouverneur. Quoiqu'il y eût plusieurs exemples d'évêques qui, pour un pareil motif avaient été dispensés de la résidence

dans leur diocèse; quoique le Pape eût témoigné le désir de voir l'éducation du jeune prince confiée à un évêque, Bossuet, consultant sa conscience, se démit de son évêché, et ne voulut en indemnité qu'un modeste bénéfice. Dès lors il se livra à cette occupation nouvelle avec l'activité scrupuleuse qu'il portait à l'accomplissement de tous ses devoirs.

Si l'on veut lire la belle et curieuse lettre qu'il écrivit pour rendre à Innocent XI un compte détaillé de cette éducation que lui avait demandé ce pontife, on verra quelles idées Bossuet se faisait de la tâche qui lui avait été confiée. On peut ainsi comparer les caractères différents que Bossuet et Fénelon apportèrent dans l'éducation des deux princes qui leur furent confiés. Dans Bossuet, on voit une raison droite et élevée, une idée juste du résultat auquel il est de son devoir de parvenir; mais une sorte de gravité, qui ne le porta jamais à sympathiser avec son élève, à gagner sa confiance et son affection, à proportionner son enseignement à l'âge et aux idées du jeune prince, à donner à l'instruction une forme aimable et sans ennui. Il avait la conviction qu'il suffit de montrer aux hommes et même aux enfants la route où ils doivent marcher, et de leur dire le devoir qu'il faut accomplir. L'éducation du Dauphin fut rude et rebutante. Mais cette sévérité et ces punitions impitoyables doivent être attribuées à M. de Montausier, qui était gouverneur de l'enfant royal plusieurs années avant que Bossuet lui fût associé comme précepteur. D'ailleurs il était spécialement chargé non pas de l'éducation, mais de l'instruction, et sous ce rapport, il s'acquitta grandement de sa fonction.

C'est pour le Dauphin que fut composé *le Discours sur l'Histoire universelle*, et un autre ouvrage moins lu et moins célèbre, *la Politique de l'Écriture sainte*. La politique y est regardée du haut de la religion et de la morale, comme voyait Bossuet, et l'on ne saurait en tirer aucune règle pratique; mais les préceptes et le langage sont souvent su-

blimes, parce qu'il prend toutes choses à leur source. C'est une suite de citations tirées de l'Écriture, unies par quelques réflexions qui servent de transition. Les paroles de la Bible et de l'Évangile semblent être sorties de la bouche de Bossuet, et ses propres pensées semblent au-dessus de l'humain, comme l'Écriture sainte. Il n'y est question ni de forme de gouvernement, ni de constitution des États, ni de balance des pouvoirs; on y voit comment les souverains doivent être pieux et justes, les peuples obéissants et fidèles; quels châtiments Dieu réserve aux rois tyranniques et aux nations orgueilleuses et corrompues. On n'y apprend point quelles chartes ou quelles garanties sont préférables, quelles lois sont les meilleures, quelle conduite il faut tenir pour réformer les États, pour arrêter la tyrannie des princes ou la révolte des peuples. Bossuet ne se croit point si habile; il ordonne aux uns et aux autres de craindre Dieu et de pratiquer sa loi. Du reste, il s'en remet à la Providence divine. En planant sur l'histoire universelle, il s'était préoccupé d'une pieuse fatalité : il lui avait semblé qu'une volonté providentielle dispose du destin des empires, entraînés ainsi par un courant immense que l'on ne peut ni remonter ni arrêter. Cette résignation et cette patience chrétiennes favorisent les opinions qui tendent au despotisme : on le lui a souvent reproché. C'est au nom de la Religion qu'il veut dompter la volonté humaine; c'est à Dieu qu'il sacrifie l'orgueil de la raison; c'est au pied du trône céleste qu'il écrase les plus justes révoltes; mais il n'a point pris garde que ce despotisme sacré tourne sans cesse au profit des tyrannies politiques, et que l'autorité religieuse ne suffit pas à retenir les puissances de la terre, par la persuasion, dans les voies de la justice et de la raison.

Il avait aussi le projet de composer un livre spécialement destiné aux lois et coutumes françaises; car dans *la Politique de l'Écriture sainte*, il avait pour ainsi dire fait ses réserves pour le gouvernement de la France : — « Les rois

« sont soumis comme les autres à l'équité des lois. — Il « y a des lois contre lesquelles tout ce qui se fait est nul « de droit. » — Il n'eut pas le temps de donner cet enseignement à son élève, non plus de continuer le *Discours sur l'Histoire universelle*, qui s'arrête à Charlemagne.

Le traité *De la Connaissance de Dieu et de soi-même* fut encore destiné aux études du Dauphin. C'est une exposition claire et méthodique des facultés humaines, de leur exercice, de leurs rapports réciproques, d'où l'idée de Dieu se trouve déduite et démontrée. En un mot, c'est un traité complet de métaphysique. Pendant le dix-huitième siècle, et lorsque régnait la philosophie de Locke et de Condillac et même le matérialisme, le livre de Bossuet était plus oublié que dédaigné. Depuis que le spiritualisme et la phisosophie de Descartes ont été remis en honneur, *la Connaissance de Dieu et de soi-même* a repris sa place parmi les ouvrages les plus distingués par la clarté, la méthode et la droiture du bon sens. Maintenant Bossuet n'est plus seulement un orateur éloquent et le puissant défenseur de la Religion chrétienne, il compte parmi les philosophes du dix-septième siècle. On y reconnaît l'école de Descartes et l'étude habituelle de Platon et d'Aristote. Bossuet, comme tous les Cartésiens, y fait une large part à la matière et à son influence. Il va même jusqu'à supposer une sorte d'âme physique et animale, à laquelle il attribue des facultés assez élevées, réservant pour l'âme divine et spirituelle la tendance vers le juste, le vrai, le bon, vers les notions abstraites et infinies : tendance qui, suivant lui, est le caractère distinctif de la créature humaine. Pour la connaissance de Dieu, il la rattache d'abord aux causes finales, puis il la fait dériver plus immédiatement du penchant de l'âme humaine pour la perfection et l'infini; il dit, ce qui depuis a été fort répété, que le fini suppose et nécessite l'infini; et que tendre vers un but qu'on ne peut atteindre, démontre l'existence de ce but. Malebranche

en a dit à peu près autant, mais avec moins de force et d'élévation. Un des chapitres les plus distingués par la clarté et l'analyse, c'est celui qui traite de l'âme des bêtes. Aucun métaphysicien n'a raisonné sur cette question d'une manière aussi remarquable.

Quel que fût son laborieux dévouement à l'instruction du Dauphin, Bossuet n'en continuait pas moins à se consacrer au service de la Religion et de l'Église. Sa principale préoccupation, c'était la conversion des Protestants. Beaucoup de copies de l'*Exposition de la Doctrine catholique* s'étaient répandues, et ce livre passait pour ce qui avait été fait de plus solide contre la Réforme. Les docteurs protestants prétendirent alors que ce n'était pas la doctrine avouée et reconnue dont Bossuet avait pris la défense, mais qu'il avait lui-même modifié la Religion pour la mieux défendre. Il résolut alors de publier son ouvrage. D'abord il l'imprima à peu d'exemplaires, le distribua aux évêques de France, en leur demandant leurs observations, et après en avoir fait usage, il rendit l'ouvrage public. C'est ce qui a donné lieu au bruit répandu par les Protestants, que Bossuet avait été obligé de retirer et de changer sa première édition.

L'*Exposition de la Doctrine catholique* fut hautement approuvée à Rome; bientôt elle fut traduite dans toutes les langues, et contribua à convertir beaucoup de personnes raisonnables. Les ministres réformés, Noguez, Bastide et Brueys s'empressèrent de réfuter un livre qui leur était si redoutable. Bossuet répliqua aux deux premiers, et fit au dernier la meilleure de toutes les réponses, en le convertissant à la foi catholique.

En 1768, au milieu de cette controverse, mademoiselle de Duras, qui était protestante, ayant, après la lecture de ce livre, conçu quelques doutes sur la vérité de sa religion, en parla au ministre Claude; il lui promit de résoudre les objections du livre, même en présence de Bossuet. Celui-

ci consentit facilement à cette entrevue; elle se passa devant un auditoire peu nombreux, et, le lendemain, mademoiselle de Duras renonça au Calvinisme. Cette conférence ayant eu un grand éclat, il en parut une relation assez informe; Bossuet crut devoir en rendre un compte plus exact. Son récit est plein d'égards pour la science et le vertus du ministre Claude, et nous montre combien la discussion fut calme et lumineuse; comme il convenait en de telles matières et entre de tels hommes. En général, toutes les controverses de Bossuet avec les Réformés ont un caractère de dignité et de douceur. Il relève leurs contradictions avec supériorité, mais sans amertume et sans orgueil.

Au milieu de ses travaux, il s'était formé une récréation digne de lui; il réunissait fréquemment quelques hommes célèbres dans l'Église et dans les Lettres, l'abbé de la Broue, Pélisson, l'abbé Renaudot, d'Herbelot, l'abbé Fleury, l'abbé de Fénelon qui, jeune encore, se montra admirateur empressé et le disciple de Bossuet. Dans cette savante société, on traitait des questions d'histoire, de philosophie, d'érudition; on jugeait des ouvrages nouveaux. Bossuet y apportait ce qu'il se proposait de publier; chacun y rendait compte de ses travaux; mais la matière principale était la Religion. Tous soumettaient leurs difficultés à Bossuet, oracle de l'Église. Ils entreprirent en commun une lecture de la Bible, où chacun devait fournir ses réflexions et le résultat de ses études. Ce projet fut interrompu et ne fut point achevé. On en trouve quelques traces dans les œuvres de Bossuet, et il a publié divers fragments qui se rapportent à cette lecture.

Tant de travaux ne lui laissaient plus le loisir de continuer les prédications : ce fut seulement dans quelques grandes occasions qu'il consentit à monter dans la chaire. Il prêcha pour la profession de la duchesse de La Vallière, lorsque, en 1675, elle entra au couvent des Carmélites. Dans le sermon qu'il prononça, il disait : — « Je romps un silence

de tant d'années; je fais entendre une voix que les chaires ne connaissent plus. » — Il avait autrefois prêché fort souvent pour des professions de religieuses, entre autres pour la vêture, comme on disait alors, de mademoiselle de Bouillon, nièce de Turenne, et ce ne sont pas ses moindres sermons. On ignore pourquoi quelques critiques ont jugé que Bossuet avait été moins bien inspiré et moins éloquent lorsqu'il prêcha pour la vêture de mademoiselle de La Vallière; il est vrai qu'on ne trouve dans son discours aucune parole qui se rapporte à la position de la personne qui venait de prononcer ses vœux, ni rien qui rappelle l'amour du Roi et ses faiblesses. Si c'est là ce qu'on y regrette, c'est méconnaître le génie de la chaire chrétienne et la gravité de Bossuet. Dans cette oraison funèbre, car c'est une sorte de mort sainte et volontaire qu'il célébrait et encourageait, il peint avec la même force que partout ailleurs le néant et le vide des choses de la terre et la puissance bienfaisante de la grâce, qui ramène l'âme avec ardeur vers sa destination primitive, vers Dieu loin duquel elle s'était égarée.

On trouve dans le recueil des lettres de Bossuet une correspondance avec le maréchal de Bellefonds, où peut être remarqué avec quelle paternelle douceur il avait préparé madame de La Vallière au détachement, au repentir et à l'expiation.

Dans ce silence observé complétement sur la vie passée de madame de La Vallière, il est impossible de supposer que Bossuet ait voulu garder aucun ménagement sur le scandale et la conduite du Roi. Précisément, à la même époque, il redoublait de pieux efforts pour mettre fin au commerce adultère du Roi et de madame de Montespan. La Communion lui avait été refusée par le curé de Versailles: elle en porta plainte au Roi, qui ne voulut prendre aucune résolution sans avoir consulté Bossuet. — « Le curé n'a fait que son devoir, » — répondit-il. Le duc de Montausier,

appelé aussi à dire son opinion parla plus fortement encore, et le Roi lui dit avec émotion : — « Je ne la verrai plus. » — Il chargea Bossuet de préparer madame de Montespan à cette séparation.

Il la trouva sans résignation, et même injurieuse; puis suppliante et s'efforçant de le séduire en lui promettant par son crédit les plus hautes dignités de l'Église. Le Roi était parti pour l'armée, et Bossuet lui écrivit deux lettres pour le confirmer dans sa bonne résolution; elles ont un caractère de franchise et de fermeté, compatible avec un langage qui a plus d'onction que de sévérité. Mais les devoirs du chrétien et les devoirs du Roi y sont exposés sans adoucissement, et on y trouve un éloge de Henri IV, qui ne se rencontre guère dans les écrivains du siècle de Louis XIV. Il y joignit une instruction, qui n'est pas sans quelque conformité avec les Directions de Fénelon pour la conscience d'un roi, hormis de grands ménagements dans la forme.

Il avait été reçu à l'Académie française, le 8 juin 1671. En 1681, l'éducation du Dauphin étant finie, le Roi, pour récompenser Bossuet, le nomma évêque de Meaux. Il embrassa dès lors avec zèle les devoirs de l'épiscopat et reprit la prédication pour les fidèles de son diocèse. Ses sermons étaient des exhortations paternelles et familières; jamais il ne les préparait; il s'abandonnait à son inspiration : tantôt simple et touchant, tantôt puissant et sublime. Son éloquence avait laissé de longs souvenirs et une tradition de respect et d'admiration parmi son troupeau. Il s'occupa sans cesse d'instructions pastorales, de pieuses recommandations; il a composé des prières et un catéchisme qui, depuis, a été généralement adopté; lui-même l'enseignait quelquefois aux petits enfants. Il traduisit en vers plusieurs psaumes pour satisfaire à la piété de quelques religieuses. Enfin on voit, en lisant la collection volumineuse de ses œuvres, qui cependant est loin d'être complète, que sa vie entière était consacrée à ses devoirs. Deux ouvrages les

plus éloquents de Bossuet, les *Méditations sur l'Évangile* et les *Élévations sur les Mystères* furent composés pour l'instruction des religieuses d'un couvent de Meaux. Il ne dédaignait pas de diriger lui-même les personnes en qui il remarquait une ardente piété. Il a entretenu pendant toute sa vie une correspondance avec une veuve, nommée madame Cornuau, qui s'était retirée dans un couvent.

Ces lettres sont remarquables par la simplicité, l'indulgence et la modération. Rien n'y est exagéré. On n'y voit aucune autre mysticité que celle des livres saints. La Religion de l'Évangile et de l'Écriture suffit à Bossuet; il n'a aucun besoin de la plier au tour particulier de son imagination et de son caractère. Il la sent si grande et si forte, qu'elle le remplit et ne laisse en lui rien de vide ni de vague.

En 1682, le Roi, qui, depuis plusieurs années, avait eu quelques démêlés avec le Pape pour le droit de régale, et qui, par un édit de 1673, avait déclaré que ce droit était applicable à tout le royaume, voulut faire approuver l'édit par le clergé de France. Les évêques furent solennellement assemblés. Comme le Pape mettait une opposition ouverte au désir du Roi et menaçait d'en venir à quelque extrémité, la question devint bientôt plus importante et plus générale. On se trouva conduit à régler l'étendue du pouvoir du saint-siége dans le royaume. Bossuet fut l'âme de cette assemblée du clergé. Elle fut ouverte par un sermon qu'il prononça. Il prit pour sujet l'unité de l'Église, afin de montrer et de protester hautement qu'on ne songeait point à s'en écarter. Ce discours se sent de l'embarras où se trouvait Bossuet, à la fois si soumis et si dévoué aux deux puissances, et contraint de combattre l'une au nom de l'autre. Il semble, cependant, qu'il avait embrassé sincèrement et entièrement la cause royale; il était sujet fidèle comme il était chrétien, avec cette simplicité de cœur, cette humilité qui tient, non au défaut de force, mais au besoin d'être

vrai, conséquent, complet, en paix avec soi-même. Nul, peut-être, au milieu de l'admiration universelle pour Louis XIV, n'eut pour lui autant de respect et de dévouement que Bossuet. Des hommes sages ont trouvé même qu'il portait trop loin cette apparente approbation du pouvoir royal. Le grand Arnauld, qui toujours admira Bossuet, dit dans une lettre : « Il y a néanmoins un *verum tamen* « dont j'appréhende qu'il n'ait à rendre compte à Dieu : « c'est qu'il n'a pas le courage de rien représenter au Roi. « C'est le génie du temps, même à l'égard de ceux qui ont « de grandes lumières. »

Dans l'assemblée du clergé, l'on ne peut pas dire que son respect pour le Roi ait entraîné Bossuet trop loin. Il se conforma à l'esprit et à la tradition de l'église gallicane; c'étaient les droits des évêques autant que ceux du trône qu'il défendait. Ainsi qu'il le disait, les libertés de l'église gallicane n'avaient pas pour lui le même sens que pour messieurs du Parlement. Si le Roi eût écouté ses ministres, l'autorité pontificale eût été encore plus entamée. Ce fut lui qui rédigea les quatre propositions qui sont demeurées une loi d'État. Le Pape s'en montra fort irrité et les fit brûler. Bossuet entreprit de les défendre; son ouvrage n'a été publié qu'après sa mort sans qu'il y eût mis la dernière main.

En 1683, Bossuet fut rappelé à la triste et solennelle fonction de prononcer une oraison funèbre. Le Roi voulut qu'il rendît cet hommage à la reine Marie-Thérèse. Il avait à parler d'une princesse, dont la vie n'avait aucun éclat, qui avait été pour ainsi dire cachée dans l'auréole de gloire de Louis XIV; qui jamais n'avait eu une volonté; dont les vertus avaient été passives. Les grandes pensées et les hautes paroles de Bossuet n'avaient point de place dans cet éloge funèbre. — « Humble non-seulement parmi les grandeurs, mais encore parmi les vertus; qui fut sans reproche devant Dieu et devant les hommes; respectée depuis son

enfance jusqu'à sa mort; dont la réputation si pure était un parfum précieux qui réjouissait le ciel et la terre, dont la seule précaution contre la mort fut l'innocence de sa vie. » — Telle la représentait Bossuet.

Deux ans après, le grand Condé, qui avait tant d'amitié et une si haute estime pour Bossuet, lui demanda l'oraison funèbre de la princesse palatine Anne de Gonzague, cette héroïne de la Fronde, dont la fille avait épousé son fils. C'était un singulier contraste avec le précédent discours : une vie agitée, une époque d'intrigue, de factions, de guerre civile où s'était activement mêlée la princesse palatine, — « qui avait toutes les qualités que le monde admire, et qui font qu'une âme séduite s'admire elle-même : inébranlable dans ses amitiés, incapable de manquer aux devoirs humains.... les vertus dont l'enfer est rempli. » — Cette oraison funèbre est restée dans la mémoire de tous ceux qui ont appris à parler ou à écrire la langue française.

Cinq mois après, un devoir de reconnaissance et d'amitié inspira à Bossuet l'oraison funèbre du chancelier Letellier. C'est la peinture de la vie laborieuse et honorable d'un magistrat et d'un ministre.

Letellier avait eu la confiance du cardinal de Richelieu ; il avait été l'ami le plus dévoué et le plus utile à Mazarin, et l'avait servi et conseillé dans les circonstances si variées et si difficiles de sa vie politique. De sorte qu'il était impossible de raconter son histoire sans parler des grandes affaires et des révolutions de la politique. C'était donc un thème convenable au génie de Bossuet. Mais ce qui a surtout été remarqué dans cette oraison funèbre, c'est la louange donnée à la révocation de l'édit de Nantes, acte funeste auquel Letellier et Louvois son fils eurent une grande part, et qui n'aurait pas été décidé si Colbert avait vécu plus longtemps.

Lorsque Bossuet prononça cette oraison funèbre, il y

avait trois mois seulement que la révocation de l'édit de Nantes était déclarée. Il n'avait pas été consulté sur ce grand acte du pouvoir royal, et ni lui ni personne n'en prévoyait encore les funestes conséquences. Pas une voix, parmi l'opinion catholique, ne s'élevait pour la blâmer. Cette majorité de la nation était plutôt disposée à s'en féliciter. — Le Roi et ceux qui l'avaient conseillé ne se faisaient point une idée juste des difficultés que soulèverait cette mesure; des mécomptes qu'éprouveraient leurs espérances; des moyens d'exécution auxquels on serait entraîné.

Depuis que le cardinal de Richelieu avait, par voie de conquête, retiré aux Protestants les garanties qui faisaient de leur société religieuse une nation à part, un État dans l'État: garanties dont ils avaient abusé et qui avaient produit une guerre civile, le clergé et l'autorité royale avaient conçu l'espoir de voir s'éteindre peu à peu la religion réformée. — Dès que Louis XIV eut commencé à gouverner, il se proposa d'arriver à ce but. Il se persuada que l'influence du gouvernement et les calculs de l'intérêt, s'ajoutant à des prédications et à des controverses confiées à un clergé éclairé, respectable et modéré, suffiraient, avec le temps, pour ramener les réformés à la Religion catholique. Il se fit une règle de ne donner aux Protestants aucune part dans la distribution des faveurs ou des emplois, de les priver des dignités et des distinctions, enfin de les réduire à être uniquement tolérés. Ces moyens d'action eurent un succès presque complet sur les grands seigneurs et sur la noblesse.

Il n'en fut pas ainsi pour les classes inférieures, et même pour la bourgeoisie. Alors commença l'impatience de ne pas réussir dans un projet, que dans un zèle religieux avait conçu un prince qui voulait que sa volonté fût faite. D'abord on commença à restreindre et à gêner l'exercice du culte protestant; on inventa des chicanes pour interpréter

les dispositions de l'édit de Nantes; les intendants et les parlements obéirent avec une docilité empressée aux ordres du Roi, et rendirent compte du bon effet de ces rigueurs. Elles n'étaient point provoquées par les évêques : Bossuet, moins que tout autre, les aurait employées. A toute époque, les Protestants se sont hautement loués de sa douceur et de sa tolérance; toutefois le clergé était loin de blâmer ces mesures, et croyait qu'elles auraient finalement un heureux effet.

La révocation radicale de l'édit de Nantes parut le complément de tout ce qui se pratiquait depuis quinze ans : l'approbation fut universelle. Bannir tous les ministres protestants, qui n'abjuraient pas leur communion, ne sembla pas un acte d'impitoyable tyrannie. On voyait seulement dans cet exil un moyen d'empêcher que les Protestants fussent entretenus dans leurs erreurs. On tenait la Réforme pour anéantie en France. Telle était la disposition des esprits, lorsque Bossuet célébrait les conseils que Letellier avait pu donner au Roi, comme l'acte le plus glorieux de sa vie. Il ne tarda point à reconnaître quelle avait été son illusion : bientôt commencèrent les dragonnades, l'émigration de cent mille Français, les observances religieuses imposées par la contrainte et la violence, l'état civil refusé aux Protestants non convertis. Les évêques, et Bossuet avant tous les autres, réclamèrent contre l'intervention de l'autorité temporelle et de la contrainte dans l'accomplissement des devoirs de la Religion : une correspondance entre Bossuet et M. de Basville, intendant de Languedoc, témoigne de ce qu'il pensait de l'exécution d'un acte qu'il avait commencé par approuver.

Ce fut dans la même année que Bossuet prononça l'oraison funèbre du grand Condé et fit entendre, pour la dernière fois dans la chaire funèbre, « les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint. » Jamais son éloquence ne s'était élevée à cette hauteur; jamais il n'a-

vait été inspiré par un sentiment plus vrai et plus intime. Il avait eu toujours avec le prince de Condé un commerce qu'on pourrait appeler une amitié, si Bossuet n'y eût pas apporté tant de respect et d'admiration.

La révocation de l'édit de Nantes et la persécution des Protestants n'avaient rien changé au zèle de Bossuet à les convertir : il pensait que sa mission avait à employer d'autres arguments que la contrainte ; il voulait persuader librement et donner la raison pour auxiliaire à la foi. Il avait publié en 1682 le traité de « la Communion sous les deux espèces, » où il montra que, de tout temps, l'Église avait autorisé la Communion sous une seule espèce, et que les Réformés regardaient à tort cette pratique comme opposée à la vraie Religion. Il croyait pourtant qu'il n'y avait nul inconvénient à satisfaire le désir des peuples qui se montreraient affectionnés à la Communion sous les deux espèces.

Mais le plus grand ouvrage qu'il ait composé contre la Réforme, c'est l'*Histoire des Variations*. Rien de plus fort ni de plus raisonnable n'a jamais été dit pour ramener les Protestants. Parmi les ouvrages de Bossuet, aucun ne montre plus de science, de franchise, de fermeté; on y voit une certitude de conscience, une autorité simple et imposante, qui étonnent et subjuguent. Nul livre ne comporte moins de réplique. Pour échapper à sa puissance, il faut transporter le théâtre de la discussion hors de l'Église chrétienne, et s'armer d'un esprit de doute et de philosophie, qui se prétend libre d'attaquer ou dédaigner toute autorité religieuse. Bayle en convient assez positivement. Longtemps après, un homme d'un esprit froid et éclairé, Gibbon, fut converti par la lecture de ce livre. On voulut le ramener à la Réforme, mais il ne put sortir de la Religion catholique que par le scepticisme. Cela résulte évidemment du principe que Bossuet avait adopté pour cette controverse : — « La véritable simplicité de la doctrine chrétienne

« consiste essentiellement à toujours se déterminer en ce « qui regarde la foi, par ce fait certain : hier on croyait « ainsi, donc aujourd'hui, il faut croire encore de même. » — En effet, il peut y avoir sentiment religieux, mais plus de religion, dès qu'on admet la possibilité d'une novation individuelle. En prouvant donc, par son immense et sincère érudition, la perpétuité de l'Église et la nouveauté de la croyance réformée, qui essayait vainement de se rattacher aux premiers jours de la Religion par l'intermédiaire de quelques hérésies, Bossuet précipitait les ministres dans mille contradictions. Si, au contraire, l'on prétendait avoir le droit d'échapper à l'autorité de l'Église et de former une nouvelle Église, on commettait une inconséquence ; de façon que, pour raisonner juste, il fallait en venir à une indépendance individuelle, entière, reconnue, et conséquemment anarchique.

L'*Histoire des Variations* ne resta pas sans réplique. Un fanatique visionnaire, désavoué par les plus raisonnables de sa secte, Jurieu, attaqua surtout Bossuet avec une grande fureur ; les répliques qu'il s'attira sont vives et démonstratives ; il y en a une surtout digne de remarque, où la question de la souveraineté du peuple est examinée dans les mêmes termes où elle l'a été depuis, ainsi que la théorie du contrat social. Bossuet y va fort avant, en soutenant le pouvoir royal, et semble n'admettre aucune borne légale. Il croit que les mœurs et le calcul bien entendu de l'intérêt des princes sont une garantie suffisante. Dans cette question, comme dans beaucoup d'autres, l'une et l'autre solutions seraient absurdes, si elles étaient absolues. L'écrit de Bossuet reste assurément un des plus beaux qui aient paru sur cette matière.

Parmi la foule d'ouvrages publiés sur la Réforme, on doit aussi remarquer le *Commentaire sur l'Apocalypse*. Quelques Protestants avaient voulu y trouver une prédiction de la chute de l'autorité papale. Bossuet entreprit de

montrer que la prophétie, outre son sens mystique qui se rapporte à la fin des temps, s'était appliquée à la chute de l'empire romain. Cette explication est présentée d'une manière probable. On peut facilement se figurer quel effet produit l'imagination de Bossuet, maniant les symboles terribles de l'Apocalypse, montrant la destruction de Rome par les Barbares, le renouvellement des nations, leur corruption et leurs calamités.

Tant de combats avec les Protestants avaient fait de Bossuet le représentant de la Religion catholique. Tous les hommes éclairés et raisonnables de la Réforme professaient pour lui une haute admiration; et lorsque, vers l'an 1690, on songea à réunir les Luthériens à l'Église, on s'adressa à Bossuet. La négociation avait commencé entre l'évêque de Neustadt et un sage et habile docteur, nommé Molanus.

La cour de Brunswick, qui s'occupait de ce projet, engagea Leibnitz à entrer en relation avec Bossuet. La négociation, comme on peut le penser, ne put pas être continuée longtemps; mais la correspondance à laquelle elle donna lieu est très-remarquable : on se plaît à voir les égards et la considération réciproques que se témoignent deux hommes tels que Bossuet et Leibnitz. Bossuet, avec conviction, mais sans hauteur, laissa voir qu'on ne pouvait faire de concession, ni traiter de puissance à puissance, quant au dogme. Il se montra plus facile sur des choses de pure discipline, et n'aurait pas été trop éloigné d'accorder aux Luthériens réconciliés, ainsi que l'Église l'a accordé aux Grecs unis, la Communion sous les deux espèces, la permission du mariage pour leurs ministres, et d'autres articles moins importants. Leibnitz, plus philosophe que théologien, n'a pas le même empressement ni la même facilité d'espérance que le bon Molanus, mais il est plein de vénération pour Bossuet. Quelquefois ses lettres sont mêlées, par digression, de questions purement philosophi-

ques, et il est singulier de voir Leibnitz refusant d'accorder à la matière autant de propriétés que lui en attribue Bossuet, disciple de Descartes. — Cette négociation changea de caractère, lorsque la mort du fils de la reine Anne donna à la maison Brunswick-Hanovre la certitude de succéder à la couronne d'Angleterre. Leibnitz se montra de moins en moins conciliant, puis la correspondance cessa.

Un nouveau combat vint employer toutes les forces de la vieillesse de Bossuet. La dévotion mystique et passionnée de madame Guyon, qui déjà avait en divers lieux inspiré quelques alarmes, séduisait alors la ville et la cour. Tous ceux qui composaient la société du duc de Beauvilliers, Fénelon surtout, étaient subjugués par l'attrait de cette doctrine exaltée. Madame de Maintenon l'avait introduite à Saint-Cyr. Chaque jour ajoutait à l'influence de madame Guyon. L'évêque de Chartres fit naître dans l'esprit de madame de Maintenon quelques scrupules; elle désira que Bossuet, le cardinal de Noailles alors évêque de Châlons, et M. Tronson, supérieur de Saint-Sulpice, examinassent les livres et les opinions de madame Guyon. Fénelon se fit auprès d'eux, non point le défenseur, mais le modeste interprète du langage bizarre de madame Guyon, qu'à juger par ses expressions on eût prise du moins pour insensée. Il essaya de montrer, surtout à Bossuet, qu'au fond c'était la même doctrine qu'avaient professée les mystiques approuvés par l'Église, saint François de Sales et sainte Thérèse. Après beaucoup de conférences, les trois commissaires rédigèrent trente-quatre articles qui contenaient une condamnation entière, mais indulgente, des livres de madame Guyon. Fénelon, après quelques difficultés, signa ces articles. Peu de temps après, il fut nommé archevêque de Cambrai. Rien encore n'avait troublé sa liaison avec Bossuet, qui voulut absolument sacrer celui qui se disait son respectueux disciple. Sur ces entrefaites, M. de Noailles fut aussi nommé

archevêque de Paris. La voix de l'Église appelait Bossuet à ce siége; madame de Maintenon détermina un autre choix.

Cependant Bossuet avait été révolté plus qu'un autre par la dévotion rêveuse de madame Guyon. Accoutumé au langage simple et sévère des Écritures et à la précision de l'école, il n'avait nul penchant vers le mysticisme, et croyait dangereux de professer une religion qui comptait pour rien la conduite et même les sentiments naturels; il lui semblait orgueilleux et contraire à l'esprit de l'Évangile de reléguer dans le vulgaire les pratiques, les bonnes œuvres, la prière, l'espoir du salut, et de chercher au-delà une contemplation indéfinissable et un amour de Dieu si idéal, qu'on pouvait, à force de l'aimer, oublier de le servir. Nul doute que c'était ouvrir la porte à la licence, et qu'il n'y avait qu'un pas de là à regarder le péché comme anéanti et sans conséquence, pendant que l'âme vivait dans les régions célestes. Fénelon et madame Guyon disaient bien que la pratique devait être le fondement de cette terrestre béatitude; mais Bossuet ne croyait pas que l'on dût professer hautement et proposer, comme but, une extase tout individuelle, que chacun éprouve à sa manière, où les sens peuvent donner le change à l'âme, et qui peut facilement faire oublier la route même qui devait y conduire. Ce n'est pas qu'il ignorât ces états de l'âme: il avait dit: — « Là s'entendrait la dernière « consolation de l'amonr divin, dans un endroit de l'âme « si profond et si retiré, que les sens n'en soupçonnent « rien, tant il est éloigné de leur région; mais, pour s'ex- « pliquer sur cette matière, il faudrait un langage que le « monde n'entend pas. »

De nouveaux torts de madame Guyon avaient encore animé Bossuet; il résolut de poursuivre le quiétisme à toute extrémité. Madame Guyon fut arrêtée; les évêques, par des mandements, censurèrent et interdirent ses livres dans leur diocèse, et Bossuet entreprit une réfutation complète

et directe des nouveaux mystiques. Fénelon ne voulut point se prêter à cette espèce de persécution d'une femme qu'il avait admirée, dont il connaissait le fond du cœur pour religieux et pur. Il lui semblait qu'on la condamnait en s'attachant aux paroles et non au sens. Bossuet s'offensa de ces ménagements; il s'irrita de cette opposition de Fénelon, qui ne s'expliquait jamais sur le fond de la doctrine; qui semblait dire que de certaines âmes étaient seules capables de comprendre madame Guyon, qui voulait raffiner sur la Religion; qui enfin s'était donné la mission de purger le quiétisme de ce qu'il pouvait présenter de répréhensible. Les esprits s'aigrirent successivement; les différences de caractère qui existaient entre ces deux grands et saints personnages éclatèrent, dès que l'amitié eut cessé.

Bossuet, droit, simple, inébranlable dans sa conviction, ne concevant ni les distinctions ni les nuances, emportant tout de haute lutte; Fénelon rempli de finesse et de douceur, aimant à plaire à chacun, entrant avec bienveillance dans le sens d'autrui, modifiant involontairement ses paroles pour ne point heurter, nourrissant sur la politique des idées toutes différentes, éloquent par séduction plus que par puissance, d'une imagination douce, aimable et riante, plus spirituel enfin que Bossuet, comme le disait celui-ci avec fierté.

La lutte une fois engagée entre de tels hommes, forts de leur pureté et de leur conscience, devait être vive, et nulle part peut-être leur âme ne s'est montrée plus puissante. Pendant que Bossuet composait son livre contre les mystiques, Fénelon se crut obligé de les soutenir, et publia les *Maximes des Saints*, où il s'efforçait de trouver, dans les écrits des auteurs que l'Église honore, les mêmes opinions qu'on avait reprochées à madame Guyon. Alors le scandale éclata. Louis XIV, entraîné par Bossuet, exila Fénelon, disgracia ses amis, et déféra à Rome les *Maximes des Saints*, pour que ce livre fût condamné. La querelle continua et

s'anima chaque jour davantage. Bossuet, de plus en plus âpre, s'irritait sans cesse du ton modéré et soumis de Fénelon, qui donnait à ses reproches la forme d'insinuation; et qui, par son humilité et sa soumission, paraissait accuser son adversaire d'orgueil et de despotisme : — Bossuet, impétueux et terrible; — Fénelon parant adroitement les coups et donnant à son adversaire toute l'apparence de l'acharnement et de l'animosité. Rien n'a plus d'intérêt qu'une telle polémique, où les intérêts vulgaires, où l'amour-propre littéraire ne sont pour rien, où chacun défend une noble cause, et ne diffère que sur la manière d'aimer et de servir Dieu. Jamais l'éloquence n'eut pour base plus certaine la sincérité; et si quelque faiblesse humaine, quelque irritation de l'orgueil se mêle à de si beaux motifs, c'est tellement à l'insu des deux adversaires, qu'à les lire on ne s'en aperçoit pas et qu'on se reproche même la froide réflexion que donne cette idée.

Après une longue controverse, le livre de Fénelon fut condamné, non sans difficulté; car le Roi fut obligé d'exiger du Pape un jugement que le pontife croyait à peine nécessaire. Fénelon se soumit humblement; mais Bossuet ne trouva jamais sa rétractation suffisante. Il ne lui parut pas qu'elle s'appliquât assez au fond des choses. Il ne se contentait pas de la soumission et voulait que, comme saint Paul, Fénelon devînt un apôtre ardent à combattre la doctrine qu'il avait professée et que l'Église avait condamnée. Croyait-il que l'opinion fût dépendante de la volonté?

Cependant la conduite et le ton que Fénelon avait eus pendant cette dispute avaient fini par lui concilier les esprits; si Bossuet eût attaché quelque importance à l'opinion du public, que certes il n'apercevait même pas, il aurait pu s'affliger de voir qu'on n'avait plus pour lui cette universelle vénération. Beaucoup de personnes, pénétrant mal dans l'intérieur de cette grande âme, en lui attribuant les torts de quelques-uns de ses partisans, le taxèrent de

dureté et d'orgueil; ce reproche a souvent été répété dans la postérité, sans trop de connaissance de cause.

D'autres travaux occupèrent encore les dernières années de Bossuet. Il fit contre la comédie un Traité qu'il est curieux de comparer à celui qui, depuis, a été composé par J.-J. Rousseau, d'après des motifs de morale purement humaine. Il provoqua dans l'assemblée du clergé, en 1700, des règlements et des instructions sur la conduite des ecclésiastiques, qu'il voulait ramener à l'observation scrupuleuse de leurs sévères devoirs. Sur son rapport, une nouvelle condamnation fut prononcée contre quatre articles, qui résumaient des opinions soutenues par des écrivains jansénistes. Il appela aussi le blâme de l'assemblée du clergé sur la morale relâchée et le probabilisme qu'on reprochait à des auteurs appartenant à la compagnie de Jésus.

Peu de temps après, il écrivit contre Richard Simon, auteur de l'*Histoire critique de l'Ancien Testament;* puis encore contre Dupin et quelques auteurs qui avaient cru retrouver à la Chine et dans l'Orient les traces non interrompues, depuis le déluge, du culte du vrai Dieu. Il avait presque atteint sa soixante-seizième année, et son âme conservait encore la même force et la même activité, quand il ressentit la douleur de la pierre; la fièvre s'y joignit, et il mourut à Paris le 12 avril 1704. Son corps fut transporté dans la cathédrale de Meaux.

Après la mort de Bossuet, quelques réfugiés osèrent publier que ses sentiments secrets sur la Religion différaient de sa doctrine publique. Voltaire, dans le *Siècle de Louis XIV*, se complaît à rapporter cette absurdité; il réfute, pour avoir aussi le plaisir de la raconter, l'anecdote absurde du mariage de Bossuet avec mademoiselle Desvieux de Mauléon.

Les contemporains lui rendirent en général une haute justice. Ses mœurs, son savoir, sa haute philosophie si remarquable par la clarté et le bon sens, son éloquence, son caractère apostolique, firent de lui pendant de longues

années le défenseur de la Religion en France; mais, quelle que soit l'admiration qu'inspire un homme vivant, on n'ose point le porter tout à fait au rang suprême des hommes qui honoreront à jamais l'humanité. Un tel jugement ne peut être porté que par la postérité, qui voit le passé sous un aspect plus solennel. Du temps de Louis XIV, on faisait encore des comparaisons de Bossuet à Fléchier ou à Mascaron; on mettait en parallèle leur éloquence. Aujourd'hui, l'on peut plus franchement prononcer que, parmi les hommes éloquents, aucun ne l'a été à la manière de Bossuet. Jamais l'éloquence ne fut plus dégagée de tout artifice, de tout calcul : c'est une grande âme qui se montre à nu, et qui entraîne avec elle. Les mots, l'art de les disposer, l'harmonie des sons, la noblesse ou le vulgaire des expressions, rien ne semble importer à Bossuet; sa pensée est si forte, que tout lui est bon pour l'exprimer. Il a dans sa simplicité une sorte de rudesse qui semble braver le lecteur, et rejeter dédaigneusement tout ce qui plaît ou qui séduit. Son habileté de langage est toute d'instinct; il avait le sentiment du beau, on dirait presque de la poésie, sans recherche et par inspiration sincère, comme le sentiment moral et religieux. L'habitude des livres saints avait donné à son langage comme une autorité prophétique; après l'Écriture, qui a été inspirée par l'Esprit saint, il n'y a rien de si grand que Bossuet, qui a été inspiré par la simple et forte persuasion de son cœur, sans aucun mélange de motifs humains. Plus le talent semble un instinct, plus il paraît avoir une origine céleste, plus il paraît un don de Dieu.

On a dit de Bossuet qu'il était inégal. Les critiques, qui cherchent dans le langage, non point la révélation de l'âme, mais des procédés imitables et des modèles plus ou moins classiques, peuvent parler ainsi; mais quand on a pénétré dans l'intérieur de Bossuet, on le trouve, pour ainsi dire, le même dans chaque mot qui est sorti de sa bouche, et cela doit être avec un caractère tel que le sien. Pendant

longtemps on a fait un choix dans ses œuvres, et on recommandait par préférence, « les Oraisons funèbres et le Discours sur l'Histoire universelle. » En reléguant ainsi les autres écrits de Bossuet, on ne pouvait vraiment pas le connaître à fond, ni juger de son génie. Pour qui a bien lu Bossuet, il n'y a point de telles prédilections, et ses écrits ne semblent différer l'un de l'autre que par la différence des sujets. Pour emprunter à saint Augustin une louange qui lui semble destinée : — « Son discours se répand à la manière d'un torrent, et s'il trouve en son chemin les fleurs de l'élocution, il les entraîne plutôt avec lui par sa propre impétuosité, qu'il ne les cueille avec choix pour se parer d'un tel ornement. » — Et en se servant d'une expression de Bossuet lui-même : — « L'éloquence suivait comme la servante, non recherchée avec soin, mais attirée par les choses mêmes. »

SUR

M. L'ABBÉ DE BOISMONT

ET SES SERMONS.

1805.

M. de Boismont offre l'exemple le plus remarquable de ces ecclésiastiques qui, livrés à toute l'influence du dix-huitième siècle, ont, pour arriver à la renommée et à la fortune, composé continuellement avec les opinions qui pour lors avaient cours dans le monde. Ils ne pouvaient point, comme les hommes de lettres, s'abandonner entièrement aux opinions philosophiques ; aux yeux de la cour et même des gens du monde, leur habit les assujettissait encore à de certaines bienséances. Mais on leur savait gré de l'adresse qu'ils montraient à remplir les devoirs de leur état, en même temps qu'ils laissaient entrevoir des opinions contraires. Il leur fallait beaucoup de goût et de tact pour être décents dans leurs relations avec les hommes qui tenaient au gouvernement, sans être ridicules parmi les philosophes et leurs sociétés ; irréprochables en apparence vis-à-vis du clergé, sans être pédants dans le monde. Toutes ces contradictions devaient être voilées avec délicatesse ; il fallait passer de l'une à l'autre par des transitions insensibles. Vers la fin, tant de ménagements n'étaient pas même nécessaires ; on s'était peu à peu accoutumé à se passer de toutes ces petites hypocrisies.

Avec une telle direction de caractère, on peut avoir de

l'esprit, faire des discours agréables, bien écrits, parfois éloquents; mais une semblable complaisance pour les opinions à la mode n'est point un symptôme de génie. D'ailleurs, cette envie de plaire aux gens du monde, cette crainte de leur paraître ridicule, suppose qu'on vit habituellement avec eux. Or, quel genre de talent demande plus de recueillement et de solennité que le génie oratoire du prêtre! Ce n'était point d'un salon ou d'une Académie que Bossuet arrivait pour monter en chaire. Il sortait d'une retraite studieuse où il avait nourri ses méditations avec les saintes Écritures, les Pères de l'Église, les orateurs et les historiens anciens. Son esprit était accoutumé à vivre avec toutes les choses dont il allait parler : aussi voyons-nous les profondes pensées, les souvenirs, les citations, se presser dans ses discours. Peu accoutumé aux conversations où l'on cherche à briller par des expressions ingénieuses, la hardiesse de son style ne consiste pas à créer des mots nouveaux, mais à rendre sublimes les locutions les plus familières, où il empreint toute la force de sa pensée.

Voilà quels immenses avantages donne à un écrivain un talent conforme à sa propre conscience, une vie ordonnée d'après les devoirs de son état. La postérité ne s'y trompe point: elle reconnaît à des signes certains, à une sincère simplicité de langage, l'harmonie qui régna entre le discours et la conscience; mais pour les contemporains l'effet devait être plus grand encore : la conviction profonde, la réalité des sentiments, la probité de l'homme, produisaient en eux des impressions vives et puissantes. Quelle vive impression devait faire un orateur sacré, quand il n'avait point accoutumé ses auditeurs à le voir dans le monde, parmi eux, partager leurs goûts et leur frivolité? Combien ses paroles étaient plus imposantes? On n'avait point à les comparer avec sa conversation; on ne lui connaissait point d'autre langage que la parole de Dieu; la contradiction de ses idées et de son ton habituel avec la doctrine qu'il professait en

chaire ne donnait point à son ministère l'apparence d'une vaine représentation.

Ces réflexions ne sont pas un reproche sévère adressé injustement à M. l'abbé de Boismont; elles tendent à prouver seulement qu'il a vécu dans un temps peu favorable à l'éloquence religieuse. Ce n'est pas en prononçant des oraisons funèbres devant l'Académie française, à la fin du dix-huitième siècle, qu'un orateur sacré pouvait commander l'admiration en employant l'autorité de la Religion, en la faisant tonner dans ses discours. Elle avait perdu tout son pouvoir devant de tels auditeurs. L'homme pénétré des beautés et de la vérité de la Religion n'avait qu'à se taire et gémir; il fallait l'aveuglement de la médiocrité pour espérer de la gloire, en s'opposant de front à l'opinion générale. Aussi le talent et l'esprit de l'abbé de Boismont se montrent-ils surtout dans l'adresse avec laquelle il capitule avec la philosophie : il semble toujours lui demander la permission de laisser parler la Religion; il abonde en précautions oratoires; sa morale est d'une tolérance et même d'une complaisance qui sont très-curieuses à observer. Il est habituellement correct, ingénieux, riche en expressions fines; quelquefois même, après avoir bien préparé ses auditeurs, et s'être, pour ainsi dire, excusé d'avance, il s'échauffe, son style s'élève, et il finit par être éloquent.

Ce caractère peut surtout s'apercevoir dans le sermon pour la fondation de l'hospice de Montrouge, sermon qu'on peut regarder comme son chef-d'œuvre. Dans cette exhortation à la charité, l'orateur n'y invite ses auditeurs que par des vues humaines : il évite sans cesse de montrer la bienfaisance qu'il sollicite comme un mérite devant Dieu; il la présente toujours comme un devoir envers les hommes. Ce motif, plus sympathique qu'obligatoire, devient chez beaucoup d'hommes le principe de bienfaits nombreux et journaliers; il comporte le désintéressement et le sacrifice; il conduit à la vertu, et a pu fournir de même à M. de

Boismont des mouvements d'éloquence et de sensibilité.

Je vais citer quelques morceaux pour qu'on puisse juger de la vérité des observations que je viens de faire :

« Vous le partagez, ce mouvement généreux, chrétiens « auditeurs ! Quel autre motif, en effet, eût pu vous con- « duire aux pieds des autels ? La nouveauté d'un monument « qui honore ce siècle ; ce goût, ce zèle d'administration « qui s'est glissé dans tous les états, et qu'on peut appeler « la charité politique ; le cri de cette Église mère qui ouvre « son sein et partage l'esprit de vie qui l'anime, pour « épancher plus de secours et les proportionner à tous les « genres de misères ; tout a concouru, sans doute, à tour- « ner sur cette œuvre sainte votre attention et vos regards. « Mais prenez garde, les grands motifs imposent les grands « sacrifices, et je ne dois pas craindre que cette réflexion « vous effraie. J'ai vu toutes les âmes s'émouvoir à la seule « idée de ce plan de bienfaisance ; j'ai vu l'indifférence, la « jeunesse, la frivolité même, un instant suspendues entre « l'attendrissement et l'admiration : tant l'image du bien « public a de charmes et de pouvoir !... Que prétends-je « ici, chrétiens auditeurs, et que reste-t-il donc à mon mi- « nistère ? Ce qui reste ! le voici : Je viens fixer ce sentiment « qui s'est élevé dans tous les cœurs ; je viens vivifier ce « premier et noble mouvement, le développer, l'étendre, « vous faire rougir peut-être d'un suffrage stérile, et vous « montrer la vraie gloire et le véritable bonheur dans le « zèle à remplir des obligations que vous n'avez pu vous « dissimuler. »

Le morceau suivant nous a paru propre à montrer qu'on peut émouvoir et persuader, même en ne commandant la charité que par des motifs humains. Après avoir parlé de l'admiration qu'excite le courage que les soldats déploient dans les combats, et de la pitié qu'ils inspirent en périssant sur le champ de bataille, l'orateur s'écrie :

« Ah ! vous leur donnez des larmes lorsqu'ils expirent

« pour vous. Héros bravant les périls, déchirés, ensanglan-
« tés, couverts de blessures mortelles, ils ne les réclament
« pas, ces inutiles larmes ; l'honneur et le devoir satisfaits
« leur suffisent ; mais ces héros redeviennent des hommes ;
« ce n'est plus la mort sous le masque de la gloire, c'est la
« langueur, c'est l'infirmité qui les accable : les mécon-
« naissez-vous ? A la vue de ces guerriers, tous les lieux
« célèbres par nos triomphes ou nos malheurs ne doivent-
« ils pas se présenter en foule à votre imagination ? Eh !
« que de titres de reconnaissance, que de motifs d'atten-
« drissement et de pitié naissent à la fois de cette pensée !
« Pouvez-vous arrêter sur eux vos regards, sans éprouver
« en quelque sorte ce mouvement religieux qu'inspire la
« présence d'un génie tutélaire ? Qu'il est impérieux le lan-
« gage de ces membres desséchés, flétris, mutilés ! Non,
« jamais un militaire ne peut rentrer parmi nous dans
« l'ordre commun ; ce grand caractère qui le distingue le
« suit partout : partout le simulacre de la patrie qu'il a
« défendue ou vengée le couvre de ses rayons ; son aspect
« seul réveille le sentiment et le respect de ses droits. Si
« vos fastes brillent de quelque éclat, si vos courages s'é-
« lèvent en lisant quelques pages des annales de cet em-
« pire, c'est à ces braves concitoyens, sur lesquels vous
« laissez tomber des regards si distraits, que dis-je ? c'est
« à ces mêmes hommes dont votre vanité ne daigne pas
« s'honorer, que vous le devez. Ce guerrier malade, que
« vous ne soulagez pas, a peut-être décidé seul l'honneur
« d'une journée. Qui vous a dit que son intelligence n'a
« pas suppléé des ordres équivoques ou mal combinés, que
« sa fermeté n'a pas contenu le soldat chancelant, que son
« sang-froid ou son audace n'ont pas suspendu ou réparé
« le désordre d'une surprise ? »

Le souvenir du vainqueur des Goths et des Vandales, et la citation : *date obolum Belisario*, qui suivent ce morceau, sont aussi d'un grand effet. Une apostrophe

aux Anglais et une invitation aux Français d'imiter leur esprit public sont aussi fort heureusement placées. Mais toute cette première partie du sermon pourrait, à peu de chose près, être prononcée dans un temple de théophilanthropes aussi bien que dans une église catholique. Je ne voudrais, pour le prouver, que la fin de cette première partie : elle donnera une haute idée des concessions que faisait à l'esprit du temps la tolérance de M. de Boismont.

« Jamais l'humanité n'avait été si célébrée ; elle est de-
« venue l'unique divinité de la raison. Cette raison superbe
« a tout abattu, et, de toutes les ruines dispersées autour
« d'elle, elle a composé un temple ; elle s'est fait un Dieu
« de l'homme même ! Eh bien ! respectez donc votre propre
« ouvrage, honorez du moins cette religion nouvelle que
« vous avez adoptée. Voilà, chrétiens auditeurs, ce que
« vous devez à la patrie, dont les défenseurs vous récla-
« ment ; voyons ce que vous devez à la Religion, dont les
« ministres vous implorent. »

Dans la seconde partie, l'orateur invite à répandre des bienfaits sur les prêtres comme sur les soldats (l'hospice avait cette double destination). On a déjà vu qu'il *réclamait* pour les soldats et *invoquait* pour les prêtres ; l'ordre dans lequel il a placé les deux parties du sermon indiquerait seul quelle cause il croyait meilleure à plaider. Du temps de Louis XIV, un prédicateur n'eût jamais imaginé qu'il pouvait indisposer ses auditeurs en commençant par leur parler des prêtres ; il n'eût jamais senti la nécessité d'accumuler les précautions oratoires, non-seulement dans la crainte de ne pas réussir à persuader, mais encore pour ne pas paraître ridicule ; jamais surtout il ne se serait douté qu'un jour viendrait où, dans un sermon, il faudrait s'adresser à ceux qui contestent l'existence de Dieu, et tâcher de les rendre croyants, en leur citant les philosophes du paganisme. C'est pourtant ce qu'a fait M. de Boismont.

« Il existe, ce Dieu que la nature atteste ! La philosophie

« ancienne avait devancé en quelque sorte les oracles; on « les trouve avec un mélange d'erreurs, consignés dans les « écrits de tous les âges. »

Le morceau suivant mérite d'être remarqué :

« Soyons justes et ne contestons point quelques traits de « lumière utile qui brillent au milieu des illusions d'une « coupable doctrine. Oui, vous avez pu contribuer à pur- « ger la terre de la superstition et du fanatisme, à éteindre « le feu des bûchers, à ridiculiser ces vaines disputes qui « déhonorent l'éternelle vérité dont le secret est impéné- « trable à nos propres yeux, quoique ces erreurs aient été « le délire du temps et non le tort de la Religion; vous « avez parlé comme les défenseurs éclairés; nous sommes « assez généreux pour vous en remercier au nom de cette « Religion même..... »

Ailleurs, après avoir déploré l'état de la Religion et les triomphes de l'incrédulité, il dit :

« Ah! s'il se trouvait dans cette assemblée quelque dé- « serteur secret de cette Religion sainte, je lui dirais : Ne « vous offensez pas de ce mouvement de zèle, il est sans « amertume; l'orateur, la cause, prêtres, ministres, sanc- « tuaire, tout vous paraît sans doute indigne des regards « de votre raison; mais ce sanctuaire subsiste, etc., etc.

On est loin du sublime quand on se voit forcé à une telle modération. Cependant, s'il le faut avouer, Bossuet admirant, dans l'oraison funèbre de Le Tellier, la révocation de l'édit de Nantes, peut bien produire un plus grand effet; mais aux yeux de la morale, et même de la Religion, M. de Boismont exprime des sentiments plus louables. Malheureusement l'esprit humain, l'esprit des sociétés, ne s'arrête pas dans sa marche. La réaction l'emporte au delà des justes bornes. Quand la Religion devient trop tolérante, ses adversaires commencent à ne plus l'être.

J'ai mieux aimé m'appesantir sur ce sermon, en parler d'une manière détaillée, et y faire voir quel était le ca-

ractère du style de M. de Boismont, que de parcourir rapidement toutes ses œuvres, qui, d'ailleurs, n'auraient pu offrir que le même genre de remarques.

Ses oraisons funèbres sont d'un homme disert et spirituel : l'exorde de celle du Dauphin est d'un fort grand effet; dans celle de la reine Marie Leczinska, on trouve des morceaux pleins de grâce et de charme sur les vertus douces et le caractère sensible de cette princesse.

Dans les oraisons funèbres de Louis XV et de Marie-Thérèse, le redoutable souvenir de Bossuet vient plus que partout ailleurs nuire à M. de Boismont, et rapetisser son genre et son talent. On est loin d'y voir cette politique élevée qui plane au-dessus des empires, portée sur les ailes de la Religion. Le sujet comportait cependant de pareils mouvements. Si l'on veut oublier Bossuet pour un moment, se rappeler que lui seul a su prendre ce vol hardi; si l'on veut comparer M. de Boismont à tous les autres panégyristes, il ne laissera pas de recueillir quelque gloire.

L'oraison funèbre du Roi est surtout remarquable par la manière fine dont son caractère est apprécié. Tous ses défauts, même ses vices, sont reconnus et indiqués; mais tout est touché d'une main si délicate, qu'on sait gré à M. de Boismont d'avoir fait entrevoir la vérité, sans blesser trop sensiblement la mémoire du prince qu'il s'était chargé de louer. C'était encore se conformer à la disposition de son auditoire. Louis XV mourut si détesté et si méprisé, que la flatterie était interdite à un orateur qui craignait le ridicule; et pourtant le sentiment des convenances eût réprouvé une oraison funèbre où la mémoire du prince eût été grossièrement outragée. C'est ce qui arriva à celle que prononça l'évêque de Senez.

Au total, le Recueil des œuvres de M. de Boismont offre de l'intérêt : d'abord à cause du talent de l'auteur, puis comme monument de l'esprit et des opinions des temps

au milieu desquels il a vécu, et qui ont eu tant d'influence sur lui comme sur tous les écrivains [1].

[1] Voici le passage qui se trouve dans le tome V (p. 66) *De la Religion*, par M. Benjamin Constant.

« Je me rappelle à cette occasion un article inséré dans le *Publi-* « *ciste*, il y a bien des années, par un des hommes les plus spirituels « de notre époque, et qui a depuis acquis une haute réputation litté- « raire. Je veux parler de M. de Barante, qui, dans une analyse des « Œuvres de l'abbé de Boismont, a fait ressortir avec une sagacité « admirable et une ironie piquante la manière dont le sacerdoce même « demandait grâce à la philosophie, quand il parlait au nom de la « religion, tâchant de lui procurer une réception plus polie, en la voi- « lant du nom de charité, et en insinuant qu'elle n'était au fond « qu'une autre forme de philanthropie. »

(*Note de l'éditeur.*)

SUR BOULANGER

ET SES OUVRAGES.

1810.

Boulanger était né à Paris; son père était marchand; il avait fait ses études au collége de Beauvais, où il n'obtint aucun succès et acquit fort peu d'instruction. Il montra plus d'aptitude pour l'étude des mathématiques, et jeune encore fut emmené à l'armée par M. le baron de Thiers, qui l'employa comme ingénieur; il entra ensuite dans les ponts et chaussées. Pour être admis dans ce corps, il ne fallait alors que quelques connaissances de géométrie pratique et de dessin. Il se conduisit fort bien, et s'acquitta, en honnête homme et en homme assez capable, des devoirs de son état; mais il ne se distingua pas assez pour que son nom fût connu, et ce n'est pas à ses travaux d'ingénieur qu'il doit sa réputation.

On raconte qu'ayant remarqué, dans les fouilles qu'il était chargé de diriger, des fragments d'animaux et de plantes fossiles, ayant été frappé de la disposition des couches du sol, il conçut l'idée d'étudier les révolutions du globe. A en juger par ses écrits, il ne paraît pas qu'il se soit attaché beaucoup à ce genre de phénomène; on ne voit pas qu'il ait eu aucune connaissance de la minéralogie, ou qu'il se soit appliqué à la science géologique; la distinction des diverses formations des roches, les différences qui existent entre les dépôts marins et les dépôts fluviatiles, les divers ordres de montagnes, tout cela lui a été

inconnu, bien que ces notions se rapportassent directement aux sujets qu'il a traités.

Quoi qu'il en soit, il est certain que son imagination fut vivement frappée des grandes catastrophes de la nature; il lui sembla que le monde moral surtout, que l'esprit des hommes conservait la trace d'un bouleversement, qui avait menacé l'existence de la race humaine, et qui avait changé la face de la terre. Il crut voir que les souvenirs de ce grand événement s'étaient perpétués de génération en génération, en se mêlant avec une attente vague et solennelle d'un événement semblable. Son esprit se complut singulièrement à s'occuper sans cesse du déluge et des peintures qu'en ont faites l'Écriture et les mythologies. Les idées de la fin du monde, les prédictions apocalyptiques, les terreurs religieuses des peuples, tel est le cercle où Boulanger s'est renfermé sans en jamais sortir.

Il y a montré parfois du talent; mais ce fut bien vainement qu'il chercha à former un système lié. Il est impossible d'être plus faible de preuves et de logique que ne l'est Boulanger, dès qu'il essaye des explications ou propose des hypothèses. Il était sorti du collége fort ignorant, et quand il voulut appeler l'érudition à son secours pour démontrer les opinions qu'il avait conçues, il lui fallut tout apprendre. Lorsqu'on étudie ainsi les langues après la première jeunesse, il est rare qu'on y devienne fort habile; on n'en prend point l'habitude. On étudie pour faire des recherches, et non pour savoir les langues en elles-mêmes; de sorte que cette érudition acquise de la veille a quelque chose de frivole et de peu réfléchi.

Boulanger devint un de ces érudits, qui ne sauraient point expliquer une inscription ou discuter un texte, mais qui s'imaginent avoir sur les choses un coup d'œil plus philosophique et plus dégagé de prévention, parce qu'ils les ont vues vite et superficiellement. Il apprit donc le latin, le grec, l'hébreu, le syriaque, comme peut les savoir un

homme d'esprit, après avoir parcouru des grammaires et des dictionnaires, et il sut trouver des étymologies et des dérivés, autant que cela lui était nécessaire.

Au reste, il ne serait point juste de juger Boulanger par les ouvrages qui portent son nom. Il mourut à trente-sept ans, sans avoir rien publié. Pendant les derniers temps de sa vie, il avait eu des liaisons avec les écrivains qui faisaient profession d'être ennemis de la Religion et qui s'échauffaient de l'idée de la détruire; Boulanger, dans cette société, dont il partageait les opinions, contribuait pour sa part à l'entreprise commune, par les arguments qu'il puisait dans ses études habituelles et les hypothèses qu'il avait conçues.

Ce fut après sa mort, arrivée en 1759, qu'on songea à publier ses ouvrages. Par une pratique assez habituelle aux hommes qui s'appelaient alors philosophes, on lui attribua plusieurs écrits irréligieux qui n'étaient nullement de lui, et il n'est pas bien assuré que ceux dont il est réellement l'auteur n'aient pas été altérés.

La collection de ses œuvres comprend : 1° *l'Antiquité dévoilée*. C'est là le principal ouvrage de Boulanger, et celui qui paraît avoir été le plus travaillé; il manque cependant d'ensemble, de liaison et de résultats. Boulanger s'y occupe de retrouver dans tous les usages de l'antiquité, et surtout dans les pratiques religieuses, les souvenirs du déluge, les impressions de terreur que ce cataclysme a laissées dans l'esprit des hommes, les idées mystiques qui s'y sont rapportées dans tous les temps, les liaisons qui se sont établies entre ce phénomène solennel, et les périodes astronomiques, les apparences des astres, les divisions cycliques du temps. Ces recherches curieuses n'ont pas été faites avec beaucoup de réflexion, ni de critique; elles ne portent point un caractère de gravité et de philosophie, mais on y remarque souvent une imagination forte et sombre, qui ne laisse pas que d'avoir du

charme; plusieurs passages, et surtout une analyse des livres sibyllins, s'élèvent à une éloquence peu commune. On regrette que l'auteur, qui a dû toute sa verve à des pensées grandes, terribles, solennelles et mystérieuses, se soit détourné de la vraie route de son talent en participant à l'esprit aride d'irréligion, qui était pour lors à la mode. Cependant *l'Antiquité dévoilée* est un livre assez modéré; il n'y a point d'attaques directes contre la Religion chrétienne. Boulanger y garde des ménagements et ne procède que par insinuation et allusion; il ne s'y livre pas entièrement à la manie qu'il avait de ne voir dans l'Écriture sainte, dans les dogmes et dans les objets de culte, que des symboles de phénomènes astronomiques : supposition qu'on a voulu développer depuis, et que l'abbé Pluche avait ingénieusement employée pour l'explication de l'idolâtrie égyptienne.

2° *Le Despotisme oriental :* ce traité se rattache au livre précédent. Il a pour but de montrer comment les gouvernements de l'Orient, qui ont de tout temps été despotiques, doivent leur origine à la terreur dont le déluge a pénétré les hommes; comment ils se soumirent d'abord au joug théocratique, puis à des souverains absolus, et les regardèrent comme des représentants de la Divinité. On retrouve dans cet ouvrage toutes les idées de l'*Antiquité dévoilée*, mais beaucoup plus mal employées, sans talent et sans bonne foi. On y voit un esprit peu habitué aux spéculations de la politique et aux considérations sur l'histoire. L'irréligion se montre là à front découvert, et même avec âcreté. Il paraît probable que l'ouvrage a été falsifié : Boulanger en avait sans doute laissé seulement l'ébauche, et on travailla sur ce texte. On y cite des livres publiés depuis sa mort.

3° Une Dissertation sur Élie et sur Énoch; Boulanger veut voir en eux des personnages symboliques d'une période astronomique.

4° Une Dissertation sur saint Pierre, faite dans le même esprit. Suivant lui, saint Pierre est la même chose que Janus, un emblème du commencement de l'année.

5° Une Dissertation sur Ésope. Cette fois, les opinions irréligieuses de Boulanger n'ont pas influé sur ses recherches, et l'on peut voir tout à plein dans ce sujet, où il était sans prévention, le peu d'étendue de son érudition. De vrais savants ont fait des recherches sur le fabuliste, et leur travail fait juger que Boulanger ne savait pas même les sources qui auraient pu lui donner quelques lumières sur Ésope.

6° Il avait fait pour l'Encyclopédie les articles *Corvée*, *Guèbres*, *Déluge*, *Langue hébraïque* et *Économie politique*. Ses réflexions sur la *Corvée* sont fort sensées et pleines de modération. Ce n'est point une vaine déclamation contre cet impôt; il montre par les faits comment il est lourd pour le peuple et peu profitable pour l'administration.— Dans l'article *Déluge*, on retouve les idées habituelles de l'auteur; son morceau sur la *Langue hébraïque* est curieux et détaillé; il se termine par de fort belles réflexions sur le langage et la poésie de la Bible.

7° Une histoire d'Alexandre qui n'a ni mérite, ni intérêt.

Les livres tout à fait apocryphes mis sous le nom de Boulanger, sont le *Christianisme dévoilé*, diatribe infâme et inepte d'un nommé Damilaville, correspondant de Voltaire, et une Dissertation sur saint Paul, qui est aussi un tissu de grossiers blasphèmes.

Les divers ouvrages de Boulanger furent publiés successivement d'une manière furtive; depuis la Révolution on les a réunis en huit vol. in-8. Cette édition est précédée d'une notice sur Boulanger, dont l'emphase philosophique est risible. On parle assez souvent de ses ouvrages, et ils sont fort peu lus.

SUR UN VOYAGE

DANS

LES CATACOMBES DE ROME,

PAR M. ARTAUD DE MONTOR.

1810.

On ne se fait pas, en général, une idée précise de ce que c'est que les catacombes de Rome. On sait en gros que ce sont des souterrains où se cachaient les chrétiens persécutés, et où l'on a trouvé beaucoup d'ossements et de reliques. L'aventure que M. Robert racontait, dit-on, d'une manière si vive, et que Delille a mise en beaux vers, peut laisser croire qu'un voyage dans les catacombes est une chose impossible, puisqu'une promenade y est si dangereuse; de tout cela, on conclurait peut-être que le voyage de M. Artaud est une espèce de voyage sentimental, bien affecté et bien commun. Les lecteurs doivent se rassurer; l'ouvrage que nous annonçons n'est point une série d'exaltations emphatiques sur la mort, le silence, la nuit et la mélancolie; c'est un livre sérieux, réel et instructif. Il est nourri de recherches curieuses, animé d'un amour éclairé de l'antiquité et des arts.

Les catacombes sont, pour ainsi dire, une vaste contrée souterraine qui règne sous la ville de Rome, et particulièrement sur les bords du Tibre. A une profondeur assez considérable, on trouve une couche épaisse de sable volcanique appelé pouzzolane. Depuis l'antiquité la plus reculée, on a

usé de ce sable dans la construction des édifices. Pour l'exploiter, on creusait des puits et l'on perçait des galeries. Ce sable étant fortement tassé se soutenait en voûte; on faisait, pour le soutenir, des appuis de maçonnerie et de charpente, quand cela était nécessaire. Ainsi, par le cours des temps, il s'est formé à Rome un spacieux labyrinthe souterrain, qui a plusieurs issues, qui a des quartiers séparés, des communications parfois conservées, parfois obstruées. Les deux rives du Tibre sont également minées; on croit même qu'une galerie passe sous le fleuve et lie entre elles les deux régions des catacombes.

Il semble que nos carrières de Paris peuvent donner une parfaite image de la disposition des catacombes. Les unes et les autres ont été creusées pour en tirer les matériaux de la ville supérieure; elles consistent de même en galeries qui se communiquent. On a fait aussi à Paris des travaux de maçonnerie pour soutenir le sol supérieur aux endroits où il menace de s'affaisser. On y trouve également des carrefours, des excavations en forme de salles, quelquefois deux étages de galeries; souvent des carrières se communiquent; il en est dont les passages sont obstrués. Les ouvriers et les gens qui habitent près des issues se plaisent à croire et affirment qu'une plus longue galerie, dont on a perdu la trace, passe sous la Seine et fait communiquer les carrières d'une rive avec celles de l'autre rive. Les souterrains de Paris ont aussi leurs terribles histoires de gens qui s'y sont égarés, qui y ont erré sans guide et que la faim a fait périr.

Les carrières de Montrouge et de Montmartre n'offrent point d'autres ressemblances avec les catacombes. Elles n'ont rien de solennel, ni qui frappe l'imagination. Aucun souvenir ne s'y rattache; jamais elles n'ont servi de sépulture ni de refuge; au lieu que la terre d'Italie conserve, jusque dans ses entrailles, le privilége d'être noble et poétique. Les tombeaux et les arts habitent jusque dans ses

cavernes les plus obscures, et animent le voyageur à y pénétrer malgré les périls.

Il paraît que, dès les temps les plus anciens de Rome, les galeries des catacombes ont servi à des sépultures. L'auteur, d'accord avec le Père Mabillon, qui a fait une dissertation à ce sujet, réfute l'opinion commune et prouve que ces souterrains n'ont point été seulement le refuge, le temple et le cimetière des premiers chrétiens. On y a enseveli les morts bien avant l'établissement du christianisme; des portions tout entières des catacombes sont occupées seulement par des tombeaux païens. Ce serait une erreur de croire que tous les corps fussent brûlés chez les Romains. Les esclaves et les pauvres gens, qui n'avaient pas de quoi payer le bûcher et les parfums, ensevelissaient leurs morts sans les réduire en cendres. De grandes familles de Rome avaient même cet usage; les Cornélius inhumaient leurs parents dans un vaste tombeau sans les placer sur le bûcher. Un passage touchant de Juvénal apprend que cela se pratiquait ainsi pour les petits enfants :

> Naturæ imperio gemimus, cum funus adultæ
> Virginis occurrit, vel terra clauditur infans
> Et minor igne rogi.

« Nous gémissons sur la rigueur de la nature, quand nous voyons les funérailles d'une jeune vierge, ou quand la terre se ferme sur un enfant trop petit pour la flamme du bûcher. »

Ainsi, du temps du paganisme, tous les corps, qu'on ne réduisait pas en cendres, ont dû être ensevelis dans les catacombes, où l'on creusait facilement l'étroite demeure des morts, où ils étaient à l'abri des profanations, et où ils ne risquaient pas de rendre malsaine la terre des vivants. Lorsque ensuite les rites de notre Religion eurent interdit la combustion des corps, les chrétiens placèrent aussi les restes de leurs frères morts dans les catacombes.

Alors, devenant d'un intérêt plus général, elles s'emplirent plus promptement; et cette ville de tombeaux se peupla chaque jour. Les chrétiens y célébrèrent leurs cérémonies funèbres, y placèrent parfois de saints emblèmes sur les sépultures; mais il ne faut pas croire qu'ils y habitassent d'ordinaire, ni qu'ils y trouvassent asile pour l'exercice du culte. Les catacombes n'étaient pas un lieu secret ni caché; les empereurs pouvaient fort bien savoir ce qui s'y passait : cependant il y a lieu de soupçonner que les funérailles chrétiennes s'y faisaient avec précaution et mystère. Les Actes des Martyrs rapportent qu'une fois un grand nombre de chrétiens étant rassemblés dans une galerie, on en fit combler les issues, et qu'ils y périrent tous.

Peu à peu, le christianisme se répandit dans Rome. Depuis Constantin il y fut protégé; mais les chrétiens ne cessèrent point d'ensevelir leurs morts dans les catacombes, qui étaient le cimetière public; seulement les tombeaux purent dès lors être ornés d'épitaphes et de peintures. Lorsque, deux siècles après, les iconoclastes interdirent et persécutèrent la vénération des images, les arts allèrent chercher un asile religieux dans les catacombes; des moines de Saint-Basile, qui avaient cultivé la peinture et qui avaient recueilli, non sans dégénération, l'héritage de l'art antique, décorèrent des mausolées, peignirent des salles tout entières dans les souterrains. Par là on peut suivre, par un fil non interrompu, l'histoire de la peinture dans sa décadence, et rattacher à l'art grec la brillante époque du quinzième et du seizième siècle. Ces peintures ont été copiées et gravées. M. Artaud en avait connu tout le prix.

C'est ce genre d'indications, qui nous ont semblé particulièrement curieuses dans le livre que nous annonçons; elles rentrent dans le cours d'études auxquelles l'auteur paraît s'être livré en Italie. Déjà il a publié, il y a deux ans, un Catalogue de son cabinet qu'il a composé de ta-

bleaux antérieurs à Raphaël, et dans lesquels on peut suivre les traces de l'art moderne jusque dans sa première origine. Il y a retrouvé les grossiers rudiments de tous les caractères qui ont distingué depuis les écoles d'Italie dans leur splendeur.

Il y a un grand charme à observer les ébauches du génie de l'homme, lorsqu'il manque encore des moyens d'exécution, lorsque les préceptes de l'art n'existant pas, la pensée de l'artiste se laisse voir à nu, naïvement et maladroitement exprimée. Il semble que le talent, manquant ainsi d'aide et d'habileté, a dû avoir je ne sais quelle force native et inspirée, quand par hasard il a réussi à donner témoignage de lui. Les chefs-d'œuvre dans tous les genres sont le produit heureux d'une pensée forte et de la connaissance des moyens de l'exprimer; mais c'est la pensée, la conception première, qui est l'âme de ce corps, sans elle il n'est rien. Plus on va, mieux on connaît les règles de l'art; on en fait le principe de l'instruction, le guide du jugement et de la critique; c'est à leur observation qu'on s'attache; peu à peu, elles deviennent l'art tout entier. Mais alors on est trop souvent entraîné à prendre les moyens pour le but; et, à force de savoir et de pratique, il y a moins d'inspiration. D'où il arrive que ceux qui cherchent dans les ouvrages de l'homme des impressions sympathiques et non pas des occasions de juger, éprouvent quelquefois un penchant involontaire pour les productions de l'enfance des arts. Las de voir du métier et point de talent, ils prennent du goût pour le talent qui ne sait pas le métier. L'ennui de ce qui est factice et artificiel donne un charme tout particulier à ce qui n'est que vrai et naïf; on en aime jusqu'à l'écorce grossière; elle semble constater l'éloignement où l'on était jadis des défauts dont on s'enorgueillit aujourd'hui.

Dans un temps où le principe des arts se dessèche dans sa racine, la critique doit quitter sa férule, ses prescriptions

minutieuses et sévères; elle n'a plus à guider les élans démesurés du génie, à noter ses erreurs involontaires; il n'y a plus rien à réprimer que l'affectation et l'exagération factice. C'est alors de la pensée des ouvrages d'art qu'il faut s'occuper; c'est par là qu'ils pèchent, non plus par la forme. A défaut d'inspiration, l'artiste et le poëte calculent et combinent des effets, et ils n'en savent que trop dans cette industrie. La critique devrait s'occuper à tracer la marche des arts, les circonstances qui les ont fait naître, qui leur ont imprimé tel ou tel caractère; enfin, il lui faudrait chercher toujours à démêler le principe essentiel des belles productions, et ce qui a pu agir sur l'âme de leurs auteurs; c'est ainsi qu'ils doivent être imités; les ressemblances extérieures, l'observation des règles, suivront d'elles-mêmes. De nos jours, la critique n'a plus d'intérêt que quand elle est l'histoire de l'art, et qu'elle reporte notre imagination vers les temps où régnait le talent dans sa force et sa simplicité.

L'auteur du *Voyage dans les Catacombes* a envisagé, sous ce point de vue, les monuments de peinture qu'il a rencontrés dans ces souterrains; il y voit la transition qui a pu lier les fresques des bains de *Titus* aux fresques de Raphaël. On sait que la conformité des ornements des Thermes et du Vatican est un sujet de surprise, puisque Raphaël n'avait pu voir les Thermes, qui n'ont été découverts que depuis lui. La chose devient explicable par les catacombes. Ce style d'ornements s'était toujours perpétué; les moines de Saint-Basile l'avaient employé, et leurs grossiers ouvrages ont été imités et embellis par Raphaël. L'auteur a de même retrouvé, dans le cimetière de Saint-Calixte, une fresque qui est, à ses yeux, le germe d'un des ouvrages les plus gracieux du Corrége, *les Enfants de la chambre de saint Paul à Parme.*

On voit quel genre d'intérêt doit animer le voyage dans les catacombes. D'antiques tombeaux, de touchantes épita-

phes, des souvenirs religieux, des monuments curieux pour les arts, des recherches faites, non sans danger, au milieu des ténèbres, à la lueur des flambeaux, voilà assurément de quoi émouvoir et attacher; il ne s'agit, pour cela, que d'être simple, de ne point faire de phrases et de n'avoir aucune envie de viser à l'effet. L'auteur est loin de mériter aucun de ces reproches; il a été guidé dans ce voyage par une curiosité d'artiste et d'érudit; il s'y occupe de son sujet: toutes les émotions que lui font ressentir le lieu où il se trouve et les objets de ses recherches, sont retracées avec d'autant plus de vérité qu'elles sont involontaires. Nous pourrions citer beaucoup de passages simples et touchants qui le sont davantage, précisément parce qu'ils sont mêlés à d'érudites dissertations; nous avons été frappés, entre autres, de la manière dont l'auteur explique une particularité qu'il a remarquée auprès du sépulcre d'un enfant.

« Au-dessous il y avait un petit tertre de pouzzolane, maçonné à sa partie supérieure, contre lequel nous nous étions même heurtés en passant, et dont on avait dû se servir pour s'agenouiller à la hauteur du tombeau. J'en avais déjà rencontré de pareils sans y faire attention. Était-ce le tombeau d'un enfant chrétien? C'était peut-être celui d'un enfant mort très-jeune, devant lequel sa mère était venue adresser des prières. La Religion chrétienne ne se montre-t-elle pas ici dans toute la sublimité de ses conceptions? Un être fragile, dépendant, dont la faiblesse et les larmes avaient dû implorer la protection d'une mère, était devenu pour elle un protecteur qu'elle implorait à son tour. »

SUR

UN ÉLOGE DE LA BRUYÈRE.

1810.

« Ses écrits, à les bien savourer, nous le découvrent as-
« sez, et je pense le connaître jusque dans l'âme; » ce que Montaigne dit de Plutarque, en regrettant de ne point avoir de détails sur sa vie, pourrait s'appliquer à La Bruyère. Il n'existe que dans son livre; nous ne savons presque rien de sa naissance et des événements de sa vie. Ce n'est pas que les récits ou la tradition en soient perdus; mais les contemporains de La Bruyère, ceux au milieu desquels il vivait, ne nous en ont pas dit davantage. Il n'a pas vécu dans l'oubli; le succès de son ouvrage a été fort grand dès qu'il parut, et l'auteur acquit tout de suite une réputation; il eut, tout comme un autre, des ennemis et des envieux. Le calme et le peu de variété de son sort, cette obscurité de sa vie, sont le résultat de son caractère; c'est là son histoire : il a vécu, d'une vie tout intérieure, comme devraient peut-être vivre les philosophes et les écrivains. Dégagé des intérêts du monde qu'il savait observer en spectateur se complaisant dans une sagacité pénétrante et un calme jugement. Une telle existence donne de la pureté, de l'élévation, de l'impartialité aux opinions.

Beaucoup d'hommes de lettres ont su secouer les chaînes de l'ambition, de l'avidité et des soins grossiers qui occupent tout le vulgaire; ils n'en sont pas beaucoup plus avancés vers la philosophie, quand ils demeurent sou-

mis à la vanité personnelle ou même à l'orgueil de la raison humaine; c'est là leur écueil ordinaire. Pour s'élever un peu haut dans la région de la pensée, il faut commencer par planer au-dessus de soi-même, par se bien juger; ce n'est qu'ainsi qu'on peut juger les autres. La vie contemplative est toute propre à former ce genre de caractère : vivre au milieu des hommes, avoir contact avec eux, et en même temps ne pas leur donner prise sur soi, c'est là le vrai moyen d'acquérir une expérience utile. Communément les écrivains font le contraire; leur amour-propre les fait vivre dans l'illusion, et leur irritabilité les place en infériorité avec le vulgaire. Souvent le talent ne leur sert ni à connaître, ni à guider les hommes.

Pour La Bruyère, il me semble que je le vois : silencieux au milieu du monde; recevant de tout des impressions vives qu'il renfermait en lui-même; doux à vivre, parce que rien ne l'offensait personnellement; regardant passer devant lui les vices et les ridicules, attentivement et avec intérêt, sans être tenté de les interrompre, comme on voit sur un théâtre des acteurs jouer leurs rôles; peu sensible à la critique, moins encore à la louange; placé au milieu d'une société où il se trouvait inférieur de rang et de fortune, et la jugeant sans un seul mouvement de jalousie, sans aigreur comme sans complaisance, avec la conscience calme de sa supériorité; méritant aussi bien que Molière le nom de contemplateur; ennemi de cette dévotion qui s'applaudit d'avoir donné à ses défauts une écorce de sécheresse et d'orgueil; pourtant, plein d'une profonde et réelle vénération pour la Religion, et voyant au-dessous de lui les petites attaques de l'incrédulité frivole ou de la philosophie. Enfin, il se peut qu'on ignore les événements de la vie de La Bruyère; mais on converse avec lui dès qu'on ouvre son livre.

Aucun écrivain, peut-être, n'a laissé plus la trace de son caractère dans son langage; ne cherchant point à donner

une marche suivie à son livre, il a pu ne se pas assujettir aux règles de composition qui auraient modifié ses impressions. En n'enchaînant point ses pensées, en les montrant isolées, il leur a laissé leur caractère primitif : la sensation qu'il a reçue, il la trace telle qu'il en a été frappé; on assiste à l'effet que produisaient sur lui les objets; ses expressions sont vivantes; il semble qu'elles frappent les yeux plutôt que l'esprit. Cette variété de couleurs, cette manière d'offrir toujours l'image au lieu de la description, et de conserver l'impression qui colore le jugement; ces pensées qui vont jusqu'au vif, qui atteignent juste le point caractéristique et qui prennent pied dans l'esprit du lecteur : voilà ce qui fait vivre en société avec La Bruyère et le fait « connaître jusque dans l'âme. »

C'est, chose singulière, dans l'ouvrage d'un tel homme que quelques critiques ont entrepris de montrer les traces d'une industrie qui calcule des effets de style concertés. On a presque dit que La Bruyère avait ingénieusement arrangé des idées communes de manière à les faire paraître piquantes, et l'on a prétendu démêler les moyens qu'il a employés, les artifices de composition qui l'ont conduit au succès. Voudrait-on dire que l'on découvrira des recettes et des règles pour faire du La Bruyère ? Au lieu de se délecter à la force de la pensée, à la vivacité de l'imagination, à l'élévation de la morale, on s'est pris d'admiration pour l'art de l'ouvrier : car c'est le nom qu'on donne au noble talent d'un de nos plus grands écrivains.

L'art, si on le fait consister dans des règles qui puissent être enseignées et pratiquées, ne s'élève guère au-dessus de la correction grammaticale; on peut apprendre encore, par précepte et par pratique, à disposer ses pensées dans un ordre convenable, de manière à ce qu'elles s'éclairent l'une l'autre par leur enchaînement; il y a aussi une certaine critique qui enseigne le bon goût, qui repousse l'affecté et le bizarre, qui s'inspire des grands modèles et apprend à

les imiter; mais tous ces soins ne constituent pas le talent.

Le style tient si peu à l'arrangement artificiel des mots, suivant des règles données, qu'il est comme impossible à un grammairien, qui n'est que grammairien, d'atteindre même à la correction qu'il recherche tant : ses pensées ont si peu de force et de chaleur, qu'il ne sait comment les exprimer; il s'embarrasse dans les mots, où aucun sentiment ne le guide; son langage impropre et pénible offre plus de fautes que le premier jet d'un homme dont les idées plus vives se manifestent avec abandon et facilité. Les efforts que l'on fait pour réduire en préceptes textuels l'imitation des grands écrivains, le pouvoir qu'on attribue à l'art d'écrire, cette admiration pour les combinaisons de mots que la force de la pensée a su produire, et où l'on veut voir un calcul pour produire de l'effet, sont des symptômes de la décrépitude des lettres. Ce n'est pas ainsi qu'il faut étudier les chefs d'œuvre; il faut pénétrer dans l'esprit de l'auteur, chercher quels mouvements de son âme ont allumé son génie; partager ses impressions, et ne pas le considérer comme un artisan habile. — « Ces grandes beautés que nous remarquons dans les anciens, a dit un critique éloquent, sont comme autant de sources sacrées d'où s'élèvent des vapeurs heureuses qui se répandent dans l'esprit des imitateurs. »

C'est donc une recherche fausse et pernicieuse au bon goût que cette dissection presque grammaticale de nos écrivains, par laquelle on veut découvrir leur méthode de composition. On a été surpris de voir l'auteur que l'Académie a couronné dans son concours, s'attacher particulièrement à montrer La Bruyère comme un savant calculateur des combinaisons du langage. Le livre des *Caractères* était justement celui qui devait le plus éloigner cette idée; La Bruyère offre moins qu'aucun écrivain un modèle de la partie artificielle du style : les transitions, la disposition des parties, la liaison et le cours suivi des

pensées, le soin d'éviter des disparates dans le ton, toute cette méthode dans le langage, essentielle ailleurs, était là superflue. Nul n'a montré une pensée plus naturellement élancée que La Bruyère. De même qu'il était par son caractère le moins homme de lettres qu'il est possible, aucun livre n'est moins un livre que le sien; si l'on peut exprimer ainsi la manière dont il s'est affranchi du joug d'une composition suivie.

On peut apprendre de lui-même en quoi consistait son art d'écrire.

« Entre toutes les différentes expressions qui peuvent « rendre une seule de ses pensées, il n'y en a qu'une, dit-« il, qui soit la bonne; on ne la rencontre pas toujours en « parlant ou en écrivant. Il est vrai néanmoins qu'elle « existe, que tout ce qui ne l'est point est faible et ne sa-« tisfait pas un homme d'esprit qui veut se faire entendre.»

Ainsi il ne s'agit point de trouver le mot ou la phrase qui produira le plus d'effet sur le lecteur, mais il faut exprimer avec justesse, avec plénitude, la pensée dont on est inspiré. Si elle n'a pas été assez vive, assez nette pour se produire avec sa forme, il faut la méditer encore, s'en animer davantage jusqu'à ce qu'on se trouve satisfait de l'expression qu'on a trouvée.

C'est dans ce sens que La Bruyère, jugeant un écrivain qu'il ne nomme point, peut-être Nicole, dit « qu'il ne pensait pas assez. » C'est ce qu'a répété un poëte spirituel :

J'écrirais assez bien si je savais penser.

Au lieu d'examiner La Bruyère seulement comme écrivain, il semble que M. Fabre aurait mieux fait de dire quel était son caractère et l'élévation de son âme; de montrer au milieu de quelles circonstances il se trouvait, et comment elles avaient pu l'inspirer; rechercher quelles étaient ses opinions morales, religieuses, politiques, et l'influence qu'elles ont eue sur son livre. M. Fabre serait

ainsi remonté à la source du génie de l'écrivain, au lieu de détailler ses prétendus procédés de composition. C'était le cadre d'un bel éloge académique, plus digne de La Bruyère, plus conforme à son génie, et peut-être mieux assorti à la disposition actuelle des esprits.

NOTICE SUR LA VIE

DE

FRÉDÉRIC SCHILLER.

1821.

La vie de Schiller, pour présenter beaucoup de charme et d'intérêt, aurait dû être écrite par un de ses contemporains et de ses compatriotes. Rien ne peut suppléer à la vérité et à la vivacité des impressions que fait éprouver aux esprits observateurs, aux imaginations pittoresques, le spectacle d'un homme remarquable. Sa physionomie, le son de sa voix, les habitudes de son caractère et de sa conversation, en apprennent plus sur son génie, que le récit des faits de sa vie et l'examen de ses ouvrages. Lorsque les personnes, qui savent voir, disent ce qu'elles ont vu, lorsqu'elles savent représenter la vivante image de l'homme célèbre, il est mieux connu que par les plus ingénieuses recherches. Si une telle biographie de Schiller eût existé en Allemagne, il aurait fallu se borner à la traduire.

Et même, quand il s'agirait seulement de chercher dans les écrits de Schiller des traces et des témoignages de la marche générale des esprits, pendant l'époque où il a vécu, et dans le pays où il est né, cette tâche eût encore été bien mieux remplie par un écrivain allemand. Pour se livrer d'une manière complète à un tel examen, il faudrait être versé dans cette littérature allemande si variée et si variable; nourri de cette philosophie si subtile et si élevée

dans ses principes, si universelle dans ses applications; familiarisé avec ces mœurs allemandes auxquelles les différences de religion, de gouvernement, de classes, donnent tant de nuances diverses et tranchées.

Un Français écrivant la vie de Schiller a pu seulement rassembler avec soin tout ce que les hommes, qui ont vu Schiller ou qui ont vécu près de lui, racontent de cet illustre écrivain, et tout ce qu'en ont dit quelques notices assez peu complètes. Quant à ses ouvrages, au lieu de les juger avec l'habitude et la parfaite connaissance du sol où ils ont pris naissance, il n'a su que les observer du dehors. Toutefois c'est un point de vue qui peut avoir aussi quelque intérêt et mériter quelque curiosité. L'étranger qui arrive pour la première fois dans un pays reçoit de son aspect des impressions toutes nouvelles, et dont la coutume n'a point émoussé la vivacité. Beaucoup d'objets, dans la nature morale, comme dans la nature physique, doivent être soumis à cette épreuve de la première impression. Leur physionomie, leurs traits caractéristiques, s'effacent quelquefois devant un examen prolongé, devant une analyse détaillée. En vivant dans le cadre, on cesse de voir le tableau et de juger son effet général. Sans doute, ce sont là des excuses qui pourraient être alléguées par la frivolité superficielle. Interroger de bonne foi et avec réflexion les sensations qu'on a reçues; les exposer, dégagées de tout préjugé arrêté, de toute prévention partiale, n'est pourtant pas une étude frivole.

D'ailleurs, il n'est pas question ici de savoir, si en rapportant les productions de Schiller à de certaines règles, en les comparant à des formes dont on a le goût et l'habitude, on les trouve bonnes ou mauvaises; chacun là-dessus peut prononcer à sa guise. Se livrer à un tel examen serait une tâche superflue et fort stérile. Au contraire, il peut y avoir quelque avantage à rechercher les rapports que les ouvrages de Schiller ont avec le carac-

tère, la situation et les opinions de l'auteur, et avec les circonstances qui l'ont entouré. La critique, envisagée ainsi, n'a pas un caractère aussi facile et aussi absolu que lorsqu'elle absout ou condamne, d'après la plus ou moins grande ressemblance avec des formes données; mais elle se rapproche davantage de l'étude de l'homme, et de cette observation de l'esprit humain dans sa marche, la plus utile et la plus curieuse de toutes les recherches.

Dans cette tâche même, nous avons été devancés. En parlant de Schiller et de l'Allemagne, nous serons souvent conforme à ce qui en a été dit par madame de Staël. Mais est-il possible d'être ému par quelque noble admiration, par quelque réflexion sur ce qui est grand et beau, sans que son souvenir soit présent? sans qu'il revienne se placer parmi tous les sentiments purs et toutes les pensées élevées? Se rencontrer avec elle dans cette sphère qui était la sienne n'est pas un emprunt fait à son talent, c'est un culte rendu à sa mémoire.

Jean-Frédéric-Christophe Schiller naquit, le 10 novembre 1759, à Marbach, petite ville de Souabe, dans le royaume de Wurtemberg. Son père avait été chirurgien et avait servi en cette qualité dans le régiment de hussards bavarois du prince Louis, qui était au service des Pays-Bas : il avait eu successivement les grades d'adjudant et d'enseigne, enfin de capitaine. Il fut ensuite chargé de l'inspection d'un jardin appelé *la Solitude*, appartenant au duc de Wurtemberg, et situé à une lieue de Stuttgart.

Le père de Schiller avait la tête un peu aventureuse; à cela près, c'était un fort honnête homme, actif et capable, estimé de son prince et de tous ceux dont il était connu. Il a vécu assez longtemps pour goûter la douce joie de voir son fils un des premiers écrivains de l'Allemagne.

La mère de Schiller était la fille d'un boulanger, bonne et douce femme qui aima beaucoup son mari et ses enfants. Schiller fut le dernier; il était, dit-on, le vivant

portrait de sa mère : sa taille était élancée, ses cheveux étaient roux, son teint couvert de taches, son visage pâle; mais sa physionomie noble et expressive. Il aima beaucoup une sœur qui mourut fort jeune, et qui paraît avoir eu de grandes analogies avec lui; elle annonçait un talent poétique assez remarquable, et s'essayait même à composer quelques drames.

Schiller fut dirigé dans ses premières études par le pasteur Moser, du village de Lorch, où ses parents passèrent trois années, lorsqu'il n'était encore qu'enfant. Peut-être Schiller dut-il aux soins de cet ecclésiastique et à la tendre amitié qu'il conçut pour son fils, la vocation ardente et sincère qu'il manifesta pendant toute sa première jeunesse pour l'état ecclésiastique. Cependant, si c'est en mémoire de ce premier guide de son enfance que Schiller a donné le nom de Moser au pasteur que François de Moor fait venir au cinquième acte des *Brigands*, il faut convenir qu'il n'en avait pas alors un souvenir bien solennel et bien touchant. Les discours mis dans la bouche de ce personnage ne retracent en rien les impressions fortes et simples qui, après avoir frappé l'enfant presqu'à son insu, reparaissaient souvent avec attendrissement et vivacité dans l'âge mûr.

Après trois années passées à Lorch, les parents de Schiller vinrent s'établir à Louisbourg. Là, il continua l'étude du latin sous le professeur Jahn, homme froid, rude et morose; il s'attacha à Schiller, l'enseigna avec soin, et le prit même en pension chez lui. Schiller ne fut pas un écolier fort distingué : rien en lui n'annonçait, à cet âge, un génie remarquable; cependant il travaillait, avec goût et avec succès, à l'étude de la langue latine.

Du reste, il était un enfant timide et gauche, faible à tous les exercices du corps, rêveur, solitaire, ennemi de la contrainte et de la règle. Il se plaisait, par la suite, à raconter une aventure de son enfance qui lui avait laissé un

souvenir assez vif; elle lui semblait la première étincelle d'exaltation poétique dont son âme eût été frappée.

Un jour, dans sa neuvième année, il avait à répondre au catéchisme, que lui enseignait, ainsi qu'à beaucoup d'autres enfants de son âge, un répétiteur fort sévère et très-redouté. Par bonheur il répondit bien, et, au lieu des punitions qu'il craignait, il obtint pour récompense deux kreutzers. Un autre de ses camarades avait mérité, comme lui, ce petit encouragement. Riches et heureux de ce trésor, il fallait en trouver l'emploi : Schiller proposa d'aller prendre du lait au château de Harteneck. Quand ils y furent arrivés, on ne voulut point pour une si modique somme régaler les deux enfants. Bien chagrins et bien irrités, ils poussèrent plus loin leur promenade. Au prochain village, leur demande fut mieux reçue; on les accueillit à merveille; on leur servit un excellent goûter, on ne rançonna pas leur friandise, et il leur resta même quelques deniers. Comme ils s'en revenaient tout contents, ils s'arrêtèrent sur une petite colline d'où l'on découvrait, et le château, et le village; alors Schiller, épris d'un beau mouvement poétique, et se souvenant sans doute de Philémon et Baucis, prononça avec une verve tout enfantine de solennelles malédictions sur le séjour inhospitalier où ils avaient été durement refusés, et de pieuses bénédictions sur la cabane où on les avait si bien reçus.

Mais ce fut seulement quatre ans après qu'il écrivit les premiers vers qu'il ait jamais faits. La veille du jour où il reçut la Confirmation, sa mère l'avait fait appeler pour lui faire sentir l'importance de la grâce qu'il allait recevoir; sa première inspiration lui vint de la piété et de l'amour maternel.

L'époque approchait où Schiller avait à choisir la carrière qu'il devait suivre. Sa vocation n'était pas douteuse; il avait manifesté le ferme désir d'entrer dans le saint ministère; et, depuis, on l'a souvent entendu regretter avec

une sorte d'exaltation de n'avoir point consacré sa vie et son talent à enseigner les bienfaits sublimes de la religion : le sort en ordonna autrement.

Le duc de Wurtemberg venait de former une école militaire à laquelle il s'efforçait de donner un grand éclat; car, dans ce temps-là, les souverains de l'Allemagne travaillaient tous avec une noble émulation à répandre les lumières, à protéger les lettres et les sciences. Le duc appela dans son institut des professeurs distingués, et voulut y attirer aussi des jeunes gens de belle espérance. C'est là que M. Cuvier fit ses premières études. Le professeur Jahn indiqua au prince le jeune Schiller, dont le père était déjà son serviteur et son protégé. Schiller était alors prêt à commencer ses études théologiques. Il était difficile au père de refuser une faveur si particulière du souverain; faveur qui pouvait s'étendre sur tout l'avenir de son fils. Mais il paraît que ce fut un vif chagrin pour Schiller de renoncer à une vocation noble et sincère, et de subir une protection, qui attentait ainsi à son indépendance. Le duc de Wurtemberg écouta avec bonté toutes les objections du père; mais il n'y avait pas moyen de faire des études de théologie dans une école militaire. Il destina Schiller à la jurisprudence, et promit de lui faire faire des études de droit. Le jeune homme se sentit d'abord une grande répugnance à cette profession; il demanda quelque temps pour y penser. Au moment où il s'y était résigné, le duc déclara que déjà un très-grand nombre de jeunes gens se destinaient à cette carrière, qu'il lui serait impossible de leur assurer à tous des emplois après leurs études, et qu'il fallait que Schiller se consacrât à la médecine. A cette fois, le jeune homme protesta qu'il aimerait mieux mourir; ce fut avec une peine extrême que ses parents obtinrent de lui qu'il se soumît au désir du prince.

Une telle contrainte, et la discipline de l'école militaire exercèrent sur l'esprit rêveur, exalté et indépendant de

Schiller, les plus fâcheuses influences. L'uniformité du commandement, les règles communes auxquelles chacun doit obéir, toutes les conditions indispensables de l'éducation publique blessèrent profondément un jeune homme qui sentait en lui-même des penchants plus élevés, plus purs, plus désintéressés que la direction où il était retenu. Son âme s'aigrit à mesure que son esprit se développa. La société humaine, dont il ne connaissait rien que la subordination à laquelle il était assujetti, se présenta à lui comme une insupportable tyrannie fondée sur des lois injustes, et dirigée contre le bonheur, la dignité, l'élévation de l'espèce humaine.

Cette disposition hostile des esprits contre les règles et les pouvoirs, qui a marché toujours grandissant avec le dix-huitième siècle, commençait alors à se répandre et à se manifester de toutes parts et de toutes manières. Comme tout ce qui est vaste et général, elle n'avait rien d'accidentel; elle ne tenait ni à tel ou tel personnage, ni aux livres, ni aux doctrines : elle était un produit nécessaire et funeste de l'état de la société. Quand la société, après avoir souffert de longs désordres, vient à se calmer, il s'y forme des pouvoirs, confiés soit aux lois, soit aux hommes; pouvoirs qui sont assortis avec les besoins communs; que chacun reconnaît parce qu'ils sont utiles, parce qu'ils sont nécessaires, parce qu'ils sont en harmonie avec les dispositions générales. Tantôt les pouvoirs légitiment leur mission en subjuguant les imaginations, en s'emparant de toutes les activités, en faisant peser le joug de l'ordre sur les forts comme sur les faibles; tantôt ils tirent leurs droits d'une source qu'ils appellent plus divine; ils se regardent comme possesseurs héréditaires, investis par la Providence, et s'appuient sur des souvenirs, sur d'antiques affections; d'autres établissent leur règne sur la justice, la raison, la bonne gestion des intérêts communs. De quelque part que vienne ce grand bienfait, il entraîne le consentement et le

respect des peuples. L'habitude y joint son autorité irrésistible et douce. La soumission, pour s'établir, avait dû être d'abord utile ou nécessaire; ensuite on ne demande plus à l'autorité de justifier de son titre; la coutume suffit pour le consacrer.

L'ordre, le repos et le progrès de la civilisation sont un si grand bonheur, que, par une volonté paternelle de la Providence, les nations demeurent longtemps à s'apercevoir et à s'irriter de ce que les pouvoirs institués sur elles ont cessé de remplir leur destination et de servir au bien commun. De la sorte, il peut arriver que tout le système des pouvoirs, corrompu par un funeste sommeil, aveuglé par une frivole imprévoyance, perde successivement tout droit à la vénération des peuples. Il peut arriver que les lois, tombées en désuétude, réduites à de vaines paroles, à des formes hypocrites, opposées aux uns, éludées par les autres, ne présentent plus que l'apparence de barrières derrière lesquelles se sont retranchés quelques intérêts personnels. Il peut arriver surtout que telle ou telle classification de la société, auparavant salutaire et protectrice, ne soit plus qu'inutile et offensante pour les amours-propres. Il peut arriver que des supériorités jadis vraies, utiles, motivées, incontestables, n'existent plus que dans l'idée de ceux qui en jouissent; elles étaient primitivement une force publique, elles ne sont plus qu'une vanité individuelle et débile.

Alors se répand un esprit de rébellion et d'envie. Les plus nobles caractères, les âmes les plus pures se sentent contraintes et blessées par un ensemble de choses où rien ne leur semble plus se rapporter à la justice et au bien commun. Les principes sacrés et nécessaires de l'ordre, de l'autorité, de l'obéissance, sont attaqués dans leur racine. Comme ils ne sont plus qu'un mensonge dans la bouche de ceux qui les professent pour leur intérêt privé, on taxe ces principes eux-mêmes de mensonge. Une triste

fatalité semble peser sur la société; et, par un cercle vicieux, les pouvoirs sont méprisables, et les citoyens séditieux.

La France, que nous connaissons mieux, nous fait surtout juger de cette déplorable situation. Nous voyons les uns se railler d'abord de tous les pouvoirs; et d'accord, pour ainsi dire, avec ceux qui les exercent, se jouer, sans but et sans dessein formé, de tout ce qui semble les consacrer. D'autres ensuite, s'animant d'un certain enthousiasme du mal, veulent tout détruire, tout souiller, tout renverser. Enfin, il en vient qui, au nom de la vertu, qui, dans la dignité de leur âme, dans le désintéressement de leur caractère, ne peuvent s'accommoder d'un ignoble joug; s'apercevant de la dégradation sociale, ils cherchent à y échapper, par une révolte où bouillonnent à leur insu l'envie et l'orgueil.

Lorsqu'une fois cette maladie a commencé de s'étendre, elle pénètre partout, comme une peste subtile. Il n'y a point de préservatif. En vain le pouvoir veut-il tracer un cordon autour du mal : lui-même le porte dans son sein, lui-même le partage. Exercé par des hommes soumis aussi à une hiérarchie, à des règles intérieures, c'est ordinairemant parmi eux que la maladie a commencé. Elle saisit les premières impressions de l'enfance; elle pénètre à travers tous les remparts dont on cherche à entourer l'éducation. Ce ne sont pas les philosophes qui ont appris à cette petite bourgeoise, dans la boutique de son père, à être humiliée de ce qu'on appelle sa grand'mère « mademoiselle; » à s'offenser de ce qu'un financier la fait dîner à l'office. Il lui a suffi de lire, dans la solitude, Plutarque et les Pères de l'Église, pour — « ne pas se dissimuler qu'elle « valait mieux qu'une vieille sotte à qui quarante ans et sa « généalogie ne donnaient pas la faculté de faire une lettre « qui eût le sens commun, ni qui fût lisible. » — Il est triste, mais simple que, parlant d'un ensemble de choses qui sem-

blait contraire à l'ordre naturel, sans qu'il fût possible d'apercevoir pour cela un motif tiré du bien général, elle ajoute : — « Je trouve le monde bien injuste, et les institu-« tions sociales bien extravagantes. » — C'est ainsi qu'après un voyage à Versailles, où on lui avait fait voir l'intérieur du palais, et où elle avait pu remarquer l'étiquette qui y régnait; elle disait : — « Je ne sais que faire de ma haine. »

Si Schiller, comme madame Roland, nous eût fait voir avec détail les points d'irritation, qui donnèrent à sa jeunesse une amertume si exaltée contre toutes les règles et toutes les supériorités légales, nous verrions qu'il s'est passé quelque chose de semblable en son âme. Nous observerions ce bizarre phénomène caractéristique de l'époque : un prince qui fait élever avec une bonté toute particulière le fils de son jardinier, qui le place avec l'élite des jeunes gens de son âge, qui encourage ses progrès, qui assure son avenir, et qui ne réussit à rien qu'à faire fermenter dans son cœur une haine aveugle pour des institutions sociales dont il n'a personnellement reçu que des bienfaits. Cependant tous les penchants de ce jeune homme sont religieux, nobles et vertueux; en se mettant à son point de vue, on aperçoit pourquoi il a été douloureusement ému par un sentiment de révolte qu'on déplore.

Schiller continua, à l'école militaire, les études qu'il avait commencées. Il ne se distingua particulièrement que dans la connaissance de la langue latine; cependant il profita beaucoup de l'instruction étendue, forte et variée, qu'on recevait dans cet institut. Il se laissa aller au charme qu'avait déjà la poésie allemande. Klopstock fit sur lui une vive impression. Tant d'élévation, de piété et de rêverie, étaient en harmonie avec toutes les dispositions de son âme. La Bible de Luther exerça aussi sur lui une influence, qui se retrouve visiblement dans ses premiers écrits. On sait que cette traduction de l'Écriture sainte passe pour un des plus beaux modèles de la prose allemande.

Ce fut dans cette première ferveur qu'il rêva de prendre Moïse pour le héros d'un poëme. La Messiade et la Bible devaient naturellement faire naître un tel projet dans la tête poétique de Schiller. C'était dans cet âge heureux où on ne se méfie jamais de sa propre force, où l'imagination jouit de tous les genres de gloires, où l'on ne se refuse pas une espérance, où l'on est assuré d'atteindre le dernier terme de toutes les carrières, où l'on se couronne d'avance de toutes les palmes.

Mais bientôt sa véritable vocation lui fut révélée par l'impression que produisit sur lui la poésie dramatique. L'exemple de Klopstock et des poëtes allemands de cette époque, les critiques de Lessing venaient d'affranchir la littérature allemande de la servile imitation de la littérature française. On avait combattu pour cette cause nationale avec la même ardeur que s'il s'était agi de délivrer le territoire d'une occupation étrangère, et l'on avait de même excité l'opinion populaire par l'exagération et les préjugés. Schiller se trouvait donc fort en garde contre le théâtre français. Ce furent les premiers essais de l'art dramatique en Allemagne qui commencèrent à le charmer. *Goetz de Berlichingen*, de Goëthe; *Ugolin*, de Gerstenberg; *Jules de Tarente*, de Leisewitz; les pièces de Lessing excitèrent son imagination. Mais c'était Shakspeare surtout que les nouveaux critiques allemands, échappant à une imitation pour tomber dans une autre, avaient recommandé comme l'auteur classique de l'Allemagne.

Schiller lut Shakspeare avidement; mais il est curieux de remarquer quel effet il en reçut d'abord, d'autant que c'est à peu près ce qui arrive à tout le monde.

— « Lorsque étant encore fort jeune je lus Shakspeare pour la première fois, je me sentis révolté de cette froideur, de cette insensibilité qui lui permettent de plaisanter au moment le plus pathétique; de gâter, par des farces, les scènes les plus déchirantes d'Hamlet, de Macbeth et du roi

Lear; qui le portent à s'arrêter tout à coup, lorsque ma sensibilité est émue, où à m'arracher froidement le cœur dans un moment où j'éprouve du calme. Je l'ai honoré et étudié pendant plusieurs années, avant de m'être bien mis en harmonie avec son génie. Je n'étais pas encore capable de saisir la nature au premier coup d'œil. »

Schiller pouvait trouver une explication plus simple de ce sentiment de répugnance qu'on éprouve parfois en lisant Shakspeare, mais qui n'empêche point d'être entraîné et subjugué et d'y revenir sans cesse. Il aurait dû faire la part du génie de ce grand poëte, et celle de l'état de la langue, de la littérature et des mœurs, au moment où Shakspeare écrivait.

Toujours est-il que, tout révolté qu'il fût, Schiller devint le disciple passionné de Shakspeare. Nous allons voir que cette inspiration ne tarda guère à porter fruit. Il essaya d'abord de composer une tragédie de l'*Étudiant de Nassau*, dont il n'a conservé aucun fragment; puis une autre de *Cosme de Médicis*, dont quelques traits furent ensuite transportés dans *les Brigands*. Vers cette époque, Schiller, dont apparemment le goût pour le théâtre était connu de ses professeurs et de ses camarades, fut chargé de diriger la représentation dramatique dont on voulut embellir une fête donnée au duc de Wurtemberg. Il choisit le drame de Clavijo, de Goethe, et s'y réserva le principal rôle. Ce ne fut point pour lui une occasion de succès; il se montra fort gauche et fort empêché.

Dans ce même temps, au milieu de la première fermentation de son génie dramatique, Schiller n'en continuait pas moins de se plaire à cette sorte de poésie lyrique à laquelle le poëte confie ses impressions fugitives et ses sentiments personnels. Il est resté peu de traces des vers que Schiller composa à cette époque; lorsqu'il se débattait péniblement contre tous les liens qui l'enchaînaient à des études suivies, à une vie réglée, à une carrière positive;

lorsque ses journées s'écoulaient tantôt à lire des livres de théologie par goût pour sa première vocation; tantôt de médecine pour se préparer à la profession qu'il avait acceptée; tantôt de jurisprudence, pour savoir si celle-là ne lui conviendrait pas mieux. La méditation, la rêverie, la promenade solitaire, entretenaient son exaltation. Cependant ses essais de poésie, qu'on pourrait retrouver dans quelques journaux du temps, n'ont encore rien de remarquable. Schiller ne se développa que lentement, et son jeune talent ne sembla être d'abord qu'une souffrance intérieure. Dans des vers sur les charmes de la nature, quelques-uns peignent pourtant un sentiment, qui s'est reproduit sans cesse dans Schiller, et que déjà cette fois il exprimait d'une manière élevée et touchante.

— « Ces charmes sont peu de chose pour les grands et les rois de la terre; mais ils s'emparent de l'humble mortel !.... O mon Dieu ! tu m'as donné la nature ! partage-leur le monde; et à moi, mon Père, donne-moi la poésie. » —

Cependant, bon gré mal gré, Schiller suivait la route qui lui avait été tracée, et se préparait à entrer dans la profession de médecin. Ainsi que cela était présumable, son attention se portait de préférence sur la partie philosophique et spéculative des études médicales. Il publia, en 1780, un écrit sur les rapports du physique et du moral de l'homme. Dans la même année, il fut placé comme chirurgien dans un régiment.

Bientôt advint la circonstance qui devait décider de toute sa vie. En 1781, il fit paraître son premier, son célèbre drame des *Brigands*. Jusqu'ici on s'est fait en France une idée incomplète et peu juste de cette bizarre production. Elle a été traduite, elle a été imitée; mais ni les traducteurs, ni les imitateurs n'ont voulu entrer dans le sens de l'auteur. Ils ont cherché seulement à indiquer les situations et les effets dramatiques; c'est assurément la moindre chose à considérer dans *les Brigands;* l'action et

l'intérêt y sont masqués et presque étouffés sous des développements, qui furent le véritable, le seul but de Schiller.

Si la traduction complète des *Brigands* pouvait, à cet égard, laisser le moindre doute, on devrait s'en rapporter à la préface, où Schiller déclare formellement que ce n'est pas un drame qu'il a voulu faire, et qu'il a seulement adopté une forme dramatique. Ce n'est en effet qu'un cadre où ce malheureux jeune homme, avec une verve déplorable, déposa tout ce que, dans la longue amertume de son cœur, il avait accumulé de haine et de mépris contre la société humaine. L'idée première est elle-même un outrage contre la civilisation; elle consiste à montrer une âme noble et vertueuse qui, ne pouvant trouver place sous la discipline sociale, se précipite dans une association de criminels, et trouve là un emploi plus poétique de ses facultés; elle consiste à mettre la société en regard d'une bande de voleurs, et à donner tout l'avantage à celle-ci.

Sans doute, Schiller n'est pas le premier qui ait voulu peindre l'effet que produit sur l'imagination une vie indépendante et aventureuse; il n'est pas le premier qui ait voulu faire ressortir l'impression que fait le sentiment moral, lorsqu'il vient se placer librement au milieu d'hommes affranchis de toutes les lois, et qu'il se manifeste parmi ceux qui sont en révolte contre la justice officielle; il n'est pas le premier qui ait entrevu ce qu'un tel tableau pouvait avoir de satirique contre une société où la règle morale serait devenue une contrainte extérieure, au lieu d'être une impulsion intime. Shakspeare dans *les Deux Véronais*, Lesage en se jouant dans *Gilblas*, Fielding dans *Jonathan Wild*, et Cervantes dans *le brigand Roques Guinar* avec plus de profondeur et avec une analogie bien plus grande avec Schiller, avaient offert de semblables peintures. Elles avaient produit l'espèce de sensation que le peuple va chercher avidement dans le récit des aventures périlleuses, du courage et de l'adresse des flibustiers, des voleurs ou

même des simples filous. Mais ils n'avaient touché qu'en passant cette fibre rebelle du cœur humain, qui aime à être vengé de la contrainte et qui veut rêver son indépendance, même en sachant bien que l'ordre et la liberté sont deux conditions étroitement liées l'une à l'autre.

Schiller alla plus loin. Rejetant toutes les proportions et toutes les vraisemblances dramatiques, il se complut à insulter, avec une intarissable loquacité, tout ce qu'il y a de saint et de sacré parmi les hommes; il n'éprouva ni honte ni dégoût de donner, contre toute connaissance du cœur humain, la pédanterie du crime à un parricide, et de lui faire développer longuement et lourdement tous les lieux communs de l'infamie. Partout il élève le doute, sans même chercher à le résoudre; son impartialité consiste à laisser le vice aussi incertain que la vertu. Sa disposition était si froide et si amère, qu'il n'a pas même éprouvé le besoin de faire entendre quelques nobles et purs accents; toute sa verve s'est épuisée dans la peinture de trois personnages dépravés. Le père est un vieillard en enfance; le rôle de l'amante est à peine indiqué; l'ecclésiastique envoyé aux brigands est une charge digne des tréteaux; et même, à la fin, le pasteur Moser n'est amené que pour servir d'écho aux terreurs du parricide.

Pour achever de rendre rebutants ces dialogues dramatiques, il n'y ajouta rien qui pût occuper ou élever l'imagination du lecteur. Si l'action se passait sous un siècle de désordres, au milieu des guerres civiles, parmi la rudesse et la férocité des temps gothiques; si elle se mêlait à la peinture des mœurs encore grossières; si les personnages étaient agrandis par quelques souvenirs historiques, la pièce se trouverait ainsi quelque peu ennoblie et revêtue de quelque idéal; mais c'est de nos jours, c'est avec nos mœurs, parmi toutes les circonstances qui nous environnent, que Schiller a placé ses brigands. Il les a mis aux prises avec la société actuelle. C'est elle qu'il attaque

corps à corps, par une trahison pour ainsi dire domestique. Que Shakspeare, dans un temps encore barbare, fasse, avec profondeur, mais avec une sorte de naïveté, passer devant nos yeux des tableaux de désordre et de cruauté, c'est le costume de son temps; mais que de nos jours, au milieu de notre mansuétude sociale, un auteur s'en aille, par effort d'imagination, systématiquement se rouler dans la fange et dans le sang, il y a là une sorte de dépravation affectée.

La préface dont Schiller accompagna la publication des *Brigands* mérite d'être remarquée, non qu'elle renferme des excuses suffisantes, mais du moins il a senti la nécessité des excuses. On ne peut guère se payer des bonnes intentions qu'il se suppose. La justification banale de tous les écrits immoraux, c'est d'avoir voulu présenter le vice dans toute sa laideur et d'avoir cherché à prémunir contre ses ruses. Mais ce n'est point par d'explicites professions de foi qu'un auteur fait connaître son intention; la couleur générale de son ouvrage, l'impression totale qui en résulte, la manifestent bien mieux. Or, à mettre tout au mieux, *les Brigands* ont été écrits dans une douloureuse disposition de doute; nous verrons, en effet, qu'elle poursuivit longtemps l'âme de Schiller.

Sous le rapport dramatique, *les Brigands* étaient, sans nul doute, l'indication d'un talent supérieur. L'empire que Charles de Moor exerce sur ces brigands est peint de la manière la plus vivante. On voit qu'il doit subjuguer leur imagination et leur donner l'idée de toute sa supériorité. La scène où il offre de se livrer, et où il s'attache lui-même à un arbre, est admirable dans son genre. Le dénoûment a un caractère de grandeur et de simplicité qui produit beaucoup d'effet. On peut, même à travers une traduction, apercevoir à quel point Schiller s'était pénétré de Shakspeare. Sans cesse il le copie et même le traduit. — « On n'y peut méconnaître, dit M. Schlegel dans son

« *Cours de littérature dramatique*, une mauvaise imita-
« tion de Shakspeare. François de Moor est un Richard III
« vulgaire, qui ne se relève par aucune des qualités de
« modèle, et le dégoût qu'il inspire n'est tempéré par au-
« cune grandeur. » — L'étude du langage biblique est peut-être encore plus visible, mais, malgré les efforts du traducteur, ne saurait être démêlée en français. Cependant, le songe de François de Moor est tellement une vision d'Ézéchiel ou de l'Apocalypse, que l'analogie ne peut échapper à aucun lecteur. Le style de ce morceau, plus lyrique que dramatique, est vraiment très-remarquable dans l'original.

Les Brigands, comme on le pense, n'étaient point destinés à la représentation. Cependant le baron de Dalberg, ministre de l'électeur Palatin, qui accordait aux lettres la plus noble protection, ayant établi à Manhein le théâtre pour lors le plus remarquable de l'Allemagne, désira que *les Brigands* y fussent représentés. Schiller consentit à y faire tous les changements, qui pouvaient rendre la chose possible. C'est sans doute d'après quelque édition destinée à la représentation que les éditeurs du *Théâtre allemand* publièrent, en 1785, la traduction intitulée : *les Voleurs*. Elle fut, comme on peut s'en assurer, fort abrégée. Depuis, M. La Martelière donna au théâtre *Robert, chef de brigands*, qui eut un grand succès. En 1795, parut une nouvelle imitation du drame de Schiller, par un auteur qui depuis s'est fait connaître par des poëmes faciles et spirituels. L'un et l'autre ne s'attachèrent qu'à l'intérêt dramatique des situations. Mais ils enchérirent sur la donnée déjà si immorale de la pièce ; ils crurent ennoblir le chef des brigands en lui ôtant ce sentiment continuel de honte et de doute que Schiller a du moins répandu sur ce rôle ; ils donnèrent à leur troupe de voleurs une beaucoup plus grande activité, et la montrèrent sans cesse opérant sur les grands chemins, ce que Schiller avait évité. Enfin, mêlant

à l'action une autre pièce allemande, ils ont fait de leurs brigands les juges et les exécuteurs d'un tribunal secret, et leur ont donné une existence régulière et officielle.

De la sorte, l'œuvre de Schiller devint moins indécente par les paroles, mais perdit une partie de ce qu'elle avait de grand et d'original. Elle fut peut-être ainsi plus tranquillement et plus sèchement établie dans un système immoral. La traduction que nous publions aujourd'hui est conforme aux dernières éditions qu'a données Schiller. Il avait quelquefois songé à refaire *les Brigands;* mais, tout en se faisant des reproches, il disait que son ouvrage était comme ces jeunes mauvais sujets dont les qualités et les vices sont inséparables et forment un ensemble qu'on court risque de gâter en cherchant à les corriger. Il a cependant fait quelques changements qui ont adouci l'horreur du cinquième acte, et l'ont mis plus en harmonie avec le dénoûment.

Le succès des *Brigands* fut prodigieux. Les étudiants d'Allemagne prirent, dans quelques villes, la chose au grand sérieux, et voulurent se faire brigands, pour mieux réformer la société. On assure qu'à Fribourg en Brisgau, on découvrit une conjuration des principaux jeunes gens de la ville, qui avaient résolu de s'en aller dans les bois et de s'instituer anges exterminateurs. La pièce est demeurée fort populaire. Beaucoup de circonstances locales lui donnent un attrait tout particulier pour les parterres allemands; encore à présent, la chanson des *Brigands* court les rues et passe de bouche en bouche.

Schiller voulut jouir de son succès et assister à la représentation de sa pièce; il en demanda la permission à ses chefs, et ne l'obtint point. Il n'en tint pas compte, et se rendit secrètement à Manheim. Cette désobéissance fut découverte, et il fut mis aux arrêts pour quarante jours. Cependant sa situation resta encore la même. Il continua à se livrer de plus en plus à la poésie et à l'art dramatique.

Il s'était depuis quelques années lié intimement avec deux professeurs de Stuttgard, Abel et Petersen. Il travaillait avec eux à des journaux littéraires et y insérait des morceaux de critique et de philosophie.

Il s'unit d'un lien bien plus étroit avec un jeune homme de son âge, nommé Schubart, dont le caractère avait beaucoup de rapports avec le sien. Cette amitié eut sur lui une assez grande influence. Les deux jeunes amis s'exaltaient l'un l'autre dans leur enthousiasme pour la liberté, dans leur haine contre le despotisme. Schubart inspira à Schiller le goût de l'histoire ; ils dévoraient avidement ensemble le récit de toutes les conjurations contre les tyrans. Schubart augmentait encore les dispositions amères de Schiller, et son mépris de toutes les autorités. On pense bien que, dans une telle situation d'âme, les devoirs de sa profession et la discipline de son régiment devaient lui être chaque jour plus insupportables. Une dernière circonstance fit enfin déborder le vase.

Dans la troisième scène du second acte des *Brigands*, Spiegelberg, s'entretenant avec Razmann, lui dit : — « Il « y a un génie national tout particulier, une espèce de cli- « mat, si je puis parler ainsi, propre à la friponnerie. » — Dans la première édition, il ajoutait : — « Et, par exemple, « va-t'en dans les Grisons, c'est là qu'est pour le moment « la véritable Athènes de la filouterie. » — Ce lazzi, qui n'était que la répétition d'un dicton populaire, offensa, on ne comprend pas trop pourquoi, un des membres de la noble famille de Salis, qui prit fait et cause pour sa nation outragée. Il y eut des justifications sérieuses insérées dans les journaux pour l'honneur national des Grisons. Les esprits s'animèrent, et l'on finit par porter plainte au duc de Wurtemberg de l'insolence de l'auteur des *Brigands*. Ce n'était probablement pas la première fois que ce prince entendait rendre mauvais compte de Schiller et de son drame.

Après avoir pardonné tout ce que l'on avait pu trouver de répréhensible dans cet ouvrage, ce fut pour ce motif assez ridicule qu'on usa de sévérité envers Schiller. Le duc lui fit signifier la défense formelle de rien publier qui fût étranger à sa profession de médecin.

Le jeune homme n'était pas, comme on pense, dans une disposition d'âme à endurer patiemment une telle injonction. Il résolut d'abandonner son prince, son pays, son état, sa famille. Son cœur se révolta contre une pareille tyrannie : son imagination ardente l'empêcha probablement de voir que la conduite du prince était fort simple et fort raisonnable. Il eût été aussi parfaitement simple et raisonnable à lui de quitter toute dépendance, de renoncer à d'onéreux bienfaits, et de ne pas se laisser interdire la poésie, qui devait faire le charme et la gloire de sa vie. Mais les caractères irritables s'effrayent eux-mêmes devant les fantômes qu'ils se figurent. Ils sont faibles : pour parvenir à faire leur volonté, il leur faut changer toute leur situation et rompre violemment les liens qui les enchaînent. Schiller était rempli d'une sincère reconnaissance pour les bontés du prince; renoncer à sa profession, c'était affliger profondément sa famille. La fuite lui parut le seul moyen d'échapper à la contrainte.

Pendant tout le mouvement que produisait à la cour de Sttutgart la réception du grand-duc Paul de Russie, Schiller se déroba furtivement et disparut. Il alla, sous un nom supposé, se réfugier en Franconie, près de Meinungen, chez madame de Wollzogen, la mère d'un de ses camarades et de ses amis; c'était au mois d'octobre 1782. De là il écrivit à ses chefs : — « Que le dernier ordre qui lui avait été « signifié l'avait jeté dans le désespoir; qu'il sentait en « lui une irrésistible vocation pour le théâtre et la poé- « sie; que si Son Altesse voulait bien se départir de sa « défense, le tirer de son régiment et avoir la bonté d'a- « méliorer son sort, il serait le plus fidèle et le plus re-

« connaissant sujet du prince ; qu'autrement il se voyait, « avec douleur, obligé d'aller chercher fortune ailleurs. » Le duc lui fit dire que, s'il voulait revenir, tout lui serait pardonné. Mais comme il n'était nullement question de lever la défense, les choses en restèrent là.

Dans cette retraite, il se livra enfin en liberté à ses inspirations. Ce fut là qu'il termina *la Conjuration de Fiesque* et *l'Intrigue et l'Amour ;* ce fut là qu'il entreprit *don Carlos.*

C'est aussi de 1782, que datent beaucoup de poésies qui portent déjà tout le caractère du talent de Schiller. Une belle ode, intitulée *la Bataille*, est peut-être la plus remarquable de cette époque. Elle présente d'une manière vivante et poétique toute la marche progressive d'un combat, tel qu'il se passe dans nos guerres actuelles. Il composa aussi une complainte de *la Fille infanticide*, qui eut le plus grand succès et qui devint populaire. La plupart de ses poésies célèbrent la liberté qu'il vient de conquérir. Tantôt il représente la nature riante et pleine de charmes, et lui fugitif, sans asile, mais bercé et consolé par ce spectacle enchanteur ; tantôt il exprime sans effort son dédain pour la fortune. Dans une ode sur la dignité de l'homme, on retrouve, sous la forme lyrique, tous les sentiments qui exaltaient alors son âme.

— « Je suis homme, dit-il ; qu'est-il au-dessus de cela? Il peut parler ainsi, celui dont le soleil de Dieu éclaire la liberté ; celui à qui il est permis de marcher le front levé, et de faire entendre ses chants. »

Ailleurs, Schiller a confié à la poésie ses rêveries sur la destinée humaine, sur la vie, sur la mort, sur l'éternité, sur l'infini, sur le devoir. De telles poésies sont bien peu semblables à ces productions gracieuses et légères dont abondait alors notre littérature, et qui étaient une des plus charmantes parures de notre langue. Le nom de poésie fugitive viendrait bizarrement s'appliquer à des vers em-

preints souvent d'une couleur toute scolastique, remplis d'allusions métaphysiques, d'allégories philosophiques, ou de métaphores empruntées aux sciences. On est tenté de sourire lorsqu'on voit Schiller, qui entretient sa chère Laura de toutes les méditations morales ou religieuses qui agitent son âme. Par exemple, dans une poésie, intitulée: *Fantaisie à Laura*, il commence par lui parler de l'attraction, de la sympathie universelle qui règle les mouvements célestes, qui tire le monde du chaos: cette harmonie des sphères, il la retrouve dans l'âme de deux amants; puis il voit une sorte d'harmonie régner aussi dans le mal : les vices s'enchaînent entre eux; ils sont en rapport avec l'enfer, comme les vertus avec le Ciel. Enfin il termine cette fantaisie adressée à sa maîtresse par ces images solennelles:

— « Sur les ailes de l'amour, l'avenir s'est bientôt précipité dans les bras du passé. Saturne, dans son vol, poursuit rapidement son épouse... l'Éternité.

« Un jour... j'ai entendu l'oracle l'annoncer... un jour, Saturne saisira son épouse; et lorsque le Temps se réunira à l'Éternité, l'univers embrasé sera leur flambeau nuptial.

« Alors une plus belle aurore brillera pour notre amour; car il durera pendant toute cette longue nuit des noces. Laura, Laura, réjouis-toi! »

Le vrai poëte ne peut puiser son inspiration que dans les émotions de son cœur. La force et la vérité des sentiments qui s'emparent de lui sont ses seules muses. La poésie est une noble amie dans le sein de laquelle il épanche des pensées qu'elle seule peut comprendre, qu'elle seule peut exprimer dans son langage élevé au-dessus du vulgaire.

La Grèce et Rome ont pu demander à la poésie de chanter les vainqueurs des jeux Olympiques; de célébrer ces solennités qui ravissaient et enorgueillissaient tout un peuple; de retracer avec naïveté ou avec abandon les

jouissances des sens, culte des divinités du paganisme; d'embellir une vie facile, passée entre l'amitié et la philosophie.

Les poëtes français du dix-septième et du dix-huitième siècle, vivant au milieu d'une société élégante, communiquant sans cesse avec elle, uniquement occupés de lui plaire, s'étaient mis en harmonie avec cette société; ils ont reproduit toutes les nuances délicates des mœurs et de la conversation. Vivant en commun avec tous, ils éprouvaient des impressions que chacun partageait facilement, où chacun se transportait sans effort.

Un poëte allemand, nourri d'études sévères et sérieuses qui se prolongent bien avant dans la jeunesse, et qui deviennent un besoin et une habitude pour le reste de la vie; isolé de presque toute distraction de société; livré à toutes les méditations et à tous les doutes de l'esprit, à toutes les agitations du cœur, vivait dans une sphère accessible seulement aux âmes qui ont porté leurs réflexions sur des pensées sérieuses. Mais ne sont-elles donc pas poétiques, ces joies et ces afflictions intérieures, ce calme ou ces inquiétudes qu'excitent en nous la contemplation du sort de l'homme, l'avenir qui lui est réservé; sa liberté flottant entre le bien et le mal; ce temps qui passe; cette éternité qui arrive; cette idée à la fois incompréhensible et nécessaire de la Divinité? N'y a-t-il pas quelque chose de touchant et d'élevé dans le caractère d'un poëte qui s'en va mêlant à toutes ses émotions de telles idées et de telles images; qui les confond avec l'amour, qui les retrouve dans la contemplation et dans la peinture de la nature; qui ne sait rien aimer, ni rien admirer, sans un retour vers les sources inépuisables de toute admiration et de tout amour? Nous ne savions guère en France ce que c'est que ces existences tout intérieures; nous ne concevions pas alors ces hommes dont la vie s'écoulait souvent dans de pénibles fluctuations, dans les angoisses du scepticisme, dans le chagrin de voir

s'affaiblir ou disparaître leurs convictions, dans une ardeur inquiète pour les remplacer. L'histoire de tel écrivain allemand dont le sort n'a point varié, qui a vécu tranquillement dans sa famille et dans sa ville, est une succession douloureuse d'orages et de combats intérieurs dans ses idées morales et dans sa croyance. Chez nous, après quelques temps, on se casait dans un ordre d'opinions que professait et que partageait un plus ou moins grand nombre d'hommes éclairés. Ainsi on était soutenu dans sa conviction, ou consolé de ses doutes, ou distrait de son indifférence. Il n'en va pas ainsi, lorsqu'on vit dans la solitude et dans la réflexion. De telles questions s'emparent alors de toutes les facultés, troublent profondément l'âme, et ne lui laissent nul repos. — « Que de nuits sans sommeil j'ai passées, que de larmes « j'ai répandues! » — disait un homme qui ne s'est pas montré aussi sérieux ni aussi passionné que Schiller, Wieland, en racontant l'époque où l'incrédulité des esprits forts vint ébranler dans son cœur une tendance toute mystique. Nous pourrions suivre, par les poésies de Schiller, la trace de ses sentiments, et des révolutions intérieures qu'ils ont éprouvées.

Schiller fut tiré de sa retraite par les bienfaits du baron de Dalberg; il appela Schiller à Manheim, et exerça envers lui une hospitalité facile et généreuse. Le théâtre de Manheim brillait alors de tout son éclat; Ifland commençait à y établir sa réputation de grand comédien et d'auteur dramatique. Schiller se trouvait là tout à fait dans son centre; il s'occupa de faire jouer ses deux nouvelles pièces, et annonça au public qui commençait à le connaître beaucoup, qu'il allait prendre part à la rédaction d'un journal littéraire appelé *la Thalie du Rhin*. Voici comme il s'exprimait dans le prospectus :

« J'écris comme citoyen du monde. Je ne sers aucun prince. De bonne heure j'ai perdu ma patrie pour l'échanger contre le genre humain, que je connaissais à peine en

imagination. Un bizarre malentendu de la nature m'avait condamné à être poëte dans le lieu de ma naissance. Mon penchant pour la poésie blessait les règles de l'institut où j'ai été élevé, et contrariait les intentions de son fondateur. Pendant huit ans, mon enthousiasme a lutté contre la discipline militaire; mais la passion de la poésie est ardente et énergique comme un premier amour. Ce qui devait l'étouffer ne faisait que l'allumer. Pour échapper à des rapports qui étaient pour moi un supplice, mon cœur errait dans un monde idéal; mais le monde réel me demeurait inconnu, j'en étais séparé par une barrière de fer. Les hommes m'étaient inconnus; le beau sexe m'était inconnu, car les portes de cet institut ne s'ouvrent aux femmes que lorsqu'elles n'intéressent pas encore, ou lorsqu'elles ne peuvent plus intéresser. Les quatre cents hommes qui m'environnaient n'étaient que de fidèles copies d'un seul et même moule, que reniait la nature féconde; toute originalité, toute libre production de cette nature si variée venait se perdre sous le commandement méthodique d'une autorité réglementaire.

« Ne connaissant donc ni les hommes, ni la destinée humaine, mon pinceau devait nécessairement manquer ce point intermédiaire entre l'ange et le démon; je devais produire un monstre, tel que par bonheur il n'existe pas dans ce monde; je lui souhaite cependant l'immortalité, afin d'éterniser l'exemple d'une naissance due à l'union dénaturée de la subordination et du génie. — Cette œuvre a paru; le monde a dû trouver sa majesté morale offensée par l'auteur. Toute son excuse est le climat sous lequel il a travaillé. Des accusations sans nombre portées contre *les Brigands*, une seule est acceptée par moi : c'est de m'être permis de peindre les hommes deux ans avant de les avoir vus.

« *Les Brigands* me coûtent ma famille et ma patrie. Dans un âge où c'est encore la voix du grand nombre qui

fixe notre inquiétude, et détermine nos sentiments et nos pensées; où le sang bouillant d'un jeune homme s'anime aux regards qui l'applaudissent; où mille pressentiments d'une grandeur future entourent son âme exaltée; où il entrevoit déjà dans l'avenir la divine immortalité; au milieu des jouissances des premiers éloges inespérés et non mérités qui des parties les plus éloignées de l'Allemagne venaient m'enivrer : c'est alors que dans ma patrie on me défend d'écrire sous peine d'être enfermé.

« Tout le monde sait la résolution que j'ai prise. Je me tais sur le reste : il ne m'est permis, sous aucun prétexte, d'en demander raison au prince qui jusqu'ici avait bien voulu me servir de père; je n'autoriserai personne, par mon exemple, à vouloir arracher une feuille de l'éternelle couronne de lauriers que lui décernera la postérité. »

C'est parler bien pompeusement de soi, et se traiter avec une grande solennité. Mais cette citation montre quel était Schiller, et peut même expliquer le caractère qu'avait alors son talent littéraire. On s'étonnera moins de trouver ses personnages déclamateurs, lorsqu'on aura vu combien peu avait encore influé sur lui ce monde dont il se plaint tant d'avoir été séparé. Au reste, lorsque plus tard il parlait de cette époque de sa jeunesse, toute amertume avait disparu de son souvenir; et il disait, comme chacun dit en reportant son regard vers les premières années de la vie, qu'il n'en avait jamais connu de plus heureuses.

Les deux pièces de théâtre que Schiller apporta à Munich, et qu'il y fit représenter avec un grand succès, étaient loin de répondre aux espérances que, malgré tous leurs défauts, *les Brigands* avaient pu faire concevoir. Des effets dramatiques, empreints d'un certain caractère de force et de grandeur, s'étaient trouvés dans un ouvrage qui n'était pas destiné au théâtre. Quand ce fut pour la scène que Schiller travailla, sans cesser d'être emphatique et hors du langage naturel, il perdit ce qu'il y avait eu de pittoresque et

de puissant sur l'imagination dans sa première manière.

L'Allemagne, qui avait voulu s'affranchir de la littérature française, et qui avait rejeté loin d'elle l'imitation de Racine, était pour lors en proie à une autre influence, venue encore en grande partie de France. Parmi les autorités dont on secouait le joug, la poésie était aussi traitée comme un préjugé vain et tyrannique. La nouvelle philosophie de l'entendement humain ne pouvait en effet expliquer raisonnablement la poésie; dès lors il était simple de la nier. Du moment que l'âme est une faculté passive, douée seulement du pouvoir de combiner les représentations des objets extérieurs, il s'ensuit que les idées ne sont que la copie de ces objets, et que le langage en est une seconde épreuve. Dès lors les objets extérieurs ayant une existence absolue, et l'entendement humain n'ayant rien autre chose à faire qu'à les voir et à les copier, comment y aurait-il raisonnablement deux copies diverses du même objet? N'est-il pas toujours le même? Si les sociétés humaines ont créé des langages qui ne sont pas les signes fixes et invariables des objets extérieurs et de leurs rapports, les sociétés humaines ont eu tort; il serait très à propos de réformer leurs dialectes et de les rendre plus rationnels et plus algébriques.

Telle était la série de conséquences d'après lesquelles la poésie devenait une sorte d'enluminure plus ou moins agréable qu'il fallait passer sur la représentation des objets, pour complaire à une vieille fantaisie. Toute cette déduction incontestable de la métaphysique nouvelle se trouve textuellement développée dans la critique de Diderot. C'est là qu'on voit un des hommes, dont l'imagination et le langage étaient le plus poétiques et pittoresques, traiter la poésie et l'emphase comme deux expressions synonymes; dire que les beautés dans les arts ont pour fondement la conformité de l'image avec la chose; distinguer dans l'œuvre de l'imagination le nu,

de la draperie, en concluant qu'il s'agit d'abord de copier exactement le personnage, sauf à jeter sur ses épaules tel ou tel vêtement.

Si, au contraire, nous connaissons des objets extérieurs seulement l'impression que nous en recevons ; si leur existence totale et réelle n'est pas renfermée dans l'idée qu'ils ont fait d'abord naître en nous ; si les effets qu'ils produisent sur nous, si les rapports que nous établissons entre eux, si nos sensations nous représentent les objets sous un aspect relatif aux dispositions primitives ou accidentelles de notre âme ; alors les langages et les arts, qui sont aussi un langage, sont destinés non à copier les objets, mais à reproduire et à communiquer ce que notre âme éprouve à propos des objets. Et comme nos impressions sont variées, comme notre point de vue change, comme notre disposition n'est pas toujours la même, il s'ensuit qu'il y a plusieurs modes de copie qui correspondent à cette diversité de dispositions.

Pour se renfermer dans les limites d'un seul des beaux-arts, de celui qui donne le plus l'idée d'une représentation réelle des choses, la peinture, ne remarque-t-on pas de quelle différente manière la nature a affecté les plus grands artistes? les uns plus frappés de la couleur des objets, les autres de leur forme; les uns du mouvement, les autres de l'expression ; et le talent de chacun consistant, non à reproduire l'objet en lui-même, mais à transporter le spectateur dans l'impression de l'artiste, sans quoi le dernier trompe-l'œil serait au-dessus de la *Transfiguration*. Il n'y a pas de manière de voir, tout éloignée qu'elle puisse être de nos habitudes, à laquelle nous ne puissions être momentanément amenés lorsqu'elle a été naturelle et vive dans l'artiste, et qu'il a eu assez de génie pour la retracer. Souvent, en regardant bien et longtemps ces tableaux des vieilles écoles, où les contours ont à la fois tant de roideur et de finesse, où le clair-obscur ne fait saillir aucune forme,

mais où la couleur est vraie, ne se trouve-t-on pas peu à peu persuadé que c'est ainsi qu'il faudrait voir la nature, que ces naïfs peintres avaient bien raison, et que toutes ces ombres violâtres qui obscurcissent un tableau de Raphaël sont seulement une pratique de l'artiste?

Dès lors la poésie se trouve aussi légitime que la prose : elle correspond à une disposition de l'âme; elle répond à un de ses besoins; elle est inséparable de l'homme. A suivre l'ordre des temps, c'est elle qui a paru la première, comme destinée à communiquer plutôt les sensations que les jugements.

Mais comme il n'appartient pas à un système de philosophie de dépouiller l'âme d'une de ses facultés, il fallait bien que celle-là se fît jour de quelque manière; ce même Diderot, qui avait pour ainsi dire supprimé la poésie, éprouvait le besoin d'exprimer les impressions exaltées, les créations de l'imagination, les sentiments qui excèdent la raison et le calcul; il se vit contraint de gonfler la prose, de la rendre emphatique et déclamatoire, d'exiger d'elle un service à quoi elle n'est pas destinée. C'est ainsi que cette même métaphysique et ce même écrivain, n'ayant pas trouvé à conclure l'idée de Dieu de la combinaison des objets extérieurs, se virent involontairement entraînés à parler de la matière et de la nature avec une sorte de déclamation et de mysticité : forcés ainsi de rester à leur insu sous le joug des dispositions innées de l'esprit humain.

Comme la poésie ne consiste pas seulement dans le langage métrique, mais dans tout un ensemble de circonstances destinées à animer et à élever l'âme, la nouvelle école ne se borna point à recommander la prose : elle voulut défaire pièce à pièce tout l'édifice poétique. Les grands souvenirs du passé, les noms que beaucoup de générations ont répétés avant nous, les situations élevées et contemplées par tous les regards, les royales infortunes, avaient

jusque-là été regardés comme presque nécessaires pour monter l'imagination au ton où elle se trouve en harmonie avec des sentiments exaltés, avec un langage animé par les passions. On changea cela ; et il fut convenu que, comme l'on voyait ses voisins plus souvent que les rois, et qu'on connaissait mieux le temps actuel que les temps antiques, il serait beaucoup plus facile de copier la nature en faisant des tragédies bourgeoises, et infiniment plus vraisemblable de voir le langage des passions mêlé avec la vie vulgaire qui les étouffe et les contrarie, que de le voir s'unir à une existence idéale et dégagée de tout ce qui les masque et les rabaisse.

Cette école n'eut pas un grand succès en France ; et après avoir, durant quelques années, essayé de se produire sur la scène, elle en a été longtemps bannie. En Allemagne elle fit une bien autre fortune ; adoptée par Lessing et ses disciples, elle guida les premiers pas de l'art dramatique en Allemagne. Goëthe lui-même, qui avait, dans Goetz de Berlichingen, donné un exemple si remarquable de la peinture dramatique d'un temps héroïque, fut, dans *Stella* et dans *Clavijo*, entraîné à complaire au goût national. Schiller, en entrant dans la carrière, y trouva cette manière tout établie, et s'y conforma pendant toute la première époque de son talent. *La Conjuration de Fiesque* et *l'Intrigue et l'Amour* rappellent Shakspeare par des imitations partielles et fréquentes; mais ces drames, vus dans leur ensemble et leur ton général, ressemblent bien davantage à Diderot et son école.

Fiesque est assurément la moindre de ses productions. Les caractères y sont mal conçus et peu developpés. Verrina est une caricature de républicain, imitée du rôle déjà si déclamatoire du père d'Émilie Galotti. La prétention qu'a eue Schiller de faire du comte de Fiesque un personnage léger, brillant, un grand seigneur qui mène de front les plaisirs et les affaires, qui subjugue par la grâce

et l'autorité de ses manières, n'a abouti qu'à faire un composé fort lourd. Les scènes avec Julie sont d'un degré d'indécence que n'excuserait même pas la légèreté de l'esprit. Le pauvre Schiller ne connaissait pas assez le monde pour risquer de telles peintures; elles rappellent ce que madame de Staël dit de cette espèce de badinage qu'elle a parfois rencontrée en Allemagne, et « qui vient lourdement « et familièrement poser la patte sur l'épaule. » Le Maure lui-même, dont le rôle divertit encore le parterre, pourrait beaucoup gagner à l'école de la plupart de nos valets de comédie. On ne doit pourtant pas disconvenir que l'idée du dénoûment est fort belle : il ne serait pas surprenant, et la préface l'indique assez, que la pièce n'eût été faite que pour cette seule idée.

Le traducteur a substitué à une des scènes du cinquième acte une variante que Schiller fit essayer une fois sur le théâtre de Leipsick, et qui ne se trouve pas communément dans les éditions de *Fiesque*. La scène n'est assurément point belle, mais elle est très-préférable à l'ancienne, où Berthe, sortie de son cachot, s'habillait en petit garçon et courait les rues de Gênes pendant le tumulte. C'est bien assez du travestissement de la comtesse de Fiesque, sans y ajouter encore celui-là.

Fiesque reçut de son auteur le titre pompeux de tragédie républicaine. Ce fut pour ce motif qu'en 1792 quelqu'un imagina de proposer à la Convention de décerner à Schiller le titre de citoyen français. Le décret fut rendu, le brevet expédié ; et l'on chargea la municipalité de Strasbourg de le faire parvenir à Schiller. On était pour lors au plus fort de la guerre, et l'on avait bien autre chose à penser. Lorsque la paix fut faite, et que les communications furent rétablies, on fit passer ce brevet à Schiller. Il remarqua que, de tous les membres de la Convention qui avaient signé cette expédition, il n'y en avait pas un qui depuis n'eût péri d'une mort violente; le décret n'avait pas trois ans de

date ! Ce n'était pas ainsi qu'il avait compris la liberté et la république.

L'Intrigue et l'Amour est la tragédie bourgeoise avec toute sa couleur, telle que l'avait conçue Diderot; elle eut plus de succès que *Fiesque*, et elle est encore fort aimée du public en Allemagne. Un rôle surtout jouit de toute la faveur du parterre : c'est celui du musicien; il est en effet d'une vérité fort touchante. Le traducteur s'est efforcé de reproduire quelque chose de ce ton de bonhomie, de ce langage de la classe inférieure, de ces mœurs bourgeoises qui, dans l'original, plaisent beaucoup aux Allemands; mais il lui était à peu près impossible de réussir. La langue allemande, fidèle image de la nation qui la parle, établit, de la manière la plus franche, la hiérarchie des classes de la société; les supériorités de rang y sont constatées par des formes de langage qui n'ont pas d'équivalent en français.

La pièce, dans sa conception et dans ses détails, porte encore un caractère marqué d'hostilité contre la classe supérieure de la société; elle y est représentée sous un aspect faux et forcé. Schiller pouvait encore dire qu'il avait produit un monstre tel qu'il n'existait pas dans le monde réel. La corruption du président est poussée à un excès qui passe toutes bornes raisonnables. Il y a dans cette façon de représenter un courtisan et un ministre quelque chose des chimères que se forge une ignorance méfiante et envieuse, ou parfois une méfiance aveugle et une sottise envieuse, se figurant les hommes du pouvoir comme autant d'animaux féroces et dévorants. Supposer que, pour s'élever au ministère et à la faveur du prince, le président a fait alliance avec quelques vils intrigants, qu'il a cultivé les vices de son maître, qu'il n'a nul souci du bonheur du peuple; le mettre en opposition avec son fils, jeune homme pur et généreux, c'était plus qu'il n'en fallait pour répondre à l'idée de Schiller; il n'y avait nul besoin de lui attribuer de si gros crimes. On raconte qu'un

spectateur, assistant à la représentation d'*Atrée et Thyeste*, disait : — « Il serait pourtant bien désagréable de rencontrer des gens comme cela dans la société. » — Telle est justement la donnée du drame vulgaire.

Le grand maréchal est aussi outré en stupidité que le président en scélératesse ; cependant, à travers tant d'exagération, on entrevoit au fond une observation assez fine des mœurs. Quelques-unes des petites cours d'Allemagne, à l'époque où Schiller écrivait, conservaient encore des traces de cette grossièreté dont la peinture est si naïve dans les Mémoires de la margrave de Bayreuth, sœur du grand Frédéric. A la rudesse soldatesque commençaient à se mêler le désir et la prétention d'imiter l'élégance des manières et la facile morale des cours plus civilisées ; il en était résulté un composé lourd, grotesque, une frivolité empesée, une corruption déplaisante et appesantie.

Ce qui est plus digne de remarque, comme symptôme des mœurs, c'est la couleur donnée à l'amour dans cette pièce : il y est empreint d'une sorte de mysticité pleine d'affectation ; il prend son vol vers le ciel, sans s'inquiéter de ce qui se passe sur la terre. C'est un véritable quiétisme, qui, se fiant à sa pureté d'intentions, perd de vue toutes les circonstances réelles : les devoirs, la pudeur, les lois sociales, ne sont pas même un objet de combat, tant il les voit de haut et avec dédain : il se sent si fort de son exaltation intérieure, que les plaisirs sensuels sont un détail dont ce n'est pas la peine de parler. Une poésie d'amour platonique voile un amour moins idéal.

Lady Milford, la maîtresse en titre du prince, s'accommode fort bien de ce système, où l'âme plane fièrement au-dessus de la conduite réelle, sans en prendre la responsabilité ; mais elle a beau faire, sa situation ignoble résiste à l'idéal. Schiller, comme l'école de Diderot, est tombé dans le faux et dans l'affectation, en forçant toutes les nuances. Sans doute la morale du monde est souvent injuste et super-

ficielle; elle ne tient compte que de l'apparence et ne lit pas au fond des cœurs; sans doute encore elle est hypocrite, complaisante à soi, sévère aux autres. Indulgence et sympathie sont dues aux âmes tendres, et, parmi leur faiblesse, s'aperçoit souvent plus de pureté et de noblesse que sous l'écorce de sécheresse et de vanité d'une frivole intolérance. — « Il lui sera pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé, » — dit l'Évangile. Mais si, à son tour, le sentiment devient orgueilleux et pédantesque, s'il dédaigne l'ordre de la société et de la famille; si la Madeleine se relève pour traiter dédaigneusement la pudeur et le scrupule; alors c'est un véritable bouleversement de la morale et du goût, une anarchie, qui va attaquer dans sa source sacrée le sentiment du devoir.

On a plusieurs fois tenté de transporter sur notre théâtre la tragédie bourgeoise de *l'Intrigue et l'Amour*. Cet essai n'a pas été couronné par le succès.

Schiller sentit bientôt, comme Lessing lui-même avait fini par le sentir, le besoin de quitter la prose emphatique: elle résistait à tous les efforts qu'il faisait pour l'accorder avec sa tendance poétique. Il ne tarda pas à témoigner un public repentir d'avoir, pour emprunter ses expressions, « enfermé son imagination dans les liens du cothurne bourgeois. » Lessing, dans *Nathan le Sage*, avait donné l'exemple d'écrire le drame avec le vers blanc iambique, emprunté aux Anglais. Ce mètre facile consiste en dix syllabes alternativement longues et brèves; Johnson l'appelle une prose cadencée. En effet, dans des langues où beaucoup de syllabes ont une quantité douteuse et arbitraire, où les élisions et les contractions sont presque au gré du versificateur, on conçoit combien il doit donner d'aisance, combien il doit être flexible et se prêter à tous les tons du dialogue. La langue française n'est pas assez accentuée; la différence des longues et des brèves y est trop peu sensible; il y a trop de terminaisons sourdes, pour qu'elle puisse donner une juste idée de ce genre de vers.

Ce fut donc avec une nouvelle manière d'envisager le style du drame, que Schiller commença *Don Carlos*. Il considéra bien plus cette tragédie, comme un poëme destiné à recueillir les sentiments qui le possédaient et à répandre ses idées, que comme un ouvrage écrit pour le théâtre. Sa réputation commençait à être si grande en Allemagne, que le choix qu'il avait fait d'un sujet dramatique était un événement littéraire. Pour répondre à l'impatience du public, il fit paraître les trois premiers actes de son *Don Carlos* : c'était en 1785.

Schiller était alors dans une extrême agitation d'esprit. Il se trouvait à cette époque orageuse de la vie où la jeunesse commence à régler sa vivacité, à fixer son énergie; elle s'arrête sur ses pensées et sur ses sentiments; elle s'envisage alors plus sérieusement; l'avenir ne paraît plus un champ indéfini pour l'espérance; il ne semble plus qu'on ait du temps pour tout. Les passions succèdent aux goûts vifs et passagers; les excursions hardies et vagabondes de l'esprit se tournent en méditations sérieuses. Il s'agit tout de bon de commencer le voyage, et l'on fait ses préparatifs. Alors se dessine le caractère; alors se déterminent les croyances ou les penchants; alors ceux qui sont destinés à être quelque chose se font une idée plus vraie de ce qu'ils peuvent être.

Une passion violente et combattue s'était emparée de toute l'âme de Schiller, et se joignant aux doutes qu'il avait conçus sur les règles du devoir et leur divine sanction, le plongeait dans d'inexprimables angoisses. Il flottait entre des résolutions vertueuses et une farouche impatience contre toute autorité morale. Ses écrits en prose et en vers retracent fidèlement ces troubles intérieurs. Ils sont empreints en général de cette triste pensée: que l'homme éprouve une noble impulsion vers tout ce qui est beau, mais que, n'ayant puisé ce sentiment qu'en lui-même, l'ayant pour ainsi dire créé, il n'en peut trouver nulle part la démonstra-

tion. Jamais toutefois Schiller ne tombe dans un doute frivole et desséché : quand l'idée de la vertu, de la religion, de tout ce qui est noble et élevé, cesse d'être consacrée divinement à ses yeux, il ne veut point la détruire ni l'étouffer; mais il lui cherche un asile dans la sphère plus étroite de l'homme et de la nature; il en fait le chef-d'œuvre de l'esprit humain, lorsqu'il ne peut en faire une règle immuable et certaine imposée nécessairement et venue d'en haut. Les lettres philosophiques de Jules et de Raphaël, qu'il publia pour lors, sont un témoignage curieux de cette disposition. Elle est exprimée sous toutes les formes dans une foule de poésies; il en est une surtout qui est demeurée fort célèbre en Allemagne. Schiller, après avoir suivi à Dresde la femme qu'il aimait, se décida enfin à vaincre une passion qu'il se reprochait : elle était la femme de son ami. Après de si cruels combats, il se retira seul dans une petite maison de campagne : ce fut là qu'il composa les vers dont voici la traduction, qui n'en peut donner qu'une idée fort incomplète.

LA RÉSIGNATION.

Et moi aussi je naquis dans l'Arcadie; et la nature, à mon berceau, me promit aussi le bonheur; et moi je naquis aussi dans l'Arcadie; cependant un rapide printemps ne m'a donné que des larmes.

Le mois de mai de la vie ne fleurit qu'une fois, et ne revient plus. Il est flétri pour moi. Le dieu du silence... hélas! pleurez, amis... le dieu du silence a retourné mon flambeau vers la terre, et la clarté a disparu.

Formidable éternité! me voici déjà sur ton seuil obscur : reçois ma lettre de créance sur le bonheur; je te la rapporte sans avoir brisé le cachet. Je ne sais rien de la félicité.

Je porte mes plaintes devant ton trône, ô reine voilée! Sur notre planète, courait un bruit consolant; on disait que

tu régnais ici avec les balances de la justice, et que tu te nommais Rémunératrice.

Ici, disait-on, l'effroi attend les méchants, et le bonheur est réservé aux bons. Tu dois dévoiler les replis du cœur; tu m'expliqueras les énigmes de la Providence; et tu tiendras compte des souffrances.

Ici s'ouvre une patrie pour les bannis; ici se termine le sentier épineux de la patience. Une fille des dieux qu'on m'a nommée la Vérité, que peu connaissent, que beaucoup évitent, soumit ma vie à un rude frein.

— « Je t'en tiendrai compte dans une autre vie, donne-moi ta jeunesse. Je ne puis rien t'offrir que cette créance. » — Je pris cette créance sur une autre vie, et je lui donnai ma jeunesse.

— « Donne-moi la femme si chère à ton cœur, donne-moi ta Laura; par delà le tombeau, je te payerai avec usure. » — Je l'arrachai sanglante de mon cœur déchiré, je sanglotai, et je la lui donnai.

— Va réclamer ta créance sur la mort, disait le monde avec un rire dédaigneux; la trompeuse aux gages des despotes t'a présenté l'ombre au lieu de la Vérité; tu n'auras rien quand cette apparence s'évanouira.

La troupe envenimée des railleurs déployait librement son esprit. — Trembles-tu donc devant une opinion qui n'est devenue sacrée qu'en vieillissant? Que sont les dieux, sinon la solution adroite et supposée d'un système du monde mal conçu : solution que l'esprit de l'homme a empruntée de la nécessité de l'homme.

— Que signifie l'avenir qui nous est caché dans les sépulcres? et l'éternité que tu étales si pompeusement? Elle est respectable seulement parce qu'un voile la couvre. C'est l'ombre gigantesque de notre propre terreur, réfléchie par le miroir grossissant de notre conscience troublée.

— Ce que, dans le délire de ta fièvre, tu nommes immortalité est une copie mensongère des formes de la vie : c'est

la momie du temps, conservée par le baume de l'espérance, dans la froide demeure du tombeau.

— Quant à l'Espérance... elle est convaincue de mensonge par la destruction. Et tu lui sacrifies des biens assurés?

Depuis six mille ans la mort se tait; quelque cadavre s'est-il donc levé du tombeau pour donner nouvelle de ta Rémunératrice?

Je voyais le Temps s'enfuir vers tes rivages. Abandonnée de lui, la nature n'était plus qu'un cadavre flétri; et aucun mort ne se levait de son tombeau; et je me confiais au serment de la déesse.

Je t'ai sacrifié toutes mes joies; maintenant je me jette devant le trône de ta justice. J'ai bravement méprisé les railleries des hommes; je n'ai estimé grands que tes seuls trésors. Rémunératrice, je demande ma récompense.

— J'aime mes enfants d'un égal amour, cria un invisible génie; deux fleurs, cria-t-il... écoutez bien, enfants des hommes..... deux fleurs croissent pour celui qui sait les trouver. Elles se nomment : l'Espérance et la Jouissance.

Celui qui cueille une de ces fleurs ne doit pas exiger l'autre. Qu'il jouisse, celui qui ne peut pas croire! Cette loi est éternelle comme le monde. Qu'il sacrifie, celui qui peut croire! L'histoire du monde, voilà le jugement du monde.

Tu as espéré! tu as eu ta récompense. Ta foi a été la compensation de ton bonheur. Tu pouvais le demander à tes sages! Ce que l'homme n'a pas accepté de la minute, l'éternité ne peut plus le lui restituer.

Il y a quelque chose de douloureusement bizarre dans ce sentiment qui se révolte contre l'accomplissement du devoir; il craint que ce ne soit une sublime mystification;

il voudrait avoir la certitude de faire un calcul profitable; il reconnaît cependant que l'homme porte en lui-même cette loi nécessaire; il avoue que la plus noble jouissance est de la connaître, de la suivre et se rattache à la vertu, même en la regardant comme une duperie. Dire: « L'histoire du monde, voilà le jugement du monde; » ou en d'autres termes : « Ce qui a été a été, et tout est fini par là : » c'est assurément nier la Providence et la morale. Mais professer en même temps le culte désintéressé de la vertu, c'est rapprocher, s'il est possible, le scepticisme de la foi ; c'est la révolte d'un cœur religieux contre une funeste erreur de l'esprit. Une autre des poésies de Schiller, intitulée : *le Combat*, était l'expression plus amère encore et plus blasphématoire de cette erreur. Mais il ne s'en trouve que quelques strophes dans les éditions des œuvres de Schiller. Il a senti le besoin de ne pas laisser subsister cette trace d'une maladie qu'il était parvenu à guérir.

Ce fut dans cette retraite profonde qu'il acheva *Don Carlos*, commencé depuis quatre ans. Les lettres qu'il a publiées pour expliquer l'intention de sa tragédie montrent quelle était pour lors la direction de ses idées ; lui-même indique la révolution morale qui commençait à s'opérer en lui; nulle analyse ne la ferait aussi bien connaître. On retrouve encore, dans *don Carlos*, le penchant à l'exaltation et à la subtilité scolastique, le mépris pour les lois positives, une amertume satirique et exagérée dans la peinture des personnages qui en sont les représentants, l'apothéose de la morale des passions ; mais en même temps cette morale des passions a pris un caractère plus élevé et plus pur; le coloris est devenu plus doux; le goût pour les situations déchirantes et atroces a disparu ; le langage poétique a banni l'emploi inutile et affecté des détails vulgaires.

Les *Lettres sur Don Carlos* se font surtout remarquer par un ton de bonne foi, par un désir sincère de sa propre amélioration, par une franche tendance vers le bien. Comme

défense d'une œuvre dramatique, elles sont certes bien éloignées de nos habitudes d'esprit ; nous sommes tentés de sourire plus d'une fois de tout cet appareil de théories morales destinées à interpréter des intentions dramatiques. Il est pourtant curieux de voir, dans ces esprits allemands, à la fois philosophiques et poétiques, abstraits et passionnés, rêveurs et énergiques, quel est le cours des idées ; on parvient ainsi à se mettre sur leur terrain, à les mieux juger, à se faire une idée plus juste de l'atmosphère où ils vivent, et de tout l'ensemble de la littérature allemande. Une des lettres qui porte le plus le caractère de candeur et d'illusion d'un homme qui vit en société avec ses pensées seulement, c'est celle où Schiller démontre que le marquis de Posa, loin d'être abstrait et rêveur, comme on serait tenté de le croire au premier coup d'œil, est un homme très-positif, rempli de pensées pratiques, dont les torts viennent même de là. Or, le point par lequel le marquis de Posa est si terrestre, ce que Schiller nous représente comme le résultat de son caractère dominateur et intrigant, c'est d'avoir proposé à Philippe II la constitution des Cortès, ou quelque chose d'approchant.

Don Carlos eut le plus grand succès. C'est peut-être encore la pièce de théâtre dont les Allemands s'honorent le plus. Leur enthousiasme gagna l'Europe : *Don Carlos* a été traduit en anglais plusieurs fois et présenté comme un chef-d'œuvre ; en France, M. de Marnésia en donna une traduction, il y a vingt ans, et l'accompagna d'une préface et de notes qui sont de véritables hymnes en l'honneur de Schiller et de sa tragédie. En vain les critiques les plus éclairés et les plus spirituels de l'Allemagne ont-ils fait remarquer que l'intérêt dramatique disparaissait sous les dissertations des personnages ; que ce drame se trouvait par là changé en une suite de dialogues moraux et politiques ; que les motifs ont une subtilité, qui échappe même à un examen attentif ; que le ton est habituellement emphati-

que et exagéré. Ni Wieland, ni M. Schlegel, dont le jugement est presque textuellement répété ici, n'ont ébranlé l'opinion commune de l'Allemagne; ce qui prouve du moins que *Don Carlos* se rapporte au caractère de la nation pour laquelle il a été fait.

Schiller fut plus sévère; de toutes ses pièces, *Don Carlos* est celle qu'il a le plus changée, non pas dans son ensemble ni dans sa couleur générale : car il eût fallu la refaire et la concevoir d'une autre manière; mais les détails qu'il a retranchés ou modifiés font voir qu'il s'était dégoûté de plus en plus du ton déclamatoire. Il est plaisant de remarquer comment tel passage paraissait admirable au traducteur français, tandis que l'auteur le désavouait en le retranchant. Cependant il n'a pas été hors de propos de parler de ces corrections à nos lecteurs, qui probablement ne se seraient pas doutés en lisant la pièce, telle qu'elle est encore restée, qu'elle avait pu être posée sur de plus hautes échasses.

Le grand artiste dramatique se découvre à travers tous ces défauts. Le talent de créer des personnages, de leur donner la vie par son imagination, d'inventer des situations frappantes, et de les présenter dans tout leur effet, est encore plus sensible dans *Don Carlos* que dans les premières pièces de Schiller.

Le rôle de Philippe II annonçait déjà le talent qui, plus tard, distingua Schiller. Déjà l'on peut admirer cette grande connaissance du cœur humain, cette impartialité qui sait retrouver dans tous les caractères leurs contradictions intérieures; qui fait qu'une peinture n'est plus un jugement porté du dehors, mais la résurrection d'un être vivant. Quelques années plus tôt, Schiller eût fait de Philippe II un tyran sur lequel il eût accumulé toute sa haine pour la tyrannie. Ici elle n'est pas moins odieuse, mais elle est mieux connue. Il y a presque de l'intérêt sur ce vieux despote; l'auteur a su nous faire pénétrer dans son âme, et

nous montrer que les sources du bien et du mal s'y trouvaient comme dans toutes les âmes humaines. L'orgueil de se croire d'une autre nature que les autres hommes y est, avec une grande profondeur, présenté comme le principe de sa dépravation et de son triste isolement. C'est la pensée principale du rôle, et le poëte a dû en tirer aussi le châtiment de Philippe. — « Il y a dans la tombe un homme qui m'a refusé son estime, » — est assurément un mot admirable dans cette situation. Là vient échouer toute la puissance et tout l'orgueil du despote.

On a admiré avec raison la scène du grand inquisiteur et de Philippe. Quand on voit entrer ce vieillard décrépit, aveugle, étranger jusque-là à l'action, et ce roi des deux hémisphères, si absolu, si nourri de sa propre grandeur, tremblant devant lui, comme un enfant devant son maître, l'imagination est saisie tout à coup d'effroi et de grandeur par cette espèce d'apparition. Elle est le symbole d'une puissance mystérieuse, souveraine, qui règne par l'opinion, qui, d'un signe, soumet toutes les autres forces, et impose silence à l'humanité.

Après avoir dit combien le marquis de Posa était loin de la vérité historique, combien son exaltation était abstraite et pompeuse, on ne peut disconvenir que souvent on est entraîné par la noble chaleur, si ce n'est du personnage, au moins du poëte. Tout l'essor d'une belle âme se découvre dans les rêveries et les illusions de son enthousiasme.

Après que *Don Carlos* fut achevé et publié, Schiller se rendit à Weimar. Le duc de Saxe-Weimar, à qui, deux ans auparavant, il avait lu les premiers actes de *Don Carlos*, lui avait donné un titre de conseiller intime. M. de Wollzogen, ancien compagnon de ses études, se trouvait établi près de ce prince; Herder et Wieland étaient déjà fixés à cette cour, qui, pendant beaucoup d'années, a été le centre de tout ce que la littérature allemande a eu de plus distin-

gué; Goëthe, qui y tenait le premier rang, et par sa renommée et par la faveur particulière dont l'honorait le duc de Weimar, était à ce moment absent, et voyageait en Italie. Schiller aurait pu sans doute se fixer dès lors dans cet heureux séjour, où des hommes si remarquables étaient réunis, bien plus par l'accueil bienveillant, et par le goût véritable du souverain pour leur esprit, que par la protection pesante du pouvoir. Mais Schiller avait encore dans le caractère une agitation et une inquiétude superstitieuse pour son indépendance, qui ne lui permettaient point de prendre son assiette et d'engager sa vie. Il passa quelques mois seulement à Weimar; c'est là qu'il publia ses premiers ouvrages historiques. Il fit ensuite diverses courses en Saxe et en Franconie. Ce fut dans un séjour à Rudolstadt qu'il s'attacha à la famille de Langenfels, où il fut reçu avec beaucoup de bonté, et à laquelle, deux ans après, il appartint de plus près.

Pendant toute cette époque, Schiller mena sans doute une vie fort laborieuse; il fit paraître non-seulement l'*Histoire de la révolte des Pays-Bas* et le premier volume du *Recueil des rébellions et conjurations célèbres*, mais une foule d'essais historiques et critiques qui furent insérés dans des journaux ou des recueils. Il continua à faire paraître *la Thalie;* il prit part à la rédaction du *Mercure Germanique*, où furent insérées les *Lettres sur Don Carlos.* Il fut éditeur de quelques ouvrages dont il fit les préfaces. *Le Visionnaire* fut aussi composé à peu près vers le même temps; et, sans doute, il avait travaillé à l'*Histoire de la guerre de Trente ans*, car elle parut peu après.

Le goût de Schiller pour le théâtre avait fait place à une grande ardeur pour les études historiques. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il n'y apporta point le génie dramatique, qu'il ne chercha point à s'introduire dans l'esprit de chaque siècle, à faire concevoir comment les choses s'y passaient, à expliquer ou plutôt à peindre l'effet contem-

porain des événements sur les hommes, à se faire citoyen des pays et des époques qu'il voulait retracer. Il n'eut point cette impartialité que donne l'imagination, qui consiste à se transporter dans chaque personnage, dans chaque intérêt, dans chaque opinion, et à se fier au sentiment moral du lecteur, qui saura tirer du spectacle des événements, sincèrement reproduit, et de la mise en scène des personnages des conclusions conformes à la justice et à l'humanité. Schiller appartient tout à fait à l'école historique du dix-huitième siècle. Il écrit pour examiner les événements du passé, plutôt que pour les raconter; il se fait spectateur, en restant dans son propre point de vue. Les faits lui sont un argument, comme ils l'ont été et le seront à tant d'autres, qui ne s'aperçoivent pas que ces auxiliaires ont successivement été revêtus de toutes les couleurs et ont servi toutes les causes.

Le succès de l'*Histoire de la Guerre de Trente ans* fut grand et durable. Cette époque est chère aux Allemands; elle est pour eux un âge héroïque. C'est le berceau sanglant de la Réformation, le point de départ d'une nouvelle ère de la civilisation. Schiller l'a peinte avec chaleur et rapidité; il mérite le rang distingué qu'il a obtenu parmi les historiens philosophiques. Mais on retrouve encore dans sa manière quelque chose de pénible et de tendu; on lui a reproché aussi de ne pas avoir fait assez de recherches, ni consulté assez de documents originaux et authentiques. Il travaillait vite; d'ailleurs, lorsqu'on cherche dans l'histoire la démonstration de son opinion, le but est, pour ainsi dire, déjà atteint avant que l'ouvrage soit commencé.

La Guerre de Trente ans a été traduite plusieurs fois en français, avec exactitude et élégance. Une traduction de *la Révolte des Pays-Bas* a été publiée depuis.

Le Visionnaire est une nouvelle qui n'a jamais été achevée. A cette époque, le doute et l'incrédulité avaient ramené, dans quelques esprits faibles et avides d'émotions,

des superstitions dignes des siècles d'ignorance. Ne pouvant se passer de croyance et de mysticité, l'esprit humain s'en allait en quête des plus grossières absurdités; après avoir dédaigné et repoussé la foi qui console, il recherchait la foi qui épouvante. Cette tendance a été peinte par M. Constant avec la finesse et le talent qui le caractérisent, dans l'article *Brunswick*, de la *Biographie universelle*. C'était surtout parmi la race oisive des princes et des courtisans, que se manifestait ce besoin de duperie qui, donna alors tant de vogue à des imposteurs et à des thaumaturges. Le contre-coup se fit sentir jusqu'en France, où le train du monde et les distractions de société rendaient cependant le vide de l'âme et de l'esprit moins difficile à supporter. Les prestiges de Cagliostro vinrent réveiller des imaginations blasées et désennuyer des gens dégoûtés de tout.

Schiller, dans *le Visionnaire*, a peint avec une extrême finesse cette disposition d'esprit. On y voit une succession d'aventures bizarres, entièrement conformes à tout ce qu'on racontait alors de cette nouvelle reprise de magie; elles sont rapportées de manière à agir sur l'imagination et à exciter la curiosité. On est sans cesse dans le doute de savoir si elles peuvent s'expliquer par des moyens naturels, ou si l'auteur a voulu se placer dans la sphère fantastique du merveilleux. Au moment où l'on croit que toutes les illusions ne sont qu'un escamotage, tout à coup un nouvel incident rejette le récit dans le surnaturel. Comme le roman n'a jamais été fini, il a généralement passé pour une énigme sans mot; il en a toute l'apparence. C'était en effet la manière la plus piquante de se jouer d'un tel sujet. C'était traiter le lecteur comme les faiseurs de tours traitent leurs spectateurs, qui veulent la surprise, et qui s'ennuieraient de savoir les moyens qu'on emploie. Cependant Schiller prétendait toujours qu'il avait eu l'intention de finir *le Visionnaire;* et il lui est arrivé plus d'une fois, dit-on, d'en raconter la fin d'une manière plausible et intéressante.

Quelques poésies de Schiller datent aussi de cette époque. *Les Artistes* sont une sorte de poëme didactique, où les arts et le sentiment du beau ont inspiré à l'auteur une verve noble et heureuse. *Les Dieux de la Grèce* sont une comparaison plus morale encore que poétique du paganisme et de la vraie religion; les dernières stances n'ont été imprimées que récemment: elles sont encore l'expression des sentiments qui troublaient si tristement Schiller; c'est toujours ce même reproche à la Providence de ne point lui avoir donné de certitude. Schiller ne dit point à Dieu, comme l'esprit fort, dans Voltaire:

Je soupçonne, entre nous, que vous n'existez point.

Mais, avec une profonde amertume, il s'adresse ainsi à lui, en comparant les deux religions:

« Œuvre et Créateur de l'intelligence humaine, donne-moi des ailes pour arriver jusqu'à toi; — ou bien retire de moi cette déesse sérieuse et sévère qui me présente sans cesse son miroir éblouissant; rends-moi son indulgente sœur, et que celle-ci soit réservée pour une autre vie. »

Schiller avait fait connaissance avec Goëthe, à son retour d'Italie. C'était avec toute l'ardeur de son âme, avec tout l'enthousiasme de la jeunesse qu'il avait approché l'homme dont l'esprit et le talent régnaient déjà sans partage sur toute la littérature allemande. Mais le calme de cette entière impartialité; ce dégagement complet de toute espèce de liens; cette mobilité d'imagination dont le plaisir était de tout concevoir, de s'animer de tout sans jamais en tirer une conséquence; cette universalité d'impressions, semblable à une glace à qui serait accordé le don de trouver une jouissance en répétant les objets; tout ce caractère ne répondait point à l'attente passionnée de Schiller. Au contraire Schiller plut beaucoup à Goëthe, qui, bientôt après, réussit à faire créer pour lui une nouvelle chaire de philosophie à

l'université d'Iéna. M. de Dalberg, coadjuteur de Mayence et depuis prince-primat, joignit ses bienfaits à ceux du duc de Saxe-Weimar. L'existence de Schiller se trouva ainsi fixée et assurée. Peu après il se maria et épousa mademoiselle de Langenfels, dont la sœur aînée épousa peu après M. de Wollzogen, ami de Schiller.

Alors commença pour lui une vie toute nouvelle. Il se livra au travail avec une incroyable ardeur. Il avait fait de bonnes études classiques; mais cette seconde éducation où l'examen et l'intelligence s'emparent de tous les matériaux que la mémoire a rassemblés, avait manqué à Schiller. Il se trouvait à Iéna au milieu des hommes les plus savants de l'Allemagne, dans une université qui jetait alors le plus grand éclat. Tout allumait son émulation; tout l'excitait et l'aidait à travailler. Il reprit l'étude des Grecs; il fit plusieurs traductions d'Eschyle et d'Euripide. Il entreprit une traduction de l'*Énéide*.

Une autre passion s'empara bientôt de lui tout entier. C'était le moment où la philosophie de Kant commençait à faire une révolution dans les esprits. Pendant que la France était en proie aux discordes civiles, que toutes les pensées y étaient dirigées vers les intérêts politiques, un grand et salutaire changement s'opérait en Europe dans l'étude des sciences morales. Locke avait rapporté toutes les idées aux sensations. La philosophie française avait construit un édifice complet sur cette base. Après avoir dit que la pensée était une sensation transformée, on n'avait pas même examiné comment s'opérait cette transformation, et l'on avait raisonné comme si c'eût été une simple transmission. Hume et l'école d'Édimbourg commencèrent par ne pas trouver dans la sensation un élément quelconque du jugement, ni de la certitude que l'intelligence humaine y attache. Ne pas aller plus loin, c'était tout nier, c'était faire disparaître à la fois, et la conscience de sa propre existence, et la connaissance des objets extérieurs.

Le doute s'était, comme Samson, écrasé lui-même en renversant les colonnes du temple.

Les successeurs de Hume se virent amenés par là à chercher le mode de transformation des sensations. Ne considérant plus l'âme comme une faculté passive, ils en cherchèrent les propriétés actives et distinguèrent en elle plusieurs modes d'action.

Kant suivit de son côté une marche analogue. Au lieu d'examiner les différentes manières dont l'âme transforme les sensations, il rechercha les règles que suit constamment l'intelligence humaine dans ses procédés : de sorte que l'âme de l'homme lui sembla être coexistante avec une certaine quantité d'axiomes ou de lois, dont elle ne peut jamais s'écarter. Ce ne sont point des idées innées, mais une nécessité innée de combiner les sensations de telle et telle sorte, d'en tirer telles ou telles conséquences.

La philosophie de Kant fut reçue avidement en Allemagne; elle venait au secours de tout ce qu'avaient ébranlé et renversé les disciples de Locke et l'école française. Mais le scepticisme pouvait reparaître sous une autre forme dans cette philosophie. Si la sensation n'est consommée que dans l'âme humaine, elle n'a d'autre certitude que son propre témoignage; elle est subjective; c'est pour ainsi dire elle-même qui crée l'objet qu'elle croit voir. Il en est de même des faits de conscience, de ceux que l'âme observe en elle-même. Si les axiomes de la morale, si la connaissance de Dieu créateur et providence prennent naissance dans l'homme lui-même, on peut dire encore qu'il n'a pas un autre motif de croire que sa propre pensée.

Schiller était devenu un disciple passionné de cette philosophie et s'en enivra, si l'on peut ainsi parler. Il y trouva le doute, ainsi que l'exprime l'élégie philosophique qu'il appela *la Résignation*. Mais il s'attacha aussi au développement des idées de Kant sur le beau et les principes

des arts. Schiller a laissé une foule d'écrits sur ce sujet, et spécialement sur la métaphysique de l'art dramatique; mais il arrive dans quelques-unes à un point de subtilité et d'abstraction, où le fil des idées devient d'une telle ténuité, qu'il échappe à l'œil du lecteur.

Il y a, par exemple, des *Lettres sur l'Esthétique*, où les hommes les plus habitués à cet exercice de l'esprit avouent qu'ils n'entrevoient que quelques lueurs des pensées de l'auteur. Tous les écrits métaphysiques de Schiller ne donnent pas un si pénible vertige : ils sont remplis d'idées ingénieuses et surtout d'observations justes et fines. Ce qu'il y faut remarquer surtout, c'est le changement prodigieux qui s'opéra dans sa manière d'envisager la morale. L'art dramatique n'est plus considéré par Schiller que sous les rapports les plus nobles, les plus purs. Il y place la source de tout intérêt dans le triomphe de la partie morale de l'homme sur sa partie matérielle. Il exige que tout soit disposé pour faire ressortir le libre arbitre de la volonté, et conséquemment pour établir l'idée du bien et du mal. Toutes ses opinions sur l'imitation avaient dû nécessairement changer aussi; il ne devait plus la regarder comme le but de l'art, mais comme le moyen de rendre sensibles les conceptions de l'esprit.

Les écrits métaphysiques de Schiller se rapportent donc peu à la partie positive de l'art, et n'ont pas d'utilité pratique. On peut se faire quelque idée de sa manière en lisant la préface de *la Fiancée de Messine*, où cependant il est descendu jusqu'à une question particulière. De telles études développent l'esprit à un haut degré; elles habituent à la réflexion; elles enseignent à pénétrer dans les idées d'autrui et à se les approprier ; elles rendent impossible d'avoir jamais ces opinions d'emprunt, qui consistent en des mots retenus par la mémoire et répétés par les lèvres. Ce qu'on appelle dédaigneusement des théories n'est pas autre chose, comme le disait avec tant d'esprit un orateur

formé à la tribune par la philosophie, que le désir de savoir ce qu'on dit, et de penser à ce qu'on fait. Nous verrons que Schiller ne fit pas de plus mauvaises tragédies pour avoir réfléchi sur la tragédie, et ne fut pas un homme moins honorable et moins sage pour avoir médité sur la morale.

Tant d'études et de tels efforts d'esprit ruinèrent rapidement la santé de Schiller. En 1791, il tomba gravement malade de la poitrine, et l'on crut qu'il ne pourrait échapper à la violence du mal. Le bruit de sa mort se répandit en Allemagne et y excita les plus glorieux regrets; des témoignages d'intérêt lui arrivèrent de tous les lieux où se parle la langue allemande. Le roi de Danemark lui fit offrir une pension et voulut que sa position de fortune ne le condamnât plus à l'excès du travail.

Schiller se rétablit de sa maladie, mais ne retrouva jamais complétement la santé. Les leçons publiques lui furent interdites, et il lui fallut vivre désormais de régime et de ménagements. Un voyage dans les lieux de sa naissance et le plaisir de revoir son vieux père lui furent, quelque temps après, une distraction salutaire. Il passa près d'un an dans le pays où l'attachaient tous ses souvenirs d'enfance. Se trouvant auprès de Stuttgart, il écrivit au duc de Wurtemberg, qu'il avait autrefois offensé par la manière dont il l'avait quitté. Le duc ne lui répondit point, mais dit publiquement que si Schiller voulait venir à Stuttgart, on fermerait les yeux sur sa présence. Schiller fut satisfait de cette permission et en profita. Peu de temps après, le duc mourut; Schiller en montra un chagrin sincère. Il n'avait jamais parlé de son premier bienfaiteur qu'avec respect et reconnaissance.

Il retourna à Iéna, reprit tous ses travaux de critique et de philosophie, et publia successivement les écrits dont nous avons indiqué l'esprit et la direction : le plus remarquable fut le *Traité sur le naïf et le sentimental;* c'est celui où il a montré le plus de sagacité. Ce mérite est sur-

tout remarquable dans une comparaison de la poésie des anciens à la poésie moderne.

Le goût exclusif de Schiller pour la philosophie l'avait, pour un temps, détourné de la poésie; il revint bientôt à cette amie de sa jeunesse, à cette compagne de sa vie; mais il lui revint dans une disposition moins douloureuse et moins amère. Il n'avait plus à exprimer les orgueilleuses souffrances d'une âme jeune et ardente. Abattu par la maladie, calmé par la philosophie, une mélancolie douce était devenue son inspiration. L'objet de ses pensées n'avait pas changé : c'étaient encore la nature et la destinée de l'homme qui préoccupaient toute son âme; Kant ne lui avait pas apporté la certitude objective que son imagination avait exigée si impérieusement du Créateur; seulement il lui avait appris que l'idée de l'Être infini était, non pas une œuvre de l'esprit humain, mais une partie de l'esprit humain, une condition de son existence; il lui avait enseigné aussi que le sentiment du devoir était, non pas une conséquence du raisonnement de l'homme, mais une des sources de ce raisonnement.

Ce n'était pas là encore la révélation qu'avait voulue et rêvée le poëte; mais avoir créé l'âme humaine inséparable de l'idée de Dieu et de l'idée du devoir, est bien aussi une révélation, et une révélation primitive et universelle. Une puissance qui exercerait sur l'homme une action, pour ainsi dire matérielle, et qui lui imposerait une certitude tyrannique, en ferait une autre créature, puisqu'elle lui ôterait la liberté, et conséquemment le mérite du choix entre le bien et le mal. Ainsi Schiller n'avait pas obtenu ce que demandait la prétention plus que humaine de sa jeunesse; mais il avait appris à se contenter de sa condition d'homme. Il faut se placer dans toute cette région d'idées, lorsqu'on veut goûter les poésies de Schiller et en sentir tout le charme. A peu près vers ce temps-là, il écrivait, avec sa candeur habituelle : — « Tous les jours je me persuade davantage que

« je ne suis pas né poëte; si, de temps en temps, j'ai quel-
« ques saillies poétiques, ce n'est qu'en méditant sur des
« sujets de métaphysique. »

Une de ses poésies exprime, sous un voile allégorique, les bornes qu'il avait imposées à son ambition de connaître, et sa résignation à la condition terrestre de l'homme.

L'IMAGE VOILÉE.

Un jeune homme, qu'une soif ardente de savoir avait conduit à Saïs, en Égypte, pour y apprendre la mystérieuse sagesse des prêtres, avait déjà, d'un esprit rapide, monté de grade en grade; et toujours son désir de connaître s'accroissait de plus en plus : à peine l'hiérophante pouvait-il calmer les élans de son impatience. — Que m'as-tu donné, disait le jeune homme, si je n'ai pas tout? Y a-t-il en cela du plus ou du moins? Ta vérité serait-elle comme un plaisir des sens, qu'on peut posséder en plus ou moins grande quantité, mais que pourtant on possède? N'est-elle donc pas unique et indivisible? Ote un son à son accord, ôte une couleur au rayon lumineux, et tout ce qui te reste n'est plus rien; l'accord n'existe plus; la lumière est détruite.

Pendant qu'ils parlaient ainsi, ils arrivèrent dans l'enceinte circulaire d'un temple silencieux et solitaire. Une statue voilée, d'une taille colossale, frappa les yeux du jeune homme. Étonné, il regarde son guide, et lui dit : Quelle figure est donc cachée derrière ce voile? — La Vérité, lui répondit-on. — Comment ! s'écria le jeune homme, tous mes efforts sont dévoués à découvrir la Vérité, et c'est elle qui est là, et on me la cache!

Prenez-vous-en à la déesse, répondit l'hiérophante; aucun mortel, a-t-elle dit, n'écartera ce voile, jusqu'à ce que je le lève moi-même; et celui qui, d'une main coupable et profane, lèvera, avant le temps, ce voile interdit et sacré,

celui-là, a dit la déesse... — Hé bien? — Celui-là verra la Vérité. — Étrange oracle! Toi-même tu n'as jamais levé ce voile? — Moi? vraiment non, je n'en ai jamais été tenté. — Je ne conçois pas cela; si je ne suis séparé de la Vérité que par ce mince tissu.... — Et par une loi, interrompit son guide, par une loi plus puissante, mon fils, que tu ne le penses : il est léger pour ta main, ce mince tissu; il est pesant pour ta conscience.

Le jeune homme revint pensif à sa demeure; le désir brûlant de savoir lui ravit le sommeil : il s'agite impatiemment sur sa couche, et se relève vers le milieu de la nuit; ses pas tremblants le conduisent involontairement au temple; les murs étaient faciles à franchir; d'un élan intrépide le téméraire s'introduit dans l'enceinte.

L'y voilà, maintenant, environné d'un silence lugubre et redoutable qu'interrompt seulement le sourd retentissement de ses pas solitaires au-dessus des caveaux mystérieux. A travers l'ouverture élevée de la voûte, la lune laisse tomber ses rayons pâles, bleuâtres et argentés; terrible comme la présence d'une divinité, la figure enveloppée de son voile brille au milieu de l'obscurité du temple.

Il s'avance d'un pas incertain; déjà sa main hardie va toucher au voile sacré; une chaleur soudaine, un frisson convulsif, courent à travers ses veines; un bras invisible le repousse. Malheureux! que vas-tu faire? lui crie au dedans de lui-même une voix salutaire; veux-tu donc tenter le saint des saints? Aucun mortel, a dit l'oracle, ne doit écarter ce voile jusqu'à ce que je le lève moi-même. — Mais cette même bouche n'a-t-elle pas ajouté : Qui lèvera ce voile verra la Vérité? Qu'importe ce qu'il cache? je le lèverai. Et il crie d'une haute voix : Je veux la voir. — Voir, lui répète, en se raillant, le long retentissement de l'écho.

Il dit, et il écarte le voile. Maintenant, vous me demandez ce qui parut à ses yeux; je l'ignore. Pâle et sans connaissance, étendu sur les marches de l'autel d'Isis, il fut trouvé le len-

demain par les prêtres. Ce qu'il a vu et appris, jamais sa bouche ne l'a proféré. Il perdit pour toujours la sérénité de sa vie; un profond chagrin l'entraîna jeune dans le tombeau. — Malheur à celui, telles furent les paroles et les conseils qu'il répondit aux questions importunes dont on le pressait; malheur à celui qui recherche la vérité en se rendant coupable! jamais elle ne lui donnera de contentement.

Parmi les nombreuses pièces de Schiller qui appartiennent à cette époque, et qui sont datées de 1795 et des deux années suivantes, la plupart sont composées dans ce même esprit. On y voit une conviction intime du vide et de l'insuffisance du monde. Souvent même, avec une raillerie assez douce, il remontre à la philosophie son néant et ses vaines fluctuations; et il en appelle au sentiment intérieur, à la tendance de l'âme. Les illusions sont détruites; mais le cœur, bien loin de se dessécher, a appris à jouir de ses espérances et de ses désirs. Le morceau intitulé, *l'Idéal et la Vie*, est une longue comparaison de ce que l'imagination rêve de noble, de pur et de calme, avec ce que la réalité a de rude, d'agité et d'incertain. Mais l'homme ne doit point perdre courage; il doit lutter contre l'influence terrestre, excité par la vue du monde céleste: c'est ce qui est indiqué sous l'emblème d'Hercule. Un des caractères de la poésie de Schiller, c'est d'être sans cesse revêtue des brillantes couleurs de la mythologie grecque, ramenée à un sens allégorique.

— « Jadis Alcide parcourut le rude sentier de la vie, dans un perpétuel combat; il abattit l'hydre, il terrassa le lion, il descendit vivant dans la barque infernale pour délivrer son ami; une déesse implacable et perfide accumula tous les maux, tous les dangers de la vie, sur la route que parcourait courageusement celui qu'elle détestait.

« Jusqu'à ce que le dieu, dépouillant l'enveloppe mortelle, fût, par les flammes séparé de l'homme; alors il s'abreuva du souffle léger de l'air. D'un joyeux et nouvel essor il s'élança loin de la rive terrestre; le rêve pénible se dissipa et disparut. Les harmonies de l'Olympe accueillirent l'âme glorieuse dans les parvis éternels; et la déesse aux joues de rose lui présenta la coupe avec un doux sourire. »

Dans les *Paroles de la foi* il prescrit aux hommes de conserver toujours dans leur cœur trois idées, qui n'y sont pas venues des objets extérieurs, et auxquelles est attaché tout bonheur ainsi que toute dignité : Dieu, la vertu et le libre arbitre.

Dans les *Paroles de l'erreur* il fait l'histoire de ses propres opinions ; il annonce que la vie de l'homme est pénible et stérile, tant qu'il poursuit et veut posséder sur la terre la justice, le bonheur et la vérité.

« Ainsi, nobles âmes, détachez-vous d'une raison vaine, et affermissez-vous dans la foi céleste; ce que l'oreille n'entend pas, ce que l'œil n'aperçoit pas : voilà pourtant ce qui est beau, ce qui est vrai. L'insensé va le chercher au dehors ; c'est en vous-mêmes qu'il est, qu'il a été éternellement placé. »

L'auteur de *l'Allemagne* a comparé les charmantes stances de Voltaire :

> Si vous voulez que j'aime encore,
> Rendez-moi l'âge des amours,

avec celles de Schiller, intitulées *l'Idéal :* il est en effet curieux de voir le même sentiment dans deux âmes si différentes, de juger de la diversité des idées mises en mouvement dans l'une et dans l'autre; c'est par de telles comparaisons qu'on apprend à connaître l'esprit et le caractère de chaque époque de la littérature. Les vers de Voltaire ont un tour facile, simple et gracieux : ils expriment ce que

chacun peut éprouver. Ce n'était pas une raison pour qu'un philosophe allemand fût condamné à les copier ou à les refaire, lorsqu'il était ému d'une tout autre sorte. Au reste, ces traductions qui dépouillent les vers de toute la grâce de l'expression, de toute l'harmonie des sons, ne sont qu'un appel à l'imagination des lecteurs.

L'IDÉAL.

Infidèle, veux-tu donc me quitter avec tes douces images, avec tes chagrins et tes plaisirs ? Inexorable, veux-tu donc me fuir ? Rien ne peut-il t'arrêter, fugitive ? O âge d'or de ma vie, c'en est donc fait ! tes flots s'écoulent rapidement dans l'océan de l'éternité.

Ils sont éteints, ces astres brillants qui éclairaient la route de ma jeunesse ; il s'est dissipé, cet idéal qui dilatait mon cœur enivré ! c'en est fait de cette douce croyance et des êtres que mes rêves avaient enfantés : larcins faits à la rude réalité ! c'en est donc fait de ce qui jadis était si beau, si divin !

Comme autrefois Pygmalion, avec une ardeur suppliante, embrassa le marbre jusqu'à ce que le feu du sentiment se fût répandu dans ce sein glacé ; de même, en mes jeunes désirs, j'entourai la nature d'un embrassement d'amour, jusqu'à ce qu'elle eût commencé à respirer et à s'animer sur mon cœur poétique.

Partageant mon brûlant transport, la nature muette trouva un langage ; elle répondit à mes baisers d'amour ; elle comprit le battement de mon cœur. Alors naquirent pour moi les ombrages et les roses, alors commença pour moi la mélodie argentine de la cascade du ruisseau ; et même ce qui était inanimé entendit le retentissement de mon âme.

En mon cœur oppressé se souleva, avec un effort tout-

puissant, un monde impatient de se produire à la vie par l'action, par la parole, par les sons et les images! Ah! que ce monde me semblait grand, tant qu'il demeura caché, comme la fleur dans son bouton! Hélas! que cette fleur s'est peu épanouie! qu'elle a paru mesquine et chétive!

Porté sur l'aile audacieuse de son courage, heureux de l'illusion de ses songes, encore libre de tout souci, le jeune homme s'élança dans la route de la vie. L'essor de ses projets s'éleva jusqu'aux plus imperceptibles étoiles de la voûte éthérée; rien de si haut, rien de si lointain où son vol ne pût le porter!

Avec quelle facilité il y atteignait! aux heureux rien n'est difficile. Quel cortége aérien dansait au-devant du char de la vie! l'amour avec ses douces récompenses, le bonheur avec son diadème doré, la gloire avec sa couronne d'étoiles, la vérité avec l'éclat du soleil.

Mais, hélas! déjà vers le milieu du chemin, ces compagnons n'y étaient plus; infidèles, ils s'étaient détournés de la route, et l'un après l'autre avaient disparu. Le bonheur aux pieds légers s'était enfui; la soif ardente de connaître était demeurée sans être apaisée; les nuages obscurs du doute s'étaient répandus sur l'image rayonnante de la vérité.

Je vis les couronnes sacrées de la gloire, profanées sur des fronts vulgaires.... Hélas! après un trop court printemps, le joli temps de l'amour s'envola trop vite. Sur cette âpre route, tout devint de plus en plus silencieux, de plus en plus désert; et à peine l'espérance jetait-elle quelques pâles lueurs sur l'obscur sentier.

De tous ces bruyants compagnons un seul est demeuré près de moi avec affection, un seul s'est tenu à mes côtés pour me consoler, et me suit jusqu'à la sombre demeure. Amitié, c'est toi dont la main tendre et délicate sait guérir toutes les blessures, dont la tendresse allége le fardeau

de la vie; toi, que de bonne heure j'ai su chercher et trouver.

Et toi, qui aimes à t'associer avec elle, qui comme elle conjures les orages de l'âme; étude, toi qui jamais ne fatigues, qui construis lentement, mais ne détruis jamais; qui n'ajoutes, il est vrai, qu'un grain de sable à l'édifice éternel, mais qui y portes ce grain de sable; toi, qui sais dérober à l'immense trésor du temps les minutes, les jours, les années.

Voici d'autres stances, où se fait voir un détachement naturel et poétique de tous les intérêts vulgaires. On aime à remarquer que si les âmes élevées sont condamnées à de nobles souffrances, par compensation, les tourments de la vie commune leur sont épargnés; plus de calme et de bonheur leur est souvent accordé qu'à ceux qui croient trouver le repos dans la région inférieure.

LE PARTAGE DE LA TERRE.

Prenez possession du monde, cria Jupiter aux hommes du haut de l'Olympe; prenez-le, il est à vous : je vous l'accorde en patrimoine, en perpétuelle concession; partagez-le fraternellement.

Chacun s'empresse de saisir ce qui est à sa convenance. Jeunes et vieux, tous s'empressent; le laboureur s'empare des fruits de la terre; le chasseur s'élance à travers la forêt.

Le marchand prend de quoi remplir ses magasins; le chanoine se saisit du vin vieux; le roi met des barrières aux routes et aux ponts et dit : la dîme est à moi.

Bien tard, longtemps après que le partage est achevé, ar-

rive le poëte : il venait de loin. Hélas ! il n'y avait plus rien à choisir : tout avait déjà son maître.

Malheureux que je suis ! ainsi, parmi tous, je suis le seul oublié, moi, ton fils le plus fidèle ! — Telle était la plainte qu'il faisait retentir ; et elle parvint jusqu'au trône de Jupiter.

Si ta rêverie t'a empêché d'arriver à temps, répliqua le dieu, tu n'as point de querelle à me faire ; où étais-tu donc, quand ils se sont partagé la terre ? — J'étais près de toi, dit le poëte.

Mon œil était perdu dans ta contemplation, et mon oreille dans ta céleste harmonie ; excuse la créature qui, éblouie par ta clarté, a perdu sa part de la terre.

Que faire ? dit le dieu ; le monde est partagé : la moisson, la chasse, le négoce, tout cela n'est plus à moi ; veux-tu vivre avec moi dans le ciel ? Quand tu voudras y monter, il te sera ouvert.

Il y a d'autres poésies de Schiller, qui, sans exprimer des sentiments personnels, ont aussi beaucoup de charme et de grâce. C'était alors la mode en Allemagne de composer des romances et des ballades sur des aventures merveilleuses ou chevaleresques. Bürger avait le premier donné la vogue à ce genre, qui a quelque parenté avec la poésie telle qu'elle naquit en Europe avant l'imitation des anciens, et trouve un garant de succès dans les penchants populaires. Goëthe a fait aussi plusieurs romances célèbres. L'Angleterre et la France ne sont pas restées en arrière ; et, avant même que la romance fût devenue aussi universelle, nous en avions de fort jolies de Montcrif et de Florian. Schiller réussit aussi dans cette espèce de composition : *le Plongeur, le comte Eberhard de Wurtemberg, le Gant, la Forge, l'Anneau de Polycrate, le Combat avec le dragon,*

le comte de Habsbourg, sont des récits simples et faciles, cependant revêtus de couleurs poétiques. Nous allons traduire *le Plongeur* pour donner une idée de la manière de Schiller.

LE PLONGEUR.

Chevalier ou vassal, qui voudra plonger dans ce gouffre? J'y ai jeté une coupe d'or; le noir abîme l'a engloutie : qui pourra la rapporter, pourra la garder, je la lui donne.

Ainsi parla le roi; et du haut d'un rocher rude et escarpé, il avait déjà lancé la coupe au milieu de la mer profonde dans le gouffre de Charybde : qui donc aura assez de cœur, je le répète, pour plonger dans cet abîme?

Et, autour de lui, les chevaliers et les vassaux ont entendu, mais se taisent. Ils regardent les flots indomptables; aucun ne veut gagner la coupe; et le roi répéta pour la troisième fois : Personne n'ose-t-il s'y plonger?

Cependant tous demeuraient muets comme auparavant; mais un écuyer, d'un air doux et résolu, sort de la bande tremblante des vassaux; il ôte sa ceinture, il jette son manteau. Tous les hommes et toutes les femmes regardent le brave jeune homme avec admiration.

Et, comme il s'avance sur la pointe du rocher et qu'il regarde l'abîme, les flots qui s'y étaient engouffrés sont revomis avec fracas par Charybde, et avec le bruit d'un tonnerre lointain s'élancent écumants hors de la grotte obscure.

Et l'onde bouillonne, se gonfle, se brise et retentit, comme si elle était travaillée par le feu. Une poussière d'écume est lancée jusqu'au ciel; et la vague succède à la vague sans intervalle, sans que le gouffre se vide ou s'épuise, comme si de la mer naissait une mer nouvelle.

Enfin, sa fougue impétueuse s'apaise, et, à travers la

blanche écume, la caverne montre son ouverture béante et sombre, comme si l'abîme sans fond eût pénétré jusqu'aux enfers. On entend ses aboiements et l'on voit le flot bouillonnant se retirer en tourbillons dans le gouffre.

Alors, aussitôt avant que le flot ne remonte, le jeune homme se recommande à Dieu, et..... un cri d'épouvante se fait entendre à la ronde... le tourbillon l'a déjà entraîné; la gueule du monstre se referme mystérieusement sur l'audacieux plongeur; on ne le voit plus.

Et tout devient tranquille à la surface de l'abîme. Seulement un sourd mugissement est entendu au fond des eaux. De bouche en bouche on répète d'une voix émue : — Adieu, jeune homme au noble cœur! — et le bruit devient de plus en plus sourd; et chaque instant d'attente accroît l'angoisse et la terreur.

Maintenant tu y jetterais ta couronne et tu dirais : Celui qui rapportera cette couronne pourra la garder et devenir roi, je ne serais point tenté de cette précieuse récompense. Ce que le gouffre a englouti ne reparaît plus dans l'heureux séjour des vivants.

Combien de navires, saisis par le tourbillon, ont été engouffrés dans l'abîme, et il n'a rejeté que les mâts et les vergues brisés. — Et le bruit de la vague devient de plus en plus retentissant et il semble se rapprocher de plus en plus.

Et l'onde bouillonne, se gonfle, se brise et retentit comme si elle était travaillée par le feu. Une poussière d'écume est lancée jusqu'au ciel : la vague succède à la vague sans intervalle, et, avec le bruit d'un tonnerre lointain, s'élance en rugissant hors de la grotte obscure.

Et voici! sur la sombre surface des flots, on aperçoit des bras nus et de blanches épaules éclatantes comme la couleur du cygne. Et il lutte avec force et persévérance; et il tient, de sa main gauche, la coupe qu'il élève en faisant des signes de joie.

Et sa poitrine haletante respire l'air à longs traits, et il

salue la lumière du ciel. De l'un à l'autre courent ces paroles de joie : il est vivant ; l'abîme ne l'a point englouti. Le brave s'est tiré vivant du tombeau et du gouffre dévorant.

Et il arrive : la foule joyeuse l'entoure ; il tombe aux pieds du roi, et, s'agenouillant, lui présente la coupe. Le roi fait signe à son aimable fille ; elle remplit la coupe jusqu'aux bords d'un vin généreux, et le jeune homme s'adresse ainsi au roi :

Vive le roi ! Quelle joie pour moi de respirer à la douce clarté du jour ! Que tout est terrible là-bas ! Ah ! que l'homme n'essaye plus de tenter les dieux ! Que jamais, jamais il ne songe à observer ce qu'ils ont caché dans l'horreur des ténèbres.

Avec la rapidité de l'éclair je fus entraîné dans l'ouverture de la caverne. Un courant terrible et impétueux se saisit de moi, et la double force de deux torrents furieux, me faisant pirouetter comme la pierre lancée par la fronde, m'enfonçait sans que je pusse résister.

Alors le dieu que j'invoquai dans ce danger menaçant et terrible me montra une pointe de rocher qui s'avançait ; je la saisis d'un bras convulsif et j'échappai à la mort. Et la coupe était là sur des branches de corail qui l'avaient retenue au-dessus de l'abîme.

Car au-dessous de moi on voyait comme une sorte de transparence rougeâtre ; et, quoique mon oreille ne pût rien entendre dans l'éternel silence de l'abîme, mon œil distinguait avec effroi des salamandres, des reptiles et des dragons qui s'agitaient avec un mouvement terrible et infernal.

Là, fourmillaient et s'agitaient pêle-mêle des amas dégoûtants de raies épineuses, de chiens marins, de terribles et monstrueux esturgeons ; et l'effroyable requin, cette hyène des mers, faisait entendre l'horrible grincement de ses dents.

Et j'étais là suspendu ; et j'avais la triste certitude d'être éloigné de tout secours humain. J'étais la seule âme vi-

vante parmi ces difformes objets; seul dans une épouvantable solitude, bien loin au-dessous de la société humaine, dans un lugubre désert, au milieu des monstres de la mer.

Et je frissonnais en les voyant approcher de moi; il me semblait qu'ils allaient me dévorer; dans ma frayeur, je quittai la branche de corail où j'étais cramponné. Le tourbillon m'entraîna tout à coup dans sa course rapide; mais ce fut mon salut, car il me ramena au-dessus de l'abîme.

Le roi montra un instant de surprise et dit : la coupe est à toi, et je te destine aussi cet anneau orné d'un diamant précieux, si tu essayes encore une fois de m'aller chercher des nouvelles de ce qui se passe là-bas dans les profondeurs de la mer.

Sa fille l'écoutait avec une tendre émotion, et, d'une bouche caressante, elle le supplia en ces termes : Cessez, mon père, ce jeu cruel; il vous a obéi comme personne n'eût pu vous obéir : et si vous ne pouvez pas mettre un frein aux caprices de votre volonté, que les chevaliers fassent honte au jeune vassal.

Le roi saisit promptement la coupe et la rejette dans le gouffre : si tu me rapportes encore une fois la coupe, tu deviendras un noble chevalier et tu pourras prendre dans tes bras comme épouse celle qui te montre un si tendre intérêt.

Ces mots impriment à son âme une céleste ardeur. Ses yeux étincellent d'audace. Il voit rougir ce charmant visage. Il voit la princesse pâlir et s'évanouir. Il veut conquérir une si précieuse récompense. Il se précipite au risque de la vie.

On entend le rugissement de la vague qui s'enfonce, puis on la voit reparaître; elle est annoncée par un bruit de tonnerre; elle se replonge encore dans le gouffre : l'onde remonte, remonte encore : elle rugit à sa surface, elle rugit encore dans l'abîme. Jamais elle ne ramène le jeune plongeur.

Après douze années d'intervalle, Schiller rentra enfin dans la carrière du théâtre; mais il y reparut bien différent de ce qu'il était lors de ses premiers essais. Tout en lui avait changé, hormis cette âme noble et poétique qui s'était trompée de route en entrant dans la carrière. Ses idées sur les arts et leurs principes n'étaient plus les mêmes. Il avait profondément étudié les modèles; il avait appris à observer de sang-froid les hommes et la société; il avait appris à connaître les temps passés, à les comparer avec le temps présent. Il avait de plus en plus ennobli et purifié le monde poétique où vivait son imagination; et ce qui, pour un caractère aussi sincère que le sien, était la circonstance principale, il était dans une toute autre direction morale.

L'école de Diderot et de Lessing, et cette prétention de copier la nature qui n'avait conduit qu'à l'affectation, avaient, depuis les dernières tragédies de Schiller, cessé de régner en Allemagne. Les conséquences de la philosophie de Kant, l'influence de Goëthe, les ouvrages de critique de A.-W. Schlegel, si remarquables par l'érudition, la sagacité et l'esprit, s'ils n'avaient point changé le goût encore subsistant du public d'Allemagne pour le drame déclamatoire et sentimental, avaient du moins fait une révolution dans les idées des hommes éclairés.

Mais, en détrônant le faux goût, les critiques n'avaient pas fait que la littérature allemande eût une direction déterminée; il n'en était pas en Allemagne comme ailleurs, où de certaines habitudes, consacrées par le succès, servaient de guide et d'inspiration aux écrivains, de point de comparaison au public. L'arbitraire et l'incertitude dans les formes, et même dans le caractère, des œuvres littéraires étaient des circonstances particulières aux Allemands. Chez d'autres peuples, les lettres ont été le produit spontané des mœurs et de la civilisation. Lors même qu'elles ont pris pour modèle et pour inspiration les monuments de l'antiquité, cette

imitation n'a pas été une affaire de choix : elle a eu lieu pour ainsi dire instinctivement ; ce qu'on a emprunté à l'antiquité s'est fondu et mêlé intimement avec le développement naturel des lumières et de la littérature ; il en est résulté un caractère national, bien que des éléments étrangers aient été admis. Lorsque les critiques se sont mis à discuter sur le mérite des œuvres de l'imagination, ils ont trouvé des habitudes fortement prises ; ils ont raisonné eux-mêmes dans cette hypothèse, sous l'influence de la littérature où ils vivaient, et qu'il ne dépendait point d'eux de changer.

L'Allemagne a marché d'un pas plus tardif ; elle a eu, comme toutes les autres nations de l'Europe, ses poëtes gothiques. Au moment où les langues étaient encore un instrument imparfait et insuffisant, elle avait les Minnesingèr et les Niebelung, comme nous, les troubadours et les poëmes de chevalerie ; mais ce germe était demeuré plus stérile encore qu'en France, et avait disparu sous l'invasion de l'antiquité.

Au commencement du dix-huitième siècle, l'Allemagne était encore barbare en comparaison des autres pays de l'Europe. Les lettres suivent le même cours que les mœurs et en sont le témoignage. Nous rappellerons encore ici les récits de la Margrave. Qui croirait que cette cour de Prusse, qu'elle et Voltaire nous représentent comme si grossière, était contemporaine de Louis XIV et de la reine Anne ? De telles mœurs n'empêchaient point l'Allemagne de compter des philosophes distingués et des savants remplis d'érudition ; ils vivaient avec leurs livres, avaient pour public quel ques hommes épars sur la surface de l'Europe, communiquaient avec eux en latin et n'avaient nul rapport avec la société allemande. Les lettres et la poésie, ces nobles fleurs de la civilisation, sont la jouissance des classes oisives et relevées. Les princes et leur noblesse étaient alors en Allemagne placés de manière à sentir le charme de la littérature, mais, loin de chercher dans une telle situation les plaisirs

délicats de l'esprit, ils chassaient et s'enivraient lorsqu'ils ne faisaient pas la guerre.

Ce n'était pas ainsi qu'en d'autres climats, les lettres à leur berceau, avaient été accueillies, lorsqu'elles avaient pris leur premier essor, toutes charmantes de naïveté; lorsqu'elles n'étaient encore que d'involontaires inspirations. Le sourire des princes et la familiarité des grands les avaient encouragées. Elles s'étaient embellies de l'élégance des cours; car elles n'aimaient point à se mêler aux soins vulgaires, ni aux grossiers plaisirs. Le luxe et le loisir étaient leur patrie. Ne sont-elles pas elles-mêmes le plus beau luxe de l'homme? L'Arioste et le Tasse vécurent à la cour de Ferrare; les Médicis s'entourèrent des hommes les plus savants et plus aimables de leur temps. François Ier protégeait Marot et Rabelais; la reine Élisabeth se plaisait aux drames de Shakspeare.

Telle n'a point été l'origine de la littérature allemande; pour ne parler ici que de l'art dramatique, en 1720, l'Allemagne était à peu près au même point que la France au temps de Jodelle. On avait bien traduit quelques tragédies de Sénèque; on avait transporté en Allemagne *le Cid* et plusieurs pièces françaises; mais il n'y avait point de théâtre, point d'auteurs dramatiques. Au milieu des succès de tous les peuples voisins, on n'était point dans la barbarie du quinzième siècle; il y avait du savoir, mais une complète stérilité. Ce fut en 1727 qu'un théâtre régulier s'établit pour la première fois à Leipsick; Gottsched y fit représenter une foule de tragédies traduites du français à commencer par le *Régulus* de Pradon. C'est cette lourde imitation, ce sont ces mauvaises traductions d'un théâtre étranger aux mœurs allemandes, qui excitèrent un juste soulèvement, et qui firent place à l'admiration exclusive de Shakspeare et à la tragédie bourgeoise.

L'Allemagne se trouvait donc dans cette singulière position d'avoir à choisir une littérature en pleine connais-

sance de cause. D'ordinaire la critique vient après les chefs-d'œuvre; cette fois la littérature était fille de la critique. Elle devenait une œuvre du savoir et de l'esprit; il lui fallait renoncer à cette impulsion involontaire, à cette absence de calcul, qui ont un charme si puissant. Tout, chez les écrivains, devenait, du moins quant aux formes extérieures, une affaire de discernement, et l'on ne pouvait guère trouver sans avoir cherché.

Il est difficile d'inventer, lorsqu'on a devant soi des modèles. Deux routes diverses s'offraient surtout à l'imitation des Allemands : l'art dramatique en France et l'art dramatique en Angleterre avaient été successivement proposés comme guides.

Le théâtre anglais a pris son origine dans les mœurs et dans les goûts propres aux nations modernes de l'Europe. Il se rattache immédiatement à la direction que semblaient devoir prendre les lettres, si les chefs-d'œuvre de l'antiquité n'étaient pas venus se présenter à l'admiration des hommes éclairés. Il est né sur le sol naturel, et y a jeté de profondes racines.

La tragédie antique avait commencé par être une hymne aux dieux; l'emploi du chœur, qui, sous tant de rapports, a déterminé son caractère, est demeuré comme témoin de cette origine simple et solennelle.

Les peuples gothiques, grands amateurs de récits, voulurent, par un penchant naturel, en voir la représentation simulée; ils dialoguèrent les merveilleuses aventures qui charmaient leurs loisirs. Lors même qu'ils cherchaient à mêler ce plaisir aux célébrations religieuses, il se trouvaient conduits encore à donner au drame une certaine étendue; car la Religion consistait pour eux en deux longs récits consacrés. Ce fut sous cet aspect que l'art dramatique se présenta à Shakspeare : toutes ses pièces se rattachent à des chroniques, à des fabliaux, à des nouvelles, à l'histoire elle-même. Ce sont des narrations en action.

De cette diversité d'origine devaient naître deux arts dramatiques tout différents. L'un avait pour but de peindre une situation unique, un seul fait divinisé, transporté dans la région poétique. C'était la poésie lyrique, qui descendait de sa haute sphère pour s'adapter au dialogue et à la représentation; c'étaient des souvenirs consacrés par le culte des peuples, et que l'épopée toute naïve qu'elle avait été, avait déjà élevés au-dessus du récit vulgaire. En outre le paganisme et sa morale se retrouvaient là tout entiers. La fatalité des anciens, cette action immédiate des dieux sur l'homme, faisait reposer l'intérêt dramatique sur l'obéissance de la volonté humaine à la destinée. Ce n'était pas de la lutte des passions contre la raison, contre la règle morale, qu'il s'agissait. Conséquemment il n'y avait pas à rechercher les discordes intérieures du cœur, ses incertitudes, ses inconséquences, ses faiblesses; il n'était nul besoin d'en développer les replis. Les personnages étaient fortement caractérisés par de certaines apparences extérieures. Pareils aux statues antiques, ils étaient, pour ainsi dire, des types donnés par la tradition, dont la forme et la physionomie étaient consacrées, devaient être respectées, et pouvaient être embellies, mais jamais changées. La présence du chœur était encore une garantie contre les détails et contre l'anatomie intérieure de l'âme humaine. De cette espèce de publicité, officiellement admise dans la représentation elle-même, résultait pour le poëte la nécessité de ne pas s'introduire dans l'intimité individuelle du cœur humain, de ne lui donner que des motifs simples, larges facilement sentis par l'impression générale; des motifs que cette opinion de tous, d'où le chœur était chargé de jouer le rôle, pût facilement déduire des règles morales.

Tout devait donc conduire la tragédie antique à rechercher sa beauté, comme tous les autres arts de la Grèce, dans la parfaite harmonie de l'ensemble, dans la proportion des parties, dans la simplicité des formes. Les hommes,

dans cette société, avaient entre eux des relations qui formèrent le caractère spécial de la civilisation grecque et romaine. Toutes les existences individuelles se trouvaient presque confondues dans l'existence commune de la société. Tout était acte public. La liberté, c'était la participation aux affaires de l'État; la religion n'était qu'un culte public. La maison et la famille n'étaient point le séjour du citoyen : il habitait la place publique. Le gouvernement se traitait sous les yeux du peuple. La philosophie était professée à de nombreux disciples. Les divertissements étaient de populaires solennités. Les arts n'ornaient que des édifices ouverts à tous les regards. Les professions serviles et domestiques étaient confiées à des esclaves.

Par cette vie commune, il devait arriver que les impressions de chacun, éprouvées devant tous les autres, communiquées sur-le-champ, modifiées par les impressions d'autrui, devenaient une impression générale. C'est ce qui donnait à tous les résultats d'un tel mode de civilisation quelque chose de simple, d'harmonieux et d'accessible, dès le premier coup d'œil, à l'intelligence de tous les hommes. La tragédie, la statue, le temple, la harangue, au lieu d'être la conception d'un seul individu, nous rappellent involontairement l'idée de tout un peuple, dont l'artiste a, si l'on peut s'exprimer ainsi, exécuté la pensée commune. Des œuvres qui portent ce caractère et qui sont le produit, non d'un homme, mais de la communication entre les hommes, ont nécessairement des formes plus arrêtées et plus certaines, des proportions mieux déterminées. Par là, elles deviennent plus imitables; on en peut déduire des règles de copie et d'analogie. Sans doute le génie se révèle en faisant partager ses sensations aux autres hommes; il est affecté assez vivement, et doué d'une assez grande force d'expression pour entraîner les autres à sa suite. Mais, lorsque c'est à sa source même, avant d'avoir enfanté, que l'harmonie s'est établie entre lui et ses semblables, ses

productions deviennent un type et un guide pour l'art lui-même.

Autre fut la civilisation moderne. Dès son berceau, elle nous montre l'homme grand par sa force individuelle. La liberté est moins une participation au pouvoir que la défense des droits privés. La guerre devient presque un combat d'homme à homme. La Religion est le rapport de chaque homme avec Dieu; la famille est une société; l'amour est une intimité des âmes, autant qu'un plaisir des sens. Les demeures isolées sont dispersées sur le territoire; le sentiment de la patrie ne se rapporte plus aux intérêts communs. A travers cette tendance règne la barbarie, qui s'oppose à toutes communications faciles, à toute mise en commun des idées et des sentiments.

Là se trouve la différence fondamentale de ce qu'on a appelé la littérature classique et la littérature romantique. Historiquement, elles ont eu une source entièrement diverse; chacune est partie d'un principe opposé, qui n'est exclusif dans aucun des deux, car cela serait absurde; mais, dans chacune d'elles, c'est un de ces principes qui a prédominé. L'une, vraie, d'une vérité générale, à la portée de tous, tirant son pouvoir d'un caractère social et communicable; l'autre, pénétrant plus profondément dans la nature individuelle, et la représentant plus entièrement, mais sujette par là à ne point se mettre en harmonie complète avec tous, et surtout ne pouvant jamais servir de type; n'étant point, de sa nature, imitable dans ses formes et ses procédés. Sans doute, les génies supérieurs qui suivent ces deux routes se rencontrent en ce point qu'ils entraînent tout après eux, et qu'ils imposent leurs impressions à tous les hommes. Mais ceux qui appartiennent à la litttérature non classique restent admirables, sans pouvoir être imités. On peut s'inspirer du Dante ou de Shakspeare, comme d'une belle production de la nature; mais il serait puéril de les traiter en classiques, et de vouloir les copier. L'imagination

s'étonne et s'émeut d'une vieille cathédrale gothique. Tant de hardiesse et de variété donne une grande et merveilleuse opinion des hommes qui concevaient et exécutaient de telles idées; mais ce serait ne pas sentir ce genre de beauté, que de vouloir en déduire un système et des règles d'architecture.

Lorsque les chefs-d'œuvre de l'antiquité commencèrent à être reconnus des peuples modernes, il ne faut donc pas s'étonner qu'ils y aient excité un tel enthousiasme et exercé une telle influence. Ils appartenaient à d'autres mœurs, à un autre ordre de sentiments et d'idées : on ne peut le nier; mais ils étaient en accord avec les sentiments naturels et universels; leur charme saisissait tout d'abord; ils apparaissaient comme un guide assuré au milieu des embarras et de l'incertitude de l'esprit humain, qui ne s'était pas encore frayé sa route, qui était livré à toute la diversité des impulsions individuelles. On les copia d'abord presque sans les comprendre. On s'efforçait bizarrement de faire accorder les règles qu'on en avait tirées avec des habitudes fort différentes, avec des besoins populaires, avec une toute autre société.

L'art dramatique en France présente, dans ses essais, cette espèce de lutte pédantesque de la forme contre le fond. Mais enfin il arriva que la nation la plus sociable de l'Europe, celle où les communications sont le plus faciles, où les hommes vivent et pensent le plus ensemble, se rapprocha tout naturellement davantage de la littérature classique, ou pour mieux dire se fit une littérature classique non pas copiée, mais sortie des circonstances où elle se trouvait. Des conditions analogues conduisirent à des résultats analogues.

Ainsi la tragédie française, n'ayant plus à représenter un récit, vit se restreindre ses proportions. Elle se renferma dans la peinture d'une situation et des passions qui s'y rapportent. Tout fut dirigé en ce sens, tout fut destiné à

accroître l'impression qui devait résulter du but unique. — « Quand une fois le poignard est dans la plaie, disait Voltaire, enfoncez-le, retournez-le, ne le lâchez plus. » — L'unité de style, l'unité de temps, l'unité de lieu contribuent évidemment à produire un effet de ce genre. La peinture des caractères individuels avec toutes leurs diversités, avec toutes leurs contradictions, s'accorde bien avec la représentation d'un récit; elle troublerait l'effet que doit produire le développement d'une situation unique. Les angoisses du cœur, l'éloquence impétueuse des passions ne sont pas tout l'homme, il est vrai; mais nous sommes toujours condamnés à envisager les objets sous l'empire d'une disposition principale; leur vérité entière et absolue nous échappe. C'est donc être vrai, c'est retracer ce que nous éprouvons, que d'écarter ce qui existe, sans doute, mais que nous ne voyons pas au moment où une impression vive s'est emparée de nous. Alors les circonstances accessoires disparaissent à nos yeux, ou nous choquent lorsqu'elles viennent se mêler avec l'impression principale, et qu'elles ne sont pas en harmonie avec elle. D'ailleurs, pour renfermer le drame dans les limites empruntées à l'art des Grecs, il fallait attribuer aux passions une extrême influence, et les montrer comme pouvant agir sur la raison et la volonté, presque comme la fatalité antique.

Mais lorsque l'intérêt ne consiste pas dans une situation seulement, quand il embrasse la vie humaine, quand la représentation doit nous rendre le charme des récits, et se prêter ainsi aux inflexions, aux sinuosités que suit le cours des événements, alors nous exigeons autre chose. Les caractères se développent, non plus relativement à une simple situation, mais relativement à l'ensemble de toute la conduite. Les situations se succèdent; les personnages se multiplient sur la scène; le langage, pour atteindre tous les effets, doit se plier à tous les tons. L'unité dramatique prend plus de largeur. Elle ne doit pas cependant dispa-

raître; et de même que la vie d'un homme, de même qu'une époque historique, de même qu'un récit, laissent toujours dans l'esprit une impression unique, se montrent sous une certaine couleur totale, amènent à quelque conclusion morale plus ou moins vaste : de même l'auteur dramatique ne doit pas errer au hasard dans l'imitation détaillée de la vérité; il doit, comme la destinée, tenir les fils de l'action qu'il nous fait voir; il doit, comme l'historien, présenter les événements, partant des causes et arrivant aux effets. Tel est le génie de Shakspeare; telle est l'espèce d'unité qui noue si fortement la trame de chacune de ses pièces.

En cela, comme en toute choses, en se plaçant aux deux extrémités on reconnaît deux principes différents et presque contradictoires; cependant on ne peut obéir complétement à l'un des deux et négliger l'autre. La conséquence pratique à en tirer, c'est que lorsqu'on veut représenter les caractères dans leur ensemble, lorsqu'on veut donner au drame la couleur et l'intérêt de l'histoire, sa marche, ses formes, son langage, ne peuvent pas être les mêmes que lorsque la tragédie n'a d'autre destination que d'approfondir une situation et de développer la passion qu'elle excite. Notre tragédie française se trouve à l'étroit, elle accumule les impossibilités, son ton est factice, dès qu'elle veut parcourir la carrière du récit et de l'histoire. Au contraire, elle est complète, harmonieuse, vraie, pénétrante, quand elle met le cœur humain aux prises avec un seul événement. Et si par hasard les esprits habitués depuis trente ans aux grands spectacles historiques de notre siècle se sentaient avides de retrouver sur le théâtre des émotions du même genre, alors il pourrait arriver, ou qu'un homme de talent fût entraîné par son inspiration à mettre la tragédie en rapport avec les idées du temps, ou bien que peu à peu les formes dramatiques se modifiassent de manière à remplir leur nouvelle vocation.

C'est précisément ce que Schiller pensa, c'est ce qu'il a

exprimé dans la préface de *Wallenstein*, dont nous copions à peu près ici les propres paroles. Il voulut que la tragédie ne fût pas indigne *des hautes destinées du temps* où il vivait. Il avait un goût vif pour l'histoire; il était particulièrement doué du talent d'observer finement les hommes; ce fut sous cet aspect qu'il envisagea le drame, et c'est le genre de beauté qu'il y sut répandre.

Il avait depuis longtemps choisi le sujet de Wallenstein; il y travailla avec cette conscience qu'il mettait à tout: méditant beaucoup, selon sa coutume, et roulant son sujet dans sa tête pendant longtemps avant de mettre la main à la plume: — « J'éprouve, écrivait-il à un ami, une véritable « angoisse quand je pense à ma tragédie de *Wallenstein*. « Si je veux continuer mon travail, il me faudra y con- « sacrer au moins sept ou huit mois d'une vie que j'ai de « fortes raisons pour ne pas prodiguer, et le résultat ne « sera peut-être qu'une pièce manquée. Mes premières « compositions dramatiques ne sont pas faites pour m'in- « spirer du courage. J'entre dans une carrière qui m'est « inconnue, ou du moins dans laquelle je ne me suis point « encore essayé, car depuis trois ou quatre ans j'ai adopté « un système tout nouveau. »

C'était sans doute en écrivant l'histoire de la guerre de Trente ans que Schiller avait conçu le dessein de la tragédie de *Wallenstein*. Mais il se livra à bien plus d'érudition et d'étude qu'il n'avait fait d'abord, et sa tragédie est plus historique que son récit; il se transporta dans le temps qu'il voulait peindre, et en rechercha toutes les couleurs. Il ne pensait plus que l'art fût une copie de la nature; cependant il n'en sentait que mieux la nécessité de l'observer. C'est en l'étudiant que l'artiste donne du corps et de l'ensemble à ses inspirations; sans cela, elles resteraient vagues et ne pourraient être communiquées aux autres hommes. Il faut qu'il les force à voir les objets comme il les voit lui-même: ainsi il doit comparer sans cesse la sen-

sation qu'il éprouve avec l'objet qui la produit, et les contrôler l'un par l'autre. On finit ainsi par donner à sa conception toute la vérité possible. Un peintre disait en parlant de ses modèles : — « Je les regarde jusqu'à ce que je les voie tels « que je les veux. » — C'est cette action réciproque de l'imagination et de l'observation, la manière dont elles se modifient l'une l'autre, jusqu'à ce qu'enfin elles se confondent, qui semblent constituer les véritables études de l'art. C'est par là, c'est par un travail sincère et assidu, que les ouvrages de l'esprit acquièrent de la substance et de la vie.

On aurait peine à croire jusqu'à quel point Schiller, qui autrefois avait envisagé l'art dramatique sous un rapport bien différent, poussait maintenant le scrupule des recherches et de l'érudition. Par exemple, il avait voulu conserver à son Wallenstein le caractère superstitieux et la manie d'astrologie ; mais ne voulant point parler de ce qu'il ne savait pas, ne croyant pas qu'il suffît de faire proférer à Wallenstein quelques phrases vagues sur les astres et l'influence des planètes, il se mit à étudier les vieux livres d'astrologie judiciaire, et en vint au point qu'il aurait pu très-bien tirer un horoscope.

Mais quelque amour que Schiller eût pour Shakspeare, quelque éloignement qu'il se fût imposé pour nos tragiques français, il ne put, comme on le conçoit bien, échapper à l'influence de son temps, ni se conformer à Shakspeare comme à un modèle classique. *Wallenstein* a bien peu de rapport avec les tragédies anglaises. Certes, ce n'est pas Shakspeare qui eût été réduit à faire trois parts différentes de son sujet, sans pouvoir les comprendre dans un cadre vaste et unique. Supposez Shakspeare ayant à représenter cette époque historique. Au milieu des mœurs grossières de son temps, avec un langage qui n'avait point encore reçu l'empreinte des classifications de la société, rien ne l'eût empêché de peindre à grands traits toute cette armée de Wallenstein ; quelques scènes éparses nous auraient pré-

senté le caractère des soldats; la corruption des généraux et leurs intrigues auraient été indiquées tout au travers d'une série d'événements qui n'auraient pas cessé de suivre leur cours; le caractère de Wallenstein, tracé avec tout autant de vérité, mais avec moins de discours, n'aurait rien perdu de sa grandeur par des dissertations sur lui-même.

Au lieu de cela, tout, dans Schiller, montre bien l'homme d'esprit et de sagacité qui a embrassé l'étendue de son sujet, qui s'y est affectionné, qui veut que le spectateur n'en perde rien ; mais cette vue fine et profonde du temps où se passe l'action, mais la connaissance intime du cœur humain ne pouvaient pas être chez lui quelque chose d'instinctif, comme deux cents ans avant chez Shakspeare. Schiller savait toujours ce qu'il faisait et pourquoi il le faisait; il atteignait le but, mais il l'avait cherché. En outre, les formes dramatiques qu'il adoptait, il avait à les choisir; elles ne lui étaient pas données par l'habitude et la tradition ; il ne pouvait pas non plus s'écarter trop sensiblement de cette unité de style, qui tient à nos mœurs et à l'état même du langage.

Schiller composa donc son poëme dramatique de *Wallenstein* de trois parties successives et différentes. La première est un prologue sans action et sans dénoûment, mais le tableau le plus vrai, le plus spirituel, le plus animé de la vie et du caractère du soldat, tel que l'avaient fait seize ans de guerre. Tout y retrace l'époque qu'il voulait peindre, tout y est fidèle au costume du temps ; et cependant tout y est profond et général, tout y porte ce caractère de vérité perpétuelle et universelle, qui fait le charme de l'art dramatique. Qui de nous, au milieu des grandes guerres qui ont si longtemps agité l'Europe, n'a pas été à portée d'apercevoir, plus ou moins, ces mœurs des camps que Schiller a retracées et ne lui sait pas gré d'en avoir si bien démêlé le caractère? L'attrait d'une vie indépendante, aventureuse, imprévoyante, animée par l'émotion du danger,

séduisante par la paresse; cette confiance en sa force; les liens de la discipline mis à la place de toute loi, le dévouement à ses chefs à la place de toute morale, avaient déjà été entrevus par Schiller; et il avait voulu faussement s'en servir pour relever le tableau de sa troupe de *Brigands*. Ici, il était dans la vérité, et dans la vérité grande et noble.

Choisissant une couleur conforme à son sujet, Schiller quitta le vers iambe de la tragédie allemande, et écrivit *le Camp de Wallenstein* en vers rimés, de la même mesure que les vieilles comédies allemandes de Hans Sach, ce cordonnier qui, au seizième siècle, avait eu un succès populaire dont la trace n'était pas effacée. Schiller en demande la permission au public dans une préface en vers et saisit même cette occasion d'énoncer quelles sont ses idées sur l'imitation. Ce passage mérite d'autant plus d'être remarqué, qu'il s'agit d'un ouvrage où l'on pourrait croire que Schiller a voulu copier exactement la nature.

Il passe pour constant que le sermon du capucin n'est pas de Schiller, mais de Goëthe, qui se plut à imiter plaisamment les sermons populaires de cette époque. On dit qu'il n'eut presque autre chose à faire que de rimer ceux d'un moine nommé Santa-Clara, dont quelques fragments ont été conservés. Nous en avons en français qui sont tout à fait dans ce goût, et Henri Étienne en a, en bon huguenot, longuement plaisanté dans l'*Apologie d'Hérodote*. L'imitation de Goëthe est plus gaie et se trouve là dans sa vraie place, au milieu du désordre d'un camp.

Les *Piccolomini*, qui n'ont encore ni action ni dénoûment, sont de même consacrés à ce besoin que Schiller avait de peindre le caractère des personnages et le théâtre des événements. La connaissance du cœur humain ne se montre pas moins et n'a pas moins de vivacité dans le portrait des généraux que dans le tableau des soldats. Là, on aperçoit plus de prévoyance, plus de calcul des intérêts

personnels, mais se mêlant toujours au goût du danger, à la fierté du courage et surtout à l'impatience de toute règle légale. Ce qui est le mieux saisi, c'est ce mélange de bravoure et d'orgueil avec une faiblesse et une pauvreté de caractère qu'ont produites le manque de lumières, l'habitude de la subordination et le respect du succès. Mais ici se trouve une circonstance capitale, c'est que cette armée de Wallenstein n'appartient pas à une patrie; l'honneur national est un ressort qui n'agit point sur le cœur de ses généraux.

L'avant-scène ainsi préparée, on arrive à l'action principale, déjà familiarisé avec les personnages et les circonstances. Alors la tragédie ne diffère pas sensiblement dans sa forme extérieure de la tragédie française, mais elle s'en éloigne beaucoup dans son esprit; car tout s'y rapporte à la peinture des caractères. Les situations éminemment dramatiques qui excitent une si profonde émotion se rencontrent dans le cours des événements, mais ne sont pas le nœud du drame.

Cet ensemble des trois pièces de théâtre qui forment le poëme de *Wallenstein*, a un intérêt progressif d'un tout autre genre que nos tragédies, mais qui a aussi son charme et son pouvoir. On voit se dérouler peu à peu des événements naturels dont on reconnaît les causes, dont on prévoit les résultats. Le propre du talent dramatique, c'est de créer des personnages, de les rendre vivants, de faire qu'ils deviennent de la connaissance du spectateur : nul poëte n'a eu plus ce talent que Schiller ? Il n'est pas, dans ce drame, un rôle grand ou petit qui n'ait le cachet de la vie et qu'on ne voie parler et agir comme un être réel dont on garde le souvenir. Malgré la teinte historique, une sorte de fatalité préside, comme une constellation funeste, à la succession des événements, et répand dans l'âme, dès l'abord, cette tristesse de pressentiment, condition essentielle de la tragédie. Ce n'est pas la fatalité

de la tragédie grecque, imposée par la volonté des dieux ; ce n'est pas la fatalité des tragédies de Racine, fondée sur le trouble des passions et la faiblesse de la volonté ; Schiller a voulu laisser le libre arbitre de l'homme dans toute sa plénitude, et il s'en faisait même un scrupule de morale ; mais de l'ensemble et du cours des circonstances, de la connaissance des caractères résulte une sombre prévoyance de l'événement. La mort de Max vient surtout jeter dans l'âme de Wallenstein et du spectateur un découragement lugubre, qui donne à toute la dernière partie du poëme une couleur de deuil. Les personnages vulgaires continuent à espérer et à agir ; l'auteur et le héros les laissent faire ; mais au fond de l'âme règne déjà une résignation secrète au mauvais destin.

C'est une belle idée, et qui était bien de l'âme de Schiller, de ne nous montrer d'autre punition de l'ignoble trahison d'Octavio que la récompense qu'il en reçoit. Lorsque cet homme, après avoir trompé son ami, après avoir préparé sa perte, reçoit près de son corps sanglant la lettre où l'empereur lui donne le titre de prince, rien que ces mots : *au prince Piccolomini*, sont une vengeance hautaine de la vertu et de la probité. Dans la pièce, c'est un honnête homme, Gordon, qui remet la lettre à Octavio, en lisant tout haut l'adresse. Ifland, qui jouait Octavio avec beaucoup de talent et qui voulait relever son rôle, prenait la lettre, et c'était lui qui, avec un profond sentiment de honte, disait : *au prince Piccolomini*.

Rien ne peut mieux faire distinguer la différence de la tragédie où l'intérêt se fonde sur une situation, et de la tragédie où l'intérêt résulte de la peinture des caractères, que la tentative qui a été faite, il y a quelques années, par un homme de beaucoup d'esprit. M. Constant a fait une tragédie de *Walstein*, qu'il n'a pas destinée au théâtre, mais que cependant il a rapprochée des formes et de la marche des tragédies françaises ; les plus grandes beautés de la tra-

gédie allemande s'y retrouvent reproduites en fort beaux vers. Mais M. Constant, respectant les habitudes de notre théâtre, a craint d'entrer dans la peinture des caractères ; à son grand regret, ce n'est pas à leur développement qu'il a attaché l'intérêt : ainsi il a cherché à donner de la rapidité à la marche de sa pièce ; il y a enfermé, autant qu'il l'a pu, le cercle des trois drames de Schiller. Alors le poëme, dépouillé de ce qui fait son caractère et sa substance, ne s'est pas trouvé assez riche de situations dramatiques enchaînées sans intervalle l'une avec l'autre ; avec trois pièces allemandes, il n'y a pas eu l'étoffe suffisante d'une tragédie française. Il appartenait à l'auteur d'avoir le courage d'exécuter ce qu'il avait si bien indiqué dans sa préface, où le théâtre allemand et le théâtre français sont caractérisés avec une sagacité, une grâce et une clarté, qu'en traitant le même sujet nous sommes loin d'avoir atteintes.

Après avoir admiré la grande vérité des peintures de Schiller, sa connaissance du cœur humain, son étude soigneuse de l'époque qu'il voulait représenter, il doit être permis de faire une remarque, qui n'est pas une critique, mais une juste représaille de ce que les Allemands, et Schiller tout le premier, ont dit du théâtre français ; c'est que vainement on a la prétention de ne pas porter l'empreinte de son temps ; on est condamné à en avoir la couleur, comme à en parler le langage : c'est même un signe de l'inspiration et du naturel. Le poëte peut se transporter avec mobilité dans le caractère des personnages, dans les circonstances d'un autre pays ou d'un autre siècle, mais il ne peut s'abdiquer lui-même. Il est le truchement entre ce qu'il veut peindre, et ceux à qui il s'adresse ; pour être entendu d'eux, il faut bien s'exprimer en leur langue.

Ainsi les critiques allemands sont, ainsi que nous, charmés de voir quelques vieux fabliaux nous représenter

Alexandre comme un roi féodal entouré de ses barons et son précepteur Aristote comme un docteur en médecine : ce leur est un témoignage naïf de l'impression du bon narrateur. Ils aiment à voir dans les vieux tableaux les héros de la fable ou les personnages de la Bible revêtus des costumes du temps. Où aurait-on pris, pour lors, une autre façon d'imaginer les temps passés ?

Chaque temps a ainsi sa naïveté. Elle consiste toujours à obéir à ses sentiments naturels. Racine recherche en conscience toutes les inspirations de cette Grèce qui le charmait ; les souvenirs de l'antiquité obtiennent tout son culte ; il se complaît aux noms poétiques des héros fabuleux, mais il ne peut dénaturer en lui-même la marche de ses idées et le cours de ses émotions. Il ne lui appartient point de deviner et de nous dire les émotions d'une femme que les dieux condamnent à un amour grossier et physique ; mais il nous dira les combats de « la pécheresse à qui la grâce a manqué. » Andromaque ne sera pas la concubine de son maître, parce que si l'érudition applaudissait ce trait de costume, le sentiment moral commencerait par s'en révolter. De même Schiller nous présentera Wallenstein plein de rêverie et d'examen, au risque de lui faire perdre quelque chose de la grandeur et de la force que nous lui supposons ; il nous rendra confidents de ses méditations et de ses incertitudes : le héros n'en ignorera aucune, et rien en lui ne se passera à son insu.

La peinture de l'amour est surtout la marque infaillible du temps où l'auteur écrivait. La plupart des sentiments naturels se trouvent dans des situations qui varient peu. L'amour des parents pour leurs enfants, l'amour filial, le dévouement de l'amitié, l'ardeur du courage se ressemblent dans tous les temps. Les relations de l'homme avec la femme varient complétement selon les mœurs ; on pourrait dire même qu'elles caractérisent les mœurs.

Tantôt la femme est renfermée en la maison. Son époux

est son maître; elle l'aime comme sa première esclave; elle est honorée d'être sa compagne. Le monde ne sait rien d'eux et à peine peut-on peindre ce sentiment renfermé dans le sanctuaire domestique. Si l'amour veut se montrer sur la scène, il faut y amener des courtisanes.

Tantôt la femme prend un caractère divin aux yeux de l'homme. Elle adoucit sa rudesse guerrière; elle aide de ses conseils cet esprit plus fait à agir qu'à penser; elle lui enseigne la délicatesse des sentiments et l'élégance des manières. Il la respecte, il l'adore. La religion chevaleresque de l'amour s'allie à la Religion.

En d'autres temps, lorsque l'homme a perdu cette rude écorce, lorsque son énergique indépendance s'est soumise à la puissance des rois, une part de ce pouvoir est exercée par les femmes. On cherche à leur plaire comme à son maître; on les courtise comme lui; on les séduit par un noble empressement, et on les éblouit par l'expression des sentiments passionnés.

Quand peu à peu on en est venu à se faire un jeu de les tromper, et que c'est pour elles un plaisir de se laisser tromper, alors le véritable amour, qui n'est plus pour rien dans cette relation, prend une autre couleur. Il s'élève au-dessus de la corruption commune, se trouve plus moral et plus pur que tout ce qui l'entoure; il s'enorgueillit et s'exalte; il échappe aux convenances sociales et les méprise. Tel Schiller a peint l'amour. Et certes Max et Thécla, tout charmants qu'ils sont, ne sont pas plus des amants contemporains de la guerre de Trente ans qu'Hippolyte et Aricie ne sont contemporains d'Hercule et de Thésée.

Ce fut vers la fin de 1798 que Schiller fit représenter, pour la première fois, *Wallenstein* sur le théâtre de Weimar. Goëthe avait créé ce théâtre et le dirigeait. Weimar, qui n'est qu'une petite ville de six mille habitants, était le séjour d'une cour où régnait le goût le plus vrai et le plus éclairé pour les lettres. Goëthe y jouissait de toute la fa-

veur du duc et de sa mère, princesse distinguée par les plus nobles qualités. Herder et Wieland étaient venus se fixer aussi à Weimar. A six lieues de là, et dans le même territoire, est Iéna, dont l'université jetait alors un grand éclat. Les affaires d'un petit État, gouverné d'une manière douce et paternelle par un souverain absolu, ne sont pas une grande occupation pour les esprits. L'Europe n'était pas encore ébranlée jusque dans ses fondements; les grandes puissances seules prenaient part à une guerre dont les envahissements n'avaient pas atteint le cœur de l'Allemagne.

On menait à la cour de Weimar une véritable vie de château, animée par l'amour des lettres et par la société des écrivains les plus distingués. Ils n'étaient point détournés de leurs travaux par le tourbillon bruyant d'une cour nombreuse et d'une grande ville, et trouvaient pour distraction une conversation remplie de bienveillance et dégagée des entraves de l'étiquette. Le théâtre n'avait point pour spectateurs cette foule orageuse, cet indomptable parterre des grande capitales, dont il était enivrant, mais hasardeux, de conquérir le suffrage et l'enthousiasme. C'était comme un théâtre de société, où les auteurs et les acteurs, assurés d'une disposition bienveillante, se livraient à leur talent et à leurs inspirations. Goëthe, avec la mobilité de son esprit, se plaisait à faire sur cette étroite scène les essais les plus variés. Tantôt il disposait la salle comme un théâtre antique : le chœur descendait dans l'orchestre, et l'on représentait quelque tragédie grecque littéralement traduite. D'autres fois, c'était une comédie de Térence, jouée avec les masques dont les anciens exemplaires nous ont laissé le dessin. Les traductions si fidèles que A. W. Schlegel venait de faire de Shakspeare paraissaient le lendemain d'une tragédie traduite du français. Les costumes étaient soignés avec une minutieuse érudition. Aucun des accessoires de la représentation n'était négligé.

Les acteurs recevaient avec docilité et empressement les conseils de leur illustre directeur. Placé sur un siége élevé qu'il s'était fait faire dans le parterre, Goëthe présidait à cet amusement littéraire, au milieu d'un public composé d'hommes instruits par les livres ou la conversation. Les acteurs les plus illustres tenaient à honneur de venir donner quelques représentations sur le théâtre de Weimar, et d'y obtenir des suffrages si flatteurs. On voit par le prologue de *Wallenstein* qu'Ifland avait même eu la pensée de s'y fixer.

On se figure facilement avec quels soins fut représentée cette pièce de Schiller, qui devait faire époque dans l'histoire du théâtre allemand. On rechercha quelles étaient les armes et les habillements des soldats de la guerre de Trente ans, quelles couleurs portait chaque chef. Les moindres rôles furent joués avec intelligence, et de manière à contribuer à l'effet général. Il paraît que *le Camp de Wallenstein*, ainsi produit sur la scène, était un des spectacles les plus curieux et les plus amusants. Lorsque dans les *Piccolomini*, au milieu du banquet des généraux, on portait la santé d'un des plus illustres guerriers de la guerre de Trente ans, du duc Bernard de Saxe-Weimar, il est aisé de se figurer quel succès ce tableau fidèle devait avoir sous les yeux d'un des arrière-neveux de ce grand capitaine.

Schiller tarda peu à venir se fixer à Weimar. Là, livré tout entier à l'art dramatique, auquel il s'était préparé par tant d'études et de méditations; au sein d'une famille dont il était aimé et respecté; rapproché de madame de Wollzogen, sa belle-sœur, dont l'âme élevée et l'esprit cultivé étaient dans une tendre harmonie avec toutes ses impressions; entouré des plus célèbres littérateurs de l'Allemagne, il se trouva plus heureux qu'il ne l'avait été de sa vie. On dit que sa liaison avec Goëthe était surtout un spectacle touchant. Schiller était d'un caractère inquiet,

irritable et maladif. Habituellement taciturne, il avait besoin d'un mouvement d'enthousiasme pour animer sa conversation. Dans les simples relations de société, il se montrait parfois exigeant et capricieux. Goëthe, qui lisait dans cette âme sincère et passionnée, avait pour lui les plus tendres ménagements. Il se plaisait à observer avec douceur et avec affection les mouvements de ce cœur si pur. Il aimait à en écarter le chagrin et les contrariétés, et avait pour lui ces soins qu'on pourrait prendre d'un enfant qu'on aime et qui plaît. Plus que personne il était sensible au talent de Schiller; peut-être y trouvait-il quelque chose qui manquait au sien. Goëthe se sentait une telle peur de tout ce qui s'oppose au libre essor de la pensée et des sensations humaines, qu'il était tombé à cet égard dans une sorte de superstition craintive. Toute règle et toute direction exclusive lui semblaient conduire au factice et au convenu. Une impulsion vive peut bien rétrécir le champ où s'exercent les facultés humaines, peut bien fermer l'accès de l'âme à quelques sensations; cependant c'est la condition nécessaire des effets dramatiques qu'on veut produire sympathiquement sur les autres. Aussi Goëthe, lorsque quelques-uns de ses disciples voulaient se railler du génie de Schiller, et faire remarquer qu'il était sous le joug de ses propres compositions, savait bien les gourmander de cette erreur, qui venait originairement de lui.

En peu d'années se succédèrent *la Pucelle d'Orléans*, *la Fiancée de Messine* et *Marie Stuart*. Auparavant il avait traduit l'*Iphigénie en Aulide* d'Euripide. A cette même époque, il fit paraître aussi la traduction de *Macbeth*, de *Turandot*, féerie italienne de Gozzi, et deux comédies françaises de M. Picard, *Encore des Ménechmes* et *Médiocre et Rampant*. On voit avec quelle assiduité il s'en allait explorant toutes les routes, étudiant tous les genres dramatiques. Pendant toute sa vie, il fut possédé du désir de s'amé-

liorer; jamais il n'était suffisamment content de lui. Dans cette seconde période de son talent, à travers les beautés de ses tragédies, il est facile de remarquer l'homme qui cherche et qui essaye sans cesse de nouvelles formes et de nouveaux effets.

Par exemple, il est évident que, dans *la Pucelle d'Orléans*, quelque idée systématique vint le détourner de la route qu'il avait suivie dans *Wallenstein*, et qui semble même l'avoir guidé dans les trois premiers actes de la pièce. Après avoir retracé avec les couleurs les plus vraies et les plus vives la détresse du royaume de France; après avoir donné à la mission de Jeanne tout le merveilleux, qui s'accorde avec sa physionomie historique, Schiller s'est tout à coup jeté dans le fantastique. Se refusant aux scènes sublimes et touchantes du procès de Jeanne, il a inventé je ne sais quelle légende; disposant ainsi arbitrairement des faits les plus consacrés dans la mémoire des hommes. On ne conçoit guère ce qui a pu l'égarer ainsi. Quoique de fort belles scènes et une situation déchirante résultent de cette singulière imagination, ce n'est sûrement pas pour les chercher qu'il a quitté si brusquement la vérité. Peut-être a-t-il craint de rester au-dessous d'elle. Il y a des sujets qui, dans leur forme naturelle, agissent avec tant de force et de grandeur sur l'imagination, que le poëte dramatique les rapetisse en les ajustant à sa convenance. Peut-être aussi, et le titre de tragédie romantique, donné expressément par Schiller à sa pièce, rend cette supposition vraisemblable, se trouvant pour ainsi dire en concurrence avec Shakspeare, qui a peint historiquement cette même époque, a-t-il voulu éviter la comparaison. Il aurait eu tort; aucun rapport ne pouvait s'établir entre eux. Schiller fondait l'intérêt de son drame sur le sort de la France et sur le personnage de Jeanne. Shakspeare déroulait les événements de l'histoire d'Angleterre, et la Pucelle y paraissait comme un épisode accidentel teint des préjugés anglais.

C'est à des idées encore plus différentes sur l'art dramatique que se rapporte *la Fiancée de Messine*. Frédéric Schlegel venait de faire une tragédie appelée *Alarcos*, où il avait tâché, non pas d'imiter Eschyle, mais de rattacher l'action tragique à des motifs rudes, simples et sans développements et de placer la scène dans un temps où les personnages, s'ignorant eux-mêmes, obéissent à leur impulsion sans la combattre ni l'examiner. Goëthe fit représenter cette production, tout étrange qu'elle est, sur le théâtre de Weimar, où elle fut vue avec curiosité. Alors il vint à l'idée de Schiller de faire une tentative de ce genre. Mais au lieu de mettre dans les caractères, dans les sentiments, dans la marche même du drame, une sorte de barbarie, où peut-être il désespérait de se transporter naturellement, il fit entrer un sujet moderne dans le cadre d'une tragédie grecque, espérant, comme il l'explique dans sa préface, que cette forme amènerait avec elle la grandeur et la simplicité de l'antique. C'est une conception fausse, et il n'a pas su même se conformer à ce projet. L'emploi qu'il a fait du chœur dément toute la théorie qu'il a lui-même établie. Du moment que le chœur est divisé en deux bandes ennemies l'une de l'autre, tout le caractère de la tragédie grecque a disparu. Il y a même des éditions de Schiller où ces chœurs sont devenus des confidents, qui ont chacun leur nom propre et dialoguent entre eux. Le mélange des religions est encore une faute qui se justifie mal ; il n'est pas vrai, comme le dit la préface, qu'on puisse composer une religion idéale avec les circonstances poétiques de tous les cultes différents. L'idéal, et Schiller l'a répété lui-même, n'est pas la nature, sans doute, mais il doit naître l'impression qu'on en reçoit; il est donc impossible de le composer de fantaisie.

Le talent de Schiller se fit jour à travers le vice fondamental de ce plan, et *la Fiancée de Messine* est au nombre de ses plus beaux ouvrages. En dépit du désir de faire une

tragédie grecque et de donner aux passions une couleur indiquée par la critique et recherchée par l'érudition, le naturel a triomphé, et les sentiments n'ont pas été *reportés vers les temps de l'enfance des peuples*. Après tant de frères ennemis que le théâtre nous a fait voir, la haine des deux frères de Messine se présente avec un caractère nouveau et particulier. Leur réconciliation est touchante et sincère. C'est aussi une belle scène, quoique trop prolongée, que celle où don César résiste à sa mère et se résout au suicide. Mais assurément rien ne pouvait s'écarter davantage des *motifs simples*, *immédiats* et *naïfs*, que Schiller avait prétendu mettre seuls en usage. L'amour, dans cette pièce, a encore une couleur plus éloignée des temps antiques que de l'époque chevaleresque; aussi les circonstances subites et sans développement où l'auteur l'a placé sont-elles dans un désaccord bizarre avec la manière dont il est représenté.

Le seul résultat de la théorie que s'était imposée Schiller, et à laquelle il ne s'est pas conformé, c'est d'avoir donné à sa tragédie un ton élevé et grave, qui, dans la langue originale, frappe l'imagination et a beaucoup d'unité. Les chœurs sont d'une poésie magnifique; on les compte au nombre des plus beaux vers lyriques.

Marie Stuart appartient au genre que Schiller avait adopté dans *Wallenstein*, mais se rapproche davantage de la tragédie française; car l'intérêt porte presque uniquement sur le développement d'une situation. Aussi cette pièce a-t-elle pu être imitée en subissant peu de changements; et Schiller, grâce au talent de son interprète, a obtenu un grand succès sur la scène française.

Il est curieux de comparer les peintures que Schiller a faites du caractère des principaux personnages de sa tragédie avec les mêmes portraits que Walter Scott a tracés dans ses deux romans de *l'Abbé* et de *Kenilworth*. Cette lutte entre deux grands peintres du cœur humain est surtout bonne à faire ressortir la différence des genres. Sans

doute, dans le cours lent et progressif d'un roman, lorsqu'on peut retarder, ou même interrompre à son gré l'enchaînement des faits; lorsqu'on n'a aucun sacrifice à faire à l'unité et à la promptitude des émotions; lorsque le lieu et le temps de la scène sont montrés dans leurs moindres détails, on peut ne pas perdre une des nuances de la vie; on peut se livrer à toute l'impartialité de l'imagination et de la vérité; on peut ne grossir aucun trait, n'en effacer aucun : c'est là, sans doute, ce que feraient remarquer ceux qui, comme nous le racontions des disciples de Goëthe, voudraient reprocher à Schiller ses couleurs tranchées et ses caractères tout d'une pièce. Mais autant vaudrait dire : Pourquoi a-t-il fait une pièce de théâtre? car la conception dramatique d'un sujet entraîne nécessairement une perspective théâtrale où disparaissent certaines nuances; il faut arriver promptement au but; il faut réunir en quelques traits toutes les parties principales et saillantes du caractère. Ainsi se produisent les grands effets que les hommes rassemblés vont chercher au théâtre; ce n'est point sur une observation fine et sur leur sagacité qu'ils fondent leurs plaisirs : ils veulent que la vérité vienne les saisir, sans qu'ils aient à la chercher.

Mais Schiller, tout en voyant les caractères dans l'optique du théâtre, ne les a pas moins peints avec un tact admirable. Le temps était loin où il disait avec une morgue risible, dans la préface de *Fiesque* : — « Ma position bourgeoise me rend « les secrets du cœur plus familiers que ceux des cabi- « nets; et peut-être cette infériorité sociale est-elle une « supériorité pour la poésie. » — Il vivait maintenant dans une société, dont les manières étaient élégantes et la position élevée. La rudesse inexpérimentée de sa jeunesse était adoucie. Il avait appris que rien n'est si peu poétique que des préventions aveugles et absolues; il s'était aperçu que c'est encore de haut qu'on observe le mieux, quand on sait observer. Aussi n'était-il plus question de ces grossières caricatures, de ces couleurs dignes des tréteaux qui avaient paru

dans ses anciens drames. Tous les personnages ont pris de la vérité, de la finesse et de la dignité. Qui aurait pu croire que le même écrivain qui avait si grossièrement barbouillé le rôle du président dans *l'Intrigue et l'Amour* pénétrerait un jour assez avant dans la connaissance des hommes pour peindre Leicester avec cette lâcheté de cœur cachée sous des manières élégantes et graves; avec cette occupation de lui-même; avec ce respect pour sa propre position; avec cette religion pour le pouvoir, qui n'admet pas la possibilité de lui déplaire; avec ce soin de sa dignité, substitué aux scrupules de la conscience? Qui aurait pu supposer que ce même écrivain saurait quelque jour allier, dans le rôle de Burleigh, l'esprit d'iniquité et d'oppression à un dévouement sincère et presque désintéressé pour le service de sa souveraine et pour le triomphe de son opinion.

Un effet théâtral d'un genre nouveau imprime aussi à cette tragédie un caractère particulier. Au cinquième acte, toute espérance a disparu pour Marie; ni elle, ni le spectateur n'ont d'incertitude sur son sort. Les apprêts d'une mort assurée, le tableau d'un instant si solennel, émeuvent plus profondément que toutes les anxiétés de l'espoir. L'idée morale de ce drame, l'expiation de grandes fautes par le repentir et le malheur, est en harmonie avec ce calme tragique qui précède la mort de la triste Marie. Ce sont de ces beautés qui s'enchaînent et se produisent naturellement l'une l'autre dans les œuvres du génie.

Au milieu de ses travaux dramatiques, Schiller n'abandonnait pas la poésie lyrique. Un grand nombre de poésies remarquables parurent vers le même temps. *Le Chant de la Cloche* a été plusieurs fois traduit en français; l'auteur de *l'Allemagne* a parlé du *Chant de Cassandre,* et a traduit *la Fête de la Victoire,* ou *le Départ de la flotte des Grecs.* Beaucoup de romances et de ballades sont aussi de la même époque. On lira peut-être avec plus d'intérêt *les Adieux au dernier siècle.* Schiller, qui avait, comme on peut le voir

dans la préface de *Wallenstein*, l'esprit occupé des événements qui agitaient l'Europe, et de cette lutte solennelle *pour les plus grands intérêts de l'humanité*, jetait à ce moment un triste regard sur ce triomphe de la force, qui commençait déjà à peser sur son pays, et qui contristait un cœur fidèle à la justice et à la liberté.

« O mon noble ami, où la liberté et la paix trouveront-elles un asile? Un siècle vient de finir dans la tempête; un nouveau siècle s'annonce par le carnage.

« Les royaumes voient se rompre tous leurs liens, et s'écrouler leurs antiques formes : la furie de la guerre n'est point arrêtée dans sa course par le vaste Océan; elle trouble à la fois et le dieu du Nil et l'antique dieu du Rhin.

« Deux puissantes nations se disputent la possession de tout l'univers; et, pour détruire toutes les libertés du monde, elles brandissent le trident ou la foudre.

« Il faut que chaque contrée leur apporte de l'or; et, comme ce Brennus des temps barbares, le Français jette son glaive de fer dans la balance de la justice.

« L'Anglais, semblable au polype à cent bras, étend partout ses flottes avides, et il veut clore, comme sa propre demeure, le libre empire d'Amphitrite.

« Jusqu'aux étoiles du sud, inconnues à nos yeux, il pousse librement sa course infatigable; il atteint les îles les plus reculées, les côtes les plus lointaines, mais jamais le séjour du bonheur.

« Hélas! tu chercherais en vain sur le globe terrestre une heureuse domination, où puisse fleurir l'éternelle liberté, où puisse renaître la noble jeunesse de l'espèce humaine.

« L'espace infinie de la terre se déploie devant tes yeux; la mer immense s'offre à toi; et, sur toute cette surface, tu ne trouverais pas une place pour dix hommes heureux.

« Il te faut, fuyant du tumulte de la vie, chercher dans ton cœur un asile calme et sacré. La liberté n'est plus que

dans nos songes, et le beau n'est que dans nos chants. »

C'est sans doute la victorieuse domination des Français, jointe au souvenir de l'oppression littéraire dont l'Allemagne s'était affranchie, qui donna à Schiller les préventions étroites et aveugles qu'il conserva toujours contre la littérature française. Il y a en Allemagne tout un recueil de lieux communs déclamatoires contre notre théâtre et notre poésie; les hommes les plus distingués ne savent pas se préserver de ce préjugé sur ce sujet. L'examen philosophique, les idées générales, l'impartiale sagacité, ne se trouvaient pas plus sur la rive droite que sur la rive gauche du Rhin, et nous étions mis hors la loi de la critique tout aussi frivolement que nous y mettions les Allemands; ce qui était plus surprenant et plus répréhensible de leur part, car nous du moins nous les jugions sans les connaître. Il y a quelque intérêt à voir de quelle façon Schiller gourmandait Goëthe pour avoir traduit et fait représenter le *Mahomet* de Voltaire. On retrouvera aussi dans cette épître quelques-unes des idées de Schiller sur la théorie de l'art dramatique.

« Comment, c'est toi, qui après nous avoir arrachés au joug des règles factices pour nous ramener à la nature et à la vérité; c'est toi, qui autrefois, tel qu'Hercule au berceau, étouffas les reptiles qui enlaçaient notre génie; que l'art divin a depuis si longtemps paré de ses guirlandes sacrées; c'est toi, qui sacrifies, sur un autel renversé, à la fausse muse que nous avons cessé d'adorer?

« Ce théâtre n'est-il pas consacré à la muse de la patrie? Nous n'honorons plus ici des dieux étrangers. Nous pouvons montrer avec orgueil un laurier qui s'est élevé sur le Pinde germanique. Le génie allemand s'est enhardi jusqu'à pénétrer dans le sanctuaire de l'art; et, sur la trace des Grecs et des Bretons, il a marché vers une plus grande renommée.

« Aux lieux où règnent les despotes, où se courbent des

esclaves, où s'étale une fausse et vaine grandeur, l'art ne peut revêtir de nobles formes : ce n'est pas sous la main de Louis qu'il doit naître; il doit se développer par ses propres forces; il n'a rien à emprunter à une majesté terrestre; il ne peut s'unir qu'à la vérité; sa flamme ne peut brûler que dans des âmes libres.

« N'essaye donc point, en reproduisant ce drame d'un temps passé, de nous remettre dans nos anciennes chaînes; ne nous ramène point aux jours d'une tutelle dégradante; ce serait une vaine tentative, de vouloir arrêter la roue du temps dans sa course; les heures l'entraînent dans leur vol rapide : le temps nouveau est venu; le temps ancien a passé.

« L'enceinte du théâtre s'est élargie; l'univers entier y est contenu; la pompe oratoire des paroles a disparu, et la fidèle image de la vérité a seule le droit de plaire : on a banni l'exagération factice des caractères. Le héros a les sentiments de l'homme, agit selon le cœur humain; la passion élève librement la voix, et le beau se trouve dans la vérité.

« Cependant le chariot de Thespis commençait à peine à rouler, que, pareil à la barque de l'Achéron, il ne pouvait porter que des ombres et des apparences. En vain la pesante réalité se presse d'y monter; elle submergerait ce léger canot qui ne doit contenir que des esprits aériens; l'apparence ne doit jamais atteindre la réalité : dès que la nature se montre, l'art a disparu.

« Sur les planches du théâtre se déploie un monde idéal; rien n'y est vrai ni réel que les larmes; l'émotion n'y est point produite par les impressions des sens. La véritable Melpomène est sincère; elle promet rien qu'une fable, mais elle sait y placer une vérité profonde et entraînante. La fausse Melpomène se donne pour la vérité, mais elle manque à sa parole.

« L'art menaçait de disparaître de la scène; la sensa-

tion y établissait son pouvoir déréglé, et aurait bouleversé le théâtre comme le monde; le vulgaire et le sublime étaient confondus; l'art n'avait plus d'asile que chez les Français : cependant ils ne pouvaient jamais atteindre à son noble type; renfermés dans d'immuables limites, ils s'y maintenaient et n'osaient jamais les franchir.

« La scène est pour eux une enceinte sacrée : les sons rudes et désordonnés de la nature sont bannis de ce lieu magnifique; le langage s'y est élevé jusqu'au chant; c'est le royaume de l'harmonie et de la beauté; toutes les parties se rattachent l'une à l'autre dans une noble symétrie, et s'ajustent pour former un temple d'une architecture sévère; chaque mouvement y est réglé par les lois de la danse.

« Mais les Français ne peuvent nous servir de modèles ; l'art chez eux n'est point animé par l'esprit de la vie; la raison dédaigne cette démarche pompeuse, cette dignité factice, et n'estime rien que la vérité. Ils sont venus nous servir de guides vers un but meilleur; c'est une ombre privée de la vie, qui a purifié la scène profanée pour préparer un digne séjour à l'antique Melpomène. »

Mais Schiller, après avoir blâmé Goëthe de l'hommage qu'il rendait à la scène française, en donna bientôt après un second exemple, un peu à contre-cœur, il est vrai. Le duc de Weimar, qui, comme un élève du grand Frédéric, se sentait du penchant pour la littérature française, et qui ne partageait point ce patriotisme de critique, engagea Schiller à traduire une tragédie de Racine. Schiller choisit *Phèdre*, et il apporta à sa tâche le soin et la loyauté qu'il mettait à toute chose. C'est, en effet, une traduction d'une grande fidélité et faite avec l'intelligence des beautés de Racine. Seulement on lui reproche d'avoir employé le vers

ïambe, ce qui donne une couleur différente à la versification et au style. Le vers alexandrin allemand a quelque chose de si lourd, et avait été tellement proscrit, qu'il préféra se servir du mètre consacré au dialogue théâtral.

Mais cette traduction ne parut qu'après *Guillaume Tell*, le dernier et le plus beau des ouvrages de Schiller. C'est, au gré de tous les hommes éclairés, le chef-d'œuvre de la scène allemande; sans doute il mérite d'être compté aussi parmi les chefs-d'œuvre de l'art dramatique. C'est l'œuvre du talent dans toute sa force et sa maturité, de l'imagination la plus poétique et de l'âme la plus noble. On peut dire aussi que jamais Schiller n'a été plus original. Les formes et la marche de sa tragédie n'ont été ni cherchées, ni imitées; elles résultent de la conception même du sujet.

On conçoit difficilement comment, sur de simples récits des historiens et des voyageurs, l'imagination d'un poëte a pu arriver à la connaissance si entière et si détaillée d'une contrée, et aux impressions vives qu'on éprouve en parcourant les lieux mêmes. Tout, dans la tragédie de Schiller, respire, pour ainsi dire, la Suisse; on en voit les sites, on en entend les chants, on en recueille tous les souvenirs, on en observe les mœurs. C'est aussi sur le sort de ce peuple si simple et si héroïque, de ce pays si pittoresque, que repose l'intérêt; c'est ce qui produit tant de mouvement et d'unité dans le progrès de l'action. Toutes ces scènes de violence et de tyrannie qui se passent successivement dans les lieux différents, qui excitent la douleur dans des familles diverses, sont intimement liées, et forment un seul et vaste tableau de l'oppression de la Suisse.

La résistance et la révolte contre la tyrannie, les sentiments de liberté, ont une chaleur simple, locale et historique. Ce ne sont point des idées générales, d'éloquentes déclamations, des appels aux droits abstraits de l'homme : la dignité du caractère et le besoin de justice n'emprun-

tent point le langage de la philosophie moderne. Ce sont de bons paysans, qui réclament leurs droits positifs, qui s'arment contre la violence et le manque de foi. Leur indignation est calme, forte, réfléchie; leur révolte est régulière et consciencieuse. On se figure difficilement l'émotion que produit l'assemblée du Rutli sur un théâtre allemand, où les accessoires ne sont jamais ridicules et ajoutent à l'effet au lieu de lui nuire : toutes ces formalités des diètes suisses minutieusement observées; ces deux épées croisées devant le landammann; ces suffrages comptés avec gravité et exactitude; la solennité simple de cette réunion; le lieu de la scène, tout a un aspect de grandeur et de simplicité; et, lorsqu'aux premiers rayons du soleil, les conjurés se découvrent tous à la fois, et sanctifient par la prière leur pieuse entreprise, on est saisi d'admiration et de respect.

Au milieu de ce tableau d'un peuple des anciens temps, on voit se détacher la grande figure de Guillaume Tell : c'est une idée heureuse que de l'avoir ainsi isolé du mouvement de ses compatriotes. Il refuse de conspirer, et cependant tout en lui manifeste la force, la fierté, le dévouement, l'amour du pays. Mais comme il doit tuer Gessler, la seule manière d'ennoblir ce meurtre, de le rendre moralement supportable, c'est de le montrer comme un acte de défense naturelle, et d'établir les relations de l'oppresseur et de l'opprimé hors des intérêts sociaux. C'est là ce qui donne quelque chose de si grandiose à ce représentant du droit naturel, que Schiller a pris un soin particulier de nous faire voir, en tout et toujours, comme vivant hors de la loi commune, et obéissant seulement aux plus nobles instincts.

C'est aussi ce qui amène ce résultat si peu commun au théâtre, si habituel dans la vérité : un dénoûment accidentel terminant une entreprise de la prudence humaine. Les trois cantons ont conspiré au Rutli; toutes les mesures sont prises. Guillaume Tell n'y veut être pour rien. Il reçoit une offense, il se voit contraint à sa défense personnelle. Gessler

est tué, et la conjuration n'a servi à rien. Cela ressemble aux procédés de la Providence. Mais la catastrophe n'est fortuite qu'en apparence; elle se rattache à l'oppression de la Suisse, à l'excès et à l'imprévoyance de la tyrannie, à l'impossibilité qu'elle se prolongeât. Le cours naturel des choses suit une marche accélérée vers un but nécessaire; un accident y pousse. L'homme aveugle fait de cet accident une cause, et n'aperçoit pas d'où lui est venue son efficacité. Comme Schiller l'a dit dans une de ses préfaces, le devoir du poëte dramatique est de faire comprendre la liaison du hasard avec la marche générale; c'est à quoi il a merveilleusement réussi dans *Guillaume Tell.*

On vient de remarquer quels scrupules avaient tourmenté Schiller, lorsqu'il avait eu à faire porter l'intérêt sur un meurtre. Il est visible que sa conscience, non encore satisfaite, lui dicta ce cinquième acte, si étranger à l'action qu'on ne le joue presque jamais. Schiller s'était fort reproché les drames de sa jeunesse, et le pénible sentiment de doute où ils laissaient l'âme relativement au sentiment moral du devoir : il ne voulait plus encourir une pareille accusation. Ainsi dans *Marie Stuart*, après l'expiation du malheur, il lui avait fallu nous montrer la honte de l'injustice au milieu de son triomphe. De même, dans *Guillaume Tell*, il a voulu dramatiquement comparer la hideuse inspiration de l'intérêt personnel avec la conviction sincère de la justice. C'est assurément une conception fausse pour le théâtre; cependant Schiller lui doit une des plus belles scènes qu'il ait jamais écrites : l'arrivée de Jean le parricide à la cabane de Guillaume Tell, et le dialogue entre ces deux meurtriers.

Cette même unité qui règne dans les quatre actes de la tragédie de *Guillaume Tell* se retrouve aussi dans le style; il est d'une simplicité et d'une noblesse admirables. Tous les détails des mœurs suisses viennent s'y placer naturellement sans avoir rien d'ignoble ou d'affecté, et donnent à la pièce une couleur des vieux temps.

Schiller se trouvait alors dans la situation la plus douce. Environné d'une gloire qui s'était accrue sans cesse, et que personne ne contestait; bon père de famille, et vivant au sein du bonheur domestique; heureux et fier de la région poétique et pure où il avait placé toute l'activité de son âme et tout l'intérêt de sa vie; ayant pour récréation l'amitié et la conversation des hommes les plus remarquables de son pays, il était comblé des bontés et des bienfaits de son souverain, qui, pour le conserver près de lui, s'était fait un devoir d'ajouter à sa fortune chaque fois que d'autres princes avaient voulu l'attirer dans leurs États. L'empereur d'Allemagne lui avait conféré un titre de noblesse, comme une sorte de récompense nationale. Au milieu de ce calme et de cette prospérité, sa force et sa santé se détruisaient rapidement. Il pressentait son sort, et cependant son ardeur pour le travail ne diminuait pas. L'étude était pour lui un bonheur, et non pas une fatigue; ses succès l'encourageaient et lui imposaient des devoirs envers sa renommée. Des conceptions dramatiques se pressaient dans sa tête; il les eût mûries par ses réflexions et ses recherches.

De tous ces projets, celui qui était le plus avancé, c'était *le faux Démétrius*, dont on a publié d'assez longs fragments. Il avait déjà eu l'idée de peindre un personnage supposé, un imposteur, qui, au lieu d'être un vulgaire intrigant, exciterait de l'intérêt et relèverait une position dont jusqu'alors la comédie seule s'était emparée. On voit, dans l'esquisse de *Warbeck*, comment Schiller était frappé d'abord d'un sujet, quels aspects se présentaient de préférence à son imagination; on remarque comment son talent était particulièrement tourné à la peinture des caractères, à la recherche de leurs nuances les plus fines, au contraste de leurs mouvements intérieurs avec leur situation. Le plan de *Warbeck* est mal tissu; sans doute il devait être perfectionné; mais quelques lignes ont suffi à Schiller pour prêter la vie aux rôles de Warbeck et de la duchesse. Ce fragment

donne plus que tous nos commentaires l'idée de la sagacité spirituelle d'un peintre dramatique.

Il paraît que Schiller conçut ensuite ce même sujet avec plus de grandeur historique, voulut le placer dans un cadre plus vaste, y faire entrer plus de peintures de mœurs. Ce fut ainsi que *Warbeck* devint *Démétrius*. La tragédie est loin d'être achevée ; ainsi il n'est pas juste de la juger. Cependant on y pourrait regretter quelques-uns des aperçus de la première conception. L'imposteur n'est plus, comme Warbeck, presque dupe de lui-même, se persuadant son propre mensonge, ne le prenant que comme une espèce de première donnée imposée par le sort et relevant une situation dégradante par un caractère noble. Le rôle de Démétrius est imaginé tout autrement. Il semble subordonné à une idée toute morale. Tant qu'il est dans la bonne foi, ou même dans le doute, il excite l'intérêt. Dès qu'il a la conscience de son mensonge, elle l'avilit et le rend criminel. Dans ces fragments informes, il faut remarquer le tableau si vrai et si vivant de la diète polonaise et du caractère de cette nation. C'est donner une grande valeur au drame que de l'écrire ainsi avec le génie de l'histoire.

Il avait commencé aussi une tragédie des *Chevaliers de Malte*, que lui avait inspirée la lecture de l'histoire de l'abbé de Vertot. Il avait donné une édition de cet ouvrage, en le faisant précéder d'une préface.

Un autre livre français, qui avait paru aussi par ses soins, avait encore fait naître en lui l'idée d'un drame qui eût été sans doute curieux. Le *Recueil des Causes célèbres* lui avait semblé un des témoignages les plus caractéristiques des mœurs d'un peuple, de sa composition sociale, de l'état de sa civilisation, et en même temps une collection de faits précieux pour l'étude du cœur humain. En y réfléchissant un peu, on ne trouvera sans doute pas bizarre, que de cette dissection de la constitution intérieure de la France du dix-hui-

tième siècle fût résultée pour Schiller l'idée d'une pièce de théâtre dont la police est le mobile. Mais il faut que le peu de lignes où il a indiqué sa pensée aient été écrites à une époque où sa jeune indignation contre les pouvoirs arbitraires avait fait place à un examen fort impartial; jamais la police n'a été présentée sous un plus beau jour. Schiller avait conçu l'idéal de cette forme de gouvernement. La police, dans sa pièce, eût été comme une espèce de divinité planant sur la destinée des familles et des citoyens; plus flexible que la loi, mais par cela même plus applicable à chaque cas particulier; dirigée par des intentions bienfaisantes, tout en employant des moyens impurs et d'indignes agents. Il voulait montrer dans M. d'Argenson un homme éclairé, voyant de haut l'ignoble machine qu'il avait créée, ayant acquis une expérience desséchante en observant les hommes seulement par leurs mauvais côtés, mais conservant encore le goût et l'intelligence du bien. Il avait le projet de le représenter honnête homme dans la vie privée, rendant heureux ce qui l'entoure. Il l'aurait mis en rapport habituel avec les philosophes et les gens d'esprit, aimant leur conversation, mais au fond recevant peu leur influence, et sentant la supériorité de ses connaissances positives sur leurs incomplètes théories.

C'était encore des causes célèbres qu'il avait emprunté le canevas d'une tragédie bourgeoise qui se serait appelée les *Enfants de la maison;* mais il avait renoncé sûrement à une conception toute conforme à ses premiers essais dramatiques. Les fragments du *Misanthrope* sont aussi du même temps à peu près; il est facile de s'en apercevoir, et il avait abandonné cette idée.

C'est au sein de cette activité, c'est lorsqu'il aurait pu se promettre une carrière encore longue de succès et de bonheur, que l'impitoyable sort vint interrompre une si honorable vie. Un voyage qu'il fit à Berlin, pour y faire représenter *Guillaume Tell*, le fatigua beaucoup ; il en revint

malade. Sa famille et ses amis conçurent les plus vives inquiétudes. Il se rétablit un peu et reprit ses occupations. Vers la fin de 1804 il composa, pour les fêtes du mariage du prince héréditaire de Weimar et de la grande-duchesse de Russie, une scène lyrique dont les vers sont pleins de grâce et d'élégance.

Peu de mois après il tomba encore malade, et la fièvre catarrhale dont il était atteint ayant pris un caractère pernicieux, il succomba le 9 mai 1805. Il n'était âgé que de quarante-cinq ans. Sa fin fut douce. Quelques instants avant son dernier soupir, madame de Wollzogen lui ayant demandé comment il se trouvait : *Toujours plus tranquille*, répondit-il. C'était, en effet, l'histoire de sa vie ; c'est là ce qui lui prête tant d'intérêt. Quel spectacle peut, en effet, élever et rassurer plus que la marche constante de cette âme ardente et agitée vers la religion, la vertu et le bonheur ? Quoi de plus instructif que de voir un esprit si actif et si inquiet, nourri d'abord dans toutes les habitudes de la morale et de la piété qui deviennent l'instinct de son enfance ; se révoltant ensuite dans l'âge des passions contre une telle contrainte ; s'enhardissant à tout attaquer, à tout braver ; se livrant au doute et à l'insulte ; puis, ne trouvant qu'angoisses et souffrances dans cette lutte, et ramené, non par l'autorité, non par la faiblesse, non par la peur, mais par la force de la raison et l'impulsion du cœur, à la source de tout repos ; et à mesure qu'il suit cette route salutaire, pouvant dire avec la conviction de la conscience : *Toujours plus tranquille !* C'est la colombe qui, après avoir quitté l'arche et avoir erré sur les eaux de l'abîme, ne pouvant trouver pied nulle part, revient au gîte céleste.

Il avait voulu être enseveli sans aucune pompe. Ce fut pendant la nuit que son corps fut porté à la dernière demeure, suivi de ses amis et d'une foule de jeunes gens qui rendaient hommage à celui dont la vie et les chants avaient

excité en eux l'enthousiasme du beau et du bien. On raconte que durant le convoi le ciel était couvert de sombres nuages; mais au moment où l'on approchait de la fosse, la lune parut et éclaira de ses pâles rayons le cercueil du poëte [1].

[1] La vie de Schiller est la préface de la traduction complète de ses œuvres dramatiques.

SUR NATHAN LE SAGE
DE LESSING[1].

1823.

La première idée de ce drame a été empruntée d'une nouvelle du Décaméron de Boccace. Il est inutile de la rapporter ici; l'apologue des *Trois Anneaux*, qui en forme la plus grande partie, a été littéralement transporté dans la pièce, et Lessing s'est borné à le traduire avec une exactitude facile et élégante. Dans Boccace, le juif Melchisédech est représenté comme un avare et un usurier; mais Saladin, conformément aux traditions populaires des croisades, s'y montre généreux, magnifique et distingué par les vertus et les lumières. C'est aussi un embarras d'argent qui le force à s'adresser au juif; c'est aussi pour lui tendre un piége qu'il le consulte sur les trois religions : tout le reste est de l'invention de Lessing.

C'est un fait vraiment remarquable que de trouver dans un auteur du quatorzième siècle un semblable trait de tolérance, ou, pour parler plus exactement, d'indifférence religieuse. Boccace montra, il est vrai, vers la fin de sa vie, quelque repentir d'avoir, dans plusieurs nouvelles du Décaméron, donné carrière aux pensées malveillantes qu'excitaient alors dans beaucoup d'esprits les vices de la cour de Rome et la conduite du clergé. Mais le conte des *Trois Anneaux* n'a été inspiré par aucun sentiment d'indignation ni de révolte ; il n'a rien d'amer ni d'injurieux contre l'ordre ecclésiastique :

[1] Cette étude précède la traduction de Nathan le Sage dans le Recueil des théâtres étrangers.

c'est une expression calme et présomptueuse du scepticisme. Aussi quatre cents ans après se trouvait-il bien plus en harmonie avec les idées du temps; et le dix-huitième siècle pouvait dire en s'emparant de ce sujet : « Je prends mon bien où je le trouve. » Seulement un auteur français ne se serait pas contenté de la tolérance morale de Nathan et de Saladin; il lui aurait fallu plus d'hostilité contre le principe religieux; peut-être aussi n'eût-il pas trouvé les *Anneaux* exactement pareils; et au lieu d'attribuer à tous les trois quelque vertu mystérieuse et salutaire, il en est un, au moins, à qui il eût imputé une influence malfaisante.

Lessing lui-même, tout Allemand qu'il est, a manifesté dans *Nathan* un esprit essentiellement irréligieux, et de plus une malveillance particulière contre la religion chrétienne. L'idée fondamentale de la pièce est évidente. Lessing a voulu montrer non-seulement qu'il existe un sentiment moral indépendant des religions positives et révélées, mais encore que l'intervention de leurs dogmes et de leurs préceptes fausse et dénature la raison et la morale : c'est une des grandes et coupables erreurs, c'est une des frivolités de la philosophie du XVIIIe siècle. La préface d'une comédie n'est pas le lieu où de telles questions doivent être traitées; observons seulement que les Allemands, tout en y apportant leur caractère national, avaient adopté comme nous la philosophie matérialiste, et reçu toute l'influence d'une métaphysique où l'âme n'obéit à nulle autre action qu'à celle des objets extérieurs. Madame de Staël a semblé faire, à cet égard, une beaucoup trop belle part à l'Allemagne. La philosophie et la littérature d'outre-Rhin ont apporté plus de sérieux et de conscience dans le mouvement antireligieux; mais y ont participé entièrement. C'est du doute, plus creusé et plus approfondi, qu'est sortie en Allemagne, comme en Angleterre, la philosophie nouvelle. Voilà ce qui la rend plus forte et plus salutaire. Elle n'a point peur des idées dont elle est émanée; c'est parce qu'elle

les a trouvées, non pas dangereuses, mais insuffisantes, qu'elle a pu leur succéder et les détrôner. Les convictions qui seraient ébranlées par un ouvrage comme *Nathan* seraient bien peu intimes. Lors de la première traduction qui a paru en France, on n'en avait point pensé ainsi, et l'on avait, à bonne intention, fait des retranchements assez considérables. En lisant ces passages, on ne peut s'empêcher de sourire de la faiblesse des arguments ou de la petitesse des sarcasmes auxquels les censeurs de 1783 avaient fait l'honneur de les supprimer.

Nathan le Sage passe pour le chef-d'œuvre de Lessing. Moïse Mendelsohn, dans une lettre adressée au frère de Lessing, s'exprime ainsi: « Fontenelle a dit de Copernic : « Il publia son nouveau système, et mourut. Le biographe « de votre frère pourra dire tout aussi convenablement : Il « écrivit *Nathan le Sage*, et mourut. Je ne me fais aucune « idée d'une œuvre de l'esprit qui pût l'emporter sur cette « pièce, autant qu'elle l'emporte sur tout ce qu'il avait « écrit auparavant. Il ne pouvait s'élever plus haut sans « arriver dans une région entièrement dérobée à nos regards « mortels. Et qu'est-ce que sa mort, si ce n'est cela? Main- « tenant nous voilà comme les disciples du prophète, les « yeux fixés sur le lieu où il a disparu dans le ciel... Il n'a « pas dû s'étonner si une foule de ses contemporains a pu « méconnaître le mérite de cet ouvrage. Cinquante ans « après sa mort, une postérité plus juste n'aura peut- « être pas encore suffisamment ruminé et digéré ce chef- « d'œuvre : il a devancé son siècle de plus qu'un âge « d'homme. »

Pour s'expliquer un tel enthousiasme, peut-être faut-il supposer que Mendelsohn, tout éclairé et philosophe qu'il était, avait, comme Nathan le Sage, conservé encore quelque chose de juif, et avait vu, avec une secrète joie, Lessing faire d'un juif le héros de la tolérance et de la raison.

Quoi qu'il en soit, ce drame est, certes, une des produc-

tions les plus célèbres et les plus remarquables de la littérature allemande.

M. Schlegel remarque ingénieusement que Lessing, qui était plutôt un critique qu'un poëte, n'a jamais si bien réussi dans le drame, que lorsqu'il n'a pas eu l'intention de chercher des effets dramatiques. En effet, *Nathan* a été composé dans une intention de controverse philosophique : cela est visible, et d'ailleurs Lessing lui-même, dans ses lettres, dit qu'il a été inspiré surtout par les querelles théologiques qu'on lui avait faites. Ne cherchant donc pour ainsi dire qu'un cadre où il pût mettre des dialogues en situation, la conception de son poëme dramatique a été plus simple, moins tourmentée; les caractères et les sentiments moins déclamatoires et moins affectés, que lorsqu'il concertait des combinaisons théâtrales.

Une des principales causes du succès de *Nathan*, et qui fit de son apparition une époque dans l'histoire du théâtre allemand, c'est que Lessing y essaya l'ïambe non rimé, qui, depuis lui, est devenu le vers tragique en Allemagne. Après avoir pendant toute sa vie fait de l'imitation, ou, pour mieux dire, de la copie, le but et le principe des arts; après avoir en conséquence, en vrai disciple de Diderot, décrié la poésie et l'idéal; après avoir été conduit par cette fausse route à une prose tantôt vulgaire et tantôt emphatique, il se trouva ramené, par le seul pouvoir de la versification, à un style dramatique plus naturel, plus raisonnable, plus en harmonie avec l'imagination. Cette innovation eut une influence heureuse : peu d'années après, Schiller quitta aussi la prose pour adopter le mètre que Lessing avait employé dans *Nathan ;* l'on peut entrevoir dans *Don Carlos* quelques traces de cette imitation [1].

Malgré la supériorité de *Nathan* sur les autres drames de Lessing, il garde pourtant son caractère et sa destina-

[1] Voyez dans ce volume la *Vie de Schiller*.

tion primitive de dialogue philosophique : c'est un ouvrage dont la lecture intéresse, mais qui ne comporte guère la représentation théâtrale. Les spectateurs allemands, malgré toute leur patience, et bien qu'ils ne soient point accoutumés à repousser une forme dramatique plutôt qu'une autre, ne supportent guère cette succession de conversations, pour lesquelles les événements et l'action sont à peine un prétexte suffisant. On ne joue presque jamais *Nathan;* Ifland cependant aimait à se montrer quelquefois dans ce rôle, qu'il jouait, dit-on, avec beaucoup de finesse.

En supposant la pièce dégagée de tout son bagage philosophique, le fond du sujet et les caractères ont un certain charme et agissent sur l'imagination : le langage est toujours un peu précieux et subtil; la couleur du temps et les mœurs locales ne sont nullement observées. C'est même chose plaisante que de voir Lessing, critique si amer de nos tragédies françaises, et qui leur avait tant reproché de manquer de vérité, mettre sur les bancs de l'école tous les personnages d'un drame dont l'action est au temps des croisades. Il ne faut pas tant se moquer des princesses de Racine, ni réclamer pour elles les paniers et la toilette de la cour de Louis XIV, quand on affuble du bonnet de docteur un soudan, un templier et un marchand juif du onzième siècle. Mais de même que l'auteur et le lecteur éprouvent, dans nos tragédies, la séduction que les souvenirs et les noms de l'antiquité entraînent avec eux, quoiqu'on ne prétende pas en offrir une copie exacte, factice et inanimée; de même, dans Lessing, la croisade, la Palestine, les chevaliers du Temple, les magnificences orientales, le sultan Saladin, charment l'imagination, et l'on ne prend pas garde au ton scolastique de l'auteur.

Aussi les personnages sont plutôt conçus et observés d'une manière ingénieuse et vraie que représentés d'une manière vivante. Lessing les connaît bien, et les fait connaître; mais il ne sait pas les faire parler, car il manquait du génie dra-

matique. Madame de Staël les a vus, dans sa pensée, avec cette vie qui leur manque ; et elle a fait, à propos de *Nathan*, une analyse animée de ses propres impressions.

« Le caractère de Nathan est d'une admirable simplicité. « L'on s'étonne de l'attendrissement qu'il cause, quoiqu'il « ne soit agité ni par des passions vives, ni par des circon- « stances fortes. Une fois, cependant, on veut enlever à « Nathan la jeune fille à laquelle il a servi de père. La dou- « leur de s'en séparer serait amère... L'attendrissement de « Nathan émeut d'autant plus, qu'il cherche à se contenir, « et que la pudeur de la vieillesse lui fait désirer de cacher « ce qu'il éprouve. Sa sublime patience ne se dément point « quoiqu'on le blesse dans sa croyance et dans sa fierté... « La défaveur, dans laquelle le nom de juif l'a fait vivre au « milieu de la société, mêle une sorte de dédain pour la « nature humaine à l'expression de sa bonté... Le jeune « Templier a dans le caractère toute la sévérité de l'état « religieux qu'il professe... Il a dans l'âme quelque chose « de farouche, qui vient de la crainte d'être sensible. . .

« . . . . . »

Lessing a peut-être mieux réussi à répandre un grand charme sur le rôle de Recha : il y a en elle une tendresse, une élévation et une pureté de cœur qui la rendent le premier personnage de la pièce. Les affections de tous sont tournées vers elle : la raison, dont Nathan a voulu faire sa seule religion, n'a pas été la plus forte ; elle n'a pu vaincre les penchants tendres et mystiques de la jeune fille. Cette éducation philosophique a adouci son caractère, élevé son âme, mais n'a chassé que les penchants vulgaires, en respectant les impressions religieuses. C'est un hommage que Lessing a rendu, peut-être involontairement, à la vérité ; et il y a plus de bonne observation du cœur humain dans la tendance superstitieuse de Recha, que dans la morale de Nathan, uniquement fondée sur les démonstrations de la raison.

Le caractère de Saladin semble peu digne de ce grand nom. Au lieu de cette magnanimité toute chevaleresque et de ces conformités que les Européens lui trouvèrent avec eux, on est fâché des mignardises continuelles dont son rôle et celui de sa sœur sont remplis. On voit bien que Lessing a eu envie de donner de la grâce et de la courtoisie à la grandeur et à la vaillance : il n'a réussi qu'à imprimer au redoutable soudan une afféterie assez niaise.

La servante chrétienne et frère Bonnefoi sont des rôles dont l'intention est toute satirique. Voltaire a inventé beaucoup de ces personnages-là dans ses contes, ses dialogues et ses romans. On peut être plaisant, mais on n'est jamais vrai quand on façonne un caractère uniquement pour le but qu'on se propose.

Le patriarche de Jérusalem est peint de couleurs plus grossières encore : il n'a pas plus de nuances ni de nature que tous les tyrans et les scélérats de nos mélodrames. Lessing aurait dû avoir une philosophie assez tolérante pour ne pas amener sur la scène un personnage dont il fait le représentant de la religion positive, uniquement pour ordonner des crimes et comploter des assassinats.

Chénier a imité *Nathan le Sage* en l'abrégeant beaucoup : sa versification est élégante et facile ; mais la pièce entre ses mains a pris, comme on peut le croire, un caractère encore plus marqué d'épigramme contre la religion chrétienne. Cette imitation ne semble pas avoir été destinée à la scène : c'est un essai ou une étude plutôt qu'un ouvrage achevé.

SUR L'HAMLET

DE

SHAKSPEARE[1].

1824.

. . . . . .

« Fengon, ayant gagné secrètement des hommes, se rua un « jour en un banquet sur son frère Horwendille, lequel il « occit traîtreusement; puis cauteleusement se purgea de- « vant ses sujets d'un aussi détestable massacre. Avant de « mettre sa main sanguinolente et parricide sur son frère, « il avait incestueusement souillé la couche fraternelle, « abusant de la femme de celui dont il pourchassa l'hon- « neur devant qu'il effectuât sa ruine. . . . . .

« Enhardi par telle impunité, Fengon osa encore s'accou- « pler en mariage à celle qu'il entretenait exécrablement « durant la vie du bon Horwendille. . . . . .

« Et cette malheureuse, qui avait reçu l'honneur d'être « l'épouse d'un des plus vaillants et sages princes du Sep- « tentrion, souffrit de s'abaisser jusqu'à telle vilenie que de « lui fausser sa foi, et qui pis est épouser celui qui était « le meurtrier tyran de son époux légitime. . . . . .

« Géruthe s'étant ainsi oubliée, le prince Amleth, se voyant « en danger de sa vie, abandonné de sa propre mère, pour « tromper les ruses du tyran, contrefit le fol avec telle ruse « et subtilité, que, feignant d'avoir tout perdu le sens, il « couvrit ses desseins et défendit son salut et sa vie. Tous « les jours il était au palais de la reine, qui avait plus de

[1] Cette étude précède Hamlet dans la traduction du théâtre de Shakspeare.

« soin de plaire à son paillard que de soucy à venger son « mari ou de remettre son fils en son héritage; il courait « comme un maniaque, ne disant rien qui ne ressentît son « transport des sens et pure frénésie, et toutes ses actions « et gestes n'étaient que d'un homme qui est privé de toute « raison et entendement : de sorte qu'il ne servait plus « que de passe-temps aux pages et courtisans éventés qui « étaient à la suite de son oncle et beau-père. . . . . « Et faisait pourtant des actes pleins de grande signifiance, « et répondait si à propos, qu'un sage homme eût jugé « bientôt de quel esprit est-ce que sortait une invention si « gentille. . . . . Amleth entendit par là en quel péril « il se mettrait si, en sorte aucune, il obéissait aux mi- « gnardes caresses et mignotises de la damoiselle envoyée « par son oncle. Le prince, ému de la beauté de la fille, fut « par elle assuré encore de la trahison; car elle l'aimait « dès son enfance, et eût été bien marrie de son désastre. . . « Il faut, dit un des amis de Fengon, que le roi feigne s'en « aller en quelque voyage, et que cependant on enferme « Amleth seul avec sa mère dans une chambre, dans la- « quelle soit caché quelqu'un pour ouïr leurs propos et les « complots de ce fol sage et rusé compagnon. . . . . « Cetuy même s'offrit pour être l'espion, et témoin des « propos du fils avec la mère. . . . . Le roi prit très-grand « plaisir à cette invention. . . . . Cependant le conseiller « entra secrètement dans la chambre de la reine, et se ca- « cha sous quelque loudier[1] un peu auparavant que le fils « y fut enclos avec sa mère; comme il était fin et cauteleux, « sitôt qu'il fut dedans la chambre, se doutant de quelque « trahison ou surprise, il continua en ses façons de faire « folles et niaises, sauta sur le loudier, où, sentant qu'il y « avait dessous quelque cas caché, ne faillit aussitôt de

[1] Couverture, courte-pointe; vieux mot qui se retrouve dans le patois de Picardie.

« donner dedans avec son glaive. . . . . .
« Ayant ainsi découvert l'embûche et puni l'inventeur d'i-
« celle, il s'en revint trouver la reine, laquelle pleurait et
« se lamentait; puis, ayant visité encore tous les coins de
« la chambre, se voyant seul avec elle, lui parla fort sage-
« ment de cette manière :

« Quelle trahison est ceci, ô la plus infâme de toutes celles
« qui onc se sont prostituées au vouloir de quelque paillard
« abominable, que, sous le fard d'un pleur dissimulé, vous
« couvriez l'acte le plus méchant et le crime le plus détes-
« table? Quelle fiance puis-je avoir en vous, qui, déréglée
« sur toute impudicité, allez courant les bras étendus après
« cetuy felon et traître tyran, qui est le meurtrier de mon
« père, et caressez incestueusement le voleur du lit légi-
« time de votre loyal époux?. . . Ah! reine Géruthe, c'est
« la lubricité seule qui vous a effacé en l'âme la mémoire
« des vaillances et vertus du bon roi votre époux et mon
« père. . . . . .
« Ne vous offensez pas, je vous prie, madame, si, trans-
« porté de douleur, je vous parle si rigoureusement et si
« je vous respecte moins que mon devoir; car, vous ayant
« mis à néant la mémoire de défunt roi mon père, ne faut
« s'ébahir si aussi je sors des limites de toute reconnais-
« sance. . . . . .
« Quoique la reine se sentît piquer de bien près, et que
« Amleth la touchât vivement où plus elle se sentait inté-
« ressée, si est-ce qu'elle oublia tout le dépit qu'elle eût pu
« concevoir d'être aussi aigrement tancée et reprise, pour
« la grande joye qui la saisit, connaissant la gentillesse
« d'esprit de son fils. D'un côté, elle n'osait lever les yeux
« pour le regarder, se souvenant de sa faute, et de l'autre
« elle eût volontiers embrassé son fils pour les sages admo-
« nitions qu'il lui avait faites, et lesquelles eurent tant
« d'efficaces que sur l'heure elles éteignirent les flammes
« de sa convoitise. . . . . .

« . . . . . .
« Avec lui furent envoyés en Angleterre deux des fidèles « ministres de Fengon, portant des lettres gravées dans du « bois, qui portaient la mort d'Amleth et la commandaient « à l'Anglais. Mais le rusé prince danois, tandis que ses « compagnons dormaient, ayant visité le paquet et connu « la trahison de son oncle et la méchanceté des courtisans « qui le conduisaient à la boucherie, rasa les lettres men- « tionnant sa mort, et au lieu y grava et cisela un comman- « dement à l'Anglais de faire pendre et étrangler ses com- « pagnons. . . . . .
« . . . . . .
« Vivant son père, Amleth avait été endoctriné en cette « science avec laquelle le malin esprit abuse les hommes, « et avertissait ce prince des choses déjà passées. Il y aurait « fort à discourir si ce prince, par la violence de sa mélan- « colie, recevait telles impressions qu'il devinât ce que nul « homme ne lui avait jamais déclaré. »

Ces passages sont tirés de la cent-huitième histoire tragique de Belleforest, intitulée : « Avec quelle ruse Amleth, « qui depuis fut roi de Danemark, vengea la mort de son « père Horwendille, occis par Fengon son frère, et autres « occurrences de son histoire. »

C'est à peu près à cela que se réduisent les indications données à l'auteur de la tragédie par ce vieux et naïf récit. Belleforest l'avait tiré des légendes qui remplissent les commencements fabuleux des histoires de Danemark dans Saxon le grammairien. Il écrivait vers 1560 et accommoda à sa guise cette anecdote danoise, l'amplifiant de force réflexions morales, selon le goût du temps, y ajoutant des circonstances pour la rendre plus merveilleuse et plus intéressante, y encadrant de beaux et grands discours de rhétorique, que les personnages s'adressent les uns les autres ; le tout, dans un langage qui, malgré l'espèce de charme que lui prête sa vieillesse, est, comme on peut voir, et

comme le pensèrent les critiques contemporains, « des plus vulgaires et destiné seulement aux gens du commun. » Cela n'empêcha pas et fut même peut-être cause que Belleforest et ses livres obtinrent une vogue rapide et générale.

Cette aventure d'*Hamlet* fut traduite presque aussitôt après en anglais. Il paraît que, vers l'an 1589, un auteur, nommé Thomas Kyd, y avait puisé le sujet d'une tragédie. Ce fut, à ce qu'on croit, en 1595 que Shakspeare composa la sienne : elle obtint dès l'abord un succès complet. On voit dans des écrits contemporains combien *Hamlet* était devenu populaire : des passages en sont cités, des allusions indiquées et les personnages de ce drame semblent déjà avoir pris cette sorte d'existence réelle qui les livre aux discours du public, comme gens de sa connaissance. Depuis, *Hamlet* n'a point cessé d'avoir la même popularité : les scènes en sont restées dans l'imagination de tout le monde : les comédiens aiment à exceller dans le rôle d'Hamlet. En outre, cette foule de réflexions sur la vie humaine, sur toutes les situations et les diverses classes de la société, ces traits d'observation et de morale qui sont semés dans la pièce, en ont gravé une foule de passages dans la mémoire, et leur ont donné une vogue proverbiale.

En lisant *Hamlet*, on se rend facilement compte de la faveur dont a toujours joui cette tragédie. Plus qu'aucune autre peut-être, elle fait apercevoir comment Shakspeare a possédé l'art merveilleux de s'emparer du vulgaire et de charmer en même temps les esprits éclairés et méditatifs ; semblable en cela au spectacle même de la nature, qui s'offre à tous, de manière à ce que chacun en jouisse selon sa vue et sa portée. Et comme l'homme n'obéit point à une seule direction ; comme, pour avoir cultivé son esprit et exercé sa réflexion, il n'a point dépouillé cette portion de lui-même qui se complaît aux impressions des sens et de l'imagination ; comme il reste toujours en lui quelque chose d'enfant et de populaire, les doctes et les lettrés eux-mê-

mes ont quelque chose à regretter dans une représentation dramatique qui n'est que pour eux seuls; et l'on pourrait soutenir, jusqu'à un certain point, que les vrais succès du théâtre exigent le suffrage universel.

La conception d'*Hamlet* prêtait singulièrement à cette étendue, à cette variété, à cette universalité, qui sont le caractère de Shakspeare : il semble en avoir lui-même jugé ainsi, s'être complu dans ce sujet et y avoir donné carrière à son propre génie. Il est curieux de voir cette tragédie philosophique, où l'auteur a pu renfermer dans un vaste cadre toutes sortes de réflexions, où il a pu nous montrer l'aspect sous lequel il envisageait le monde et la nature humaine : que c'est surtout dans un tel ouvrage que nous apprenons à le connaître lui-même. Ce doit être aussi un précieux témoignage de l'époque contemporaine; elle y a nécessairement imprimé toute sa couleur. Nous y pouvons apprendre beaucoup sur la tendance des esprits, sur le caractère de leur activité, sur l'effet que produisaient en eux l'observation et le savoir. La philosophie est la science des résumés généraux : ainsi une œuvre philosophique doit, plus que nulle autre, être un symptôme révélateur du temps où elle a pris naissance.

Et combien ce genre d'investigation doit prendre plus d'intérêt lorsqu'il s'agit d'une époque où l'esprit humain, longtemps arrêté et captif dans les liens d'une civilisation imparfaite, commence à prendre son essor, plein de mouvement, de curiosité et d'ardeur !

Aussi retrouve-t-on dans *Hamlet* tous les effets de cette sorte de surprise et d'enivrement où l'érudition et la philosophie jetèrent les premières générations qui s'y livrèrent avec tout l'attrait de la nouveauté. Le luxe des connaissances récemment acquises, l'accumulation des raisonnements, la prodigalité des réflexions, devaient former le caractère de ces siècles, qui naissaient aux lettres et à la culture de l'esprit.

Le personnage principal est surtout imaginé selon les idées de ces temps encore naïfs. La folie du jeune prince est bien donnée comme une feinte; son trouble s'explique suffisamment par la terrible apparition dont il est témoin; et pourtant on sent que, dans ce trouble et cette aliénation, Hamlet se trouve comme en son élément. Déjà sa tête était remplie d'incertitude, de doute et de faiblesse. A force d'apprendre et de méditer, en exerçant toujours la réflexion plutôt que la volonté et l'action, il ne savait plus se résoudre ni se conduire.

. . . . . *Perhaps*
Out of my weakness and my melancholy
(*As he is very potent with such spirits*),
The devil abuses me to damn me.

« Peut-être le démon, pour me conduire à la damnation, a-t-il « abusé de ma faiblesse et de ma mélancolie (car il a beaucoup de « pouvoir sur de tels caractères). »

On entrevoit dans ce rôle quelque chose de ces idées populaires, encore répandues dans les classes inférieures, sur les effets d'une trop grande application à l'étude, d'une méditation habituelle, et d'un examen trop curieux des choses. « Il est devenu fou à force d'étudier, » dit le vulgaire; se prenant à la fois d'une sorte d'admiration et de pitié pour ces hommes qui vivent dans une autre région que lui, dont il voit l'incapacité pour toutes les choses positives de la vie, et qui en même temps le surprennent en lui révélant ce qu'il ne conçoit pas qu'on sache.

Hamlet a étudié longtemps à Wittemberg, dans ces universités allemandes où déjà l'on creusait métaphysiquement pour découvrir les principes des choses, où déjà l'on vivait dans un monde idéal, où déjà la rêverie réduisait l'homme à la vie intérieure. Il revient, ainsi disposé, à une cour grossière ou frivole dans ses plaisirs; il y est témoin

de la mort de son père et du prompt oubli qu'on fait de ceux qui ne sont plus. L'indignation et le mépris que lui inspire ce spectacle ne le portent point à agir. On ne le voit point regretter la puissance, aspirer à la gloire, se prendre d'ardeur guerrière. Il tombe dans la mélancolie, plutôt même que dans la douleur. Après qu'il a vu l'ombre de son père, après qu'il a résolu de contrefaire la folie, on ne trouve plus guère la limite entre sa raison et son délire. Lorsqu'il cesse de débiter des extravagances, ses idées n'ont pas beaucoup de suite. Les sentiments, les projets, les persuasions, ont de plus en plus en lui quelque chose d'incomplet et de vague. Cette feinte aliénation d'esprit ne se justifie par aucun résultat, par aucun acte. Au lieu de prouver l'énergie de sa détermination, elle ne révèle que la faiblesse et la misère de sa volonté; Hamlet continue à se montrer, avec justice, plus mécontent encore de lui-même que du sort.

Ce n'est point un défaut de la pièce; c'en est au contraire l'idée première. Shakspeare n'a empreint aucun de ses ouvrages d'une intention et d'une couleur plus prononcée, plus consistante dans son unité. Tout y porte à la fois le caractère de l'examen et de la dissertation, de l'incertitude et du doute. Les personnages parlent tous cette langue. Chacun est caractérisé avec grande finesse, avec vérité. Chacun est bien vivant et paraît à nos yeux comme un réel individu. Mais tous dogmatisent sans agir; tous se complaisent à parler sans conclure; tous ont une teinte de pédanterie. Le roi fait sans cesse de grands discours, mais son habileté et sa prudence ne s'étalent qu'en paroles; il ne sait aviser à rien de ce qu'il prévoit. La niaiserie ministérielle du courtisan se manifeste dans Polonius par un langage doctoral. Laërtes exprime une douleur véritable par la rhétorique la plus ampoulée. Le rustre qui creuse la fosse d'Ophélia est un savant de village. Enfin, il n'y a pas jusqu'au fantôme qui ne se complaise à nous expliquer savam-

ment les propriétés pharmaceutiques que, dans ces temps-là, on attribuait au suc de la jusquiame.

Les rôles de femmes sont seuls exempts de ce cachet. On s'aperçoit sans cesse, en lisant Shakspeare, avec quelle délicatesse il a toujours représenté les caractères de femmes. Nul auteur dramatique n'a si bien réussi à marquer la différence des sexes. Ce sont deux natures morales que jamais il n'a pu confondre. La reine et Ophélia sont, chacune dans sa situation, les rôles les plus touchants; elles ne raisonnent ni ne dissertent, mais sont livrées sans contrainte et sans réflexion à leurs impressions, au mouvement de leur cœur. Il y a surtout dans Gertrude un mélange vrai et naturel de sentiments opposés. Elle a consenti au crime et à la honte par faiblesse féminine; et elle est ensuite sans défense contre le remords, comme elle l'a été contre la faute. Elle a pour son fils une tendresse toute maternelle, et une sorte de respect comme pour le vrai chef de la famille.

Cette affection, l'amour d'Ophélia et la respectueuse amitié d'Horatio servent à relever le rôle d'Hamlet, à faire apercevoir que cette faiblesse d'âme, ce désordre d'esprit, proviennent plutôt des misères de la nature humaine que de la pauvreté et des vices de son caractère individuel. Shakspeare a parfaitement réussi à le présenter comme un être noble et grand, au milieu de tant de circonstances qui pourraient le rapetisser et le dégrader. Le spectateur se sent porté à dire comme Ophélia :

O what a noble mind is here overthrown!

« Ah! qu'une âme si noble soit ainsi bouleversée! »

D'ailleurs, ainsi que nous venons de le remarquer, tous les autres personnages, dont la méditation n'a ni troublé ni affaibli les facultés et qui jouissent de tout leur bon sens, ne réussissent pas mieux qu'Hamlet dans ce qu'ils se propo-

sent ; leur savoir-faire ne les place pas au-dessus de lui, et les hommes pratiques ne sont pas plus avancés que celui qui vit dans le monde de la rêverie.

C'est que telle est l'intention générale de la pièce. Chaque scène, encore plus que chaque personnage, est destinée à faire ressortir le vide et le néant des choses humaines; la marche de l'action elle-même semble conçue dans une idée de scepticisme. Ce ne sont point des événements préparés et amenés par les volontés, les prévoyances, ou même les passions humaines. Ce n'est pas le fil conducteur de la fatalité, conduisant les actions des hommes à un but contraire à leur volonté, comme dans la tragédie antique. Ce n'est pas non plus le libre arbitre humain, agissant dans toute sa force, et condamné cependant à accomplir une route tracée par la destinée, comme on le verra dans Macbeth. Le hasard, et non pas la Providence, paraît amener un événement après l'autre, sans nous montrer aucune direction, aucun but moral. Les coupables sont punis, il est vrai, mais fortuitement, sans qu'aucune nécessité, aucun enchaînement du crime avec la peine, décèle la main divine. L'innocence est enveloppée dans la même ruine; et à le bien prendre, sauf la douce et pure Ophélia, l'idée d'une innocence méritant la protection céleste ne se présente point durant la pièce : Hamlet, au milieu de ses doutes rêveurs, a perdu le sentiment du bien et du mal; il a été faible, dur, cruel et déloyal. On le plaint de ce qu'il a fait, mais la punition ne semble point injuste, et l'on s'étonne peu de la voir arriver par hasard, comme la faute était arrivée elle-même. C'est ce que Shakspeare résume en peu de mots, lorsqu'à la fin Horatio dit au prince de Norvége :

So shall you hear
Of carnal, bloody, and unnatural acts;
Of accidental judgments, casual slaughters;
Of deaths put on by cunning, and forc'd cause;

And, in this upshot, purposes mistook
Fall'n on the inventors' heads.

« Vous apprendrez des actions impudiques, sanguinaires et déna-
« turées, des justices accidentelles, des meurtres fortuits, des morts
« accomplies par la fourbe ou par la violence ; et, en résultat, des
« projets qui, par méprise, retombent sur la tête de leurs auteurs. »

L'unité de pensée et de conception portant ainsi sur le doute et l'incertitude des événements de ce monde, permettait ou plutôt prescrivait cette variété étonnante des scènes qui se succèdent sans s'enchaîner, toujours produisant par des moyens différents une impression unique. — « Qu'est-ce que de nous? » — telle est la moralité ramenée à la fin de chaque scène. Shakspeare a pu de la sorte passer en revue et soumettre à ce triste point de vue presque toute la vie humaine. Tout pouvait venir se placer dans ce drame qui appelait, d'un côté, la diversité des incidents, et de l'autre, la profusion des réflexions et des discours ; de sorte que même des dissertations littéraires, même des allusions à toutes les circonstances du théâtre de Shakspeare et des théâtres rivaux, même des querelles de coulisse et de parterre, semblent à peine une digression.

Cette suite de scènes destinées à frapper l'imagination dans le même sens, mais par des ressorts différents, exerce une action puissante sur les spectateurs, et les préoccupe peut-être plus encore que ne ferait le développement progressif d'une même situation.

Dès l'abord, les esprits sont saisis par l'apparition du fantôme. Il y a longtemps qu'on a remarqué avec quelle habileté, ou pour mieux dire avec quel sentiment de la vérité, Shakspeare avait préparé l'impression de terreur que produit cette vision. Dans un des morceaux les plus cités et les plus spirituels de sa dramaturgie, Lessing montre avec combien de maladresse Voltaire a essayé de transporter dans la tragédie toute pompeuse de Sémiramis cet effet d'épouvante qui, dans Hamlet, tient à la simple et fidèle

observation de toutes les croyances populaires sur les revenants, et aux circonstances naturelles et naïves au milieu desquelles Shakspeare a fait apparaître le prodige. Il n'est personne qui ne se souvienne de ce chapitre de *Tom Jones* où le bon Partridge ne sait pas trop si c'est effectivement ou en imagination que le spectre lui fait peur, et confond d'une manière si plaisante la représentation théâtrale avec la réalité. Fielding a voulu faire l'éloge le plus flatteur de son ami Garrick; mais la louange s'adresse encore plus au génie de Shakspeare.

Les scènes de Polonius et les railleries qu'Hamlet, s'autorisant de sa prétendue folie, se divertit à adresser à ce vieux courtisan; les divagations malicieuses à l'aide desquelles il échappe aux deux jeunes seigneurs chargés de l'espionner, sont remarquables par la connaissance spirituelle du cœur humain.

La représentation dramatique qu'Hamlet destine à éprouver le roi et sa mère est encore du plus grand effet. Les commentateurs ont beaucoup disserté pour savoir si, dans les vers déclamatoires de ce fragment tragique, Shakspeare avait eu quelque intention de parodie. Pour établir que c'était une représentation, et la distinguer entièrement de l'action principale, il fallait lui donner un tout autre ton. C'est ce qui explique l'emploi des vers rimés et la pompe outrée du langage.

L'entrevue d'Hamlet et de sa mère, les paroles sévères et cependant affectueuses qu'il lui adresse, l'effet qu'il produit sur elle, sont du plus haut pathétique. Le drame prend ainsi un aspect de plus en plus sombre, et suit la progression tragique tout en conservant sa marche douteuse et fortuite. Le meurtre de Polonius était une donnée du sujet; sert à la fois à développer le trouble d'âme d'Hamlet, et à motiver l'égarement réel et touchant d'Ophélia. Le récit de sa mort, par la reine, excite un doux attendrissement.

La rencontre d'Hamlet avec cette armée qui va verser son sang pour la possession de quelques arpents de terre, la scène fameuse des fossoyeurs, entrent d'une manière trop évidente dans le plan général de la pièce; elles sont dans une trop grande harmonie avec l'unité d'impression que Shakspeare a cherchée, pour qu'il soit nécessaire d'y insister et de faire voir que ce ne sont pas là des bizarreries et des barbaries, mais les conséquences de tout un système dramatique.

Enfin, les funérailles d'Ophélia achèvent, par une scène terrible et déchirante, cette succession d'incidents tragiques qui n'ont pas laissé un instant l'attention et la curiosité oisives, et qui ont dirigé l'intérêt sur l'énigmatique misère de la destinée humaine plus que sur un personnage donné.

Comme effet dramatique, cette scène est le vrai dénoûment; car l'assaut, l'échange des fleurets, le poison et tous ces morts qui s'en vont tombant, coup sur coup, l'un après l'autre, semblent plutôt tenir à la nécessité d'en finir qu'à une conception tragique. C'était l'écueil du sujet. Il était difficile de le dénouer, puisqu'il n'avait pas de nœud et que l'action marchait comme au hasard. La disposition morale où nous laisse cette tragédie a de même quelque chose d'indécis et de mélancolique; le doute a présidé à tout son ensemble et pèse encore sur le dénoûment.

Ducis fit représenter, en 1769, une tragédie d'Hamlet, qu'il a depuis fort retouchée, et qui a joui longtemps de la faveur du public. Il est assez curieux de voir ce qu'est devenue une tragédie de Shakspeare entre les mains d'un de nos poëtes les plus distingués. A l'exception du rôle d'Hamlet, où Ducis a répandu les nobles et tendres sentiments qu'il savait exprimer en si beaux vers et qui coulaient de son âme comme de source, la pièce et les personnages sont venus se renfermer dans une sorte de moule uniforme et convenu, où ont disparu toute couleur locale, toute origi-

nalité, toute grandeur de conception, toute vérité vivante. Cette succession de scènes qui embrassent la nature humaine, qui se passent entre des individus doués de l'existence par le poëte, entre des hommes faits de chair et d'os tout comme nous, a été remplacée par un tyran, une conspiration, des confidents et une jeune princesse, qu'il semble qu'on ait vus partout et qu'on ait tirés des magasins du théâtre.

A dire le vrai, le génie de Ducis était peu dramatique ; son imagination et sa poésie se sont heureusement inspirées de Shakspeare, mais il n'a jamais su dans aucune de ses pièces en reproduire l'intention ni le caractère. La vie manque toujours aux personnages, la suite et le développement à l'action. Il n'y a de vrai que le caractère si pur du poëte, qui répand souvent sur ses vers un charme irrésistible. A la représentation, Hamlet et les autres tragédies imitées par Ducis avaient un moyen de succès plus efficace encore. C'est par l'étude et l'inspiration de Shakspeare que s'était formé Talma ; c'est à cette source qu'il avait puisé cette vérité d'imitation, si variée et cependant si noble ; cette vérité peut-être plus nécessaire au langage soutenu de notre théâtre, qui par là se montre vivant et réel.

OTWAY

1823.

Les contemporains de Thomas Otway ont laissé peu de détails sur lui; ceux qui ont été conservés sont tristes à raconter.

Il naquit le 3 mars 1651, à Trotting, dans le comté de Sussex; son père, Humphrey Otway, était recteur de Woolbeding. Après avoir reçu sa première éducation à l'école de Winchester, il passa comme boursier au collége du Christ, à Oxford; il en sortit sans avoir pris ses degrés. On ne sait si c'est le manque d'argent ou bien l'impatience du joug et le désir prématuré d'entrer dans le monde qui l'empêchèrent d'achever ses études; il paraît aussi qu'il passa quelque temps au collége de Saint-Jean à Cambridge.

Ce fut à Londres que le jeune Otway vint essayer de trouver quelques ressources. Il se fit d'abord comédien; sans doute il eut peu de succès et ne se sentit point appelé à montrer un grand talent sur le théâtre, car il renonça bientôt à cette carrière et se livra entièrement aux lettres.

En 1675, il fit représenter *Alcibiade*, sa première tragédie. Johnson se demande si elle a été imitée de l'*Alcibiade* de Palaprat et regrette de n'avoir pas eu le moyen de le

vérifier. Nous ne connaissons aucune pièce de Palaprat qui porte ce nom, et en 1675 il était encore trop jeune pour avoir pu donner un ouvrage au théâtre. Il y a un *Alcibiade* de Campistron qui eut quelque succès dans son temps ; mais il a paru plus tard que la pièce d'Otway et il n'y a d'ailleurs aucun rapport de l'une à l'autre. Ce n'est pas qu'on ne puisse trouver beaucoup d'analogie entre Otway et nos mauvais poëtes de la même époque. On retrouve dans *Alcibiade* ce ton de galanterie romanesque et froide des tragédies de Mairet, de Quinault ou de Pradon ; c'est le même luxe d'événements accumulés sans vraisemblance et sans effet ; ce sont les mêmes mœurs de ces princes et princesses du monde galant qu'avaient créés Scudéry et La Calprenède. Nul souvenir de l'histoire ne se montre dans la conception, dans les faits, dans les caractères, ni dans le langage ; seulement il y a un peu plus d'indécence que n'en avait alors conservé notre théâtre, et vers la fin de la pièce un véritable délire d'invention, dont nos auteurs n'offraient plus l'exemple. C'est une prodigalité de coups de poignards, d'empoisonnements, dont on ne peut se faire une idée sans avoir lu cette bizarre et glaciale production. La reine de Sparte, qui est devenue amoureuse d'Alcibiade à la première vue, après avoir eu avec lui une scène qui ressemble beaucoup à celle de Joseph avec la femme de Putiphar, poignarde le roi son mari et empoisonne la femme d'Alcibiade, afin de pouvoir épouser tout à son aise cet aimable et chaste mari ; mais il se tue de chagrin et elle en fait autant. Il faut ajouter à cela des fêtes, des danses, des chants, des apparitions, des songes où figure l'enchanteur Merlin, et tout ce fracas, sans un sentiment vrai ni un mouvement naturel. On s'imagine difficilement que le théâtre anglais ait pu, soixante ans après Shakspeare, tomber à un tel point de barbarie. La même année il donna *don Carlos*, dont le succès fut prodigieux et qui commença sa réputation.

En 1677, il publia une traduction de la *Bérénice* de Racine et des *Fourberies de Scapin.*

En 1678, il donna au théâtre la comédie de *l'Amitié à la mode.* C'est une pièce en prose, qui a peu d'action et d'intrigue, et qui cependant est fort longue. Otway a voulu y peindre les mœurs dissolues du règne de Charles II; mais on ne retrouve pas dans ce tableau la teinte d'élégance et de facilité que les Mémoires du chevalier de Gramont ont donnée à la corruption de cette cour. La comédie anglaise est en général un peu forcée, et se présente plutôt comme la parodie que comme l'imitation des mœurs. Ce défaut est poussé loin dans *l'Amitié à la mode* : il y règne une surabondance monotone de tous les lieux communs que débitent les plus vulgaires libertins; les hommes s'y enivrent beaucoup, et les femmes vont fort au delà des limites de la coquetterie.

Cette comédie obtint du succès; mais lorsqu'en 1749 on voulut la reprendre au théâtre de Drury-Lane, elle révolta le public par son indécence et son immoralité, et fut unanimement sifflée.

Otway voyait de près les modèles qu'il avait voulu copier. A cette époque, un homme d'esprit, un poëte agréable était facilement admis dans la société des grands seigneurs qui aimaient le plaisir et avaient si bien secoué le joug de la décence et de la morale. Otway passe pour avoir été le compagnon de débauche des jeunes gens de la cour de Charles II. Il était reçu parmi eux sur le pied d'une infériorité qui dans les habitudes du temps lui semblait sans doute toute naturelle et ne devait pas l'offenser; on lui payait son écot, lorsqu'on voulait rire et boire avec lui. La bonté qu'on lui montrait n'allait pas jusqu'à la bienveillance, et cette familiarité était loin de l'amitié. Otway sortait de cette société joyeuse et prodigue pour rentrer dans quelque misérable taudis; on s'enivrait avec lui sans s'enquérir s'il avait du pain. Nous voyons par des vers du comte de Rochester, tirés de

sa *Session des Poëtes,* avec quel dédain barbare et révoltant il prend pour sujet de raillerie la misère de son convive et de son protégé. — « Tom Otway, le bouffon chéri de Sadwell, « venait après, et jurait que ses vers héroïques l'emportaient « sur tous les autres. *Don Carlos* avait rempli sa bourse au « point qu'il s'était fait guérir de la gale et avait exterminé « la vermine qui le rongeait; mais Apollon, qui avait vu sa « figure sur les planches, pensa avec raison que le rebut du « théâtre ne pouvait pas être l'honneur du siècle. »

C'est ainsi qu'Otway était traité par un homme à qui il adressait des épîtres dédicatoires, en lui disant : *qu'il voulait apprendre à l'univers combien son patron était bon et généreux, en dépit d'un peu de malice.*

Cependant le comte de Plymouth, fils naturel de Charles Ier, fut un protecteur moins indifférent pour Otway : il lui procura l'emploi de cornette dans un des régiments qui furent envoyés en Flandre. Cette nouvelle tentative lui réussit mal; il revint bientôt à Londres, et y tomba dans un dénûment plus grand qu'auparavant.

En 1680, parut *l'Orpheline,* qui n'a jamais cessé de plaire et d'être applaudie au théâtre; elle est connue en France par plusieurs traductions.

La même année, Otway donna l'histoire de la chute de *Caïus Marius.* Là, on voit que l'auteur avait pris goût à Shakspeare, car la pièce est certes le plus singulier plagiat dont l'histoire du théâtre offre l'exemple. Sans parler des scènes populaires, qui sont visiblement imitées des tragédies romaines de Shakspeare, Otway a pris toute la partie amoureuse de *Roméo et Juliette,* et, sans plus de façon, laissant les vers et les phrases tels qu'ils sont, les abrégeant seulement quelque peu, il a fait de Roméo le jeune Marius, et de Juliette, Lavinie, fille de Métellus. On retrouve la nourrice, le frère Laurence, le breuvage soporifique, la description de la boutique de l'apothicaire, la peinture de la petite fée Mab, enfin tous les morceaux connus de la tra-

gédie de Shakspeare. Cette marqueterie est d'un bizarre effet; il fallait qu'Otway eût une singulière idée de l'art dramatique pour transporter ainsi dans une pièce historique l'intrigue d'un drame tout romanesque. Du reste, les caractères sont à peine esquissés; les événements ont perdu leur grandeur et leur sérieux; les proscriptions romaines, ainsi présentées dans un cadre sans vérité, ne produisent pas plus d'effet que les cruautés de quelque sultan dans une pièce fantastique; Sylla, rival du jeune Marius, paraît à peine; la scène du Cimbre est tout au plus indiquée en passant. Pour qu'Otway ait pu se résoudre à offrir une telle œuvre au public, il faut supposer que, pressé par le besoin, il a travaillé uniquement pour se procurer quelque ressource. Il le dit presque dans le prologue; après avoir parlé du sort heureux des poëtes que protégeaient Auguste et Mécène, il ajoute :

« Notre Shakspeare écrivit aussi à une époque heureuse; « il était le poëte le plus fortuné de son temps, comme il « en était le plus grand. La faveur d'une généreuse prin- « cesse encourageait sa muse, et il n'avait point à craindre « de perdre une faveur si constante; il écrivait donc en se « livrant à une imagination sans contrainte, et ses pensées « étaient immortelles comme son âme; depuis, les poëtes « qui lui ont succédé ne peuvent que glaner humblement « parmi les richesses qu'il laissait tomber de sa plume. « Notre poëte d'aujourd'hui, bien qu'il soit de beaucoup le « plus humble de cette foule d'imitateurs, craint de l'avoir « offensé. Tel qu'un mendiant affamé, il lui a dérobé des « gerbes entières, et vous allez reconnaître qu'il s'est em- « paré de la moitié d'une tragédie. Vous verrez briller parmi « le fumier un métal éclatant, magnifique, divin. C'est à « de si basses ressources que les poëtes sont réduits, tandis « que nous avons à gémir à la fois de l'absence de César et « de l'absence du génie. »

Otway fait ici allusion à l'absence de Jacques II, alors

duc d'York, qui était en Écosse; en sa qualité de poëte royaliste, il déplore son absence, comme funeste à l'État et aux lettres.

En 1683, parut *la Fortune du soldat* : c'est une peinture de mœurs encore plus ignobles et plus dépravées que celles qu'il avait présentées dans *l'Amitié à la mode;* rien de piquant ne se mêle au dégoût que produisent les longs dialogues entre les officiers réformés, les chevaliers d'industrie, les entremetteurs, les femmes perdues et les filles publiques, qui sont les personnages de la pièce. L'année d'après, il en donna une suite, qui porte le double titre de *l'Athée.* On n'y peut découvrir ni plus de gaieté, ni plus de variété; quelques allusions aux circonstances de cette époque, aux mœurs de la Restauration, au souvenir des temps qui l'avaient précédée, sont curieuses comme témoignages historiques plutôt que comme études de l'art dramatique. Ces deux comédies sont depuis longtemps entièrement oubliées.

Enfin, en 1685, il fit jouer son chef-d'œuvre, le seul de ses ouvrages qui ait donné quelque gloire à son nom, *Venise sauvée*, dont nous parlerons avec plus de détails.

Otway survécut à peine de quelques mois à son succès; accablé de dettes et poursuivi par ses créanciers, il avait été contraint de se retirer dans le quartier privilégié de la Tour, à l'auberge du Taureau : ce fut là qu'il mourut, à l'âge de trente-quatre ans. Les uns racontent que, n'ayant plus un denier, et pressé depuis plus d'un jour par la faim, il sortit à demi nu de son logis, entra dans un café et demanda la charité à la première personne qu'il rencontra; on lui donna une guinée : il courut acheter un pain, mais les longues douleurs de l'abstinence l'avaient rendu incapable d'avaler, et les premières bouchées l'étouffèrent. Ce récit est peu vraisemblable; le succès de *Venise sauvée* avait dû rapporter quelque argent à Otway : nous voyons d'ailleurs, par l'épître dédicatoire adressée à la duchesse de Portsmouth, qu'elle avait contribué à améliorer sa position.

Pope, qui était presque contemporain, rapporte sa mort d'une manière moins cruelle : il dit qu'ayant été de nuit poursuivi par un voleur, la frayeur dont il fut ému lui causa une fièvre qui devint mortelle.

Quelle que soit la cause immédiate de sa mort, il n'en est pas moins certain que le chagrin et l'abattement, tristes compagnons de la misère, affligèrent ses derniers moments.

Il avait traduit du français l'*Histoire du Triumvirat.* Il a laissé aussi quelques poésies ; la plus longue est intitulée : *Plaintes d'un poëte contre sa muse ;* Johnson déclare qu'il la trouve en grande partie inintelligible. Elle offre en effet peu de suites dans les idées, et fait allusion à beaucoup de circonstances du temps, que nous devons démêler encore moins bien que Johnson. On y voit qu'Otway était un zélé royaliste ; il dirige tous les traits de la satire contre les opinions religieuses et politiques qui avaient concouru aux malheurs de l'Angleterre et amené la tyrannie de Cromwell ; de proche en proche, il en vient à traiter de la même sorte et à confondre avec de criminelles erreurs la défense légitime des droits du pays contre le pouvoir absolu. Il s'indigne beaucoup contre le *Libelle*, personnage allégorique qui nous a paru être ce qu'on appellerait la liberté de la presse ; il lui reproche surtout d'avoir contraint le roi à éloigner son noble frère. L'on voit par les vers d'Otway, comme par toutes les autres notions historiques, que Jacques II était tout l'espoir de ce parti, et qu'on *attendait de lui le bonheur des générations futures.* Au reste, Johnson dit que, dans cette poésie, « ce qui n'est pas obscur ne lui paraît mériter « aucun éloge ; le style est sans délicatesse et les vers sans « harmonie. Otway n'apporte jamais de soin à la versifi- « cation, et en général cultiva peu son esprit : son princi- « pal mérite est de savoir peindre les passions. »

D'autres vers sont encore adressés au duc d'York, soit pour célébrer son retour d'Écosse, soit pour demander au

Ciel la naissance d'un royal rejeton, à qui la Providence accorderait un règne *plein de force.*

Mais c'est dans le prologue et l'épilogue de *Venise sauvée* qu'Otway a exprimé le plus vivement ses sentiments politiques. Jacques II venait de monter sur le trône; la tentative du duc de Monmouth avait été réprimée; les conspirations successives étaient punies avec rigueur par les tribunaux et par les exécutions militaires. Otway, offrant sur la scène une conjuration, prend texte de là pour se reporter aux circonstances du moment. Ces deux morceaux servent à faire connaître et l'auteur et l'époque contemporaine; ils rappellent les détails les plus minutieux des affaires du temps, les bruits populaires, les dictons de parti, de sorte qu'il est à peu près impossible d'en avoir l'intelligence complète.

Otway, après avoir raillé les mauvais succès des conspirateurs et parlé de leur impuissance, s'applaudit d'être lui-même en butte à la haine de cette faction; il brave ses menaces, ses poignards, ses poisons, ses assassins. Rien ne l'empêchera, dit-il, de consacrer sa plume à la cause de la vérité. Il s'unit à l'indignation de tous les nobles cœurs contre cette faction rebelle qui, après avoir répandu le sang de l'illustre martyr, voudrait dans sa haine séditieuse le faire périr encore dans la personne de son fils, et insulte lâchement à son nom et à ses images. Il demande au Ciel de rétablir enfin la paix et de venger l'honneur royal, tellement, que des misérables n'osent plus jamais l'attaquer. C'était trois ans avant la révolution de 1688 qu'Otway se livrait à ces espérances.

Un attachement si grand et si absolu pour la cause royale eût mérité quelque récompense; mais la cour et le gouvernement de Charles II furent si frivoles et si ingrats dans le succès, qu'ils négligèrent tous les hommes de condition inférieure qui se montrèrent loyaux et dévoués au parti du pouvoir absolu. Otway fait sans amertume de fréquentes

allusions à cet abandon, soit dans ses poésies, soit dans *la Fortune du Soldat.*

« Nous avons laissé le service de l'étranger pour revenir « dans notre patrie faire profession de loyauté, et nous y « mourons loyalement de faim. Je te l'ai dit, loyauté et « misère, c'est tout un; les anciens cavaliers avaient fait « une telle provision de misère pendant l'exil du roi, qu'il « en reste encore pour leurs héritiers. »

Telle est la difficulté inhérente aux gouvernements qui succèdent aux guerres civiles ou aux révolutions; de quelque façon qu'ils s'y prennent, ils mécontentent les uns, sans satisfaire les autres.

VENISE SAUVÉE,

TRAGÉDIE D'OTWAY.

CONJURATION DES ESPAGNOLS CONTRE VENISE, PAR SAINT-RÉAL.

A la fin du mois de mai 1618, le bruit se répandit qu'une grande conspiration contre la république de Venise avait été découverte et déjouée. On en racontait des circonstances extraordinaires et terribles. — « Le projet des conjurés était d'exterminer le Sénat, de s'emparer de la ville et de la livrer au pillage, de brûler la flotte; de se saisir des places fortes que la république possédait sur la terre ferme. Ce complot, disait-on, avait été tramé par le duc d'Ossuna, vice-roi de Naples, par don Pierre de Toledo, gouverneur de Milan, et le marquis de Bedmar, ambassadeur d'Espagne à Venise. Pour écarter les soupçons, ils avaient pris pour instruments des soldats français qui étaient au service de Venise ou y étaient venus pour y entrer. Heureusement, quelques jours avant le moment fixé pour l'exécution, un d'entre eux avait révélé le complot, et les coupables avaient été punis. »

A ces récits passant de bouche en bouche, s'ajoutaient beaucoup d'exagérations. Au lieu de quelques hommes pendus aux mâts des vaisseaux ou aux potences dans la ville, on parlait de centaines d'hommes suppliciés, mis à mort dans les prisons, ou noyés dans les canaux; on disait que plusieurs nobles vénitiens étaient impliqués dans la conspiration; on affirmait que le jour où elle devait éclater

avait été fixé, et l'on donnait le détail de toutes les mesures prises par les conjurés.

Quelque temps après, le marquis de Bedmar quitta Venise, rappelé par sa cour, peut-être sur la demande de la seigneurie de Venise; et cette circonstance était donnée en preuve de tout ce que publiait la renommée.

Quelques années après, plusieurs récits furent publiés et Vani, historien autorisé par le gouvernement de Venise, fit paraître, en 1663, une relation de la conspiration contre Venise, qui sans contredire franchement les idées que le public s'était formées, ne rendait pas un compte complet de ce grand événement.

C'est qu'en effet, puisque le gouvernement de Venise était absolu et despotique, puisqu'il interdisait toute publicité, puisqu'il maintenait l'ordre public et la paix intérieure uniquement par la police, et non par la justice, son histoire devait présenter souvent des énigmes à deviner, des secrets d'État à éclaircir, et le sombre aspect d'une tyrannie muette et anonyme.

On était encore préoccupé de la conspiration contre Venise, lorsque l'abbé de Saint-Réal publia, en 1674, la conjuration des Espagnols contre Venise. Il ne s'occupa point à rechercher la vérité historique. Ce récit, ou pour mieux dire ce roman, contribua à augmenter la curiosité de connaître les véritables motifs qui avaient porté le gouvernement de Venise à la sanglante punition d'un crime resté inconnu, et de savoir si réellement la république avait échappé au danger d'une ruine complète. A diverses époques, différentes hypothèses furent proposées, soit par les écrivains qui publiaient des histoires de Venise, soit par les auteurs de recherches spéciales sur ce problème historique. La réalité de la conspiration fut même mise en doute par quelques-uns.

L'histoire de Venise, par M. le comte Daru, qui parut il y a plus de trente ans, réveilla l'intérêt et la curiosité sur

cet épisode. Il y est raconté de la manière la plus vive et la plus intéressante, en même temps avec l'exactitude et le discernement qui caractérisaient tous les travaux de l'historien. Il exposa les circonstances et les causes probables de la conspiration avec plus de détail et plus de vraisemblance qu'aucun de ses devanciers. Il avait fait des recherches dans les manuscrits de la bibliothèque du roi, surtout aux archives des affaires étrangères, et produisait des pièces qui semblaient démonstratives. Peu d'années après, un historien dont le savoir, la scrupuleuse exactitude des documents, l'impartialité et la pénétration ont rendu le nom célèbre, M. Léopold Ranke est parvenu à donner enfin une explication incontestable de la conspiration de Venise. Il a eu communication des archives de Venise, et y a trouvé les actes du Conseil des Dix, où sont mentionnées les informations qui avaient fait connaître l'existence et les progrès du complot, et décidèrent, sans autre procédure, l'exécution des principaux conjurés. Suivant la coutume du gouvernement vénitien, ces documents étaient restés secrets.

A cette époque un grand nombre de Français étaient venus en effet se mettre au service de Venise, qui était alors en guerre avec l'Espagne. Parmi eux se trouvaient plusieurs aventuriers qui cherchaient fortune, parcourant l'Italie, demandant de l'emploi et de l'argent aux divers souverains, prêts à se charger de toute commission secrète: gens sans honneur et sans foi, mais animés d'audace et de courage.

Aucun n'était plus capable de tout que Jacques Pierre, un marin, natif de Normandie, qui était corsaire, et en apparence au service du duc d'Ossuna, vice-roi de Naples, encore qu'il fît son métier pour son propre compte, sans obéir à personne : se trouvant à Rome en 1615, il se présenta secrètement à l'envoyé vénitien, et lui offrit de passer au service de Venise et de lui donner connaissance des

forces militaires et des projets du vice-roi. Il racontait tous ses exploits contre les Turcs, et proposait toute espèce de projets contre les diverses puissances ennemies de Venise. L'envoyé vénitien rendit compte de ses conversations avec cet homme, « moitié brigand, moitié soldat, » disait-il.

Jacques Pierre était en relation amicale avec un autre Français, nommé Regnault, qui avait quitté son pays pour quelque méfait, qu'on soupçonnait même de s'être échappé des galères. Il était plus lettré que Jacques Pierre, qui ne savait pas écrire, et qui le conduisit chez Contarini : déjà, l'année précédente, il l'avait présenté à l'envoyé de Venise à Naples.

Ni l'un ni l'autre n'inspiraient une confiance entière aux envoyés vénitiens. Mais Jacques Pierre était un homme si hardi, si vaillant, si habile marin, qu'il pouvait se rendre utile à la république; il offrait de dévoiler au sénat les projets que le vice-roi avait conçus contre Venise; il proposait des entreprises, qui paraissaient bien calculées. Contarini le recommanda à son gouvernement, conseilla d'accepter ses services, de peur qu'il ne s'engageât de nouveau au vice-roi; mais il ne cacha point sa méfiance.

Jacques Pierre et Regnault se rendirent donc à Venise : ils y trouvèrent une foule de Français et Hollandais, qui étaient venus en Italie chercher une solde et des aventures. Il les attacha à sa fortune par des promesses et par la confiance qu'inspiraient à de tels gens son audace et son savoir-faire. Il se mit en relation avec le marquis de Bedmar; il continua à être en correspondance secrète avec le vice-roi. Il offrait à M. de Brulart, ambassadeur de France, de se mettre à la tête d'une entreprise contre les Turcs; il donnait à l'envoyé anglais des informations sur les projets des Espagnols. La vérité était qu'il voulait, avec l'aide du vice-roi, incendier la flotte vénitienne et mettre la ville au pillage.

Parmi les Français qu'il avait enrôlés dans sa bande, se

trouvait un jeune gentilhomme languedocien, nommé Montcassin, qu'un duel avait forcé à s'expatrier. Jacques Pierre voulut aussi s'associer un autre Français, qui était encore moins fait pour se mêler à une telle canaille. Balthazar Juven était neveu du connétable de Lesdiguières : il était au service de Venise et commandait une compagnie de Français expatriés, qui tenait garnison à Creme : il était venu à Venise réclamer la solde de sa troupe. Montcassin lui fit d'abord des propositions auxquelles il ne répondit point. Jacques Pierre le pressa davantage, lui expliqua son projet et les chances de succès.

Juven était un homme d'honneur. Il eut horreur d'un tel complot, conçu dans les intérêts de l'Espagne, qui était alors en guerre avec la France et pour la ruine de Venise, son alliée. Il fit honte à Montcassin, l'engagea à révéler la conspiration, et lui déclara qu'il allait en parler au doge en le prévenant que de plus complètes informations seraient données par lui-même.

Montcassin se trouva ainsi engagé à devenir dénonciateur : on tira de lui tout le détail des projets de Jacques Pierre et de ses moyens d'exécution. Le Conseil des Dix ne se pressa point d'agir ; il était tenu au courant des progrès du complot. Comme les conjurés avaient des doutes sur le succès; comme ils n'avaient pas encore pris une détermination définitive, la république n'était pas réellement en péril. Mais lorsque le Conseil des Dix sut que Jacques Pierre attendait des galères que le duc d'Ossuna devait envoyer à l'entrée des lagunes, il commença le procès : c'est-à-dire, qu'après avoir lu les rapports et les déclarations des délateurs, il prononça les sentences selon la forme et les règles ordinaires. Toutes les pièces de la procédure existent encore aux archives, et c'est là que M. Ranke a trouvé la vérité si longtemps cherchée, et qui diffère peu des documents contemporains.

Ainsi, il est évident que la *Conjuration de Venise*, de

Saint-Réal, est une œuvre d'imagination : on se plaisait alors à prendre la politique pour thème littéraire. Les tragédies de Corneille, les livres de Balzac, la *Conspiration de Fiesque* du cardinal de Retz, la *Conspiration de Valstein*, par Sarrazin, avaient précédé, de quelques années, l'œuvre de Saint-Réal. On y retrouve le même aspect de gravité, de profondeur, de dignité : il semble que le cardinal de Richelieu était devenu le type d'une certaine politique habile, mystérieuse, imposante, où la ruse était de mise, aussi bien que la force, où l'autorité se croyait le droit de se passer de morale, pourvu qu'elle se proposât de grands desseins. La *Conjuration de Venise* est assurément un des beaux modèles de ce genre de composition, et a pris place parmi les modèles classiques de la langue française. La peinture des caractères, les discours des conjurés ont le ton grave et ferme d'un historien. L'intérêt dramatique et la marche de l'action semblent appartenir à une tragédie dont toutefois la représentation serait froide. Tout y a un aspect composé et n'excite point d'émotions vives ; les personnages ne parlent pas assez le langage de la passion. Le gouvernement mystérieux de Venise est indiqué, mais n'est point mis en scène et perd toutes ses terreurs. Ce peuple d'aventuriers, de marins, de soldats, de courtisanes, parmi lesquels se passe l'action, s'est revêtu d'une apparence régulière, et le désordre même semble avoir son étiquette.

Si c'est là un défaut, il faut avouer qu'Otway le corrigea bien. En empruntant ce sujet à l'historien français, il en fit disparaître tout ce qu'il a de grave et de politique, pour se placer exclusivement dans un monde ignoble et corrompu. Cet habile marquis de Bedmar, dont Saint-Réal fait un si beau portrait et qu'il se complaît à nous présenter comme le modèle du politique et l'idéal du diplomate, devient un personnage insignifiant de la tragédie anglaise. Les grands intérêts de la république de Venise, son redoutable gouvernement, son histoire sombre et sanglante, sont

à peine indiqués, et, comme une décoration sans relief, ne servent qu'à marquer le lieu de la scène.

Ce qu'Otway a peint, ce qu'il connaissait certes mieux que l'abbé de Saint-Réal, ce sont les mœurs de tous ces conspirateurs perdus de dettes, vivant dans le désordre et la misère, n'ayant pas un lendemain, mais grandis par la force, l'action et l'audace. *Venise sauvée* est, littéralement parlant, la tragédie au mauvais lieu; aussi cause-t-elle souvent un profond dégoût : tout y est sans élévation et sans noblesse; le langage n'a habituellement rien de fort; souvent il est flasque et sans couleur, d'autres fois déclamatoire. A travers ces défauts rebutants se trouvent des traits pleins de vérité et des caractères bien conçus : c'est là ce qui a valu à ce drame le succès qu'il a conservé, sans que cependant il ait jamais été placé bien haut par aucun critique.

« C'est encore, dit Johnson, une des pièces les plus « aimées du public, malgré l'immoralité de l'intrigue prin- « cipale et les ignobles scènes de comédie dont cette action « tragique est entremêlée. En comparant le style d'Otway, « dans *Venise sauvée*, à celui de l'*Orpheline*, on trouve qu'il « avait acquis plus de richesse dans les images et plus « d'énergie dans l'expression. Les beaux passages de cette « tragédie sont dans la bouche de tout le monde, et le pu- « blic l'apprécie, je crois, à sa juste valeur, en la regardant « comme l'ouvrage d'un homme qui n'a respecté ni la mo- « rale ni la décence, mais qui a eu des conceptions fortes, « et a su retracer d'une manière originale ce que lui ont « inspiré la nature et son propre cœur. »

Ce qui est le plus touchant, c'est l'amitié de Pierre pour Jaffier, c'est ce sentiment tendre, désintéressé, involontaire, qui amollit le cœur de cet homme, d'ailleurs perdu de vices et féroce dans ses projets de complots, qu'Otway n'a pas même pris la peine d'ennoblir. Il y a quelque chose à la fois de vrai et d'attendrissant à avoir fait jouer à ce sentiment sympathique un si grand rôle, parmi tous ces êtres dépravés

et endurcis qui n'y peuvent rien comprendre. Le caractère de Jaffier est aussi d'une vérité parfaite; on ne peut mieux peindre la faiblesse et l'hésitation d'un homme dont le cœur est encore honorable, et qui se trouve mêlé à des compagnons pervers : sa situation lui pèse; il rougit sans cesse de lui-même, et sa faiblesse dans le crime le dégrade plus encore que son abandon de la vertu. Ce n'était peut-être pas une vérité à présenter ainsi complète et continue, car elle est plus rebutante encore que les scènes indécentes dont l'auteur a sali sa pièce; mais il en résulte des situations pleines d'intérêt. L'espèce de séduction par laquelle sa bien-aimée Belvidéra, détruisant en lui toute énergie et toute résolution, le fait manquer aux serments, dont elle, femme, ne comprend pas la force et l'honneur, est en harmonie avec cette âme énervée par le malheur et les sentiments tendres. On voit que c'est là ce qui parlait le plus à l'imagination d'Otway. Jamais écrivain tragique ne fut moins destiné à relever la nature humaine, à la montrer grande et forte : ce n'est pas un mince défaut.

Treize ans après la tragédie d'Otway, et vingt-quatre ans après la publication de la *Conjuration* de Saint-Réal, Lafosse fit représenter *Manlius* sur la scène française. Dans une courte préface, il reconnaît les obligations qu'il avait au savant abbé; mais il ne parle en rien du drame anglais, dont il avait emprunté plus encore. Lafosse avait quelque connaissance de la littérature étrangère; il avait longtemps vécu en Italie, et faisait avec succès des vers italiens; peut-être savait-il aussi l'anglais, ce qui pourtant était fort rare en France à cette époque. Quoi qu'il en soit, c'est la tragédie d'Otway qu'il a voulu accommoder à notre théâtre, et ce genre de travail est toujours curieux comme symptôme des différences qui existent entre les deux peuples et leurs littératures.

Lafosse n'avait point à changer le plan général de la tragédie. Otway, qui avait étudié les auteurs français, n'était

nullement de l'école de Shakspeare : c'était une seule situation avec ses développements qu'il avait voulu représenter, et l'unité de sa conception n'avait pas la vaste étendue des conceptions de Shakspeare. Rien ne l'avait porté à s'écarter de l'unité de temps, ni à parcourir un vaste cercle qui embrassât tout le caractère d'une époque historique, d'une nation ou d'un grand personnage. Lafosse pouvait donc conserver un cadre de même dimension, mais non pas y représenter les mêmes objets. On aurait trouvé ridicule, dit Voltaire, qu'un ambassadeur espagnol s'appelât le marquis de Bedmar, et que les conjurés eussent le nom de Pierre et de Jaffier. Il fallait donner à toute cette aventure la pompe requise sur notre théâtre, et déguiser en Romains tous les personnages. Mais ce ne pouvaient pas être non plus de vrais Romains, car un événement ne se transporte pas indifféremment de Venise dans la république romaine, et du dix-septième siècle à l'an 370 de la fondation de Rome; c'étaient des Romains de théâtre, avec leurs mœurs de convention. Ainsi des artistes d'alors ne pouvant ennoblir le costume du temps, et n'osant pas risquer la nudité du style héroïque, habillaient Louis XIV d'une tunique de fantaisie, sans rien changer à sa vaste perruque.

Il était difficile à Lafosse de retrouver dans une tragédie toute pompeuse le genre d'intérêt qu'offrait une pièce dont le défaut est d'être vulgaire dans les personnages, les sentiments et le langage : il fut donc obligé de retourner à la politique, dont Otway s'était écarté. Manlius devint un orgueilleux conspirateur, un ennemi hautain du sénat. Cette amitié si tendre et si faible de Pierre pour Jaffier, lorsqu'on voulut la placer entre deux augustes Romains, ne fut plus indiquée qu'en passant. Belvidéra se changea en une fière Romaine; on ne comprend pas comment elle peut entraîner le cœur de Servilius à la trahison sans lui montrer cet abandon et cette intimité douce qui rendent Jaffier esclave de Belvidéra.

Les scènes des conjurés, au lieu de se passer sur le théâtre, au lieu de représenter Renault assignant à chacun son poste, prescrivant l'heure du carnage, et jetant de temps en temps des regards inquiets sur Jaffier qu'il soupçonne, sont en récit; le tribun Rutile rapporte seulement une faible partie du discours qu'il vient, dit-il, de tenir aux conspirateurs.

C'est ainsi que ce que la pièce d'Otway a de vivant disparaît dans la tragédie prétendue romaine de Lafosse; aussi, malgré des vers pleins de force et de noblesse, malgré l'intérêt des situations, cet ouvrage a-t-il une sorte de sécheresse et de maigreur; il manque d'abondance et de développements; tout y sent l'art et la gêne. Pour lui donner de l'effet à la représentation, il importe qu'un grand acteur remette dans *Manlius* un peu de ce qui est dans *Venise sauvée*, et qu'il fasse ressortir cette affection sympathique de Manlius pour Servilius, dont on retrouve à peine la trace dans le langage glacé de Lafosse.

En 1746, Laplace fit représenter une tragédie de *Venise sauvée*. Rétablir les noms de Pierre, Jaffier et Belvidéra ne suffisait pas; il aurait fallu les ramener sur la scène avec la vérité de leur caractère, et l'expression vraie et pleine d'abandon de leurs sentiments. Laplace abrégea tout, et fit un vrai squelette de la tragédie d'Otway, qui manque déjà elle-même de grandeur et d'étoffe. Cet essai ne fut pas absolument repoussé par les spectateurs, mais depuis longtemps la pièce ne se joue plus, et il n'en est pas resté un vers dans la mémoire de personne.

SUR THOMSON

ET SUR LA TRAGÉDIE

DE TANCRÈDE ET SIGISMONDE[1].

1823.

Jacques Thomson naquit en 1700 à Ednam, dans le comté de Roxburgh en Écosse. Son père était le pasteur du lieu, homme fort estimé dans tout le canton pour sa piété et son zèle à s'acquitter de ses devoirs. Le revenu d'un ministre de campagne, en Écosse, n'est pas considérable, et ne suffisait guère à élever neuf enfants. Le pasteur d'une paroisse voisine prit en amitié le jeune Jacques Thomson, reconnut en lui des dispositions rares, veilla à sa première éducation, et lui fournit des livres.

Il fut ensuite placé dans une école à Jedburgh, lieu dont il a pris plaisir de rappeler le souvenir dans son poëme de *l'Automne* [2]. Il ne s'y montra pas supérieur à ses condisciples dans leurs communes études; mais, tout enfant qu'il était, il se plaisait à faire des vers, pour les montrer à son protecteur et à sir William Bennet, homme aimable, spirituel, connu par d'agréables poésies, qui se plaisait à encourager la verve naissante du jeune poëte, et l'attirait chez

[1] Cette étude précède la traduction de Tancrède et Sigismonde dans la collection des théâtres étrangers.

[2] Pure parent stream,
Whose past'ral banks first heard my doric reed
With, sylvan Jed, thy tributary brook.

lui pendant les vacances. Cependant Thomson connaissait si bien la valeur de ses puérils essais, que régulièrement, le premier jour de chaque année, il jetait au feu tous les vers de l'année précédente.

De cette école, il fut conduit à Édimbourg. Il y était à peine depuis deux ans, lorsque son père mourut. Sa mère, qui se nommait Hume, engagea son petit domaine, et vint avec sa famille s'établir à Édimbourg; elle y vécut assez longtemps pour jouir de la gloire de son fils. C'était une personne d'un esprit peu commun, d'une imagination vive et d'une piété exaltée.

Son dessein, et le conseil de ses amis, étaient que Thomson suivît la carrière qu'avait honorablement parcourue son père. Il s'appliqua donc aux études de théologie, sous la direction d'un savant et respectable professeur, le docteur Hamilton. Un jour il chargea le jeune Thomson de développer le sens et les beautés d'un psaume. L'élève en fit une paraphrase si poétique, et d'un langage si élevé, que le professeur, après lui en avoir fait compliment, ajouta, avec un sourire, que si réellement il se destinait au ministère évangélique, il fallait qu'il se mît un peu plus à la portée du vulgaire, qu'il se tînt en garde contre son imagination, et s'accoutumât à ne pas considérer les choses saintes par leur côté poétique et profane.

Cet avertissement lui donna quelques doutes sur sa vocation. Elle avait été sincère, comme on pouvait l'attendre d'un jeune homme dont l'éducation avait été toute pieuse, et qui, autour de lui dans sa famille, n'avait vu que de religieux exemples. Mais chaque jour il se sentait porté avec plus d'attrait vers la poésie. Les esprits étaient alors fort tournés vers la littérature : Pope brillait de toute sa gloire; Addison venait d'attirer l'attention de l'Angleterre sur les beautés de Milton encore trop négligé. Ce mouvement poétique se faisait sentir jusqu'en Écosse, où déjà tant de lumières commençaient à se répandre. Cependant Thomson

n'y trouvait pas les encouragements nécessaires à son talent. Précisément parce qu'il imprimait déjà à ses jeunes essais un caractère original, qu'il les revêtait de couleurs nouvelles, les gens, qui n'étaient que critiques, n'en découvraient pas le mérite et le charme. Ce qui s'écartait de leurs admirations accoutumées, des formes poétiques auxquelles ils avaient attaché l'idée de convenance, leur semblait pécher contre le goût. Il faut souvent que le génie se fasse à lui-même son public : parfois il révèle à ses contemporains leurs propres penchants, qu'eux-mêmes tiennent encore enchaînés sous une autorité factice et de convention; parfois on commence par blâmer ceux qui secouent un joug dont soi-même on sent le poids et l'ennui, sans vouloir se l'avouer.

Sur un plus grand théâtre, où les idées circulent plus rapidement, où les opinions ont plus de hardiesse, parce qu'elles peuvent plus facilement recruter des partisans, les nouveautés du talent se trouvent plus au large. Thomson vit bien que le séjour de Londres lui convenait mieux que celui d'Édimbourg.

Il s'y rendit, en prenant pour prétexte l'invitation d'une dame, amie de sa mère, qui, sans être en position de lui être utile, avait cependant conseillé ce voyage.

Il arriva à Londres muni de quelques lettres de recommandation : il les portait enveloppées dans son mouchoir. Dès le premier jour, comme il traversait les rues avec la curiosité gauche d'un nouveau débarqué, sa poche fut vidée par un filou, et il se trouva dans cette grande ville sans amis, sans patrons, sans argent, et même sans souliers.

Cependant il se hasarda à aller voir M. Forbes, membre du Parlement, et depuis lord-président de sessions, qu'il avait un peu connu en Écosse, et à qui il avait montré quelques-uns de ses vers. Il en fut bien reçu, et, grâce à lui, fit connaissance avec d'autres personnes qui s'intéressèrent à lui. Le premier de ses protecteurs et de ses amis fut le poëte

Mallet, qui était alors instituteur des enfants du duc de Montrose.

Sa seule ressource pour vivre était son poëme de *l'Hiver*, qu'il avait apporté d'Écosse; mais, jeune et inconnu, il ne pouvait trouver à vendre des vers si peu recommandés. Enfin, le libraire Millard se laissa persuader de les acheter; il les paya à bas prix, et trouva d'abord que c'était encore trop cher; le poëme restait ignoré et sans débit dans sa boutique, jusqu'à ce que M. Whattey, homme alors assez connu dans le monde littéraire, ayant jeté par hasard les yeux sur l'œuvre du jeune poëte, en fut si enchanté, qu'il s'en alla partout célébrer ses louanges. Ainsi commença la réputation de Thomson. Il obtint aussi les suffrages et la bienveillance d'Aaron Hill, dont le nom avait encore plus d'autorité dans les lettres. Il était si pauvre et si dénué d'appuis, qu'il recevait avec une reconnaissance bien humble les moindres marques de bonté.

Le poëme de *l'Hiver* était dédié à sir Spencer Compton, qui, peu sensible à cet honneur, négligea complétement l'auteur. Quelques vers satiriques que Hill inséra dans un journal contre l'indifférence des grands pour les hommes de talent, semblèrent un reproche à sir Spencer Compton, et il donna vingt guinées à Thomson. Voici comme celui-ci rendit compte à Hill de la magnificence de son Mécène. De tels détails ont de la curiosité, comme témoignage des mœurs; ils montrent quelles relations avaient entre elles, il y a un siècle, les diverses classes de la société en Angleterre.

« Je vous ai écrit, l'autre jour, que j'avais vu sir Spencer « samedi matin. Quelqu'un, sans m'en prévenir, lui avait « parlé de moi. Il répondit que je n'étais jamais venu le « voir. Alors on lui demanda s'il lui serait agréable que je « me présentasse chez lui. Il répondit que oui; on me donna « donc une lettre d'introduction. Sir Spencer me reçut avec « ce qu'on appelle des manières polies, me fit quelques « questions sur des lieux communs, et me donna vingt gui-

« nées. Je ne manquai pas de répondre que ce présent avait « plus de valeur que mon ouvrage, et que j'en devais avoir « obligation à sa générosité plutôt qu'à mon mérite. » — Il semble qu'en France les inégalités sociales étaient alors moins marquées. Nous ne nous figurons pas Voltaire, qui, à la même époque, entrait dans la carrière, recevant dans la main une charité de vingt louis pour une dédicace famélique.

Ainsi, ce ne fut pas tout d'un coup qu'on apprécia la poésie de Thomson : sa manière était nouvelle; elle étonna d'abord le public, et il fallut que l'autorité des hommes de lettres vînt encourager les admirations timides. Pope ne fut pas le dernier à rendre hautement témoignage pour le talent de Thomson.

Bientôt les éditions du poëme de *l'Hiver* se succédèrent rapidement ; l'auteur devint répandu et recherché dans le grand monde. Sa réputation naissante inspirait le désir de le connaître, et son caractère facile, sincère, bienveillant, le faisait aimer. Il reçut surtout un accueil empressé de la comtesse de Hertford, qui se piquait de bel esprit et faisait des vers. C'est à elle qu'il dédia le chant du *Printemps;* mais elle cessa bientôt de lui montrer les mêmes bontés. Elle avait coutume d'emmener avec elle à la campagne quelques hommes de lettres. Thomson, honoré de cette faveur, aimait beaucoup mieux rester à boire et à converser avec lord Hertford et ses amis, que d'aider la comtesse à faire des vers. Aussi sa disgrâce ne tarda guère. Il forma des liens plus durables avec le lord chancelier Talbot, homme que ses vertus plus encore que sa position avaient entouré de la publique estime. Ce fut le docteur Rundle, depuis évêque de Derry, en Irlande, qui, s'étant fort attaché à lui, l'introduisit dans la maison du chancelier.

La position de Thomson se trouva ainsi rapidement changée; il était maintenant connu, admiré, et avait pris place presque au premier rang des poëtes. L'année d'après, en

1727, il publia le chant de *l'Été*, et en 1728, le chant du *Printemps*. Mais ce fut en 1730 seulement que parut *l'Automne* dans une édition qui réunissait les quatre *Saisons* et l'hymne que Thomson leur donna pour épilogue; hymne religieux et tout plein du souvenir des psaumes. A l'imitation du roi-prophète, il appelle la nature entière et la variété des saisons en témoignage de la gloire et de la puissance de Dieu. Ses vers sont animés d'un sentiment sincère et élevé. La poésie descriptive se rehausse quand elle devient l'expression des sentiments qu'excite la contemplation de la nature, plutôt que la copie exacte des objets. Peut-être même n'y a-t-il que cela, dans les vers descriptifs, qui soit de la poésie.

Il imprima par le poëme des *Saisons* un sceau durable à sa renommée. Les critiques anglais les plus sévères placent Thomson très-haut. « Chez lui, dit Johnson, la pensée « et l'expression sont originales. Le vers non rimé de « Thomson n'est pas plus celui de Milton, que les vers « rimés de Prior ne sont ceux de Cowley. Le nombre, la « coupe, la diction, tout vient de lui; rien n'est copié, rien « n'est imité. Il a sa manière de penser à lui, et c'est celle « d'un homme de génie. Le regard qu'il jette sur la nature « et sur la vie n'appartient qu'à l'œil du poëte. Ce regard « distingue dans tout ce qui s'offre à lui l'aspect qui peut « charmer l'imagination, et son âme embrasse l'ensemble « de ce qui est vaste, sans négliger les détails. Le lecteur « des *Saisons* s'étonne de ne pas avoir encore vu ce que lui « montre Thomson, et de n'avoir pas éprouvé ce qu'il « éprouve. »

« Ses descriptions des vastes scènes et des grands effets « de la nature nous la déploient dans toute sa magnifi- « cence, soit terrible, soit riante. La gaieté du printemps, « la splendeur de l'été, la tranquillité de l'automne, l'hor- « reur de l'hiver, s'emparent tour à tour de l'esprit. Le « poëte nous conduit successivement parmi les apparences

« diverses qu'offrent les vicissitudes des saisons, nous fait « si bien partager son propre enthousiasme, que notre « imagination se remplit de ce qu'il décrit et que notre « sentiment s'échauffe de sa chaleur. »

Johnson remarque judicieusement aussi que le vers non rimé, dont il n'était point partisan et qu'il a presque blâmé dans Milton, convient particulièrement à la poésie descriptive et la préserve de la monotonie et de la diffusion.

A la même époque, Thomson publia aussi un poëme à la mémoire de sir Isaac Newton, qui venait de mourir. Il est plus long et plus technique que l'épître de Voltaire à madame du Châtelet, qui n'a paru que longtemps après, mais il est rempli de beautés du même genre. Ce ne sont point des louanges emphatiques et vagues; Thomson avait étudié les découvertes de Newton et les avait comprises avant de les chanter.

Il fit paraître encore, en 1727, un poëme intitulé : *Britannia*. Le commerce était à cette époque animé d'un vif ressentiment contre l'Espagne, dont les corsaires avaient couru sur les bâtiments anglais. Thomson se rendit l'interprète de ce patriotique sentiment. Son poëme est une invective contre le ministère, qui se montrait trop peu sensible à l'honneur national outragé. Ce fut ainsi que Thomson annonça la vocation anti-ministérielle à laquelle il devait être fidèle presque toute sa vie. Dans un gouvernement libre, lorsque, descendant vers une région plus positive, la poésie prend une couleur politique, l'opposition est peut-être plus en harmonie avec elle que la louange. Un homme d'esprit tourné à l'idéal, qui ne sait pas les difficultés pratiques des affaires ; qui se sent destiné à ne jamais avoir la moindre responsabilité; qui, par état, doit confondre les temps et voir l'avenir dans le présent ; qui est plus touché du beau que de l'utile; qui, pour lui-même, a besoin de l'indépendance et vit dans une noble insouciance de ses

propres intérêts, semble en effet plus appelé à faire de beaux vers que le poëte protégé et pensionné.

Ce fut en 1729 que Thomson fit jouer sa tragédie de *Sophonisbe*. Elle avait excité une attente générale, et le beau monde était si empressé de connaître une tragédie de l'auteur des *Saisons*, qu'il se porta en foule aux répétitions. Le prologue était de Pope, qui avait voulu donner cette marque d'intérêt à son jeune ami ; cependant, comme il se sentait peu en verve, il ne le finit pas, et l'on raconte que les derniers vers sont de Mallet.

L'effet ne répondit pas aux espérances qu'on avait conçues. Les vers semblèrent beaux, les sentiments nobles, la marche sage ; mais on sortit du théâtre comme on aurait pu le faire d'une lecture morale.

Il régnait alors une grande analogie de goût, une conformité presque complète d'idées entre la France et l'Angleterre. Le siècle de Louis XIV exerçait son autorité au delà du détroit, d'autant mieux que les deux nations vivaient en paix et sans jalousie. Pour parler notre langage nouveau, le classique avait triomphé du romantique ; on n'avait pas cessé d'admirer Shakspeare, mais c'était Racine qu'on imitait. Addison avait composé *Caton* dans le plus rigoureux système des unités. Thomson, dans sa préface, copie avec respect la préface d'*Iphigénie*, et proteste qu'il ne pourrait mieux dire en faveur des règles. Ce qu'il y a d'assuré, c'est qu'*Iphigénie* se présente, comme exemple classique, avec une toute autre puissance que *Sophonisbe*. Ce sujet est peu favorable ; quand on le laisse dans sa nudité, il offre une situation intéressante, mais sans progrès dans l'action. Thomson paraît n'avoir pas eu le génie du théâtre, ni cette sorte d'imagination féconde, qui crée les personnages et les fait agir ; il est stérile, et n'a rien ajouté aux sujets qu'il a choisis. Le drame lui sert seulement de cadre pour des sentiments élevés, purs et surtout patriotiques : c'était là son thème favori ; il y revient sans cesse et même

lorsqu'il n'y a pas volonté expresse de faire des allusions, le whig perce partout.

Thomson interrompit bientôt ses travaux littéraires pour accompagner M. Charles Talbot, fils aîné du chancelier, dans ses voyages sur le continent : ce fut le temps le plus doux de sa vie. Il parcourut la plus grande partie de l'Europe, séjourna dans les capitales, observa tout avec son heureuse et poétique disposition, fit ample provision et d'images et de pensées. Son jeune compagnon de voyage était d'un commerce agréable et d'un esprit distingué. Thomson menait avec lui une vie commode et remplie de jouissances, sans avoir à s'inquiéter du lendemain, sans aucun souci à prendre des choses matérielles.

Ce fut dans ce voyage qu'il conçut un poëme dont il espéra plus de gloire que d'aucun de ses ouvrages, parce qu'il y travailla avec plus de goût et d'amour qu'à tout autre. Le spectacle des autres pays, l'observation de leurs gouvernements absolus et sans garanties, l'aspect de cette Italie, si grande par les souvenirs, si nulle dans le présent, lui inspirèrent l'idée de célébrer les bienfaits de la liberté, son histoire chez les différents peuples, leur déclin concourant toujours avec sa décadence ; de dire comment elle naquit chez eux et comment elle y a fini ; comment elle se conserve et comment elle se perd lorsqu'on en abuse.

Un autre sentiment l'animait encore en traitant ce sujet. On était alors sous le ministère de sir Robert Walpole. Une domination si entière sur la Chambre des communes, dont il avait fait l'instrument docile de son pouvoir, les moyens surtout qu'il employait pour se maintenir et pour gouverner, avaient excité les inquiétudes des amis de la liberté et les clameurs de presque toute la nation. Thomson joignait donc au juste orgueil que faisait naître en lui la constitution de son pays, la crainte qu'elle ne fût faussée et dénaturée de manière à n'être plus qu'une vaine apparence. Johnson, se moquant un peu de cette patriotique sollicitude,

assure que la liberté ne courait alors aucun danger et que personne n'avait à se plaindre d'en manquer. La chose est possible; car, en Angleterre, les deux Chambres sont loin de former l'unique garantie des droits. Mais s'il ne se trouvait jamais que des gens pareils à Johnson, invariablement rassurés sur la liberté et qui n'ont d'entrailles que pour le pouvoir, il est probable que les gouvernements feraient de rapides progrès vers l'autorité absolue. C'est parce qu'il se rencontre des hommes inquiets, et trop inquiets sur la liberté, qu'on parvient à la conserver. Il faut qu'elle puisse être défendue avec jalousie, avec méfiance, par ceux que leur caractère ou leur position appelle à envisager les affaires sous cet aspect. Si leur vocation de critique ne les appelle point à gouverner, ils sont utiles pour surveiller ceux qui gouvernent.

De telles controverses politiques, quelque élevées qu'elles puissent être, sont cependant bien positives et bien terrestres pour la poésie; Thomson se méprit sans doute en choisissant un tel sujet, tout cher qu'il était à son cœur. Johnson triomphe assez de l'oubli où tomba le poëme de Thomson. — « *La Liberté*, dit-il, appela en vain ses adora-
« teurs; elle ne put leur faire lire ses louanges, ni obtenir
« une récompense à son panégyriste. Son éloge fut con-
« damné à être couvert de poussière et à servir d'asile aux
« araignées. Aucune des productions de Thomson ne fut
« aussi peu recherchée. »

Un homme d'esprit, après avoir un jour parlé des défauts d'un livre qui venait de paraître, terminait en disant : — « C'est au reste un jugement bien frivole, car je ne l'ai pas « lu. » — Et ce dernier trait renfermait la critique la plus acérée. Johnson en agit de même avec le poëme de *la Liberté*. Il raconte qu'il avait essayé de le lire dans sa nouveauté, sans y pouvoir réussir, et que depuis, n'ayant jamais eu le courage d'y jeter les yeux, il ne peut en parler avec connaissance. Ce dédain est sévère : le poëme de *la Liberté*

est, il est vrai, assez monotone, mais il y a de fort beaux vers ; les sentiments en sont nobles et naturels, le ton, les pensées, n'ont rien de déclamatoire ni d'exagéré. Thomson était un ami sage de la liberté. Ce sont les lois, la justice, la dignité de l'espèce humaine, qu'il aime et qu'il demande. Il n'est point ennemi sombre et envieux d'un pouvoir auguste exercé dans l'intérêt des peuples. Peut-être une traduction de ce poëme, tout ennuyeux que le déclare Johnson, ne serait-elle pas aujourd'hui sans intérêt, du moins pour ceux qui sont sympathiques ou indulgents aux opinions de Thomson. Il y a, dans le quatrième chant, un tableau rapide de l'histoire d'Angleterre, qui nous a semblé fort beau dans ce genre peu poétique ; c'est le même ton et la même marche d'idées que dans les morceaux historiques de *la Henriade*. Un passage plus curieux pour nous, c'est la peinture vive et sentie du siècle de Louis XIV, présentée avec autant d'admiration et de complaisance que pourrait le faire un Français. Le grand roi même, après quelques paroles sévères sur son despotisme, son amour de la guerre et son vain orgueil, obtient l'hommage de cette muse étrangère. L'ordre établi en France, les monuments de son règne, la protection accordée aux lettres et aux arts, sont vantés avec une fraternité assez rare chez nos vieux ennemis.

Pendant que Thomson travaillait à son poëme, il perdit le jeune compagnon de son voyage, qui mourut peu après leur retour en Angleterre : ce fut pour lui un grand chagrin, bientôt suivi d'un coup plus rude encore. Le chancelier, son noble protecteur, survécut peu à son fils. Thomson consacra à sa mémoire un poëme, où les vertus austères et la douceur du caractère de cet homme d'État sont dignement célébrées. Nonobstant l'unité ministérielle, lord Talbot était l'espoir et la consolation du parti nombreux qui trouvait lourd et honteux le joug de sir Robert Walpole. Il avait récompensé les soins que Thomson avait donnés à son

fils, en lui accordant une place modeste, mais qui convenait à sa façon de vivre, indolente et ennemie de la contrainte. Lord Hardwicke, successeur de lord Talbot, lui aurait volontiers conservé cet emploi; il aurait eu honte d'enlever à un des poëtes les plus distingués de l'Angleterre la seule ressource qu'il eût, et cela parce qu'il ne faisait pas des vers ministériels. Mais Thomson, soit fierté, soit abattement causé par la mort de son digne patron, soit insouciance, ne voulut pas faire une démarche pour conserver sa place. En vain ses amis l'en pressèrent, en vain lord Hardwicke attendit longtemps avant de le remplacer, rien ne put le décider, et il retomba ainsi dans le dénûment.

Cela le fit travailler un peu davantage. Il ne perdit ni son courage, ni la douce égalité de son caractère. Son libraire, ceux de ses amis qui étaient riches, le tiraient d'embarras, répondaient pour lui, et il ne se trouvait pas malheureux. Une fois entre autres, l'acteur Quin vint à son secours, et lui prêta la somme nécessaire pour ne pas être arrêté pour dette.

En 1738, il donna au théâtre la tragédie d'*Agamemnon*. Elle eut peu de succès et fut plutôt endurée qu'applaudie. Pope était venu à la première représentation pour protéger, de sa présence, la tragédie d'un homme pour lequel il professait beaucoup d'admiration; il reçut un grand accueil du public, mais cela ne procura point d'applaudissements à la pièce. L'auteur était à la galerie, animant les acteurs du geste et de la voix, et se faisant si fort remarquer, que ses amis furent obligés de lui conseiller plus de calme. Il sortit de là harassé et tellement en désordre, qu'il fut obligé d'aller réparer le désordre de sa toilette avant d'aller au souper où on l'attendait.

Les tragédies mythologiques n'ont jamais été beaucoup du goût des Anglais; d'ailleurs le sujet d'*Agamemnon* est peut-être un de ceux qui s'accommodent le plus difficile-

ment à notre scène moderne. Ce meurtre du mari par la femme, sans autre motif que l'adultère, semble avoir besoin de toute la barbarie du théâtre primitif. Il faut que ce soit le rude et simple accomplissement de la destinée, plutôt que le développement de passions qui exciteraient le dégoût plus que l'intérêt. Il y a toujours dans nos tragédies empruntées au théâtre grec une sorte de contradiction. Pour les accommoder à nos idées, pour être nous-mêmes, il est presque indispensable de rendre à l'homme son libre arbitre, d'établir le combat entre ses devoirs et ses passions, de montrer la transition du bien au mal; alors les événements du drame, au milieu de ces nuances de sentiments, de ces agitations de la conscience, présentent parfois un aspect plus cruel, plus immoral, plus indécent, que lorsque l'homme est l'instrument du destin. Ainsi Eschyle, dans sa rudesse, est assurément le poëte qui a traité avec le plus de pudeur la mort d'Agamemnon. L'hypocrisie continue de Clytemnestre, que le chœur dénonce d'une manière terrible mais obscure; l'absence d'Égysthe, qui ne paraît qu'à la fin, écartent du théâtre l'ignoble spectacle de leurs amours. M. Lemercier a bien senti que c'était la difficulté du sujet, et a mis tout son esprit et son talent à masquer cette rebutante familiarité entre la reine et son séducteur. Au contraire, Thomson a été entraîné, par son penchant habituel, à faire de Clytemnestre la femme la plus repentante, la plus agitée, la plus entraînée par sa faiblesse : de sorte qu'un si horrible crime et des sentiments si délicats offrent un contraste très-choquant : les passions sont de notre temps, quand les actions appartiennent aux temps féroces de l'idolâtrie.

Cette tragédie n'aurait été pour Thomson qu'une faible et passagère ressource. Il trouva un meilleur secours dans les bontés du prince de Galles. Par un penchant assez naturel ou une politique assez bien entendue, cet héritier présomptif de la couronne s'était déclaré l'ami des hommes

de l'opposition et recherchait la popularité. Lord Littleton, dont surtout il écoutait les conseils, et qui avait fait de lui le patron des gens d'esprit, lui présenta Thomson. Le poëte, dans son habituelle incurie, n'avait sollicité ni la faveur du prince, ni la protection de lord Littleton; il répondit gaiement, lorsqu'il fut interrogé sur sa situation, qu'elle était en effet plus poétique que par le passé. Le prince l'acueillit avec une extrême bienveillance, et lui assigna une pension de cent livres sterling par an.

La protection du prince de Galles était un motif de plus pour être dans la disgrâce du ministère, qui ne s'intimidait nullement devant cet auguste opposant et employait même contre lui l'action de l'autorité royale. Thomson venait de faire une nouvelle tragédie; il la présenta au théâtre. Il y avait peu de temps qu'un bill avait statué qu'aucune pièce ne pourrait être représentée sans licence de l'autorité; car, en Angleterre, pour qu'une chose ne soit pas permise, il faut qu'une loi formelle l'ait défendue. Le premier exemple d'interdiction s'appliqua à la tragédie de *Gustave Vasa* de M. Brook, que le public dédommagea par une abondante souscription. La seconde pièce de théâtre interdite fut *Édouard et Éléonore*, de Thomson. Les biographes, et même Johnson, assurent qu'on ne peut trouver dans cette tragédie aucun motif d'en proscrire la représentation. On voit bien que les mœurs anglaises ne sont pas faites à la censure. En France, où nous avons une longue habitude de ce genre de précautions, nous ne nous étonnerions pas que la police dramatique s'offensât d'allusions aussi directes et aussi visibles. Nous sommes accoutumés à laisser les ministres traiter les attaques contre leur administration comme des atteintes au bon ordre et à l'intérêt de l'État. Ainsi, dès la première scène, nous voyons tout de suite que la tragédie d'*Édouard et Éléonore* n'était pas jouable.

La scène est en Syrie, à la croisade. L'armée anglaise,

commandée par Édouard, prince royal et héritier de la couronne, a été abandonnée par les autres armées européennes. On délibère sur le parti qu'on doit prendre. Le comte de Gloster s'exprime en ces termes :

« Vous savez, monseigneur, que je n'ai jamais été l'ami « de cette croisade. Mon opinion n'a point changé ; elle est « prononcée plus fortement encore pour la paix. Je n'in- « sisterai pas sur l'abandon où nous laissent les autres « puissances de l'Europe, mais je parlerai de l'état de notre « malheureuse patrie. Contemple-la, Édouard, avec un re- « gard filial, et dis-moi si c'est le moment de la jeter dans « de telles aventures ; contemple-la, ébranlée par de pro- « fondes commotions, malgré l'apparence trompeuse et su- « perficielle du repos. Contemple-la, saignante encore de la « guerre civile, épuisée, affaissée, pressurée par des impo- « sitions illégales, en proie aux fraudes des prêtres, des « imposteurs d'Italie et de cette insatiable cour de Rome. « En outre, qui sait de quels mauvais conseillers le trône « peut être entouré? Dans un temps désordonné tel que le « nôtre, où tout incline vers une liberté déréglée, un pas « fait vers le pouvoir arbitraire, un nouvel et audacieux « attentat, peut-être même la plus légère infraction à nos « chartes, pourrait élever une tempête parmi cette nation « encore toute troublée. Revenez, mon prince ; vous avez « une fois sauvé votre père de ses ennemis, sauvez-le de « ses ministres. »

Plus loin, Gloster engage le prince à préserver la faiblesse du roi, son vieux père, des piéges où l'entraînent de vils et funestes flatteurs. Il lui prescrit la noble tâche de fonder sur de solides bases une liberté bien réglée, et de donner ainsi à l'Angleterre le repos, le bonheur et la gloire. « Un fils n'a-t-il pas plus de droits, dit-il, à être admis « dans le cœur et dans les conseils de son père, que « ceux qui, étrangers à ses intérêts, trafiquent de son « honneur? »

On voit que les allusions étaient manifestes, et que, selon une plaisanterie ministérielle qui fut alors répétée, l'auteur avait pris une *liberté* qui n'était pas de *saison*. Aussi les censeurs n'hésitèrent point à défendre la pièce; elle leur parut même si coupable, que, peu après, une tragédie d'*Arminius* leur ayant été présentée, ils la refusèrent sans la lire, parce qu'ils crurent y reconnaître l'écriture de Thomson. La méprise était plaisante; ce nouvel ouvrage était de M. Paterson, ami de Thomson, qui, en effet, avait fait pour lui la copie d'*Édouard et Éléonore* que les censeurs avaient eue sous les yeux.

Le public n'approuva point toutes ces interdictions, qui lui parurent faites dans l'intérêt personnel de sir Robert Walpole, et qui retardèrent peu sa chute. Une souscription fut ouverte pour réparer le tort que la censure avait fait à Thomson, en interdisant la représentation de sa tragédie.

Du reste elle n'est pas, ce nous semble, une production très-distinguée, et fut bientôt oubliée. C'est le sujet d'Alceste, accommodé aux mœurs modernes. Le prince Édouard est frappé, par un assassin, d'un poignard empoisonné. Une captive musulmane apprend à Éléonore que l'unique moyen de sauver son époux, c'est de sucer la plaie. Le prix de cette action généreuse sera une mort certaine. Éléonore n'hésite point; le prince, comme on peut le croire, repousse un tel dévouement. Pendant qu'il sommeille, Éléonore accomplit son noble dessein. Elle va mourir. Elle a fait de touchants adieux à la vie et à son époux, lorsqu'un derviche se présente: c'est le sultan Sélim; sous ce travestissement, il vient justifier son honneur compromis par l'assassin, qui s'est servi de son nom pour s'introduire auprès du prince; il apporte un puissant antidote, et rend Éléonore à Édouard, comme Hercule rend Alceste à Admète.

La conduite de ce drame montre combien le génie de Thomson était peu dramatique, combien son imagination

était étrangère aux combinaisons théâtrales. Aucune ne lui venait à la pensée. Chaque scène n'est qu'un prétexte pour de beaux vers et pour l'effusion de sentiments nobles, qui même gardent toujours la teinte propre à l'auteur. Il s'est particulièrement complu dans cette tragédie à n'exprimer que des pensées et des impressions morales et élevées. Tous les personnages rivalisent d'honneur, de vertu, d'humanité, de bonne philosophie, de tolérance religieuse. A cet égard, le sultan n'a rien à envier au prince anglais; la captive Daraxa, dont il est aimé, est aussi pure et aussi tendre qu'Éléonore. Mais l'action traîne, rien n'est vif ni imprévu. L'effet général est monotone; c'est, en un mot, une héroïde dialoguée bien plutôt qu'une tragédie.

Ce fut à la même époque, en 1740, qu'il fit, de société avec Mallet, une de ces pièces à musique et à spectacle que les Anglais nomment masques; elle avait pour sujet *Alfred*, et fut composée pour une fête que le prince de Galles donnait dans sa maison de campagne de Clifden.

Enfin, en 1745, parut *Tancrède et Sigismonde*, la seule de ses tragédies qui se soit conservée au théâtre. Il trouva, dans une des nouvelles de Gil Blas, un sujet dramatique dejà, pour ainsi dire, tout arrangé pour la scène. Le Sage, accoutumé à l'effet théâtral, avait, dans son récit, indiqué la progression accélérée de l'action et les scènes successives qui conduisent au dénoûment. Le cadre étant tracé, il fallait seulement le remplir; les situations étaient données, Thomson n'avait qu'à les développer par le dialogue. C'est ce qu'il fit, sans y mettre même un tour assez vif et assez rapide. Comme la pièce ne pouvait perdre son caractère romanesque; comme les événements s'y trouvaient plus pressés encore, par le besoin de les resserrer fictivement dans les règles des unités; comme les scènes résultaient presque toujours d'une situation subite et imprévue, le langage aurait dû être plus riche en mouvements qu'en pensées, et les sentiments plus véhéments que développés. Tel

n'était point le caractère du talent de Thomson. Son style contraste souvent avec la rapidité de l'action. La pièce eut même besoin de subir de grands retranchements pour être représentée.

Lorsque, peu d'années après, Saurin l'imita sous le nom de *Blanche et Guiscard* et la transporta avec succès sur le théâtre français, il ne tomba point dans le même inconvénient. Sous ce rapport, les deux tragédies sont d'autant plus curieuses à comparer, que la marche de l'action et le système dramatique y sont presque pareils; l'on en juge d'autant mieux la différence des deux auteurs et la diversité du goût des deux nations. Dans Thomson, les caractères sont mieux dessinés et se font mieux connaître. Les circonstances au milieu desquelles se passe le drame sont aussi plus déterminées: l'état de la Sicile, ses discordes, le spectacle de sa politique intérieure, ont pris place dans l'imagination de l'auteur, comme sans doute aussi dans l'habitude des spectateurs anglais. Dans Saurin, tout marche plus vite; le besoin de donner à la situation dramatique une unité resserrée et rapide manifeste le goût du public français, qui n'aime point qu'on appelle son attention sur tout ce qui n'est pas la situation elle-même et les passions qu'elle excite.

Ainsi Thomson, faisant une tragédie sur le modèle classique français, et Saurin la traduisant, laissent encore démêler la différente origine des deux arts dramatiques, et témoignent que la nature humaine n'est pas envisagée sous le même aspect par les deux littératures. Chacune de ces manières de procéder entraîne avec elle ses avantages et ses inconvénients.

La tragédie française manque d'étoffe; tout y est rapidement entassé. C'est une pièce d'intrigue, où il n'y a que l'intrigue, et les scènes qu'elle amène. Les personnages ne sont là que pour donner corps à la situation; au lieu de leur imposer des noms propres, ce pourrait être le père, l'amant,

le rival et la princesse, sans qu'il y eût à songer au pays où ils sont, au temps où ils vivent. Mais on y trouve des traits rapides de sentiment, des vers pleins d'une émotion passionnée, et une sorte d'entraînement qui disparaît sous les détails et les longs discours de la pièce anglaise. Il est vrai que Thomson, voulant à la fois placer son sujet sur une scène réelle et historique, et se renfermer dans la forme étroite de nos tragédies, s'imposait une tâche difficile: il perdait ainsi tous les avantages qu'offrent les dimensions plus larges et plus libres du théâtre anglais.

On doit aussi remarquer que le langage de Thomson a quelque chose de plus naturel et de plus familier. L'alexandrin de l'auteur français est sans cesse pompeux et tendu; les mouvements passionnés parviennent seuls à triompher de cette contrainte emphatiqne.

Le succès de *Tancrède et Sigismonde* fut complet. Garrick et mistriss Cibber contribuèrent à y attirer la foule; comme bientôt après Le Kain et mademoiselle Clairon firent la fortune de *Blanche et Guiscard*.

Vers le même temps, la situation de Thomson était devenue beaucoup meilleure. Son ami lord Littleton était alors au ministère, et lui avait donné l'emploi d'inspecteur des îles Leeward. Thomson en avait délégué les fonctions à M. Paterson, se réservant un revenu d'environ trois cents guinées. Pour la seconde fois, l'ami sincère de la liberté se trouvait investi d'une sinécure; car ainsi va le monde. Du moins ne l'avait-il acceptée que de ses amis.

Le dernier ouvrage qu'il publia fut *le Château de l'Indolence*. C'était d'abord une plaisanterie sur son propre caractère et sur la vie qu'il menait avec quelques amis aussi insouciants que lui. Peu à peu il en fit un poëme en deux chants. Il est écrit en stances pareilles dans la forme et dans le ton à la stance italienne imitée par Spencer. Ce rhythme, qui conviendrait mal à la haute poésie, prend facilement une couleur gracieuse, naïve, ou même railleuse,

comme, chez nous, le mètre de dix syllabes. Le poëme de Thomson a cependant une monotonie qui tient au sujet et qui est presque toujours inséparable de l'allégorie. Johnson trouve que le début du premier chant est remarquable par une grande richesse d'imagination.

En 1748, il travaillait à une tragédie de *Coriolan*, et allait bientôt la donner au théâtre, lorsqu'il fut enlevé tout à coup à sa gloire et à ses amis.

Il avait l'habitude de faire de longues promenades à pied dans les environs de Londres; souvent il passait ainsi la journée avec quelque ami, tout en causant; s'arrêtant en chemin pour dîner et se reposer. Un jour d'été, après avoir beaucoup marché, il prit vers le soir un petit bateau pour se faire conduire à Kew; il avait chaud; le froid le saisit, et bientôt après une fièvre violente se déclara; de prompts secours le tirèrent de danger; mais il demeura faible et souffrant. Une nouvelle imprudence amena une rechute; il s'exposa à l'air frais du soir; la fièvre se manifesta avec de plus graves symptômes; ses amis eurent à peine le temps d'arriver près de lui le lendemain, pour être témoins des derniers moments de son agonie. Il mourut le 27 août 1748.

Lord Littleton fut son exécuteur testamentaire, et s'occupa, par delà la mort, de la renommée et de la fortune de son ami. Par ses soins, la tragédie de *Coriolan* fut mise au théâtre; lui-même en écrivit le prologue, et ce sont peut-être les plus beaux vers qu'il ait faits : ils sont remplis du sentiment le plus vrai et le plus touchant. Ce qui rendit plus attendrissant encore cet hommage rendu à Thomson, c'est que le prologue fut récité par Quin, son ami. Il ne put résister à son émotion, et, cessant d'être acteur, il s'interrompit en fondant en larmes. Son impression se répandit dans toute la salle, et jamais la mémoire d'un poëte ne fut honorée de regrets si tendres et si véritables.

Le produit des représentations de *Coriolan* et le prix du manuscrit furent envoyés par lord Littleton aux sœurs de

Thomson, qu'il avait toujours aimées, et que son insouciance et sa détresse l'avaient souvent empêché de secourir comme il l'aurait voulu.

Thomson fut enseveli sous une simple pierre, et sans aucune inscription, dans l'église de Richmond. Depuis, un monument a été élevé à sa mémoire dans l'abbaye de Westminster.

Il était de moyenne taille, et d'un embonpoint peu poétique; sa physionomie, habituellement inanimée, était assez commune, et ne devenait expressive que dans la conversation familière. Une société nombreuse et l'étiquette des salons le gênaient, l'ennuyaient et le rendaient silencieux. Il aimait à être à son aise avec ses amis, en bon vivant et en toute liberté de conversation. Ceux qui vivaient avec lui dans cette intimité l'aimaient tendrement. Bienveillant pour les autres, indulgent à lui-même, plein de sentiments nobles et désintéressés, mais se laissant aller à ses penchants, sa conduite, bien qu'elle eût une apparence assez vulgaire, n'avait cependant rien de contradictoire avec l'inspiration de son talent. Son imagination habitait une sphère élevée, et sa vie s'écoulait dans un abandon épicurien. Il ne savait contraindre en rien sa bonne nature, pas même pour se préserver ou se retirer de la misère. Il parlait souvent du projet qu'il avait de se peindre dans un conte oriental, qu'il aurait intitulé : *l'Homme qui aime la pauvreté.*

Aussi les gens qui ne connaissaient Thomson que par ses poésies se faisaient de lui une idée toute différente de la réalité. Savage, qui avait été son ami, rapportait qu'un jour une femme, voulant juger l'auteur des *Saisons* d'après ses ouvrages, disait qu'il devait être assurément un amant tendre, un homme austère, et un grand nageur. C'était un beau morceau du chant de *l'Été* qui lui donnait sans doute cette dernière idée. Elle fut bien surprise, lorsqu'on lui raconta que Thomson ne s'était jamais refusé une des jouissances qui avaient pu se trouver sur sa route; qu'il n'avait

connu que le physique de l'amour, et que peut-être ne s'était-il jamais baigné dans l'eau courante.

Cette différence de l'auteur avec ses ouvrages n'accuse point un manque de sincérité. C'était du fond de l'âme qu'il aimait la vertu, la liberté, la patrie; c'était du fond de l'âme qu'il adorait Dieu dans ses œuvres et dans le sentiment moral. Sa bienveillance était vraie et complète. Jamais il n'avait offensé personne ni dans ses vers, ni dans ses paroles. Rien d'hostile ni d'amer n'était jamais sorti de sa plume. Sans doute il eût mieux valu qu'il vécût d'une vie plus grave, et qu'il s'imposât des devoirs plus sévères. S'il eût été ainsi fait, il aurait probablement suivi sa première vocation; sa vie et ses discours auraient édifié, pendant beaucoup d'années, des paroissiens de campagne. Mais le poëte vit dans la rêverie, le vrai est pour lui dans l'imagination plus que dans la réalité; et c'est encore un bel éloge que celui qui fut donné à Thomson par lord Littleton dans le prologue de *Coriolan*.

« Vous ne l'avez jamais entendu enseigner que les « nobles lois de la vertu la plus pure. Sa chaste muse « n'employa jamais la céleste lyre qu'à inspirer les plus « sublimes passions. En mourant, il n'a point à effacer une « seule ligne immorale, une seule pensée impure. »

LE JOUVENCEL,

ROMAN DU QUINZIÈME SIÈCLE, IMPRIMÉ A PARIS EN 1493, PAR ANTOINE VÉRARD, LIBRAIRE, DEMEURANT SUR LE PONT NOTRE-DAME, A L'IMAGE SAINT-JEAN L'ÉVANGÉLISTE, OU AU PALAIS, AU PREMIER PILIER DEVANT LA CHAPELLE OU L'ON CHANTE LA MESSE DE MESSEIGNEURS LES PRÉSIDENTS.

LE MÊME:

MANUSCRIT DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI.

1826.

A ce titre, *le Jouvencel, roman du quinzième siècle*, qui ne croirait que nous allons parler d'un livre publié hier, de quelque roman historique, roman de mœurs, chronique refaite ou contrefaite? — Il n'en est rien : il s'agit d'un vrai roman du quinzième siècle, imprimé pour la première fois, comme on vient de voir, mais incomplétement, en 1493. Puisqu'on aime si fort la vérité historique, la couleur du temps, l'exactitude de costume, ne pourrait-on pas réimprimer *le Jouvencel?* Je ne sais à quel roi de Lacédémone on voulait faire entendre un homme qui contrefaisait merveilleusement le chant du rossignol : — « J'ai entendu le ros- « signol lui-même, » — répondit-il. Cette vieille citation classique revient souvent à la pensée, lorsqu'on voit des hommes d'esprit, des écrivains pleins de talent, qui, parce qu'on est fatigué de la littérature d'imitation, veulent avoir une littérature de contrefaçon. Ils s'efforcent de se faire contempo-

rains du moyen âge; c'est de leur pleine volonté et avec préméditation qu'ils s'en vont chercher des formes, des mots, des idées, des sentiments étrangers à notre temps. C'est, en vérité, s'écarter de la route du naturel, plus encore que ceux qui se laissent aller tout bonnement au courant de la littérature d'imitation. Les uns comme les autres ne reçoivent pas leur inspiration de la réalité; la forme n'est point pour eux un résultat naturel, involontaire, non cherché, de leurs conceptions propres et originales : les uns l'empruntent à une sorte de pratique consacrée du métier littéraire; les autres sont en quête de ce qui peut s'en écarter. Voilà toute la différence. A prendre le mot *classique* comme l'opposé de ce qui est vraiment original et inspiré, on peut être classique dans le bizarre, comme dans le vulgaire. L'essentiel serait d'avoir pour guide et pour règle sa propre conception, de trouver simple, et comme ainsi dire nécessaire, la route que l'on est entraîné à suivre. En fait d'imagination, la maxime est contraire à celle de l'Évangile; il faut dire : « Cherchez, et vous ne trouverez pas. »

Ce n'est pas d'ailleurs chose possible que de se transporter complétement hors de son temps ou de son pays. Les œuvres de l'imagination naissent sur leur propre sol, et ne se transplantent pas à volonté, sous peine de perdre leur vrai caractère et l'énergie native de leur croissance. Elles sont en harmonie avec tout ce qui les environne : elles réfléchissent les couleurs de leur ciel et de leur contrée. On ne veut point dire pour cela que le poëte ou l'artiste soit condamné à végéter sur le point du globe où le sort l'a fait naître, et à ignorer ce qui est arrivé avant lui. Bien au contraire, l'imagination, lassée de tout ce qui est commun et usé, s'anime en songeant aux temps passés : elle y trouve une source d'inspirations; mais alors elle ne copie point; elle ne calque point les témoignages que les générations éteintes nous ont légués. Ce monde, autre que le monde vulgaire, c'est elle qui le crée et le fait vivre; il est vrai,

non point parce qu'il est exactement imité ; non point parce qu'il est un portrait fidèle, mais parce qu'il se produit vivant aux yeux du poëte. Souvent c'est même à son insu qu'il a créé tous ses personnages, qu'il les a doués de la vie, qu'il les a animés de passions, qu'il les a mis en scène les uns avec les autres ; lui-même a cru copier, pourtant il a inventé. L'observation du modèle a suggéré, a guidé son inspiration. Puis vient le critique qui prend le moyen d'exécution pour le principe de l'art.

L'imagination ne saurait se faire érudite et antiquaire ; elle ne peut, sans devenir froide et traînante, rechercher l'exactitude minutieuse des détails. Préoccupée de l'ensemble de ses conceptions, il faut qu'elle marche à son but, sans s'arrêter sans cesse à vérifier si la copie est fidèle. Elle s'est complu au spectacle du passé ; elle s'est pénétrée de son esprit ; les couleurs l'ont charmée, les sons même ont enchanté son oreille :

Ilion, ton nom seul a du charme pour moi.

Puis il s'est formé en elle un vivant tableau où les sentiments, les pensées du présent, les impressions contemporaines et individuelles, sont fondus, combinés avec les images du passé, et les raniment en les dénaturant. Plus exact, le poëte aurait moins de vérité.

Supposons que Racine, épris de l'antiquité, eût par malheur cherché à reproduire ce que nous appelons aujourd'hui la couleur et le costume grecs ; supposons que Phèdre, au lieu de se débattre entre le devoir et la passion, fût la victime fatale de la colère des dieux, qui lui ont imposé un amour tout physique ; supposons que Racine eût contrôlé chaque élan de son propre cœur, pour examiner s'il était conforme à l'ordre d'idées et de sentiments de la civilisation grecque : quelle tragédie nous aurions ! Ce n'est pas l'érudition qui peut atteindre au mouvement intérieur et spontané de l'âme : elle nous dira les mœurs, l'aspect,

le dehors, mais non les passions; elle sera extérieure, jamais intime. Autre temps, autre ensemble de pensées, autre marche des mouvements de l'âme. Voudriez-vous donc que notre Achille fût homérique? Euripide lui-même, au sein de la Grèce et du polythéisme, a-t-il voulu faire l'Achille de l'*Iliade*? Il n'aurait pu y réussir, et n'y a pas songé.

Cette grande manie de vérité locale, qui a en effet beaucoup de charme, quand elle revêt et colore la vérité des sentiments et l'œuvre de l'imagination, a pris, de nos jours, sa source dans l'esprit d'imitation. Ce sont les grands succès de sir Walter Scott qui ont rendu nos auteurs si amoureux des mœurs, des costumes, des époques historiques. Certes, on doit reconnaître à l'auteur de *Waverley* et d'*Ivanhoe* une rare mobilité d'imagination. On ne saurait se mieux transporter dans les temps passés, leur rendre un aspect plus pittoresque, plus animé, et persuader plus complétement au lecteur qu'il assiste à la résurrection des générations ensevelies. C'est le propre du génie : il donne à ses créations une réalité incontestable; il trouve en lui-même de tels caractères de vérité, que le poëte nous semble historien, que les tableaux paraissent des portraits. Si cependant on voulait examiner avec soin et détail les romans de Scott, on verrait que ce sont, avant tout, et Dieu merci, des œuvres d'imagination. Il ne s'est piqué ni de minutie, ni d'exactitude. L'Écosse de tous les âges lui a inspiré ses fictions; il en était tout pénétré, et il a laissé courir sa plume, sans autre souci que de se complaire à lui-même, en se jouant de ses créations; il les a habillées de ses couleurs favorites, et les a produites sur le théâtre de son imagination.

Nous en pouvons mieux juger en lisant *Quentin Durward*, où la scène est en France, où l'action est prise dans notre histoire. Pense-t-on que sir Walter se soit mis fort en peine et en grands frais d'érudition pour faire son *Louis XI*? Il lui a suffi de parcourir rapidement *Philippe de Comines*, plus en homme du monde qu'en historien. Le

livre une fois lu, il a confondu quelques dates, il s'est mépris sur quelques noms; il appelle Comines lui-même sire d'Argenton, sans songer qu'à la cour du duc de Bourgogne, Comines ne portait pas ce nom; il parle des soupçons qui s'élevaient contre le roi pour la mort de son frère, et, quelques pages plus loin, il est question d'envoyer chercher ce frère; il prend Louis XI, encore jeune, présomptueux, hardi dans ses ruses, plein de cette activité funeste qui l'animait, tel enfin qu'il était lorsqu'il se rendit imprudemment à l'entrevue de Péronne: et il en fait un seul et même personnage avec le Louis XI vieux, apoplectique, sombre, méfiant et vivant tristement enfermé dans les murs du Plessis. Il rapproche ainsi deux époques fort séparées par les dates. Au lieu de l'intérêt historique, qui consiste à montrer le progrès des choses et leur changement successif, il substitue l'intérêt dramatique avec son unité resserrée et sa marche instantanée. Il crée un Louis XI, qui a tout cet aspect de tyrannie ombrageuse, bizarre et cruelle, dont le souvenir, resté dans la mémoire populaire, forme son cachet poétique; et en même temps le vieux roi conserve assez d'entreprise et d'ardeur du succès pour tenter l'aventure de Péronne. C'est une figure vivante, nous la voyons, nous la connaissons; peu nous importe si un historien pourrait l'avouer et la placer dans l'exactitude de son récit.

Il en est de même pour les mœurs; sir Walter Scott ne s'inquiète pas beaucoup d'une fidélité scrupuleuse. Il n'a pas fait de grandes recherches sur la révolte des Liégeois. Peu lui importe que ce fût le peuple le plus indomptable des contrées flamandes, qui depuis plus d'un siècle faisait de terribles guerres aux ducs de Bourgogne. Il ne songe pas que c'était une population, non point de commerçants, mais d'ouvriers en fers, de rudes forgerons, gens intraitables et cruels. Au lieu de leur donner pour chefs quelqu'un de ces bourgeois du moyen âge, habitués à la cuirasse et à la dague, quelque syndic de métier, comme les Artevelde

et les Pierre Dubois, il lui est venu en fantaisie de mettre en contraste avec la bande féroce du sanglier des Ardennes, l'honnête syndic Pavillon, un vrai bourgmestre hollandais, empêché dans son armure et dans sa révolte, plus semblable à M. Pigeon[1] qu'à un bourgeois du quinzième siècle. Pourtant, à moins d'être professeur d'histoire ou membre de l'Académie des Inscriptions, qui a jamais songé que ce tableau de la sédition de Liége ne fût pas d'une parfaite vérité? Les scènes en sont déjà gravées dans notre souvenir avant que les vérifications historiques soient faites. Ainsi en est-il de la spirituelle *Chronique de Charles IX*. Elle est toute animée de la vivacité de l'auteur. Est-elle conforme au seizième siècle? Personne ne se fait cette question pédantesque.

Pour notre *Jouvencel*, c'est autre chose, et si l'on veut vraiment connaître le quinzième siècle, on peut en toute confiance étudier un livre où il a dû se réfléchir, où il a nécessairement déposé le témoignage de ses mœurs, de ses idées, de ses jugements, de sa morale. Mais il nous faut dire aussi que cette lecture est un plaisir d'érudit et d'historien, et nous sommes loin de promettre que ce quinzième siècle, bien véritable, bien authentique, ait autant de charme pour le lecteur que le quinzième siècle d'imagination d'un roman de Scott. *Le Jouvencel* n'est pas même un roman de chevalerie, ni d'aventures; il ne tient en rien à la Table Ronde, à la cour de Charlemagne, ni à tout le monde épique de la chevalerie. C'est un roman moral, comme on en faisait souvent alors, un cadre pour tracer des préceptes de conduite, pour représenter ce que doit être un jeune gentilhomme élevé au métier des armes. Le Jouvencel est, comme on dirait aujourd'hui, l'idéal de l'homme de guerre, tel qu'on le concevait sous les règnes de Charles VII et de Louis XI.

[1] *Une nuit de la garde nationale*, par M. Scribe.

M. de Sainte-Palaye a cru trouver dans ce livre un intérêt beaucoup plus grand, et qui le rendrait fort précieux. Le plus beau manuscrit qu'on en ait à la Bibliothèque du roi, le seul complet, et qu'il faut lire quand on veut connaître l'ouvrage, car les deux éditions imprimées sont informes et tronquées, se termine par ces mots : — « Explicit « le livre monss^r du Bueil nommé le Jouvencel. » — Ce serait déjà une grande recommandation d'avoir été composé par un des capitaines et des conseillers de Charles VII et de Louis XI, par un amiral de France. Mais M. de Sainte-Palaye fit, à ce qu'il raconte dans un mémoire de l'Académie des Inscriptions (1754), la découverte d'un manuscrit encore plus complet; M. le comte d'Herouville, lieutenant général, en avait fait l'emplète dans une de ses tournées d'inspection.

Les vingt pages de plus de ce manuscrit apprennent que le sire de Bueil avait, dans sa retraite, fait composer le livre du *Jouvencel* sous ses yeux, par trois secrétaires qui sont nommés. Guillaume Tringant, dit Messodez, « nourri en la « compagnie des trois susdits et leur serviteur, » qui est l'auteur des vingt pages ajoutées, rapporte que le sire de Bueil a voulu raconter sa propre histoire, et que loin de donner, comme beaucoup d'autres, « argent pour soi faire « mettre ès chroniques, » il a déguisé son nom, ainsi que celui de tous les lieux où il avait fait la guerre, et de tous les personnages de son temps. Suit une clef qui apprend que le Jouvencel est le sire de Bueil lui-même, que le comte de Dunois est caché sous le nom du comte de Provenchères ; que le siége de Cax, c'est le siége d'Orléans, etc.

Nous avons cherché où pouvait être ce manuscrit trouvé par M. d'Herouville. M. de Sainte-Palaye ne dit point qu'il ait été donné ou cédé à aucune des bibliothèques publiques. Il n'est point à la Bibliothèque du roi. Ce serait chose fâcheuse de l'avoir perdu. Toutefois, après avoir lu et relu *le Jouvencel*, nous ne pouvons point admettre que ce soit un livre historique, ni qu'il raconte des faits réels. La clef

donnée par Messodez transforme de simples allusions, des ressemblances générales, des traits épars empruntés aux événements réels, en une lourde et affirmative explication. C'est ainsi qu'on nous a fait des clefs de Rabelais, de Télémaque, des *Caractères* de La Bruyère, qui s'écartent du sens du texte et de l'esprit de l'auteur, pour y substituer, sans nulle intelligence, les malices d'un satirique vulgaire.

D'abord il n'y a nulle apparence que le sire de Bueil ait voulu se peindre sous le nom du Jouvencel. Ce Jouvencel est un jeune gentilhomme, mais « combien qu'il fût noble « de lignée, si était-il nud, très-pauvre, indigent des biens « de fortune... des plus mal-habillés, des plus pauvrement « convoyés. Si n'avait cheval, ni âne; ainçois allait à pied, « dont j'avais grand pitié! » — Or, le sire de Bueil, pour arriver à la haute fortune de conseiller de deux rois et d'amiral de France, n'était point parti d'une si humble situation. Il était fils de Jean de Bueil, grand maître des arbalétriers, tué à Azincourt, et de Marguerite, fille de Béraud, dauphin d'Auvergne. Depuis Jean de Bueil, chambellan de Charles le Bel, le premier dont le nom soit connu, cette famille était restée au premier rang à la cour de nos rois. Il est au contraire facile de voir que l'intention de l'auteur a été de proposer aux pauvres gentilshommes et gens de guerre un objet d'émulation, en leur montrant la route qui pouvait s'ouvrir à leur courage, à leur noble ambition. Les révolutions et le long désordre du quinzième siècle, époque de transition et de renouvellement, autorisaient de telles espérances. Lahire, Xaintrailles, d'autres, étaient des exemples d'une si belle et si heureuse carrière! Eux aussi avaient été de petits et pauvres gentilshommes et avaient fait leur fortune à la guerre. Si le Jouvencel était un personnage réel, ce serait plutôt l'un de ces deux capitaines; mais le fait est qu'il représente une situation et une classe très-communes alors. C'est là ce qui rend le livre curieux et in-

structif; peignant un caractère général, des circonstances propres à tout un temps, il intéresse peut-être plus que s'il racontait des anecdotes et des faits particuliers.

Le quinzième siècle fut l'agonie convulsive et sanglante de la grande féodalité, l'enfantement douloureux d'une constitution monarchique qui ne prit son caractère définitif et son assiette que sous François Ier. Les idées et les mœurs y sont aussi dans un état intermédiaire et de passage. Ce n'est plus la chevalerie de Froissart, mais pas encore les gens de guerre de Brantôme. Ce ne sont plus les armées féodales formées de vassaux; et ce ne sont pas encore les compagnies d'ordonnance. C'est le temps d'une sorte de service volontaire; des hommes de tout état se réunissent sous des chefs en qui ils ont confiance et qui les emploient soit à défendre le pays, soit à faire des incursions et de bonnes prises. Tout cela est fort bien représenté dans *le Jouvencel*. Et, en donnant une rapide analyse de ce roman, nous ferons remarquer comment il est une fidèle image du temps où il fut écrit. Lorsqu'on a une connaissance un peu détaillée du règne de Charles VII, on retrouve à chaque page, non pas le récit de tel ou tel événement, mais une allusion continuelle aux événements de l'époque; on reconnaît d'où sont venues les fictions assez peu variées et les longues moralités qui composent cet ouvrage.

Pour commencer, nous remarquerons que, dans sa préface, l'auteur lui même se rend compte du caractère de son temps :

Si aucuns voulaient arguer que je veux faire de vieux bois nouvelle maison, parce que dès longtemps ceux qui ont écrit les faits des Romains, les chroniques de France et les batailles des temps passés, ont mis suffisamment en écrit la façon de soi gouverner à la guerre, je répondrai à cet argument que celui même qui ne renouvellerait les sciences y trouverait pourtant toujours quelque chose de nouveau; en outre que de jour en jour, et de plus en plus, croissent les intentions des hommes, et qu'ils renouvellent

leurs manières de faire. Car ainsi que le temps se renouvelle, ainsi viennent les nouveautés; et se sont trouvés de présent plusieurs choses et engins subtils desquels les autres n'avaient point connaissance. Par quoi me semble que mon œuvre peut être aucunement profitable.

Le livre est divisé fort méthodiquement, selon l'usage du temps. L'auteur se propose d'examiner l'homme dans trois états divers : lorsqu'il n'a que le gouvernement de lui seul, c'est l'état *monostique ;* lorsqu'il a la conduite de plusieurs qui sont sous ses ordres, c'est l'état *œconomique ;* lorsque enfin il est chargé de régir des citoyens, c'est l'état *politique*. Le Jouvencel passe successivement par ces trois états, et ses devoirs lui sont tracés dans ces situations diverses.

Pauvre jeune gentilhomme, et comme qui dirait cadet de Gascogne, il se trouve donc dans la garnison d'un château nommé le Luc. Toute la contrée est ravagée par la guerre :

Le pays moult désolé et désert, les habitants pauvres et en petit nombre; ce semblait mieux réceptacle de bêtes sauvages qu'habitations de gens. Néanmoins au plat pays, il y avait encore quelque menu peuple, et aucuns lieux habités de pauvres gentilshommes, c'est à savoir châteaux ou forteresses qui n'étaient pas de grand édifice, mais de pauvre clôture et de vieille façon.

C'est la peinture de la France au commencement de Charles VII. Les garnisons de ces petits châteaux font des courses, vont au butin, puis se réfugient dans leurs murailles. Les deux partis sont ainsi épars sur le territoire. Chacun tient çà et là des châteaux ou des villes; chacun tente des coups de main; nul ensemble, nulle opération générale. Il n'y a point d'armée principale dont on puisse espérer le secours, point de souverain dont on entende parler.

Le premier exploit du Jouvencel est de dérober la lessive

du château voisin, nommé Verset, qui tient pour le parti opposé. De cette façon il se procure un jacque de bonne toile, qui lui était bien nécessaire, car il n'a cuirasse, ni nulle armure. Une autre fois, il emmène des chèvres, et toujours croissant en entreprise :

Il trouve la vache au capitaine de Verset, qui était en pâturage; et quand le capitaine sut cette aventure, il en fut moult dolent, car sa femme en avait du lait pour nourrir son enfant; si s'appensa qu'il la fallait racheter, et manda au Jouvencel qu'il lui renvoyât sa vache à sauf-conduit, et le contenterait à son plaisir. Ainsi il le fit, dont le capitaine le remercia, disant qu'il était bon homme et gentil compagnon.

Puis il surprend les chevaux, et le voilà monté; ensuite on lui confie la conduite de quelques courses; à chaque fois il montre plus de courage et de ruse dans ce genre de guerre, qui a une simplicité tout épique : de sorte que le Jouvencel devient important parmi les gens du lieu. On le loue, on le consulte, on lui prédit un brillant avenir. Alors la pensée lui vient d'aller chercher fortune à la cour :

Mes beaux seigneurs, j'ai tant entendu parler du roi et de grande noblesse de la cour! vraiment j'y veux aller voir si l'on me donnera un cheval.

Là-dessus, grandes conversations et moralités : on disserte en formes sur la convenance d'aller à la cour; on met en opposition l'homme de guerre et l'homme de cour :

Voulez-vous jà aller faire la bête? lui dit un de ses compagnons; ah! beau fils, puisque vous avez volonté d'être homme de guerre, que Dieu vous y a donné bon commencement, ne vaut-il pas mieux être armé et monté, de votre aventure, et faire toujours votre métier, que d'aller à la cour presser le roi et faire l'ennuyeux près des seigneurs; dépensant votre argent et perdant votre temps, comme font ceux qui ne sauraient vivre si on ne leur donnait! Je ne dis pas que les princes et les grands seigneurs ne puissent avoir

des serviteurs, et que ceux-ci, lorsqu'ils sont en leur grâce, n'en puissent tirer bon profit, et donc faire que sage de les servir. Mais de ceux qui délaissent leur vocation et vont à la cour passer leur temps en oisiveté, sans besoin qu'il en soit, ni sans savoir à quel propos, les seigneurs disent quand ils les voient : — « Ah ! c'est un tel, je le connais bien ; je l'ai vu autrefois. » — Car les princes sont de telle condition que plus ils voient les gens, et moins les prisent.

Alors le moraliseur cite les exemples des bons chevaliers qui sont morts pauvres, mais honorés, comme messire Bertrand Duguesclin et autres. D'ailleurs on peut par sa prouesse conquérir une principauté par l'épée, ainsi que François Sforze et plusieurs vaillants hommes. Suit une longue comparaison de la vie de l'homme de cour avec la vie de l'homme de guerre ; elle est animée du sentiment qui domine dans ce livre, un noble amour pour le métier des armes, ses périls, ses hasards. A travers un langage que l'auteur cherche à rendre aussi gravement scolastique qu'il le peut, on retrouve le goût et l'habitude d'une vie active et chanceuse, dont rien ne remplace l'attrait. Le désintéressement de l'homme de guerre est opposé à l'ambition du courtisan :

Quant à moi, je crois qu'on va plus à la cour pour l'amour de la croix d'or ou d'argent, que pour l'amour de la croix de bois où Dieu souffrit mort.

Cette distinction si marquée de la noblesse de cour et de la noblesse qui servait obscurément le roi et l'État, ne pouvait être fort ancienne ; elle appartenait à un nouvel état de choses, car il n'en était pas ainsi lorsque la vassalité et toute la hiérarchie féodale formaient le fond des mœurs et la constitution sociale. Il y a là un esprit d'égalité dont on pourra remarquer d'autres indices. Ainsi, lorsque l'on confie au Jouvencel quelques hommes à conduire, l'auteur fait plusieurs réflexions qui auraient fort bien figuré

les motifs du titre de l'avancement dans notre loi de recrutement.

Celui qui a charge et administration de gens doit apprendre et savoir leur condition avant de s'en entremettre, et cette chose ne peut mieux être éprouvée que par être premièrement en l'état particulier et en communication ou compagnie des moindres et égaux à soi. Pour cette cause voit-on communément les gens de petit état, quand ils ont grand sens naturel et haut entendement, venir à bonne perfection.

Peu à peu la scène s'agrandit, et le Jouvencel concerte, avec quelques garnisons des châteaux voisins, la surprise d'une ville des environs. Alors il faut se gouverner avec plus de prudence et l'on a bien plus de choses à considérer.

Il faut que les marchands et gens de labeur puissent aller et venir parmi nous, sans trouble; car si nous voulons détruire et dérober les marchands et bonnes gens allant en cette ville ou à l'environ, nous nous détruirons nous-mêmes, et mettrons le pays à pauvreté, ce qui serait notre grand dommage et déshonneur. Et pour ce, s'il plaît au roi, notre sire, nous bailler ordre de vivre à solde d'aucun payement pour nous soutenir, nous le servirons en ses affaires, et obéirons à ses commandements sans lever ni exiger aucune chose des habitants.

C'était en effet ainsi que se passaient les choses vers 1430, quand Charles VII était le roi de Bourges. Sans qu'il s'en mêlât, sans qu'il donnât aucun ordre, un chef de routiers ou d'Armagnacs, comme on disait alors, après avoir couru la campagne et fait la guerre, de château à château, contre les Bourguignons et les Anglais, s'emparait de quelque ville; alors se formait autour de lui une petite armée royale, qui commençait à avoir une sorte de relation avec le gouvernement, si l'on peut parler ainsi. C'est ce qu'on voit encore mieux dans ce passage :

Nous prendrons tribut et apatissement sur nos adversaires le

plus que nous pourrons, et sur ceux de notre parti ferons cueillette la moindre et la plus douce que faire se pourra, en leur remontrant comment, par ce moyen, nous les contiendrons et les garantirons contre ceux qui leur voudraient demander; et ainsi passerons le temps jusqu'à ce qu'il plaise au roi nous faire aucune ordonnance.

Pour prendre cette ville, les garnisons de plusieurs châteaux se sont réunies, et l'entreprise a été concertée entre leurs chefs. Une fois la ville occupée, il faut choisir un capitaine pour cette petite armée. Le Jouvencel est élu par le conseil de guerre, parce que

Tous ont vu et aperçu qu'il avait cœur et volonté, et qu'il était bon et convenable pour ce métier. Car la guerre est une friande chose pour un jeune homme, comme vous, quand il y a cœur.

La guerre n'est pourtant encore qu'une suite d'expéditions, de surprises, de butin fait sur les populations soumises à l'ennemi; mais le Jouvencel craint que ses compagnons ne bornent là toute leur vocation et ambition; ainsi qu'il arrivait à toutes ces petites armées, à ces bandes qui souvent oubliaient les Anglais et les Bourguignons, et ne songeaient qu'à faire de bons coups :

Si Dieu nous a donné bonnes et grandes fortunes, si nous sommes bien à nos aises et que nous ayons gagné de l'argent, ce n'est pourtant pas que nous devions laisser notre métier; nous l'avons appris à grande peine et péril et à la sueur de nos corps. Maintenant que nous sommes clercs en la science, devons-nous laisser l'œuvre?

Aux aventures de guerre et aux entreprises, sont entremêlées des conversations continuelles sur toutes les dispositions à prendre pour le succès; c'est un cours complet d'art militaire, tel que le comportaient la composition des armées de cette époque, les armes offensives et défensives, l'espèce de fortification des places. Si tel était le sujet de cet article, si nous voulions esquisser une histoire de la

milice française, il y aurait grand parti à tirer de ce livre : c'est même, à le bien prendre, son mérite principal ; c'est pour cela qu'il fut composé. On y trouve de curieux détails sur ce qu'étaient alors l'artillerie et les diverses sortes d'armes à feu, qui n'étaient encore employées que pour l'attaque et la défense des places. De même que nous retrouvons, dans les mœurs, le passage de l'âge féodal à la monarchie ; de même, dans l'art militaire, nous voyons la transition de la guerre impétueuse des chevaliers aux dispositions mieux calculées des masses d'infanterie. Toutes les batailles célèbres du quinzième siècle sont examinées et proposées en exemple à suivre ou à éviter. Sous ce rapport, l'historien a aussi beaucoup à profiter de ce roman.

Le Jouvencel, ayant pour place de retraite sa ville de Cranthor, fait de tels dommages aux ennemis, qu'ils réunissent leurs forces et viennent mettre le siége. La garnison est peu nombreuse en comparaison des assiégeants. Alors il faut envoyer au roi pour le conjurer de porter secours à ses fidèles serviteurs enfermés dans la ville. Cela rappelle le siége d'Orléans et de quelques autres villes, qui envoyaient toujours messages sur messages à Charles VII pour être secourues.

Le maréchal de l'armée, homme bien entendu et bien parlant, capable de remontrer au roi, arrive donc à la cour. Le roi lui fait bon accueil, et, après la messe, assemble son conseil : là se trouve le comte de Provenchères, dont la clef fait le comte de Dunois, et qui peut être tout aussi bien le connétable de Richemond. Toujours est-il que c'est bien le conseil de Charles VII, où il y eut constamment un grand personnage conseillant et décidant sur tout ce qu'il y avait à faire. Après que les maréchaux, l'amiral, le maître des arbalétriers, ont donné leur avis, on résout que le roi se rapprochera de la ville assiégée, assemblera une armée et avisera sur les lieux à ce qu'il faudra

faire. Le comte de Provenchères arrive devant la ville, se met facilement en communication avec la garnison, et veut forcer les ennemis à quitter leurs retranchements, pour les attaquer avec plus d'avantage dans leur retraite. La difficulté de maintenir la discipline, d'empêcher des attaques partielles, de mettre un frein à l'esprit de bravoure et d'aventure, forme encore une peinture toute historique; la guerre de cette époque était remplie de circonstances de ce genre.

Le duc Baudouin, chef des ennemis, se voyant ainsi pressé, envoie demander un jour de bataille, et propose un défi d'armée à armée. Cent ans plus tôt on eût été embarrassé de ne pas l'accepter : les chevaliers auraient trouvé qu'il y allait grandement de leur honneur; alors un refus était chose sage et simple. Le comte de Provenchères répond au héraut :

Vous direz à vos maîtres que c'est un proverbe vieil et commun qu'il ne faut rien faire à l'entreprise de son ennemi. Nous ne sommes pas venus pour cela faire, mais pour les déloger de là où ils sont, entreprendre sur eux à notre requête et non à la leur.

Après la levée du siége, le Jouvencel est nommé, par le comte de Provenchères, lieutenant du roi, et le voilà avec une autorité officielle et reconnue. La guerre va prendre aussi un caractère plus général, car l'auteur nous mène progressivement par tous les degrés, et donne un véritable enseignement classique de la guerre. Les attributions d'un lieutenant, l'étendue de son autorité, les décisions qu'il rend sur toutes les questions de prisonniers, de paroles données, de rançon, de butin; les détails de juridiction, dont l'application était journalière, tiennent beaucoup de place, et l'auteur a soin de poser presque tous les cas de procédure militaire.

Cependant le Jouvencel s'ennuie de faire ainsi l'emploi d'homme de justice. Il lui déplaît d'avoir trois personnages

à représenter : comme délégué du comte de Provenchères, il lui faut faire le seigneur; cela n'est pas bien difficile, il n'a qu'à se faire faire une belle robe : pour rendre la justice, il lui faut avoir bon conseil : mais pour l'exploit de la guerre, il s'agit de payer de sa personne. C'est là ce qui lui plaît, et il veut aller en course comme auparavant. Les autres lui disent qu'un lieutenant du roi ne doit chevaucher qu'à grand arroi et belle ordonnance :

Je ne suis qu'un seigneur emprunté, dit-il, je ne veux oublier d'aller à la guerre, car c'est de là que m'est venu le reste; si j'oublie la guerre, j'ai grand'peur que je ne ferais guère le seigneur, et je montrerais peu de jugement.

Nous avons vu de nos jours de grands exemples de ce principe de conduite.

Il va donc faire une surprise contre les ennemis et revient ensuite souper avec ses capitaines. Après beaucoup de discours joyeux et une soirée passée à rire et à banqueter, le Jouvencel s'anime et se met à leur parler sur ce métier de la guerre, qu'il aime tant. Ici le langage de l'auteur, ordinairement froid et lourd, s'élève et prend une noblesse et une chaleur tout à fait remarquables.

C'est joyeuse chose que la guerre! on y voit et apprend beaucoup de bien, quand elle se fait pour bonne querelle. C'est défendre justice, c'est défendre droiture, et je crois que Dieu aime bien ceux qui exposent leur corps pour mettre à la raison les ingrats, les insolents et les orgueilleux, qui vont contre la bonne équité. Ceux qui prennent de la peine à les réprimer sont fort à louer. On pense en soi-même : Laisserai-je ce tyran dans sa cruauté ôter à autrui un bien où il n'a nul droit? A la guerre on s'entr'aime tant; quand on voit sa querelle bonne, et son ami bien combattre, les larmes en viennent aux yeux : on sent au cœur une douceur de loyauté et de pitié, de voir son ami si vaillamment exposer son corps, pour accomplir le commandement de notre Créateur; puis on se dispose à aller mourir ou vivre avec lui et à ne l'abandonner jamais; en cela se trouve une délectation, telle que qui ne l'a

point essayée ne saurait dire quel bien c'est. Pensez-vous que l'homme qui fait cela craigne la mort? — Nenny, car il est tant reconforté, il est si ravi qu'il ne sait où il est; il n'a peur de rien. Ah! vraiment je crois qu'il est bien heureux en ce monde et en l'autre.

Bientôt le roi le nomme son lieutenant, non pas seulement pour commander l'armée, mais pour gouverner tout le pays alentour ; les lettres du roi lui sont portées et remises en grande solennité par un docteur en théologie, un conseiller et un chevalier. C'était de la sorte que d'ordinaire on composait alors les ambassades et les députations. Chacun à son tour prend la parole, et dans un long discours, expose les devoirs d'un gouverneur de province.

Maître Jean Bienassis, l'homme de justice, lui recommande, avant tout, ce qui était la grande affaire du temps, ce qui fut le premier objet des remontrances des états généraux d'Orléans en 1439, ce qui détermina la création des compagnies d'ordonnance et l'établissement des taxes permanentes : le besoin d'ordre et de sécurité, qui forme le trait principal, le glorieux caractère de la seconde moitié du règne de Charles VII.

Gardez bien qu'il soit fait vilainie et injure aux marchands publics suivant ou fréquentant la contrée; mais honorez-les et priez-les : car ils vont par tout le monde et rapportent la bonne ou mauvaise renommée des gens du roi, de ses sujets, des chefs de guerre et de justice. Rendez et faites rendre à chacun ce qui est dû par bonne justice. Ainsi seront les cités, que vous avez en gouvernement, garnies de tous biens, les rentes du roi multipliées, son honneur et sa gloire accrus, et vous serez plus redouté des ennemis.

Plus loin il ajoute :

Si vous savez que messeigneurs d'église fassent aucuns abus, devez en avertir le roi; si messeigneurs les nobles veulent faire aucune violence, vous ne le devez souffrir, car vous avez la force; si messeigneurs les avocats veulent manger le peuple, vous devez faire de

belles informations et les adresser au roi : il vous enverra de bons commissaires qui n'épargneront personne, pas même un bailli.

Qui ne voit là le commencement des polices royales et ce recours universel à l'autorité monarchique, pour l'établissement de l'ordre public? Qu'on cherche quelque chose de pareil dans Froissart, et qu'on juge de la différence des temps. Le discours du sire de Chamblay sur les devoirs du gouverneur, quant aux choses de la guerre, est bien plus long et détaillé : on y retrouve des préceptes d'art militaire souvent répétés dans ce livre; il y a en outre des informations sur l'état de la marine.

Quant à maître Nicole, le docteur en théologie, ses enseignements ne consistent guère qu'en lieux communs de morale.

Après cette ambassade, le Jouvencel assemble ses principaux compagnons; à son tour, il les entretient de leurs devoirs et des siens, en commençant par un nouvel éloge de la condition des gens de guerre. Plus qu'aucun autre passage du roman, ceci nous montre ce qu'allait devenir, ce qu'était déjà la nouvelle constitution sociale, et la transformation du régime féodal en noblesse militaire :

Nous, pauvres soudoyés, sommes de l'état des nobles, et nobles la plupart; ceux qui ne sont pas nobles de lignée, le sont par mérite et exercice des armes, qui est noble de lui-même. Je vous dis que le harnois est de telle noblesse, qu'un homme d'armes, dès qu'il a le bassinet sur la tête, est noble et suffisant pour combattre un roi. Si un homme d'armes, peut, sur un champ de bataille, prendre le plus grand roi du monde et lui sauver la vie, irai-je chercher avec qui je dois combattre? Je vois un homme d'armes devant moi; il est mon ennemi; me dois-je enquérir qui il est? — Nenny. — Les armes ennoblissent qui que ce soit qui les porte. Dois-je courir sus à tous ceux mes ennemis qui portent les armes? — Oui, soit en champ de bataille, soit en lices closes... Et, Messeigneurs, puisque nous sommes ici la plupart des nobles de ce pays, pour faire ce que tous nobles gens doivent faire, aller à la

guerre, je vous prie que avisions aucune bonne chose à faire pour le roi, la chose publique du pays et notre honneur.

Il s'agit maintenant de remettre sous le pouvoir du roi tout le pays environnant, et là encore, il semble qu'on voie comment se passaient alors les choses :

Donc il faut que, par nous qui sommes les hommes du roi et ses serviteurs, il ait le tribut de ce pays qui lui appartient, sur quoi sont assignés les gages qui nous sont ordonnés. Pour ce faut-il que vous chevauchiez sur ce pays, et il vous obéira, et vous le mettrez en tribution du roi; il vous apatissera, et vous en aurez l'argent et les vivres que les ennemis lèvent. Ainsi écrivez à tous messeigneurs les nobles du pays qui ne sont ici et aux capitaines qu'ils viennent par-devers vous à un jour pris, chacun fourni du plus grand nombre de gens qu'il pourra fixer.

Le Jouvencel délivre une ville de la puissance des ennemis; il y est aidé par les bourgeois, qui ont avec lui de secrètes intelligences : circonstance qui se retrouve si souvent dans l'histoire de la délivrance du royaume; mais ne pouvant laisser garnison dans la ville, il la confie aux habitants eux-mêmes.

Mes amis, obéissez au roi notre souverain seigneur, à qui vous êtes, et aussi à ses commis. Allez-vous-en, chacun chez soi. Je ne vous demande rien autre chose; il me suffit de vous avoir montré que le roi, notre souverain seigneur, a bien puissance d'aller vous querir et vous punir, si vous lui désobéissez, et que le duc Baudouin ni son roi n'ont pas puissance pour vous garder. Vous pourrez lui dire : Puisque vous n'avez pas puissance pour nous garder, il faut que nous payions le tribut à qui nous le devons. Nous sommes gens tributaires et non pas gens de défense, et puisque vous nous avez mis en votre subjection par force, et que par force nous possédez et tenez, défendez-nous.

Ce fut en effet de la sorte que pied à pied la France fut reconquise sur les Anglais; les chroniques nous disent les faits; ce roman nous les présente sous une forme plus vivante.

Il était impossible que, dans ce cours complet de la vie d'un homme d'armes, il ne fût pas question du combat singulier et du duel judiciaire, qui n'était pas encore effacé de nos mœurs ni de nos lois. Le Jouvencel blâme et veut empêcher le simple défi :

Celui qui le fait veut ôter à autrui son honneur pour s'attribuer une vaine gloire de bien petite valeur, et il ne rend service à nul; il expose son corps, il dépense son argent pour tollir la vie à son adversaire; il laisse là la guerre, le service de son roi et de la chose publique, sans faire œuvre méritoire.

Mais tout cela est l'opinion d'un sage, d'un faiseur de moralités; ce n'est pas ainsi qu'on en pense tout autour du Jouvencel, et par force de requêtes des chevaliers, écuyers, dames et demoiselles, il est contraint de permettre un combat sur défi, en assurant que ce sera le dernier.

Il se fait même de grands scrupules sur le combat judiciaire. Un de ses hommes a été fait prisonnier par un des gens ennemis; dans le cours de la bataille, il a été délivré. L'autre soutient que, la parole ayant déjà été donnée, il n'a pu y avoir bonne et loyale délivrance. Chacun soutient son dire et demande à être admis au serment et au combat.

Quand le Jouvencel vit le corps de Notre Seigneur sur quoi on allait jurer, il lui prit une grande pitié, en disant: — « Il faut qu'un de ces deux chrétiens soit parjure, car l'un dit fausseté assurément. Ainsi l'un des deux va aller à damnation et déshonneur; j'y voudrais mettre remède. »

Alors il estime la rançon à cinq cents écus, fait apporter une bourse contenant cette somme, et dit aux champions :

Ne jurez pas, et combattez à qui aura la bourse, puisqu'au fait vous disputez sur cette finance.

On retrouve aussi un cas de chevalerie, dont il fut question au siége de Rouen, en 1449, lorsque le roi fit plusieurs

chevaliers, entre autres Guillaume Cousinot, maître des requêtes de son hôtel. Nous voyons dans *le Jouvencel* qu'on ne devait donner chevalerie qu'en bataille et au Saint Sépulcre, et pas pour les siéges ou assauts. Il faut qu'il n'y ait fortification, haie ni fossé, rien entre deux, qu'on puisse marcher droit l'un sur l'autre, face à face, ce qui est plus grande chose que d'attendre son ennemi derrière un rempart, ou de l'y aller assaillir; car alors on peut toujours se repentir et reculer. Nous voyons encore qu'un homme non noble peut, pour sa vaillance, être anobli par les lieutenants du roi, mais que le roi seul peut faire un non noble, chevalier; s'il l'était d'une autre main que celle du roi, son seigneur naturel pourrait le prendre de son autorité, le mener sur un fumier, lui faire couper ses éperons dorés et le dégrader de chevalerie.

Mais les rois ont d'autres prééminences que les capitaines et chefs de guerre. — Ils peuvent faire aussi à leur plaisir des chevaliers pour porter l'ordre en leurs salles ou leurs chambres, et prendre pour cela gens enrichis. Ce sont des chevaliers de chambre, et de ceux-là je ne parle pas.

Les aventures de guerre continuent, avec des succès divers. Après quelque notable avantage, on envoie Cranthor le héraut en porter la nouvelle au roi :

Comme le roi retournait de la messe, Cranthor arrive dans la salle où moult de gens, connaissant qu'il apportait des nouvelles, se tinrent près de lui pour en savoir. Quand le roi rentra dans la salle, voyant Cranthor le hérauts et tant de gens assemblés environ lui, il dit à un sien chambellan : « Certes, Cranthor apporte quelques nouvelles; voyez comme nos gens sont assemblés environ lui. Nous sommes si aisés à émouvoir pour si peu de chose! Quand il nous vient bonnes nouvelles, nous faisons grand'chère! quand il en vient de mauvaises, nous sommes si ébahis! » Et son chambellan répondit : « Vous ne pouvez pas faire les hommes autres que Dieu les a faits; nous sommes faibles; notre nature s'émeut légèrement pour le bien, et pour le mal aussi. Ceux qui n'ont pas trop grande

joie du bien, ni trop grand deuil du mal, qui ne prisent rien les choses de ce monde, sont bien heureux; mais il n'en est guère. — Vous dites vrai, dit le roi. » Véritablement le roi avait cette constance.

Ou nous nous trompons beaucoup, ou l'on trouvera du charme à cette peinture, qui nous représente au naturel la cour du roi de Bourges attendant impatiemment les nouvelles, et cette égalité d'âme moitié courageuse, moitié insouciante de Charles VII, de ce roi à la fois fainéant et chevaleresque, témoin plutôt qu'acteur de tant de grandes et belles choses qu'il aida de son consentement et de sa droite raison. Continuons, et nous retrouverons encore mieux l'histoire du temps.

Après dîner le roi saillit de table, et se retira en sa chambre; la reine vint, et plusieurs dames et demoiselles de sa compagnie, et firent moult grand'chère et beaucoup de beaux ébattements, ainsi qu'était la coutume. Entre les autres, une moult belle dame parla et dit au roi : « Sire, j'ai ouï dire que vous aviez de bonnes nouvelles, Dieu merci. Menez-nous à la guerre, vous en serez plus vaillant et toute votre compagnie. Notre heur vous vaudra plus que vous ne sauriez croire. » Et le roi répondit : « Si tout n'était déjà gagné, ce serait bien fait de vous y mener; car je sais bien que par vous et les autres dames qui sont ici, tout se conquerrait; mais tout est gagné et conquis, nous n'y trouverions plus honneur. » Et la dame lui répondit : « Ne vous inquiétez pas : pensez-vous être un roi sans affaires? Nenny! Il n'en fut jamais aucun; les grands rois ont toujours de grandes affaires; vous trouverez encore assez à employer les vertus des belles dames quand vous voudrez. »

On voit assez que la belle dame est Agnès Sorel. Il s'agit ici de l'époque de sa grande faveur, de 1445 à 1449, lorsqu'elle joignit, à ce qu'indiquent les chroniques contemporaines, ses efforts à ceux de Dunois pour décider le roi à entrer en Normandie et à chasser tout à fait les Anglais de France. Jusque-là Charles, sauf le siége de Montereau, où il avait montré une grande vaillance personnelle, n'avait réel-

lement pris que bien peu de part à toutes les guerres. Paris était reconquis depuis plusieurs années; l'ordre se rétablissait; on avait créé les compagnies d'ordonnance; Jacques Cœur gouvernait sagement les finances; les frères Bureau avaient fait une belle artillerie. En même temps tout était en discorde parmi les Anglais. Il importait de profiter d'un moment si favorable, et c'est alors, non pas du temps des grandes misères de Charles VII, que *gentille Agnès ouvra de France recouvrer,* comme disent les vers de François Ier.

Le roi assembla un grand conseil pour en délibérer :

Tous furent de cette opinion, et moult joyeux du vouloir qu'il avait. Il fit dresser son artillerie en peu de temps, car il en était bien garni; et avait aussi sous la main l'argent et tout ce qu'il lui fallait. C'était un homme qui était toujours sur ses gardes. Pour affaire qu'il eût, il ne mettait pas plus grand subside sur son peuple. Il avait toujours un ordinaire qu'il prenait tous les ans sur ses sujets, et mettait cela en bonne garde, tellement qu'il s'en aidait au besoin, sans autre chose leur demander. Il était bien payé de ce qu'il devait avoir, et nul n'osait lui faire fraude, ni faute de payement. Aussi il tenait grand'justice en ses statuts et ordonnances, et nul ne faisait tort à l'autre. Il fut en peu d'heures sur les champs, car nul ne lui eût osé ni voulu faillir. Il était craint et aimé de ses sujets et de tous ses serviteurs et officiers.

Le roman place après cette expédition royale une circonstance où le sire de Bueil eut à peu près le rôle principal, et qui, dans l'histoire, précéda de quelque années la conquête de la Normandie et de la Guyenne. En 1444, quand on eut conclu avec les Anglais de longues trêves dont le mariage de Marguerite d'Anjou avec Henri IV fut le fragile gage, comme la réforme des compagnies des gens de guerre n'avait pu être accomplie, et qu'on ne pouvait réussir à les soumettre à une forte discipline, on résolut de les employer hors du royaume. Ce fut alors que fut résolue la guerre contre les Suisses.

Le roi dit : « Que ferons-nous de nos gens d'armes? » Le chevalier

répondit : « Il les faut envoyer en quelque pays étranger chercher aucune bonne querelle. » Et le roi repartit : « C'est bien dit ; il faut tenir conseil sur ce le plus tôt possible. »

Le chancelier et les autres conseillers s'expliquent avec détail sur cet important sujet.

Le roi veut mettre sa seigneurie et son royaume en paix, et que tous puissent vivre en justice et sans violence sous lui ; car le royaume a assez souffert de peines. La cause pourquoi le roi a exposé son corps et sa vie a été principalement la chose publique du royaume plus que ses revenus et son intérêt particulier. Il veut à son pouvoir rendre guerdon à tous ceux envers qui il est tenu. Voici tant de vaillantes gens qui ont travaillé pour la chose publique et y ont tant de fois exposé leur vie. Beaucoup y sont demeurés ; ceux qui en sont revenus ont mis leur corps en douleurs de goutte ou autres maux, qu'ils sentent tous les jours et sentiront toute leur vie. La plupart n'ont de quoi manger. Par quoi le roi et le royaume sont tenus et obligés, de vraie et loyale dette, de les pourvoir.... Messeigneurs de la guerre ont grandement et notablement servi, comme chacun sait, et le roi est tenu, pour eux et pour la chose publique, de bien pourvoir à ses gens d'armes. Ainsi il montrera qu'il n'est point ingrat ; par quoi chacun aura toujours bon vouloir et meilleur cœur à le servir.... Il faut leur donner exercice pour qu'ils n'oublient pas les armes et passent leur vie honnêtement. A la guerre il faut toujours faire de la terre le fossé.... On leur quèrera une bonne et juste querelle pour remettre un bon et notable seigneur en sa seigneurie, si elle lui a été prise, et vous en trouverez bien. Il appartient aux rois de soutenir droiture et justice, et de remettre les autres rois et princes en leurs vraies et justes possessions, quand on les leur retient à tort. S'il y a aucuns sujets désobéissants à leur roi, il faut les faire obéir.... Baillez-leur donc une bonne grosse guerre bien fondée et à juste titre, car à gens d'armes est défendu le repos ; ils sont faits pour tourmenter le monde et être tourmentés.... S'ils restaient en ce royaume, ils chercheraient oisiveté, deviendraient gras, accompliraient les sept péchés mortels, et mourraient avant leur jour, sans tirer pénitence des peines qu'ils ont souffertes. C'est donc pourvoir au corps et à l'âme. Ils vivront ensemble, comme par le passé, et mourront plus joyeusement et mieux ensemble qu'à part chacun chez soi.

Tout cela ou à peu près dut être dit dans les grands conseils qui se tinrent à Tours, lorsque le Dauphin, sous la conduite du sire de Bueil, fut envoyé contre les Suisses à la tête des Armagnacs. Cette expédition fut terminée par la fameuse bataille de Saint-Jacques; le sire de Bueil la rappelle ailleurs dans son roman, pour en tirer quelque précepte de guerre.

Le Jouvencel est donc envoyé afin de remettre en son royaume le roi Amidas, qui est en guerre contre une ligue des seigneurs de ses États avec quelques princes voisins. Ce roi détrôné a fait offrir sa fille en mariage au lieutenant que son grand allié enverra lui porter secours. Ainsi le Jouvencel arrive en Amidanie pour épouser la princesse. Leurs amours ne demandent pas grand récit; tel n'est pas le sujet du roman, et sauf la naïveté du langage, on y trouve peu d'intérêt.

Après, le roi le mena à sa fille, et lui dit : « Voici ici votre dame et femme. Or on verra comment vous ferez la besogne pour l'amour d'elle. » Et le Jouvencel répondit : « Sire, qui n'aurait pas cœur au ventre, voici de quoi le lui faire venir, et Dieu me donne pouvoir de la bien servir ! » (On veut le mener souper.) « Quoi ! rafraîchir? dit le Jouvencel; je suis tant rafraîchi de voir madame que je ne saurais nommer lieu où j'eusse tant de plaisir ou de joie. » Adonc la reine se tourna et dit : « Mon fils, il faut que vous me la laissiez pour cette heure, et puis je vous la rendrai.... » Et le fit asseoir vis-à-vis de sa dame; et je crois qu'il soupa très-mal, car il ne fit que la regarder.

Après le mariage, le bon roi Amidas nomma le Jouvencel régent du royaume d'Amidanie. Alors commence la troisième partie du roman, ou, pour mieux dire, le troisième point du sermon. Le héros est maintenant dans l'état politique, puisqu'il règne et gouverne. Cette dernière partie est fort courte; elle a le même caractère que les autres; elle est historique et allusive, mais on y démêle moins les faits réels, parce qu'il y a moins de détails. On recon-

naît pourtant, dans le tableau d'un roi en guerre contre des sujets révoltés, beaucoup de souvenirs de la Praguerie, et surtout de la ligue du Bien public, où le sire de Bueil, disgracié par Louis XI, avait pris parti. De tels événements sont toujours compliqués d'intrigues, d'anecdotes secrètes, que les chroniques du temps n'indiquent pas assez pour qu'on puisse les retrouver dans le roman. Il y a évidemment des portraits, mais nous n'avons pu les deviner avec assez d'assurance pour proposer nos conjectures. Par exemple, voici un passage qui se rapporte à quelque belle et puissante dame, dont les charmes et les artifices jouèrent un grand rôle dans les cabales du temps. Cette peinture a de la grâce; elle ressemble beaucoup à Armide dans le camp de Godefroy. On a fait prisonnier le sire de Morcellet, qui a été le plus traître des rebelles et a mis tous les autres contre le roi Amidas :

Il est venu une demoiselle qu'on appelle la demoiselle de Grantfort, qui le redemande plus que toutes choses au monde, et en veut payer grande rançon. Le roi répondit : « La demoiselle dont vous parlez est la plus forte enchanteresse et la plus mauvaise femme du monde; si elle demande messire Morcellet, je ne m'en ébahis pas, car eux deux ont fait toutes ces menées. Comment est-elle venue, mon fils? — Monseigneur, sur ma sûreté, dit le Jouvencel. — Ah! celle-là est bien assurée, dit le roi, même quand elle serait venue sans sûreté. Vous ne sûtes oncques les choses que nous savons sur elle; elle tient entre ses mains la dame du Blanc-Châtel, et lui a mis sus l'accusation qu'elle voulait nous donner le Blanc-Châtel. En outre son château de Grantfort est une des places les plus fortes du monde. Là elle tient plus de dix chevaliers et de vingt jouvenceaux en servage. Je vous prie, mon fils, que vous parliez à elle le moins que vous pourrez, et la renvoyiez le plus tôt possible; car j'ai grand'peur qu'elle ne vous enchante et ne vous fasse quelque mal. » Le régent répondit : « Laissez-la chanter ou enchanter, car je ne la crains point, et n'ai point peur que de telles enchanteresses me fassent déplaisir, car j'ai bonne croyance en Dieu. — Tout ce qu'elle a fait, dit le roi, est par la force de son beau château et de son beau langage, de la subtilité et mauvaiseté dont elle est pleine. Je n'en-

tends point que par son enchanterie elle me sût rien faire; mais elle me séduirait tout mon monde par son esprit; et pour ce, renvoyez-la. »

Il est bien entendu que le Jouvencel est aussi sage et aussi parfait dans l'état politique que dans le monostique ou l'œconomique. C'est le Grandisson du quinzième siècle; il est vainqueur des ennemis du roi Amidas; il remet tout en paix en Amidanie. Puis, quand on découvre que ce bon roi lui a caché qu'il avait un fils et un héritier, afin de lui donner meilleur courage par l'espérance de la succession au trône, le Jouvencel ne se fâche point, rassure sa femme tout éplorée, pardonne l'innocente ruse de son beau-père, et reconnaît généreusement la légitimité.

Nous avons donné une longue, peut-être trop longue analyse de ce roman, parce que nous ne croyons pas qu'on en fasse une édition nouvelle. C'est un document historique très-curieux, selon nous; il n'a pourtant ni l'intérêt du récit, ni l'intérêt du roman.

DE LA MORT DE HENRI III,

PAR M. VITET,

ET DES DRAMES HISTORIQUES.

1821.

Le spirituel auteur des *Barricades* vient de terminer par *la Mort de Henri III* les études historiques qu'il avait entreprises sur ce règne. Le troisième drame est digne des deux premiers; il mérite et il obtiendra le même succès.

Dans la préface de son premier volume, M. Vitet rappelle que le président Hénault avait tenté un essai de ce genre, et composé des scènes historiques peu connues aujourd'hui. Le président Hénault était aussi allé chercher son sujet dans ce seizième siècle, si fécond en grands et nouveaux événements, dans cette époque de révolutions où la chrétienté prit un nouvel aspect. Son drame s'appelle *François II;* nous y voyons, comme dans les pièces de M. Vitet, les derniers Valois, Catherine de Médicis, les Guises, la Réforme, les guerres de religion. Mais l'auteur de l'*Abrégé chronologique* est loin d'avoir l'intelligence des caractères, des opinions, de l'esprit de faction, au même degré que notre contemporain. Il se montre historien sensé, plus clairvoyant et plus libre d'esprit que les Daniel ou les Garnier; toutefois ses personnages, loin d'être aussi animés que l'exigerait le drame, ne sont pas même assez vivants pour un récit. Ils n'ont ni le mouvement des passions, ni la verve du dia-

logue; tous parlent un même langage glacé. Malgré son admiration pour Shakspeare et sa bonne volonté de l'imiter, le chronologiste n'a pas su trouver la moindre flexibilité de manière et de ton. Sans être pompeuse, sa prose a quelque chose de froid et d'empesé; nulle familiarité; aucun personnage populaire, aucune représentation de l'état des esprits, des opinions des divers partis, des habitudes des diverses classes; de grands personnages s'entretenant avec une dignité assez fine, mais aussi étrangers à la vérité individuelle, que les héros d'une tragédie médiocre, et s'appelant même « seigneur » les uns les autres.

Tel est le drame historique du président Hénault; telles ne sont pas les scènes historiques de M. Vitet. C'est bien le moins que pour avoir vécu au milieu d'un temps si bouleversé, pour avoir vu de leurs yeux crouler des trônes, dresser des échafauds, conquérir le monde, périr les libertés, s'agiter des factions, pour avoir assisté à la lutte non encore terminée du passé contre l'avenir, les enfants de la Révolution comprennent mieux que Hénault, *fameux par ses soupers*, tout ce qui agite les peuples, tout ce qui rend la politique dramatique et passionnée.

En outre, le moment actuel se distingue surtout par la liberté de jugement. Le respect ne place plus de barrières devant nulle chose. Auparavant les rois conservaient même dans leurs tombeaux quelque chose de la majesté qui les avaient environnés durant la vie; leur mémoire n'était touchée qu'avec ménagement, avec un reste d'étiquette. Maintenant ce n'est plus cela : les grands de la terre ont été trop vus et maniés; ils ont vécu de plain-pied avec tout le monde. Tantôt on les a aperçus naître soudainement du milieu de la foule; tantôt il leur a fallu vivre avec elle; ils ont appris qu'ils étaient hommes. Les rois eux-mêmes ont perdu ce sentiment intime du droit divin qu'ils ont eu longtemps de si bonne foi. A plus forte raison, le public s'est départi de ce qu'il y avait de superstitieux dans l'obéissance et le respect.

Le scepticisme et l'indépendance ne s'arrêtent pas là. Ce n'est pas seulement les grandeurs officielles qui sont soumises à examen et à révision. Les hautes renommées ne sont pas plus à l'abri que les hautes positions. On se plaît à chercher si, sur le théâtre de la gloire, il n'y a pas eu de même quelque usurpation, quelque injustice de la fortune; si l'homme célèbre a mérité sa place dans l'histoire, si la postérité n'est pas un peu dupe. L'admiration n'est pas beaucoup plus de mise que le respect.

Cette disposition n'est pas aussi anti-poétique qu'on pourrait le supposer au premier aperçu. Bien qu'elle ait concouru avec une complète décadence de l'art dramatique, elle n'est pas, ce nous semble, incompatible avec lui. Seulement il faudrait que le drame remplît d'autres conditions; puisque le public lui demande un nouveau genre d'intérêt. On reproche souvent à plusieurs de nos historiens leur système de fatalité historique; ils font, dit-on, de l'homme un instrument nécessaire de la force des choses; ils appellent chaque événement l'accomplissement d'une idée, ou la conséquence d'un principe; ils démontrent que ce qui a été a dû être; ils se font prophètes infaillibles du passé. Hé bien! cette fatalité ne pourrait-elle pas être le mobile du drame, tout comme le fut, pour les Grecs, une autre fatalité?

La représentation d'un grand événement historique laisserait continuellement entrevoir son dénoûment inévitable, forcé, écrit dans les lois générales de l'humanité, dans la progression historique des circonstances. Les détails se trouveraient ainsi rapprochés par le lien d'une unité complète et attachante. C'est sur l'accomplissement d'un fait nécessaire que porterait l'intérêt. Le spectateur, associé pour ainsi dire aux volontés suprêmes et générales de la Providence, verrait les personnages, libres dans leurs desseins, en proie à leurs passions, responsables de leurs actions, s'agitant sur la scène du monde, et travaillant à leur insu à l'exécution de la destinée. Tous y contribueraient pour leur

part. Les vertus des uns comme les vices des autres, la prudence comme l'emportement, l'ardeur vers l'avenir comme la résistance appuyée sur le passé, tout tendrait vers le même but avec des motifs différents. On démêlerait ainsi les ressorts divers de cette fatalité qui, sans peser sur la vie et la volonté des individus, gouverne la vie des peuples et la marche de l'esprit humain. Cependant toutes les émotions sympathiques, qui sont proprement le caractère du drame, n'en continueraient pas moins à l'animer. Si la fatalité antique, symbole de la faiblesse humaine, des misères de la volonté et de la puissance des passions, nous a laissé tout notre intérêt pour Œdipe, qui n'est point maître de son sort, et pour qui le crime et la vertu ne sont que des aventures fortuites; combien, à plus forte raison, suivrions-nous d'un regard curieux la créature humaine, semblable à nous par l'activité, par le bonheur ou le malheur, lorsque, instrument ignorant de la force des choses, elle nous rappellerait à la fois et nôtre faiblesse et la vaste destinée qui entraîne les peuples! Émus par ce que le drame aurait d'individuel et d'humain, notre émotion serait rendue solennelle et poétique par la grandeur de l'ensemble et du but.

Voilà le drame historique et politique que semble demander un parterre blasé. Chaque jour il tâte d'une dent dédaigneuse tous les essais de nouveautés qu'on lui présente pour réveiller son goût affadi. Ce n'est pas la forme qui lui importe. Que lui font les trois unités? Qu'a-t-il à recueillir de ces agréments romantiques déjà si usés, cousus en guise de broderie à des tragédies conçues dans un esprit de double imitation? Ce qu'il veut, c'est une pensée dramatique en harmonie avec le moment présent, avec la disposition des esprits, avec l'aspect sous lequel nous envisageons les choses et les hommes. Si nous nous intéressons plus à la peinture des caractères qu'à la peinture des passions, si nous nous plaisons à revoir sur le

théâtre ce que nous avons tant vu dans la réalité, la faiblesse et la vanité des desseins de l'homme, en relation et en contraste avec la force des circonstances générales ; si nous aimons à voir dans leur familière vérité les mœurs d'un peuple ou d'une époque ; si nous préférons le progrès vers un but marqué d'avance, au développement d'une seule situation ; une telle variation dans le goût du public entraînera sans doute quelques changements nécessaires dans les formes dramatiques, dans le langage poétique.

Mais s'occuper, par avance et spécialement, ou de la forme ou du langage, c'est puérilité ; c'est changer le costume du drame, et l'habiller à une mode nouvelle, au lieu de le changer dans son esprit et dans sa conception. Qu'on s'en fie à l'inspiration ! Elle se fait à elle-même ses formes et son langage, sans même s'en douter. Racine s'empreint et se colore de l'esprit de Tacite, malgré les vingt-quatre heures, l'étiquette du palais, et les amours romanesques de Junie. La Bible a rendu simple et familier le sublime langage d'Athalie ; et cela, sans projet, sans système et sans effort. Molière s'empare-t-il d'un canevas espagnol : le voilà sans unité de temps, de lieu, ni d'action, rejetant toute vraisemblance, se laissant aller au merveilleux et au fantastique, sans cesser d'être le peintre le plus profond de la nature morale. Il y a cent cinquante ans que le public admire le *Festin de Pierre ;* et aujourd'hui l'on s'en va dissertant sur le classique et le romantique, comme si le talent avait jamais eu besoin qu'on lui donnât licence de s'obéir à lui-même ; comme si le succès avait jamais manqué au poëte, quand il est en harmonie, à la fois avec cette vérité qui est de tous les temps, et avec cette autre vérité locale et accidentelle qui distingue chaque peuple et chaque époque.

Les tragédies historiques de Shakspeare, qui inspirèrent au président Hénault son drame glacial de *François II*, ne lui plurent apparemment que sous le rapport de la forme.

Il lui sembla que c'était un cadre commode pour raconter et expliquer des faits historiques. On voit, dans sa préface, toute spirituelle qu'elle est, que c'était là à peu près son unique idée. Il distingue dans les tragédies l'intérêt d'ensemble et l'intérêt de détail : « car, dit-il, l'intérêt général ne saurait s'y trouver, par le manque d'unité d'action, et c'est là un des défauts des tragédies de Shakspeare; à moins qu'on ne voulût appliquer cet intérêt général sur la totalité d'un règne, et regarder le règne comme un personnage qui serait heureux ou malheureux; de même qu'on dit communément le règne malheureux de Charles VI, le règne glorieux de Louis XIV. »

C'est que précisément le langage commun nous apprend ici le secret de l'art et le mérite éminent de Shakspeare. L'imagination, tout comme la réflexion, est naturellement portée à rattacher tout un règne, une époque, un grand événement, à une seule pensée, qui lui donne l'unité indispensable aux œuvres de l'esprit. A travers la diversité des événements et les actions de chaque personnage, on cherche une impression unique, l'accomplissement d'un fait général. Sans cela, l'intérêt de détail serait dispersé, sans progression, et bientôt fatigant et monotone.

Il faut que la pensée de l'auteur plane au-dessus de son drame, qu'elle serve à le résumer en une grave conclusion, à le revêtir d'une seule couleur. C'est en cela que Shakspeare excelle. Nul poëte dramatique n'a assisté plus philosophiquement à la composition de ses propres œuvres; en lui l'observateur se cachait, pour ainsi dire, derrière le poëte. L'humanité semble avoir toujours apparu à ses yeux comme un spectacle qu'il jugeait, en même temps qu'il le reproduisait. Il y a en lui un fond de pitié ou de dédain pour la créature humaine, qui est comme le caractère de son génie.

Mais selon l'époque où l'on est placé, l'homme se présente sous un aspect différent. Chaque époque de civilisation

a un cachet particulier, dont les personnages historiques portent l'empreinte, dont le peintre et le poëte doivent imprimer la couleur aux créatures de leur imagination. Ainsi le seizième siècle fut un temps d'audacieux affranchissements; toutefois ce n'était pas encore l'opinion universelle, les masses populaires, qui se portaient à l'émancipation : c'étaient des esprits privilégiés, des âmes fortes, des chefs indomptables, des supériorités hautaines. Le génie féodal, qui avait si longtemps fait du faible le docile instrument du fort, semblait présider encore à la révolution qui le détrônait; c'est le temps des grands hommes, des entreprises vastes, des pensées téméraires, d'une politique à la fois ardente et calculée.

Maintenant, le cours général des choses, les idées répandues parmi les peuples, les intérêts universels, la marche de la civilisation, la situation relative des diverses classes, rapetissent les individus. Nous sommes toujours portés à expliquer la grandeur des personnages par le concours des circonstances. La volonté humaine n'est pas assez forte pour opérer par sa propre puissance; il faut qu'elle soit l'instrument ou le représentant de quelque chose de collectif. Nous ne savons plus concevoir ces fortes natures des vieux temps. Tout nous semble résulter d'une loi nécessaire plutôt que de l'usage d'une liberté; l'idée d'une cause nous vient toujours à l'esprit avant l'idée d'un être. Jadis on vit, dans les volcans et les tremblements de terre, les convulsions des géants ensevelis : à présent, nous voulons, à une exception près, faire de tous les géants historiques des phénomènes naturels.

Cette philosophie analytique, qui est au drame historique ce que le marivaudage est à la comédie, et qui substitue sans cesse les motifs extérieurs aux déterminations instinctives, est tellement propre à notre époque, que le talent même doit en subir le joug. Cette condition lui est imposée, car il est de son temps, sinon il reste sans na-

tourner encore la page pour continuer à lire ces récits animés et spirituels.

L'avénement de Henri IV eut pourtant quelque chose de décisif. Ce fut une terminaison pour cette série d'événements qui remplissent les scènes de M. Vitet. A dater de là commença un autre ordre de circonstances, une nouvelle époque. Les *Barricades* présentent le triste spectacle de la destruction et de l'avilissement du pouvoir royal. On y voit clairement que les bons citoyens et les hommes sensés ne pouvaient attacher nulle espérance aux entreprises du duc de Guise. Elles avaient un caractère évident d'ambition personnelle ; cette indocilité d'un grand serviteur de la couronne ressemblait tout à fait à une rébellion féodale; et la bonne bourgeoisie ne pouvait se départir de cet instinct qui lui faisait toujours chercher le bon ordre, au défaut de liberté, sous l'ombre du trône monarchique. Dans les *États de Blois,* ce pouvoir monarchique paraît si avili par la lâcheté, si flétri par le crime, que la France n'y peut trouver nul recours. Ainsi l'on arrive à *la Mort de Henri III,* sans savoir d'où viendra le salut, sans apercevoir le point autour duquel se rallieront les débris épars du royaume des Valois. Il ne fallait pas nous laisser sur cette impression : c'est une faute s'il s'agit de drame; c'est une erreur s'il s'agit d'histoire.

Tel est le défaut, non pas de M. Vitet, mais de notre temps, de notre tour d'esprit, de notre manie de tout disséquer et de rechercher les plus petits ressorts des plus grands événements. Sûrement cette alliance mal assortie du parti huguenot et du parti royaliste forme une peinture spirituelle et amusante; leurs défiances, leurs diversités, leurs antipathies, sont représentées au vif. Le rôle de d'Aubigné est charmant, rempli des traits les plus piquants, plein de verve et de vérité. Il y a beaucoup de vrai dans ce portrait de Henri IV et de ses amours un peu soldatesques avec l'abbesse de Vanvres; nous aimons, complices que nous sommes de

M. Vitet, à voir le héros avec son humeur gasconne; nous pardonnons volontiers à l'auteur, qui l'a descendu de son piédestal pour nous le rendre familier et vrai. Il nous plaît aussi d'entrevoir comment cette mobilité méridionale, cette camaraderie des camps, lui serviront d'habileté et le dispenseront de la dissimulation. On découvre sur ses lèvres le mot si connu : « Un royaume vaut bien une messe; » et d'Aubigné ne nous laisse pas ignorer ce qu'il en devine. La vérité historique nous choque un peu plus quand, troublé et indécis à l'instant de la mort de Henri III, ses serviteurs sont contraints à le cacher jusqu'à ce qu'ils l'aient aidé à prendre une résolution. Tout cela est exact, appuyé de pièces justificatives : il n'y a rien à dire, les preuves historiques sont là. Nous nous amusons d'assister ainsi à la répétition de la pièce, au déshabillé des acteurs. Pourtant est-ce là le vrai? N'est-ce point au contraire un aspect restreint et particulier de la réalité? N'est-ce pas envisager la chose par son petit côté, en perdant l'impression grande et générale qu'elle devait faire, et qu'elle fit?

En effet, nous autres peintres du passé, il ne faut pas nous figurer qu'après avoir bien compulsé les témoignages contemporains, avoir pénétré de notre mieux dans le caractère et l'esprit des personnages, avoir même appelé à notre aide cette imagination sympathique qui nous révèle les secrets des êtres humains nos pareils, nous puissions pourtant atteindre à la résurrection des morts. Ce qui nous amuse, ce qui nous intéresse, ce qui nous fait sentir et penser, ce n'est, lors même que nous le prenons le plus à cœur, qu'un passe-temps, un plaisir de l'esprit. Ce sont des jeux pour nous; c'était pour les contemporains la vie et la mort; et il y a dans cette réalité quelque chose que rien ne saurait remplacer. S'ils pouvaient de leur point de vue apercevoir ce que nous éprouvons à leur sujet, combien ils nous trouveraient indifférents, froids, et souvent dans le faux! Tous ces détails, ces petits motifs, cette anatomie des actions et

des personnages, qui nous occupent aujourd'hui, nous spectateurs désintéressés, restaient presque inaperçus par les contemporains, entraînés qu'ils étaient par l'ensemble des choses. C'était de leur bonheur ou de leur malheur, de leur salut et de leur perte qu'il s'agissait, et les détails ne pouvaient les en distraire comme nous. La première vérité, la vérité la plus vraie, comme parle Beaumarchais, c'est cette vérité totale qui nous est léguée par la tradition, par l'écho des générations contemporaines. Elles ont jugé que tel homme était grand. En vain épluchez-vous des anecdotes qui nous le montrent rempli de petitesses : cela se peut, mais il était grand, son temps le savait mieux que nous. Telle action passa pour criminelle et sanglante; elle répandit l'horreur et l'effroi dans les esprits. Maintenant, cherchez des motifs, expliquez qu'elle fut nécessaire, que c'était la condition de quelque grand dessein; donnez-lui l'excuse d'un système de politique, d'un but général à atteindre : cela est fort bien : ce sont des vues de l'esprit plus ou moins ingénieuses; ce n'est pas la vérité.

Ainsi, pour en revenir à Henri III, la circonstance principale, celle qui effaça et entraîna toutes les autres, ce fut la réunion du parti huguenot et du parti royaliste contre la Ligue. Là était le salut de la monarchie; par là devait se préparer la succession de Henri IV au trône. Sûrement rien ne se convenait moins que les mignons de Henri III et les camarades du Béarnais; aucune alliance ne semblait si mal assortie. Mais il la fallait; ou bien que serait devenue la France? Sans sacrifier la vérité des détails, peut-être l'auteur aurait-il dû nous montrer quelle fut l'opinion des hommes sages de tous les partis, et comment elle ne commença à avoir quelque satisfaction qu'au moment où les deux rois se réconcilièrent et marchèrent de concert. A juger des choses par le menu, il y eut besoin d'assez petites intrigues pour en arriver là; des deux côtés on y répu-

gnait; tout se passa gauchement et de mauvaise grâce. C'est cela même qui prouve que c'était chose nécessaire, et non point due au hasard et à des négociations plus ou moins bien dirigées.

Aussi voyez, dans les *Économies royales*, Rosny raconter comment, lorsqu'il en apporta la première espérance dans l'armée du roi de Navarre, on se pressait autour de lui, en le surnommant le dieu Rosny. Dans le parti royaliste, cette alliance était plus impatiemment attendue encore: Pasquier, après avoir raconté à M. de Sanzay comment le roi de Navarre est venu en toute franchise saluer le roi Henri III, et quelle joie incroyable chacun en portait dans son âme, ajoute:

« Nous tous jetons les yeux sur lui, ores que d'autre « religion que la nôtre; et, le voyant, oublions tout le « mal-talent que nous lui portions auparavant..... A la « vérité notre parti était trop faible sans le sien..... Aupa- « ravant les Ligueurs s'assuraient de la ruine du roi, de « quelque façon qu'il voulût ménager ses affaires; car, ou « il ne prendrait aide du roi de Navarre (et en ce cas ces « forces n'étaient bastantes), ou bien s'en aiderait (quoi « faisant, il exciterait de plus en plus la haine publique « contre lui); mais ils comptaient sans leur hôte, comme « l'événement l'a montré. »

C'était vraiment un devoir de nous montrer cette joie des bons citoyens. Parmi la représentation fidèle et ingénieuse des factions, il ne fallait pas laisser ignorée l'opinion nationale, et cet instinct patriotique de conservation, qui détache tôt ou tard les masses populaires des iniquités et de la déraison de l'esprit de parti. Il s'y méprend toujours, et dans tous les temps il se jette en avant, sans s'apercevoir que la terre va manquer sous ses pas. Même parmi les Ligueurs, ou plutôt sous leur tyrannie, ces hommes qu'on nommait *les politiques*, et dont M. Vitet a ironiquement représenté les timides mé-

nagements, accueillaient de leurs vœux cette alliance des deux rois; plus tard c'est à eux que fut due la reddition de Paris.

Nous serions donc tentés de demander à l'auteur de *la Mort de Henri III* qu'il fermât le cadre de sa trilogie historique, qu'il indiquât un dénoûment, et ne laissât pas ainsi nos esprits en suspens. Il ne fallait pas terminer cette suite de tableaux, par la patrie sans espoir et Henri IV sans décision et sans grandeur. M. Vitet, s'il est de notre avis, saura mieux que personne, lui qui s'est fait contemporain, nous présenter son sujet sous un aspect à la fois plus politique et plus dramatique. Tant de vues justes, une connaissance si détaillée et si vivante des hommes et des affaires de ce temps-là, ne peuvent se dérouler ainsi sans conclusion. Elle est dans l'esprit de l'auteur; il l'a, pour ainsi dire, répandue dans le cours de ses trois drames. Il ne s'agit que de la résumer.

Pendant que M. Vitet écrivait l'histoire sous une forme dialoguée, le Théâtre-Français voyait la foule se porter sur ses banquettes aux représentations d'un drame de *Henri III*. Il faut assurément que le public ait un grand goût pour tout ce qui est ou se prétend historique; car il ne s'agit nullement ici d'une représentation fidèle des faits et des personnages. L'auteur n'y a sans doute pas même songé: il s'est occupé avant tout des combinaisons dramatiques, et surtout des effets de théâtre. Sous ce rapport, le succès a répondu à ses efforts. Pour quiconque voudrait aller y chercher quelques scènes analogues à cette époque de notre histoire, le mécompte serait complet. Toute la portion politique a quelque chose de vague. A quelle époque de la Ligue se trouve-t-on? quel est l'espoir qui anime ces chefs populaires, ces Crucé, ces Bussy, placés là comme figurants. Où se cache le parti huguenot, dont l'existence est le mobile de tout ce qui se fait à la cour et à Paris? Tout cela passe sous les yeux du spectateur, comme l'ar-

chitecture de la décoration, seulement pour constater l'époque et le lieu de la scène.

Le duc de Guise, le Balafré, cette grande figure historique, qui impose encore aux respects de la postérité, n'est là que pour recevoir des boulettes au nez, et pour jouer le rôle d'un mari jaloux. Le nœud de la pièce est un guet-apens, qui n'a pas même l'audace brutale des rencontres et des assassinats en pleine rue si fréquents dans ce temps-là. Vêtu de fer, afin de pouvoir porter ce gantelet qui meurtrira le bras de sa femme, le duc de Guise semble quelque personnage du vieux temps, aux mœurs rudes et grossières, arrivé récemment d'une gentilhommière de province, pour être la risée d'une cour parée de velours et de satin. On se croirait au quatorzième siècle, quand le connétable de Clisson était surnommé le boucher, et précipitait sa fille du haut des marches d'un escalier. Il y a là anachronisme.

Mais il y a de l'habileté à avoir choisi ces grands noms et cette époque solennelle pour y établir l'action du drame. Si, comme on le dit dans les mémoires du temps, il se passa une aventure semblable au château de Montsoreau; si Bussy d'Amboise fut assassiné dans un rendez-vous par le mari de sa maîtresse, on doit convenir que l'auteur a fait preuve de tact en transportant ailleurs ce fait tragique. Entre personnages obscurs, la représentation en eût été insupportable, et ignoble, comme une séance de la cour d'assises. Si on eût voulu la relever par quelque appareil féodal, c'était un mélodrame tel qu'il y en a tant. Mais ce mari, il l'a appelé le duc de Guise; on entend parler à chaque scène de la maison de Lorraine; voici la Ligue; la Saint-Barthélemy est dans l'avant-scène : nous voyons là Henri III, et la pièce commence par Catherine de Médicis. Tous ces grands noms, tous ces souvenirs s'emparent du spectateur, remuent son imagination, jettent une sorte de vernis poétique sur une action qui en elle-même n'a rien d'attachant; par-là elle est tirée du vulgaire; et, au premier coup d'œil,

un air de drame héroïque masque tant de grossièreté. Ainsi, ces espèces d'intermèdes historiques, qui semblent distraire de la duchesse et de ses amours, et s'y rattachent assez peu, sont pourtant essentiels au succès de la pièce; l'auteur ne les a sûrement pas mis sans motif. Ils partagent l'attention du spectateur, amusent ses regards, et satisfont à son goût pour les détails historiques.

D'ailleurs, le rôle de Henri est bien conçu, et peut-être n'a-t-on pas rendu justice suffisante à cette création. Henri III est difficile à peindre, même pour l'histoire. Nous ne pouvons guère arranger d'une façon vraisemblable dans notre imagination, ce prince, vainqueur de Jarnac et de Moncontour, promoteur de la Saint-Barthélemy, appelé, pour sa haute renommée, au trône de Pologne, et en même temps faible, efféminé, lâche, débauché et dévot. Comment tant de contrastes se combinent-ils dans un seul et même caractère? comment lier la succession d'idées si disparates? L'auteur s'en est fort bien tiré. Son Henri III est le personnage de la pièce qui a le plus de consistance et d'originalité. C'est un roi dégradé, mais spirituel, qui juge de tout et de lui-même avec finesse; qui met de l'amour-propre, et presque de la dignité à ne pas prendre la responsabilité de son propre gouvernement. Il n'a point de volonté, cela lui donnerait trop de peine; mais il voit juste, et ne veut pas qu'on le croie dupe. C'est le Louis XV de madame Dubarry, c'est l'égoïsme royal s'enveloppant, en toute conscience, dans la conviction de son droit divin, sans se soucier du reste. Le public s'est plu à cette peinture, comme à tout ce qui est dédain du passé. Ces anciens temps, dont on a tant voulu s'armer contre lui, il aime qu'on les lui présente sous une couleur de barbarie, de désordre, d'immoralité. On le flatte par son endroit sensible, en lui montrant que notre pays et notre génération ont plus de bonheur et de dignité que ces siècles, où les déclamateurs s'en vont vainement chercher un âge

d'or pour la religion et la monarchie. Cette disposition du public a opéré un renversement dans l'art dramatique. Autrefois, la tragédie représentait les infortunes des princes, et la comédie, les ridicules des citoyens; aujourd'hui, il nous faut le drame pour les infortunes des citoyens, et les pièces historiques pour les ridicules des princes.

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES

DE LEMONTEY.

1830.

Pierre-Édouard Lemontey naquit à Lyon le 14 janvier 1762. Son père était négociant. Il eut des succès dans ses études, et voulut suivre la carrière du barreau. En 1782, il fut reçu avocat à Lyon. En ce temps-là, les professions ne possédaient pas les hommes qui les exerçaient d'une manière aussi spéciale et exclusive que maintenant. Les avocats étaient peut-être moins habiles, moins instruits, moins appliqués aux études et aux devoirs de leur état. Ils étaient plus hommes de société, plus au courant de la littérature, de la philosophie, de l'histoire; ils vivaient davantage sur le domaine commun des gens d'esprit. Nos mœurs étaient alors plus communicatives; l'esprit de conversation tenait plus de place dans la vie de chacun; de là sans doute des connaissances souvent superficielles, des opinions frivoles, une trop grande facilité d'assertion; mais le commerce du monde y gagnait, et le mouvement des idées n'y perdait rien.

Lemontey, dès le commencement de sa carrière, dut tenir de l'homme de lettres plus que de l'avocat. On ne retrouve aucun souvenir de ses plaidoiries ou de ses consultations; mais à vingt-trois ans, il remportait le prix que l'Académie de Marseille avait proposé pour l'éloge de

Peyresc. En 1789, la même Académie couronna son éloge de Cook.

Déjà commençait ce grand mouvement d'opinion, qui tarda peu à devenir la Révolution française. Lemontey indiqua ses croyances politiques, en défendant la cause des protestants, qui, rendus à l'état civil par les édits de 1787, revendiquaient les droits politiques. Leur réclamation avait été combattue dans une brochure d'un négociant de Lyon; Lemontey en publia la réfutation, sous le titre : « Examen impartial des réflexions sur la question « de savoir si les protestants peuvent être électeurs et « éligibles pour les États-généraux. » La controverse continua; elle fut terminée par une décision favorable aux protestants. Un député de cette communion fut élu à Lyon. Bientôt après Lemontey, qui avait rédigé le cahier des vœux de l'assemblée du Tiers-État, fut choisi comme membre du comité provisoire, qui se substitua aux autorités établies. Les amis de la liberté avaient à ce moment beaucoup de confiance et d'enthousiasme pour M. Necker. C'était encore à l'autorité royale qu'on demandait des réformes et l'octroi des droits publics. Le premier acte de la nouvelle municipalité de Lyon fut une adresse, écrite par Lemontey, où l'on demandait au Roi le rappel de M. Necker. « Nous avons un Henri IV, disait-il, il nous faut un Sully. »

En 1791, Lemontey, qui depuis la formation régulière des municipalités était devenu substitut du procureur de la commune, fut élu député à l'Assemblée nationale Législative, qui succéda à l'Assemblée Constituante. Il tarda peu à s'y faire remarquer parmi les hommes honorables qui tentèrent de défendre l'ordre public et la monarchie constitutionnelle. Leurs efforts furent sincères, mais présentent aujourd'hui un spectacle d'impuissance et de faiblesse. Personne alors n'avait cette expérience des révolutions, qui depuis a été si chèrement acquise. Les opinions agressives étaient violentes, enivrées, aveugles. Aux passions coupa-

bles, aux projets criminels, se mêlaient encore des convictions réelles, et des caractères généreux; les opinions modérées et conservatrices étaient, depuis deux ans, accoutumées au continuel triomphe de l'émeute et du désordre. Nulle justice ne savait réprimer les plus sanguinaires excès; aucune force de gouvernement ne pouvait rallier à elle les bons citoyens effrayés et opprimés. Les constitutionnels voulaient bien maintenir la monarchie, mais ils voulaient aussi conserver les conquêtes de la Révolution ainsi ils ne se dévouaient pas sans hésitation et sans réserve à la cause royale. Le Roi, de son côté, ne se serait pas livré à eux avec pleine confiance; ils ne savaient donc ni le défendre franchement, ni l'entourer de respect et d'affection. La ferme raison, qui ne craint pas de braver l'impopularité, était alors difficile et rare. Les neuf mois de l'Assemblée Législative sont une des plus déplorables époques de la Révolution, et l'on en peut tirer d'utiles enseignements.

Lemontey ne cessa point d'appartenir à cette partie de l'Assemblée, qui assistait avec douleur et découragement aux progrès de l'anarchie; il siégeait avec Mathieu Dumas, Ramond, Beugnot, Jaucourt, Becquey et bien d'autres, qui représentaient la sagesse, la prudence, la bonne foi opprimées et foulées aux pieds. — Il était un des secrétaires, le 17 novembre, lorsque furent soumis à l'Assemblée les rapports sur les massacres de la Glacière d'Avignon. Il essaya de donner lecture de ces horribles récits; son émotion fut telle, que les larmes étouffaient sa voix, et qu'il remit le papier à son collègue Isnard. Le 14 décembre, il présidait l'Assemblée, lorsque le Roi vint y déclarer les mesures qu'il avait prises contre les rassemblements des émigrés à la frontière et ses démarches auprès des souverains qui leur donnaient asile et encouragement. Lemontey eut à se conformer au cérémonial irrévérencieux que, comme premier acte de sa toute-puissance, l'Assemblée Législative avait réglé pour les séances royales; mais le projet d'adresse qu'il

proposa en réponse au discours du Roi était d'un ton respectueux et sentimental, qui excita de vives réclamations et reçut quelques amendements. Le discours de Louis XVI n'était ni plus ni moins que la déclaration de cette grande guerre qui a duré vingt-trois ans, qui a coûté tant de sang, donné tant de gloire et de puissance à la France, pour finir par de si cruels revers. Or, voici en quels termes Lemontey répondait à ce discours : « De puissants intérêts, de douces « jouissances sont préparés à Votre Majesté. Du Rhin aux « Pyrénées, des Alpes à l'Océan, tout sera couvert des re- « gards d'un bon roi et environné d'un rempart d'hommes « libres et fidèles. Voilà, sire, la famille à laquelle vous êtes « attaché. Voilà vos amis; ceux-là ne vous ont point aban- « donné. » — Tel était le langage attendri que le président de l'Assemblée tenait au Roi, six mois avant le 10 août, un an avant le 21 janvier. Triste hypocrisie des phrases officielles! Illusion dérisoire des compliments déclamés!

Quelque modéré que fût Lemontey par caractère et par opinion, il se montra rigoureux envers les prêtres qui refusaient le serment à la constitution civile du clergé, et proposa de leur retirer la pension promise par la loi pour l'appliquer au secours des indigents. Dans la discussion des mesures à prendre contre les émigrés, il inclina du côté de la tolérance. Réclamant les principes de liberté, proclamés par la Constitution, il dit que l'Assemblée n'avait pas même à délibérer sur une proposition contraire au droit naturel; il ne voyait aucun danger « dans la fuite de « ces indignes Français; c'était plutôt un avantage qu'un « malheur. Une telle conséquence de la grande régénéra- « tion du corps politique devait être prévue. Ces émigra- « tions sont une transpiration naturelle de la terre de la « liberté. »

Dans une autre discussion, Lemontey témoigna quelque éloignement pour l'institution du jury, où, disait-il, on avait compilé la législation anglaise, avec les idées de

quelques philosophes français. Il s'inquiétait surtout de la désignation des jurés par des administrations électives, issues de l'esprit de parti.

Ainsi fut parcourue la carrière législative de Lemontey pendant les neuf mois de l'Assemblée, qui précéda le 10 août. Il revint à Lyon. Lorsqu'il vit la courageuse insurrection tentée contre la tyrannie de la Convention, il présagea les terribles vengeances qui allaient tomber sur sa ville natale, et il se retira en Suisse. Son frère, Thomas Lemontey fut au nombre des honorables Lyonnais qui se défendirent vaillamment et sans espoir; puis il tomba sous les mitrailles que les commissaires de la Convention dirigèrent contre d'honorables citoyens.

Lemontey passa hors de France toute l'époque sanguinaire de la Terreur. A son retour, en 1795, il fut administrateur de district. Son caractère avait trop de mansuétude, il venait de faire une expérience trop triste de l'exil et de la persécution, pour s'associer en rien aux réactions et aux vengeances que le parti naguère opprimé et décimé par l'échafaud et les massacres, exerça à Lyon et dans le Midi contre ceux qui avaient perdu leur cruelle autorité. Lemontey n'abusa du pouvoir que pour rendre de bons offices aux proscrits et aux émigrés qui cherchaient à revenir dans la patrie, et à y retrouver quelques débris de leur fortune. Mais il n'avait nulle velléité de rentrer dans le mouvement politique; il quitta la province et vint à Paris, pour y vivre désormais dans le monde des lettres, de l'esprit et de la conversation. C'était là sa vraie destinée. Il ne cherchait point la gloire; il ne se proposait pas alors de grands et studieux travaux, ne poursuivait aucun but élevé, ne s'inspirait de nulle vive conviction. Le repos, la sécurité, une distraction douce et facile, une sorte de sybaritisme moral : telle était la vie, comme il l'entendait, et s'il songeait encore aux affaires publiques, c'était assurément pour jurer qu'on ne l'y prendrait plus.

Sa première œuvre fut un petit opéra comique, *Palma ou le voyage en Grèce*, qui fut joué en 1798. La musique était de Plantade, et dans ce temps-là semblait agréable; une actrice en faveur, madame Scio jouait le principal rôle: les paroles avaient du trait et de la grâce. Le succès fut complet, sans être éclatant. L'auteur garda l'anonyme, mais on commença à parler de lui. L'année suivante, il fut moins heureux; un autre opéra, *Romagnési*, avec les mêmes acteurs, avec le même musicien, fut sifflé assez cruellement. Quelques changements, la suppression des mauvais quolibets qui avaient déplu au parterre, remirent la pièce à flot. L'auteur fut demandé et nommé à la seconde représentation; mais en définitive ce fut une chute, et *Romagnési* eut peu de représentations.

Enfin trois ans après, en 1801, Lemontey prit place parmi les hommes de lettres, et encore plus parmi les gens d'esprit. Il fit paraître un volume intitulé: *Raison, folie; chacun son mot*, qui eut deux éditions dans la même année. Peut-être les lecteurs d'aujourd'hui ne confirmeraient-ils point entièrement ce succès. Les railleries et les facéties sont sujettes à passer de couleur, lorsqu'elles se rapportent trop aux ridicules et aux manies du temps, et n'atteignent que la surface. Les anecdotes sont oubliées; les modes ont changé; les vices ont pris une autre écorce; les allusions ne sont plus comprises, la moquerie de ce qui n'est plus a perdu sa gaieté. La plaisanterie de Lemontey a, il est vrai, une sorte de couleur philosophique, qui rappelle, par la forme seulement, la manière de Swift et de Voltaire, mais elle ne pénètre pas au fond des choses; elle ne provient pas d'une pensée générale; ce sont des moqueries de société, qui ne sont pas à l'usage des générations nouvelles. Comme en outre, elles sont souvent cyniques, sans être légères, et manquent de ce bon ton et de cette gaieté absolument indispensables à qui se risque hors de la décence, il est à craindre que *Raison et folie* ne prenne

point place parmi les classiques de la littérature railleuse. Les mêmes défauts sont plus marqués dans le *Récit d'une séance des observateurs de la femme*, qui parut en 1803, et amusa davantage encore les contemporains.

Dans ce mélange de récits facétieux, de caricatures, de parodies des mœurs et des travers du temps, Lemontey, sans avoir la volonté formelle d'exprimer une opinion politique, avait dans maint passage reproduit le sentiment public : c'était alors la belle et glorieuse époque du Consulat. La France, sauvée de l'anarchie et délivrée des tyrannies révolutionnaires, imposait la paix à l'Europe, établissait l'ordre intérieur, créait une administration merveilleusement régulière, cherchait à constituer la société nouvelle, en réunissant les éléments qui composaient la société ancienne. Jamais une nation ne reçut, d'une manière si complète et si soudaine, de tels bienfaits.

En la célébrant, et en portant sa reconnaissance sur le grand homme à qui on les devait, Lemontey se trouvait d'accord avec la voix du pays, avec l'opinion de tous les bons citoyens, de tous les hommes sensés. Dans quelques mots de louange placés, et presque cachés, parmi les jeux de son esprit, on n'entrevoyait aucune intention intéressée, aucune apparence de sollicitation. Mais alors le gouvernement allait au-devant de tous ceux que distinguaient, soit quelques souvenirs des temps antérieurs, soit une réputation de capacité, soit des succès littéraires. Lemontey fut, en 1804, placé comme jurisconsulte auprès de l'administration des Droits réunis, et peu après il devint chef du bureau de la police littéraire.

Dès lors il mena une vie très-douce et fort à son goût. Son revenu était plus que suffisant pour ses habitudes parcimonieuses, dont aucune vanité de dépense ne le détournait jamais. Les emplois qui lui avaient été donnés ne lui imposaient aucune responsabilité, ne donnaient nulle occasion de prononcer son nom, si bien qu'il en résultait

pour lui une sorte d'indépendance, qui ne se manifestait que dans les conversations intimes et dans les salons de bonne compagnie, où il n'avait aucune méfiance.

Épicurien par ses opinions, passablement cynique dans son langage et ses habitudes, il était d'une société douce et facile, sans nul sentiment de malveillance, d'envie, ni d'hostilité. Il arrangeait sa vie de la façon qui lui était commode. Rien de ce qu'il faisait n'avait un autre objet que son propre contentement; jamais pourtant aux dépens d'autrui. L'étude, la réflexion, la conversation, les écrits qu'il livrait au public, tout était calculé pour la satisfaction paisible de ses penchants. On pouvait dire qu'il avait presque fait de l'esprit une jouissance physique, tant il le ménageait convenablement pour son plus grand repos. La vérité, le savoir, la raison ne renfermaient pour lui aucune idée de devoir, n'opéraient en lui aucune impulsion involontaire; il les aimait, parce qu'il les trouvait bons à aimer.

Il avait dans sa jeunesse adopté les opinions qui avaient commencé la Révolution; il avait eu en horreur, en dégoût les saturnales révolutionnaires. Le despotisme ne lui plaisait point; mais il était avant tout un véritable enfant du dix-huitième siècle; et comme le régime impérial, tout absolu qu'il pouvait être, laissait tranquillement subsister les habitudes et la tradition de la société française, telles que la Révolution les avait modifiées, ce gouvernement lui convenait par beaucoup de points. Autant que le comportait son caractère doux et bienveillant, il était, mais d'une manière générale, aigre et sarcastique contre l'aristocratie de l'ancienne monarchie; il avait aussi contre le clergé et l'autorité religieuse tous les préjugés intolérants de la littérature voltairienne. Avant tout, il aimait l'ordre, qui garantit la sécurité.

C'était donc de très-bonne foi qu'en 1802, il avait dit dans une préface: — « Je suis de la faction des contents, et si je n'en étais pas, je me tairais. » — Quand fut établi l'Empire, Lemontey fit un peu plus que se taire; il composa, pour le

couronnement, un petit roman laudatif : *La Famille du Jura*, ou *Irons-nous à Paris?* qui semblait une plaisanterie omise dans *Raison et Folie*. Plus tard, il publia *la Vie du Soldat français* en trois dialogues, et enfin, pour célébrer la naissance du roi de Rome : *Thibaut, comte de Champagne*, petit poëme en prose à la manière de Cazotte.

Ces minces écrits lui semblaient des nécessités de sa position, des devoirs du chef de bureau, plutôt que des œuvres littéraires. Il n'en gardait pas moins sa liberté d'esprit, ses habitudes de raillerie à demi voix; il se dédommageait par des épigrammes de sa docilité officielle. Se moquer des autres et de soi-même; blâmer le pouvoir sans souhaiter qu'il subît une réforme, était encore une habitude du dix-huitième siècle. On a appelé l'ancien régime une monarchie tempérée par des chansons. L'esprit d'opposition, quand il n'a point d'autres armes à employer, n'aspire réellement pas à la liberté; le laisser-aller de l'autorité lui suffit. Rechercher la faveur des gouvernants, et les avantages qu'elle procurait, sans en garder la moindre reconnaissance, sans y voir la moindre obligation, était chose commune en ce temps-là. Lemontey en avait la tradition. Lorsque censeur impérial des théâtres, il retranchait ou changeait les vers qui dans les chefs-d'œuvre du Théâtre-Français pouvaient être applaudis par allusion, il disait à ses amis: — « N'allez-vous pas voir, ce soir, *Athalie* par Racine et « Lemontey? » — Et sa conscience se trouvait quitte à la fois envers le devoir de son emploi et l'amour-propre de son opinion.

La Restauration pouvait donner quelque inquiétude à Lemontey; il était probable qu'elle ramènerait, plus ou moins, beaucoup de choses qui lui déplaisaient; mais il chercha et retrouva, en ses souvenirs, de vieux restes de ses sympathies pour la monarchie de 1791. Au fond, il aimait mieux la liberté que le despotisme, et il avait assez de discernement pour comprendre qu'il y aurait plus de garanties contre le

pouvoir des Bourbons, qu'il n'y en avait eu contre la dictature impériale. Il voulait surtout conserver ce qu'il pourrait de sa commode position. Ainsi il ne refusa pas plus ses hommages et ses louanges à la légitimité constitutionnelle, qu'il ne les avait refusés au règne de la gloire. L'expression de ses sentiments pour la Restauration fut confiée à une sorte de roman, moins gai et plus cynique que ses précédentes facéties. L'*Enfant de l'Europe* est une pesante imitation de Voltaire : on ne refait point *Candide*, et ce n'était pas un modèle à prendre. D'ailleurs le moment où il parut n'appelait point la plaisanterie. La chute de l'empire, la double invasion de la France, les malheurs de la patrie, et le souci de l'avenir auraient dû lui donner des inspirations plus sérieuses. Cet opuscule passa ignoré, et c'était justice. Pour savoir qu'il a été publié, il faut avoir ou le scrupule d'un éditeur d'œuvres complètes, ou l'exactitude d'un biographe.

Lemontey perdit ses emplois, non point par réaction, ni par disgrâce, mais par des suppressions économiques. Il conserva toutefois la place de censeur des théâtres. Sa façon d'être, l'égalité de son humeur, l'agrément de son commerce restèrent les mêmes. Les divers ministères des premières années de la Restauration furent accueillis par ses espérances; loués de leurs bonnes intentions, parfois assez sincèrement, parfois avec un peu de persiflage. Plus tard son opposition ne fut ni passionnée ni imprudente; elle n'excédait jamais les limites de l'épigramme.

En 1818, sa position littéraire changea complétement; il publia l'*Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV*. Ce sera son titre à ne point être inconnu à la postérité; il y a mis tout ce que son esprit avait de véritable valeur. Ce fut le travail de sa vie, sa véritable occupation; il en avait espéré quelque renommée. On y reconnaît une longue et consciencieuse étude des faits, beaucoup de sagacité et une grande vue d'ensemble. On

avait écrit bien des volumes sur le siècle de Louis XIV; nous le connaissions par une foule de mémoires curieux, qui le font vivre devant nous. Personne, avant Lemontey, n'avait mieux résumé ces jugements et ces témoignages; personne n'avait encore montré aussi bien quelle place ce grand règne doit tenir dans l'histoire politique de la nation française; comment elle fut gouvernée, dans quel esprit et quelle direction; comment l'ordre et la règle y furent établis; la naissance de l'administration, qui a développé les ressources du pays et augmenté ses forces; les lois imposées à l'obéissance de tous et par là établissant l'égalité; les progrès rapides de la civilisation; les différences de classes commençant à s'effacer.

En même temps, l'historien indique avec justesse que tous ces bienfaits de l'ordre étaient destinés moins à rendre le peuple heureux qu'à accroître le pouvoir du souverain, qu'à lui donner de la gloire, à lui créer de nombreuses armées. Sans abaisser le caractère du grand roi, il remarque comment, en s'imposant à lui-même de nobles devoirs, il croyait les accomplir vis-à-vis de sa propre majesté, plutôt que pour le bien et le droit de la nation; de là nulle garantie d'un ordre durable, d'une prospérité continuée, d'une gloire sans éclipse. Le gouvernement resta soumis à toutes les vicissitudes des passions, de l'âge, de la santé du monarque : de telle sorte que lorsque ce règne arriva à sa dernière époque, il perdit tout ce qui l'avait honoré, et laissa le pays pauvre, malheureux et vaincu.

Ce livre eut un succès mérité. Dès l'année suivante Lemontey fut élu à l'Académie française pour succéder à l'abbé Morellet. Parmi tant de plaisanteries dont il avait rempli plusieurs volumes, il ne s'était point refusé les lieux communs épigrammatiques contre l'Académie; son élection ne lui fit point pour cela un moindre plaisir. Il devenait le confrère de plusieurs amis, et le suffrage du pu-

blic s'ajouta aux leurs. Le 18 juin 1819, à sa séance de réception il prononça l'éloge de son prédécesseur. Son discours est de fort bon goût, dans une juste mesure, et fut très-approuvé.

L'essai sur le règne de Louis XIV devait servir d'introduction à une histoire politique de la France pendant le dix-huitième siècle. Encouragé par le succès, Lemontey continua son travail; il compulsa patiemment, sans se presser et avec discernement, les archives et surtout les correspondances et les pièces déposées au ministère des Affaires étrangères. Ce genre de travail convenait à son esprit curieux des dessous de cartes, et porté à déjouer les apparences : c'était pour lui un amusement encore plus qu'une étude. Peu d'années après, il avait achevé l'*Histoire de la Régence*, et il pensait à la publier. Le chef des archives des Affaires étrangères, gardien jaloux du dépôt qui lui était confié, se faisait un devoir de tenir indéfiniment cachés les secrets d'État; il prétendit que Lemontey n'avait pas le droit de livrer à la publicité un travail pour lequel il avait eu la permission de prendre communication des documents conservés aux archives du ministère. Lemontey n'aimait point à se faire de querelles avec les puissants; il avait besoin pour achever son livre de conserver accès aux archives; il ne réclama point, et l'*Histoire de la Régence* n'a pu paraître qu'après la révolution de 1830.

Ce livre n'a point rempli les espérances qu'on en avait conçues. C'est le travail d'un homme d'esprit; les recherches sont faites avec sagacité; les opinions sont ingénieuses; beaucoup de faits ont été très-bien éclaircis. La conspiration de Cellamare est spécialement l'objet d'une enquête, qui la fait connaître bien mieux que tout ce qui en avait été connu. Les matières d'administration sont traitées avec soin; les opérations de Law ne sont peut-être pas expliquées assez complétement; mais les effets de cette crise de nos finances sur les mœurs, sur le commerce et l'industrie sont

très-bien décrits. Le défaut principal c'est que cette histoire n'est pas un récit, mais la conversation d'un homme d'esprit, qui a beaucoup étudié cette époque et qui rend compte de ses recherches et de ses jugements. Il y a manque de proportion dans les parties. Lorsqu'un événement a intéressé l'auteur, ses circonstances, ses causes, ses conséquences prennent un développement que ne reçoivent pas les autres faits. Si Lemontey se fût borné à écrire un essai sur la Régence, comme il avait fait pour le règne de Louis XIV, et se fût proposé seulement des considérations historiques, son second livre aurait sans doute valu le premier. En outre il s'est mal défendu contre ses propres opinions, et a laissé percer trop de malveillance épigrammatique contre l'aristocratie et l'ordre hiérarchique de l'ancienne monarchie. Une impartialité plus complète eût mieux convenu à son caractère et à son talent; car il n'avait rien de passionné; ses convictions n'étaient pas absolues, et ses aversions n'étaient que des antipathies de société.

Il reste de Lemontey quelques autres écrits : des biographies et des morceaux de critique, qui furent remarqués lorsqu'ils parurent et dont la lecture est agréable; sa brochure sur les caisses d'épargne était une bonne œuvre et fut utile : les conseils qu'il adressait aux classes pauvres, en leur expliquant cette institution, étaient clairs, raisonnables et écrits avec une forme spirituelle assortie aux lecteurs qu'il voulait persuader.

La santé de Lemontey commença à devenir mauvaise en 1825. Une blessure au pied fut longtemps à se guérir et le força à garder sa chambre; puis il eut une ophthalmie, qui troubla la vision. Il passait pour fort avare, ce qui était probablement injuste ou exagéré, car on lui avait vu donner 1,200 fr. pour un prix destiné à la meilleure pièce de vers sur l'enseignement mutuel. Quoi qu'il en soit, ses amis le blâmaient de prendre si peu de soin de lui-même, de ne

point avoir de domestique pour le servir, de ne point appeler de médecin. — Au mois de mai 1826, il alla s'établir auprès de Sceaux, à la campagne, chez M. l'amiral Tchitchakof. Il y tomba malade; on le ramena à Paris, sans espoir de le sauver. Il mourut le 26 juin 1826. M. Fourier lui succéda à l'Académie.

SOUVENIRS
D'UN SEXAGÉNAIRE,

PAR M. ARNAULT.

1836.

M. Arnault publia, en 1833, d'abord deux volumes de ses Mémoires, puis deux autres volumes. Il mourut un an après, sans avoir terminé le récit de sa vie, et même sans avoir atteint l'époque où ses *Souvenirs* auraient eu le plus d'intérêt. Le caractère distinctif de ses mémoires, c'est une complète sincérité. M. Arnault n'avait rien à cacher; sa vie, livrée dès longtemps à la publicité par ses succès littéraires, s'est écoulée honorablement. Le nom de l'auteur de *Marius* et des *Vénitiens* ne se trouve mêlé à nulle faction, à nulle intrigue; il n'a exercé ni recherché aucun emploi politique. Le malheur seul, et un malheur injuste, a semblé lui donner la couleur d'un parti. Au vu et au su de tous, il a été un homme de talent et un honnête homme. Les événements de sa destinée, les variations de sa fortune, sont un témoignage de ce que les révolutions peuvent faire d'une existence privée; c'est un exemple, entre tant d'autres, des naufrages où elles précipitent celui qui ne demandait au sort que des succès littéraires et la jouissance de la vie sociale.

C'est sous ce rapport qu'il faut lire les *Souvenirs* de M. Arnault. On ne saurait parler de soi d'une manière plus vraie, plus naturelle et plus modeste : nulle prétention, nulle ambition. Son récit et son langage sont d'un homme

qui s'est laissé vivre au fil des circonstances, sans les exploiter et sans essayer de lutter contre elles.

« C'est moins l'histoire des événements que celle de l'in-
« fluence qu'ils ont exercée sur la société, que celle des
« modifications si singulières et si contradictoires qu'ont
« éprouvées les habitudes françaises. Homme de lettres par
« goût, homme politique par circonstance, mais homme
« du monde plus que toute autre chose, c'est moins l'his-
« toire des lois que celle des mœurs, moins l'histoire de
« l'État que celle de la société, que j'écris. »

Ce n'est point comme observateur froid et abstrait que se présente M. Arnault; c'est lui surtout, ce sont les changements de sa situation, de sa façon de vivre, de ses impressions, de ses relations de société, qui servent comme d'épreuve et d'indice aux variations des mœurs françaises.

Ainsi on le voit au sortir du collége entrer, presque à la veille de la Révolution, dans ce monde heureux et insouciant où la vie se menait d'une façon si douce et si facile. Placé par la fortune de sa famille entre le loisir et l'occupation, il opta pour le loisir; car les lettres en ce moment donnaient plutôt une position sociale qu'elles n'imposaient le travail et l'étude. Attaché à la maison de Monsieur, depuis Louis XVIII, par une de ces charges achetées, qui commençaient déjà à choquer la vanité plutôt qu'à la flatter, rien ne lui manquait pour avoir une jeunesse agréable. Des plaisirs sans licence, des succès de société, des vers, des plans de tragédie, des prix d'académie, l'amitié de ses égaux, la bienveillance de ses supérieurs alors facilement acquise même lorsqu'elle était peu recherchée : tout cela composait un présent fort commode, et promettait un avenir tracé d'avance. L'intérêt des choses littéraires, l'apparition d'un livre, une première représentation, le mouvement des opinions politiques déjà si libres, mais encore si peu menaçantes, si semblables à la littérature : il y avait là de quoi

ne pas laisser un moment de vide ni d'ennui à un homme de vingt ans.

Sur ce, arrive la Révolution. N'attendez pas que de si grands événements, qui nous apparaissent aujourd'hui rehaussés de leurs immenses conséquences, aient pu avoir pour le jeune homme, étranger à la vie politique, une importance telle que nous l'imaginerions. Il fallut quelque temps et des malheurs pour comprendre où en étaient la France et l'ordre social. La jeunesse put rester avide de plaisirs et de distractions, la société ne voir dans le premier commencement de la Révolution qu'un intérêt plus vif et des brouilleries de salon; la littérature n'eut qu'à suivre son cours habituel, sans autre opinion que l'amour-propre, sans autre ambition que le succès. M. Arnault, témoin des scènes de 1789, se représente comme ne jugeant guère leur portée et n'en recevant encore que les émotions d'un spectacle agité; bon, généreux, doux de caractère et de mœurs, les violences et les crimes le trouvaient invariablement animé de pitié et d'horreur. Dans ses souvenirs, après quarante ans passés, il a retracé avec vivacité ces premiers excès de la Révolution, que les hommes politiques d'alors furent coupables, dans leur imprévoyance, d'envisager avec indulgence et mollesse. M. Arnault, parent de l'infortuné M. de Flesselles, attaché à la maison d'un prince, vivant au milieu d'une société qui perdait son frivole repos, peint naïvement la disposition de son esprit.

« Quelles étaient alors mes opinions politiques, je serais « assez embarrassé de le dire au juste. Au collége, le mot « de liberté avait noblement résonné à mon oreille; mais « j'étais trop familiarisé, dès l'enfance, avec l'ordre établi « pour y voir un esclavage. Comme le Roi était bon, je ne « concevais guère qu'on eût rien à redouter de son pouvoir. « Ce n'est pas d'ailleurs dans la ville, où l'on vivait d'abus, « que les inconvénients des abus se faisaient sentir. Ce- « pendant, aux approches de la Révolution, mon caractère,

« qui me porte à l'indépendance, m'avait fait partager « pour un moment les espérances de la nation... Je sen- « tais au fond plus que je ne réfléchissais; dominé par « des affections plus que par des opinions, j'étais aristo- « crate. »

L'influence personnelle du prince auquel était attaché M. Arnault n'entrait pour rien dans ses opinions. On retrouve là cette indifférence pour les hommes, maladie toute royale, dont le symptôme est de tenir les personnes pour des êtres d'une nature inférieure pour lesquelles on peut avoir des bontés, mais point de sympathie. — « Un an « s'était écoulé sans que Monsieur m'eût adressé un seul « mot. » — Et c'était pendant la Révolution déjà flagrante qu'un empressement jeune et dévoué se trouvait ainsi encouragé et récompensé! M. Arnault a donc pu conserver liberté de jugement sur son royal patron, qui avait à peine daigné l'apercevoir au second rang de ses serviteurs, et qui, vingt-cinq ans après, l'avait assez oublié pour le laisser, bien inutilement, sur une liste de bannis. Le portrait qu'il en fait est sans respect, mais sans malveillance : il le représente littérateur anonyme, bel esprit par érudition et par mémoire, grave et coquet, se livrant d'une façon indécise, timide, honteuse, à un certain penchant pour la popularité, plus pour faire niche à ses frères que par aucune conviction : « Remanier la monarchie, s'amuser entre les partis, finas- « ser avec les Chambres, mener les affaires comme une « partie de piquet, sont des jouissances qui ont pu lui faire « convoiter le trône. » Ce portrait est trop épigrammatique; toutefois on y retrouve assez le Louis XVIII de la Charte.

M. Arnault aristocrate s'en allait donc suivant le cours de la Révolution, faisant des vers contre Chénier, et s'indignant du succès de *Charles IX*; envoyant des articles aux *Actes des Apôtres;* lié avec M. d'Épréménil et avec le parti contre-révolutionnaire; et pourtant sans nulle animosité

contre les opinions opposées, ne rompant point un seul lien d'amitié pour des différences politiques.

Plus occupé de la Comédie-Française que de l'Assemblée nationale, il débuta avec éclat dans la carrière littéraire par la tragédie de *Marius;* elle obtint un grand succès qui n'a pas été moindre lorsque, plus d'une fois, elle a été reprise au théâtre. Madame l'avait fort encouragé; elle assista à la première représentation, et semblait se plaire aux applaudissements. Il dédia sa pièce à Monsieur. En 1792, il fit jouer une tragédie de *Lucrèce,* qui réussit moins bien que *Marius.*

Cependant la Révolution suivait sa marche. On juge assez l'horreur et l'effroi qu'inspirèrent à M. Arnault la sanglante journée du 10 Août et les massacres de Septembre. — « Ces flots de sang sont toujours sous mes yeux; ils me « poursuivent, ils m'enveloppent comme la marée mon- « tante; je ne saurais rester au milieu du meurtre et des « meurtriers; je pars pour l'Angleterre, » — dit-il à sa mère, et il s'évada périlleusement de France. Arrivé à Londres, ce n'est point de politique qu'il s'occupa; il allait tous les soirs aux théâtres, fit plus ample connaissance avec Shakspeare, et passait la journée à se promener à Londres comme un voyageur. C'est qu'en effet il ne pouvait pas être un émigré. Quelle que fût son opinion politique, il y avait dans l'Émigration des intérêts privés, des regrets, des espérances, des menaces, où il ne pouvait prendre aucune part. La France se défendait glorieusement contre les étrangers : l'amour de la patrie, l'orgueil national, les habitudes parisiennes rentrèrent bien vite au cœur de M. Arnault; et, après plusieurs semaines, il ne comprit même plus pourquoi il se trouvait en Angleterre.

Le voilà reprenant la route de France par la Belgique, avec encore plus de risques qu'il n'en avait trouvé en partant; allant de ville en ville à travers l'armée française et les municipalités révolutionnaires; ne manquant pas

un théâtre partout où il en trouvait. Arrêté et incarcéré à Dunkerque, il y fait apprendre sa tragédie de *Marius* par des acteurs d'opéra comique, qui viennent répéter dans sa prison. Mademoiselle Contat obtient, par Fabre d'Églantine, sa mise en liberté : il sort. A Lille, il va, comme partout, au spectacle; là, il entend la *Marseillaise* : — « Au « sentiment avec lequel j'entendis cet appel fait à la ven- « geance nationale, au milieu des ruines dont les Autri- « chiens avaient couvert une de nos plus belles cités, je « reconnus que j'étais Français. » — Maintenant notre aristocrate, notre émigré, sent battre son cœur en écoutant, *Allons, enfants de la patrie.* On se plaît à cette vérité de récits, à cette mobilité d'impressions, à cet abandon désintéressé aux mouvements de l'âme et de l'imagination.

Revenu à Paris, M. Arnault se trouva présent au procès de Louis XVI. Comme on l'imagine, son patriotisme naissant ne diminua en rien l'horreur que lui faisait éprouver cette sanglante iniquité. On s'applaudit de retrouver dans ces souvenirs ce que veulent ignorer les sophistes et les déclamateurs d'une génération nouvelle : l'opinion de cette masse de gens honnêtes et raisonnables, cet instinct moral de la nation qui se laissa lâchement opprimer, mais qu'elle conserva toujours. Il y eut constamment une opinion publique qui, telle que le chœur de la tragédie grecque, représentait, mais silencieusement, la raison et la morale sur le théâtre où agissaient le crime et la démence. M. Arnault était un de ces choristes qui ne chantaient pas à haute voix.

Il se réfugia dans une vie toute littéraire pendant la Terreur, indigné et suffoqué de tout ce qui l'environnait, et pourtant faisant des tragédies, des opéras comiques, voire même un vaudeville : *la Tentation de saint Antoine,* qui scandalisa un parterre de 1794, bien que, depuis la Révolution, on se fût accoutumé à voir jouer sur tous les théâtres les moines et les religieuses.

M. Arnault fut, comme on peut le croire, heureux de la

délivrance du 9 Thermidor. Cherchant toujours le charme d'une société spirituelle et facile, il vivait dans le commerce des hommes de lettres et des artistes, mêlant aux travaux littéraires la vie d'un monde qu'il est difficile de peindre aujourd'hui : monde sans étiquette, sans nulle distinction de classes, où l'égalité était complète, tant l'inégalité avait été effacée et oubliée en face des échafauds et dans l'enceinte des prisons; monde où la souffrance et la crainte avaient été si rudes et si puissantes que la méditation, que le développement des intelligences avait été suspendu; de sorte que, même dans la république des lettres, il y avait à peine une aristocratie.

Mais c'est surtout la société où vivait M. Arnault, qui est en singulier contraste avec une époque dont la physionomie historique ne manquait ni de grandeur, ni de tristesse. On s'étonne de l'insouciance et de la frivolité d'une vie passée dans les coulisses du théâtre, dans les salons des actrices, sans autre intérêt que le succès ou la chute des ouvrages dramatiques, et la conversation plus ou moins amusante des auteurs qui faisaient des pièces, et des comédiens qui les jouaient.

Il faut lire les *Souvenirs* de M. Arnault pour se faire une idée juste de cette société. Lui-même ne s'en sépare point; il aime mieux la raconter que la juger, il semble qu'il y soit encore; il est sympathique pour sa jeunesse; il reporte son souvenir avec complaisance sur ce temps passé. Si bien qu'il dépend du lecteur de s'y transporter aussi en imagination et de s'associer à ce caractère naturel, bienveillant, indulgent à soi-même et bon pour les autres; irritable peut-être, mais jamais ennemi; plus mécontent que vindicatif; plus épigrammatique dans sa causerie qu'amer au fond de l'âme; nature qu'on pourrait dire heureuse, si plus tard le sort n'en eût autrement ordonné.

Quelques mois après le 9 thermidor, M. Arnault fit représenter une tragédie de *Cincinnatus* qui eut un succès

d'estime, terme de politesse, employé pour les drames que le public ne prend pas en goût. L'auteur parle sans amertume de cet échec. Il en a éprouvé beaucoup dans sa carrière dramatique, et l'on ne voit pas qu'il en fut trop irrité ni trop malheureux.

Dans ses loisirs et pendant qu'une nouvelle tragédie, *Oscar*, était à l'étude, M. Arnault fit un voyage dans le Midi et à Marseille, sans but et presque sans curiosité, uniquement pour tenir compagnie à un de ses amis. Ce fut là qu'il fit connaissance avec Lucien Bonaparte et sa famille : le général Bonaparte s'y arrêta un instant en allant prendre le commandement de l'armée d'Italie. En ce moment, à la veille des triomphes qu'il méditait, M. Arnault ne l'entendit pas proférer une parole. On ne peut, dit-il, rien imaginer de plus grave, de plus sévère, de plus glacial que cette figure de vingt-six ans.

Les voyages de M. Arnault n'ont aucun intérêt pour le lecteur, car il se bornait à aller visiter les curiosités mentionnées dans le *Guide des voyageurs*; mais, chemin faisant, il rencontra des personnages dont le nom était très-connu alors ou qui avaient quelque importance; il recueillait des anecdotes qu'il raconte avec esprit; ses jugements sont en général bienveillants pour les personnes. Ce ne sont pas des documents précieux pour l'histoire; mais il en résulte une enquête assez curieuse sur les mœurs et l'esprit de l'époque.

Revenu à Paris, M. Arnault, sans renoncer à la société littéraire et théâtrale où il avait vécu, devint, sans projet d'ambition, un habitué de quelques salons où la politique tenait un peu de place parmi ce mouvement de frivolité et de plaisir. Il avait beaucoup vu à Marseille Fréron, Salicetti et Lucien Bonaparte; il devint donc un habitué de la société de madame Bonaparte, de madame Tallien et même de Barras qui lui déplut beaucoup. Il rencontra plusieurs des hommes importants du moment, et il les

jugea avec assez de discernement, entre autres Hoche et Pichegru.

Au mois de juin 1796, la tragédie d'*Oscar* fut représentée. Ossian était alors fort à la mode; à peine si quelques critiques osaient mettre en doute l'authenticité de l'œuvre de Macpherson; cet engouement universel et le jeu des acteurs valurent un assez grand succès à cette pièce qui n'est point restée au théâtre. Les premières victoires du général Bonaparte l'avaient placé fort au-dessus de tous les autres généraux; l'opinion voyait déjà en lui plus qu'un homme de guerre; ce qu'il disait, ce qu'il pensait était le sujet de tous les entretiens; et comme, il passait pour être grand admirateur d'Ossian, la tragédie de M. Arnault profitait d'un pareil suffrage. Elle ne lui fut pas dédiée, mais il lui en adressa un exemplaire avec cet envoi.

Toi, dont la jeunese occupée
Aux jeux d'Apollon et de Mars,
Comme le premier des Césars
Manie et la plume et l'épée;
Qui peut-être au milieu des camps
Rédiges d'immortels Mémoires,
Dérobe-leur quelques instants,
Et trouve s'il se peut le temps
De me lire entre deux victoires.

Sans renoncer à l'existence toute littéraire qui lui convenait si bien, M. Arnault se trouva pourtant amené à une opinion politique; il était difficile en effet de ne pas avoir un avis sur les questions qui, pendant les premières années du Directoire, étaient librement débattues, et de ne point espérer ou désirer qu'un avenir, plutôt qu'un autre, succédât à une situation évidemment précaire et provisoire.

Les hommes de lettres étaient fort divisés : les uns, comme Chénier, avaient suivi le cours de la Révolution sans s'arrêter; ils avaient attaché leur sort à la république

issue de la Convention; les autres, comme La Harpe, Fontanes, Delille, avaient reçu des impressions si vives de la subversion de la société et de l'horrible tyrannie de la Terreur, qu'ils étaient devenus irréconciliables avec les hommes qui avaient détruit la monarchie, persécuté la religion et répandu des flots de sang. La liberté de la presse, et la vive controverse de la foule de journaux, qui paraissaient alors, contribuaient à entretenir une guerre intestine dans le monde littéraire.

M. Arnault n'appartenait ni à l'un ni à l'autre parti. Il avait détesté la Terreur, il avait pris part à la réaction jusqu'au moment où il avait cru voir, au 13 vendémiaire, qu'elle inclinait au royalisme. Le gouvernement du Directoire lui paraissait suffisant pour maintenir l'ordre en France, et pour procurer le repos à ceux qui ne s'occupaient point des affaires publiques. Il lui semblait que l'opposition, qui, dans le conseil des Cinq-Cents se montrait hostile au Directoire, tendait à la contre-révolution. Or il était dans une disposition, qui, à dire vrai, était celle de la majorité du public de Paris : il avait détesté la France révolutionnaire, mais la France révolutionnée lui convenait beaucoup; le triomphe de l'égalité, un gouvernement qu'on n'était pas tenu de respecter, la liberté des opinions, l'absence de tout devoir imposé par la Religion, l'affranchissement des règles de convenance observées dans la société aristocratique, lui composaient une vie facile, où, sans réflexion et sans prévoyance, se complaisaient ceux qui ne songeaient pas à l'avenir et qui ne se rendaient point compte de l'impossibilité de faire durer un tel état social.

Ainsi M. Arnault, sans aimer, ni estimer le Directoire, avait en méfiance et malveillance les journalistes de la réaction et les habitués de Clichy, à qui il supposait des projets contre-révolutionnaires; il voyait bien ce qu'on pouvait reprocher au nouveau régime, mais, à aucun prix,

il n'eût voulu le rétablissement de l'ancien régime; sentiment qui a eu une grande influence sur l'instabilité de nos gouvernements successifs.

Les victoires de l'armée d'Italie avaient amené l'armistice et les préliminaires de Léoben. C'était le général Leclerc qui avait été chargé d'en porter la nouvelle à Paris. Comme il retournait en Italie, il proposa à M. Arnault, qui avait toujours son plein loisir et qui était, par le caractère et par l'esprit, un aimable compagnon de voyage, de l'accompagner. La guerre avait cessé, le général Bonaparte était à Milan et c'était des négociations et de la paix qu'il allait s'occuper. M. Arnault était curieux de le revoir, il se faisait aussi un plaisir de se retrouver avec M. Regnault de Saint-Jean-d'Angély, son beau frère et son ami, qui était administrateur général des hôpitaux de l'armée d'Italie.

Ce fut par lui qu'il fut présenté au général, qui le reçut avec une bienveillante politesse; car il aimait à plaire et à donner confiance à ceux dont il voulait tirer des informations. Ce qui en ce moment l'intéressait le plus, c'était l'état de Paris. M. Arnault lui en rendit compte, selon sa propre opinion, et à son point de vue, disant : que le parti réactionnaire et royaliste vaincu au 13 vendémiaire devenait redoutable au Directoire; que les journaux faisaient une guerre forcenée au gouvernement, et qu'il importait d'imposer silence aux orateurs et aux journalistes.

Il ajoutait : — « Je n'aime pas les hommes de ce gouvernement; mais je l'aime mieux que le gouvernement qu'on a tué pour lui faire place, et que celui qu'on voudrait ressusciter pour le lui substituer. » — Il finit par une flatterie, qui ne parut faire aucune impression sur la physionomie du général. — « Je doute, disait-il, qu'on puisse se sauver « de là sans se réfugier sous le pouvoir d'un homme uni- « que; mais cet homme unique, où est-il? »

Le général répondit par quelques réflexions très-circonspectes sur l'esprit de Paris, et dit quelques mots de

l'esprit de l'armée qui était fort opposé à la réaction. — Puis il parla de ses campagnes et de la tactique qui lui avait donné tant de victoires. M. Arnault avait conservé le souvenir de cette conversation; elle se trouve dans ses Mémoires, et toute cette scène est vivement racontée. Il fut invité à venir au château de Montebello où le général s'était établi. C'est là qu'il commença à régner; il semblait déjà un souverain environné d'une cour; les ambassadeurs de toutes les puissances italiennes, les plénipotentiaires autrichiens venaient traiter, ou plutôt solliciter, pour les intérêts de leurs souverains. Les généraux étaient tenus à distance et leur contenance était respectueuse; la noblesse milanaise venait recevoir des instructions pour établir une république cisalpine.

M. Arnault ne retrouva plus d'occasions pour de nouveaux entretiens. Il s'ennuyait beaucoup et avait envie de faire un voyage en Italie; mais c'était une dépense que ne lui permettait point son modique revenu. M. de Villemanzy, intendant général de l'armée, lui proposa de le nommer commissaire des guerres, en lui donnant ainsi l'occasion de parcourir l'Italie. Le général le dissuada, en lui disant que, à son grand regret, l'administration militaire s'était fait une si fâcheuse réputation, qu'il ne devait pas se revêtir de l'habit de commissaire des guerres. — « Vous voulez voir l'Italie, ajouta-t-il, je vous la ferai voir. »

Après quelques jours passés à Montebello, M. Arnault s'établit à Milan, où il avait un train de vie, qui lui convenait beaucoup mieux. Le théâtre, la musique, une société française, qui se réunissait souvent chez sa belle-sœur madame Regnault de Saint-Jean-d'Angély, le reportaient dans ses habitudes parisiennes; depuis l'armistice, plusieurs Français avaient fait venir leurs femmes à Milan; quelques-unes y apportaient de France une renommée d'élégance ou d'esprit.

Il fut bientôt appelé à Montebello; le général n'avait pas

assez de loisir pour lui accorder une longue audience; après avoir attendu pendant beaucoup d'heures, M. Arnault fut admis. — « Rendez-vous à Venise au plus vite, lui dit le « général; là vous trouverez le général Gentili, qui prépare « une expédition destinée à prendre possession de Corfou « et des îles Ioniennes. Vous y serez commissaire du gou- « vernement, avec le rang et le traitement de chef de bri- « gade. Vous organiserez, de concert avec Gentili, le gou- « vernement et l'administration de ces colonies, et vous « aurez la haute main pour tout ce qui concerne le civil. « Vous entretiendrez une correspondance avec moi. Vous « vous entendrez facilement avec Gentili; c'est un brave « Corse; s'il y a des coups de fusil à recevoir, il y courra « le premier, et en reviendra le dernier. Le bruit du canon « ne l'inquiète pas, car il est sourd à ne pas l'entendre. « C'est du reste un homme de mœurs douces; vous êtes « faits pour vous convenir. »

M. Arnault, en se rendant à Venise, parcourut, comme il le dit, une route semée de victoires: Lodi, Mantoue, Vérone. Le général lui avait dit de se hâter, et à peine eut-il le temps de voir les monuments, les églises et les galeries de peinture qui sont indiqués aux voyageurs. Arrivé à Venise, comme l'expédition n'était pas encore prête à partir, il eut tout loisir pour jouir des impressions que l'aspect et le séjour de cette ville, à nulle autre pareille, laisse dans le souvenir de quiconque l'a visitée.

L'expédition partit au mois de juin; la traversée fut longue, et ce fut le 28 seulement que le débarquement eut lieu. M. Arnault s'occupa de son mieux à instituer une sorte de gouvernement municipal, prenant pour modèle celui qu'on avait établi à Venise, depuis que les Français l'occupaient. Il éprouva beaucoup de difficultés. Les îles Ioniennes avaient été gouvernées par une aristocratie vénitienne; elle régnait assez despotiquement sur une population qui se composait de chrétiens grecs, de catholiques latins et de juifs, dont

les discordes et la mutuelle aversion étaient comprimées sous le joug vénitien. Le premier usage qu'ils firent de la liberté qu'on leur apportait fut une sédition, que le général Gentili réprima facilement et sans rigueur. Après quelques jours donnés aux affaires d'administration, après avoir vu ce qu'il y avait à voir dans les îles Ioniennes, le commissaire civil commença à se trouver très-déplacé dans l'état-major d'une armée où pas un officier ne reconnaissait son autorité. Corfou était réellement sous le régime de l'état de siége. Il aurait eu le désir, ou plutôt la curiosité, d'aller avec le général Gentili, qui en avait reçu la mission, faire une visite au terrible Ali-Pacha de Janina. Gentili se refusa à le prendre pour compagnon de voyage. Ce refus décida M. Arnault; il écrivit au général Bonaparte que sa mission était terminée, et s'embarqua sur une frégate qui devait le déposer à Barletta, sur la côte d'Otrante, d'où il avait le projet d'aller à Naples : car il voulait compléter son voyage d'Italie.

La mer était mauvaise, et au lieu de prendre terre à Barletta, ce fut à Otrante qu'il fut débarqué. Une quarantaine, les vexations de la police napolitaine, des embarras de voyage, et même des dangers, retardèrent son arrivée à Naples. Il y passa six semaines, y remplit tous ses devoirs de voyageur; constata la très-mauvaise volonté du gouvernement napolitain; jugea que le général Canclaux, ambassadeur de France, n'avait pas une contenance assez haute et assez ferme; puis partit pour Rome.

Il y trouva Joseph Bonaparte, qui le reçut avec une politesse empressée. Après un séjour de deux semaines, il continua son voyage et s'arrêta quelques jours à Florence. Ce fut là que M. Arnault apprit le coup d'État du 18 fructidor. Il s'y attendait et le souhaitait : « L'audace du parti clichien, dit-il, le rendait nécessaire; le Directoire était perdu s'il ne le faisait pas, et il fut perdu pour l'avoir fait. »

Il voulait aller retrouver le général Bonaparte, qui négociait alors le traité de Campo-Formio et habitait le château de Passeriano, près d'Udine. Il prit sa route par Bologne et Padoue, et passa à Venise où se trouvait M. Regnault de Saint-Jean-d'Angély.

Le général Bonaparte le reçut fort bien, le blâma de n'avoir pas insisté à aller chez Ali-Pacha; lui parla de Naples, de l'imprudente aversion que le gouvernement napolitain manifestait pour la France, et de la faiblesse de Canclaux.

Il fut engagé à dîner. Après que M. de Cobenzel et M. de Gallo, qui étaient venus à Passeriano, se furent retirés, le général ne voulant pas jouer aux cartes, proposa à M. Arnault de jouer à l'oie, et il eut l'honneur de faire sa partie. Le général comptait les cases avec sa marque, s'impatientait quand les dés lui étaient contraires, et trichait si le sort s'obstinait contre lui. — « Il n'en est pas à ce jeu comme à la guerre, disait M. Arnault, le génie n'y peut rien; le hasard me rend votre égal. »

Ce fut la seule occasion où il vit le général, qui était tout occupé des négociations. Le bon accueil que M. Arnault avait reçu ne fut suivi d'aucune faveur; on ne pensa point à lui donner une position et un emploi; probablement lui-même ne songea point à rien demander. Il se promena pendant quelques jours dans le nord de l'Italie; sa curiosité était lassée; Paris lui manquait. — « Il laissa l'Italie avec autant de plaisir qu'il y était entré. »

Il rapporta à Paris une tragédie, *les Vénitiens ou Blanche et Montcassin*, à laquelle il avait travaillé à bâtons rompus, pendant son voyage, et qu'il avait achevée à Lyon, où il s'était arrêté pendant quelques semaines chez M. Buffault, son beau-frère; mais il ne se pressa point de la faire jouer. Ainsi que le public, il était préoccupé en ce moment d'un tout autre sujet que le théâtre. Le général Bonaparte venait d'arriver à Paris, quittant le congrès de Rastadt, où il

avait passé quelques jours. M. Arnault se hâta d'aller lui présenter ses hommages. Il fut accueilli plus affectueusement encore qu'en Italie. — « Je désire vous voir le plus souvent possible, » lui dit-il.

M. Arnault n'eut point la vanité de s'attribuer en propre une si flatteuse bienveillance; il jugea dès le premier moment, et encore mieux après quelques jours, que le général avait le projet de se mettre en rapport avec les hommes de lettres, de gagner leur opinion, de les mettre en bonne disposition pour un avenir qu'il prévoyait, comme plus ou moins prochain.

En ce temps-là, les lettres tenaient encore une grande place dans la société française; les plaisirs de l'esprit étaient dans les mœurs; le théâtre n'était pas alors une récréation pour les oisifs et les ennuyés, c'était une jouissance littéraire. Un auteur applaudi était un personnage; le succès d'une tragédie, un événement. La critique était vive et sujette à controverse. Les poëmes descriptifs ou didactiques étaient aussi applaudis et encouragés par le suffrage public.

Ainsi ce n'était pas seulement par calcul politique que le général Bonaparte se proposait de rechercher les hommes de lettres; il était de son temps, et quoiqu'il ne fût pas fort lettré, et qu'il n'eût pas toujours un goût bien sûr, il se plaisait, quand il en avait le loisir, à la grande et classique littérature. M. Arnault lui fit faire connaissance avec Ducis, Bernardin de Saint-Pierre, Lemercier, Legouvé; il les invitait à dîner. Parfois on faisait des lectures; il demanda à entendre la tragédie des *Vénitiens*, qui devait être représentée sur le Théâtre-Français, et donna même un fort bon conseil à l'auteur. Craignant que la mort du héros de sa tragédie n'excitât des émotions trop déchirantes, l'auteur lui avait sauvé la vie. Le général, malgré les instances de madame Bonaparte, insista pour qu'on ne fît point grâce à Montcassin. — « Ce n'est pas une émotion

passagère qu'il faut me donner, disait-il; elle serait dissipée par l'aspect du bonheur des deux amants; vous me faites regretter mes larmes. »

Pendant que le général Bonaparte semblait prendre tant d'intérêt à la littérature, et se glorifiait d'avoir été nommé membre de l'Institut, chacun commençait à voir et à dire qu'il était destiné à se saisir du pouvoir et à faire cesser le gouvernement méprisable et méprisé du Directoire. Il ne se laissait approcher par aucun parti, et jugeait que le moment n'était pas encore venu. Après avoir reconnu qu'une descente en Angleterre était impossible, se voyant incompatible avec le Directoire, craignant de se diminuer par l'inaction et de perdre le prestige de sa gloire, il résolut d'exécuter un grand dessein auquel il avait quelquefois pensé. L'expédition d'Égypte fut entreprise et des préparatifs immenses furent achevés, sans que le secret de leur destination fût connue. Le général voulait imprimer un grand caractère à son entreprise, et se montrer à l'Orient, non pas comme un chef d'armée, mais comme un souverain. Il lui convenait d'emmener avec lui un cortége d'administrateurs, de savants, d'hommes de lettres, d'artistes, comme s'il eût voulu non pas établir une colonie, mais fonder un royaume.

Sans découvrir à personne en quelle contrée il conduirait son armée, sur quel rivage il débarquerait, il lui fut facile d'attacher à sa fortune une foule d'hommes distingués ou utiles; il avait tellement séduit les imaginations que partir avec lui était une faveur sollicitée de toutes parts.

M. Arnault et M. Regnault de Saint-Jean-d'Angély ne furent pas des derniers à témoigner le désir d'être emmenés avec l'expédition. Ils s'embarquèrent sur le vaisseau amiral l'*Orient*, où était le général. La traversée commença à refroidir beaucoup l'enthousiasme de notre auteur : sans grade, sans emploi, sans uniforme, il éprouva

combien sa position était fausse parmi les généraux, les officiers et les marins. La protection du général avait grand'peine à maintenir les égards dus à des hommes tels que Monge et Berthollet. Les savants étaient un sujet de plaisanteries soldatesques; et M. Arnault, qui n'était pas même de l'Institut, était encore moins respecté. Il raconte d'une manière piquante, et sans trop de rancune, les ennuis et les désagréments de cette longue traversée, les conversations du bord, les lectures faites en commun avec le général qui le traitait toujours avec distinction.

L'escadre arriva à Malte; la place fit peu de résistance; on prit possession de l'île. M. Regnault y fut laissé comme administrateur; il tomba dangereusement malade; M. Arnault resta pour le soigner, et le remplacer, si on avait le malheur de le perdre. Il guérit, et M. Arnault, entièrement dégoûté de l'expédition, s'embarqua sur la frégate la *Sensible* qui ramenait en France le général Baraguay d'Hilliers, chargé de dépêches pour le Directoire. La frégate, après un combat meurtrier, fut prise par une frégate anglaise. Le capitaine anglais prit à son bord les passagers de la *Sensible*, tandis que le général Baraguay d'Hilliers et les militaires y furent laissés pour être conduits en Angleterre par des marins anglais.

Le capitaine, sir James Footes, traita M. Arnault et les autres passagers avec une extrême politesse. Il le logea même dans sa propre chambre : c'était un homme instruit, qui connaissait et aimait la littérature française. Ils passèrent sept jours ensemble, et se quittèrent bons amis, lorsque les passagers français furent débarqués à Cagliari, De là M. Arnault se rendit à Gênes.

Il rentra à Paris, après deux mois d'absence, et reprit son train de vie accoutumé. — « Partagé entre les plaisirs du cœur et ceux de l'esprit, courant de la ville à la campagne, de la campagne à la ville, toujours à pied, rêvant, lisant, croyant travailler, et au fait ne faisant rien. » — Tel

est le résumé des mois qu'il passa en attendant que sa tragédie fût représentée; car il ne savait pas en commencer une autre avant de connaître le sort de celle qui devait être jouée.

Il vivait plus qu'auparavant dans le monde littéraire. — « La société tendait à sortir de la barbarie démagogique; parmi les plaisirs que recherchait la société des nouveaux riches, les plaisirs de l'esprit étaient admis. » — Il n'y avait pas en effet à cette époque d'autres salons ouverts : des spéculations furent même fondées sur le goût des lettres. Il se forma par souscription des réunions où les abonnés venaient, à jour fixe, entendre des lectures et de la musique, ou assister à un bal : car la danse était fort à la mode. De grands hôtels inhabités étaient loués pour cette destination. Des gens de lettres formaient un comité pour diriger les lectures, pour prononcer sur des ouvrages envoyés au concours, décerner des prix et publier un journal littéraire. Les membres de ce comité recevaient un traitement. Quelques mois après le succès des *Vénitiens*, M. Arnault fut élu membre de l'Institut dans la classe de littérature. Ce lui fut un grand contentement. Il avait eu pour concurrents Parny et Lemercier.

En racontant cette époque de sa vie, M. Arnault parle avec bienveillance et discernement des gens de lettres avec lesquels il vivait alors; et donne des détails intéressants sur ses amis, ses rivaux et ses critiques. Là on trouve les noms de Beaumarchais, de Baour-Lormian, de Mercier, de Laya, de Vigée, et de quelques autres que l'âge suivant a tout à fait oublié.

Les Vénitiens furent joués trois mois après le retour de M. Arnault, et obtinrent un grand succès. C'est sans doute de toutes ses tragédies celle qui le méritait le mieux. Le séjour de Venise avait agi sur son imagination, et son œuvre s'en était ressentie. La couleur locale ajoutait beaucoup à l'intérêt des situations; le langage était moins

tendu et moins déclamatoire que les tragédies de Chénier, qu'on jouait beaucoup alors. On remarquait surtout un talent de dialogue, particulier à l'auteur : *les Vénitiens* ont depuis reparu à diverses reprises au théâtre, et ont toujours reçu un bon accueil du public.

M. Arnault eut un démêlé avec la censure ; il raconte à quelles exigences il lui fallut se soumettre. Tel gouvernement, telle censure ; le Directoire était héritier de la Convention ; et ses serviteurs ne pouvaient souffrir qu'on manquât de respect à leurs souvenirs révolutionnaires. Voici les vers qui furent retranchés.

> Malheur à tout pouvoir, qui croit, par l'injustice,
> De sa grandeur sanglante assurer l'édifice !
> Il croulera bientôt avec son faible appui,
> Et le sang innocent retombera sur lui.

Dans une des scènes de la tragédie, où la célébration d'un mariage va être accomplie, l'auteur en avait placé tous les apprêts sur le théâtre. La censure ordonnait de supprimer soigneusement — « autel, prêtres, formules du rituel et tout ce que nous voulons changer parmi nous, malgré l'opiniâtreté des prêtres et de leurs crédules ou perfides suppôts.... Point de prêtres ! points de prêtres ! ils nous tourmentent. »

M. Arnault avait dédié sa tragédie au général Bonaparte, mais sa dédicace ne lui était point parvenue. Un an après, dès qu'il apprit par la joie publique que son héros venait d'arriver parmi les acclamations de toute une nation, il courut le voir, et oubliant combien peu le général permettait la familiarité il l'embrassa : ce témoignage d'affection ne fut point mal reçu. — « Hé bien ! monsieur le déserteur, lui dit en souriant le général, qu'êtes-vous donc venu chercher à Paris ? » — « Moins de gloire que vous, général ; mais pourtant un succès. Si vous voulez lire la lettre que je

vous écrivais, vous y verrez quels étaient mes sentiments. »

Il fut invité à venir le lendemain déjeuner à la Malmaison. Plus tard il reçut une invitation du président du Directoire, qui l'engageait à venir dîner avec quelqu'un de sa connaissance.

Il se trouvait donc, sans l'avoir espéré, dans l'intimité du général Bonaparte. Son admiration et son dévouement déjà sincères en étaient, comme on peut croire, fort exaltés. L'année qui venait de s'écouler avait changé son opinion sur le Directoire ; il ne croyait plus qu'il importât de le conserver, au contraire sa chute lui paraissait désirable et prochaine ; d'ailleurs il y avait déjà longtemps qu'il croyait qu'un régime de pouvoir absolu, exercé par le général Bonaparte, était nécessaire pour rétablir l'ordre en France.

Toutefois le général ne le prenait pas pour un homme politique, et lorsque chaque jour M. Arnault venait le voir, il se bornait à lui dire : — « Hé bien ! quoi de nouveau. » — Et il l'écoutait complaisamment répéter que toutes les classes de la société comptaient sur lui pour délivrer la France d'un gouvernement dont elle avait honte plus encore qu'horreur. — « Vraiment, » répondait-il en souriant, et il parlait d'autre chose.

Il en était autrement avec M. Regnault de Saint-Jean-d'Angély qui, dès le temps de l'armée d'Italie, était dans la confidence du général, et qui alors devait s'employer à une négociation avec le parti modéré : car le 18 fructidor n'avait pas été dans sa pensée. A cette époque, il voulait intimider seulement et contenir la réaction royaliste, en attendant la paix et son retour à Paris.

Lorsque la décision fut prise, et qu'on se prépara à l'action, M. Arnault, sans savoir tous les secrets, n'ignorait pas ce qui se préparait, et sous la direction de son beau-frère, M. Regnault, il était porteur de paroles entre les principaux acteurs du drame. Il corrigeait les épreuves des pro-

clamations qui devaient être affichées, faisait des articles de journaux, et même une chanson populaire.

Le 18 brumaire, sa consigne fut d'être avec M. Regnault de grand matin chez le président du Conseil des Anciens aux Tuileries. Il s'y trouva, lorsqu'arriva Bottot, secrétaire de Barras, apportant la démission de son maître. Déjà le Conseil des Anciens avait arrêté que le Corps législatif était transféré à Saint-Cloud; déjà le général avait passé en revue les régiments, et s'était assuré de leur obéissance dévouée; la première journée était gagnée. C'est à ce moment que le général Bonaparte adressa à Bottot cette célèbre allocution: — « Qu'avez-vous fait de cette France que j'avais rendue si brillante.... » — M. Arnault était chargé de l'écrire et de l'envoyer aux journaux. « Elle fut prononcée, dit-il, d'une voix foudroyante et accentuée avec une imposante énergie. »

Lorsque le soir, M. Arnault alla le féliciter de cet entier succès, le général disait : — « Si dans un mois la paix générale n'est point faite, dans quatre mois nous serons sur les bords de l'Adige. De toute manière, c'est la paix que nous venons de conquérir. Voilà ce qu'il faut annoncer ce soir sur tous les théâtres, ce qu'il faut publier dans tous les journaux, ce qu'il faut répéter en prose et en vers, et même en chansons. C'est vous que cela regarde, » ajouta-il gaiement, en s'adressant à M. Arnault.

Son orgueil de poëte tragique fut un peu offensé, et il répondit, du ton de la plaisanterie, à ce qu'il raconte, mais assez solennellement à en juger par les paroles. — « Cela « ne me regarde plus; agent d'une noble conspiration, il « me paraissait piquant de chansonner pour elle au pied « de l'échafaud et de fredonner sous la hache. Ce n'était « pas déroger à la dignité tragique. A présent que le dan- « ger est passé, et qu'il ne s'agit que de chanter sous la « treille, c'est tout autre chose, cela ne regarde plus que « les chansonniers. »

Toujours comme assistant de M. Regnault, il fut chargé d'aller, le lendemain matin, chez le ministre de la police, et de venir après rendre compte à Saint-Cloud de ce que leur dirait Fouché. Ils le trouvèrent très-convaincu que le parti jacobin, loin d'être dompté et résigné, comme le général voulait absolument le croire, s'opposerait énergiquement à la révolution qu'on avait entreprise. — « Les baïonnettes ont moins de puissance que les toges, disait-il; « l'important est de ne point laisser les meneurs engager « les Conseils dans des discussions qui donneraient le « temps de mettre la sédition populaire en mouvement; « il faudra brusquer l'événement. Quant à moi, toutes « mes précautions sont prises : le premier qui remuera « sera jeté à la rivière. Je réponds de Paris, c'est au gé- « néral à répondre de Saint-Cloud. »

M. Arnault rapporta cette consultation d'un homme expert en révolutions, au général; il sortait du Conseil des Anciens pour se présenter aux Cinq-Cents. Comment se passa cette journée, c'est ce qu'ont raconté beaucoup de témoins oculaires; M. Arnault ne pouvait être que spectateur.

Là se terminent les souvenirs d'un sexagénaire : d'autres volumes devaient être ajoutés à la seconde livraison, qui parut en 1833. L'année suivante, M. Arnault mourut subitement; il laissa ses mémoires inachevés.

En racontant les trente dernières années de sa vie, nous n'avons plus le témoignage de ses souvenirs; mais assez d'intérêt s'attache à sa mémoire pour que nous regardions comme un devoir de compléter sa biographie.

La révolution du 18 brumaire et la confiance que lui avait témoignée le général Bonaparte ne changèrent pas beaucoup sa situation; il resta un homme de lettres. La pensée ne vint ni à son protecteur, ni même à ses amis, de le placer dans la politique, et même dans la haute administration. Lucien Bonaparte, qui était ministre de l'intérieur, le

choisit pour chef d'une division qui avait pour attributions l'instruction publique et les théâtres.

Lorsque, l'année suivante, Lucien Bonaparte fut envoyé en Espagne comme ambassadeur, il emmena avec lui Arnault, qui fut nommé membre de l'Académie de Madrid. Il y prononça un discours où il disait que la paix, qui régnait depuis plusieurs années entre les deux gouvernements, et qui, sans doute, serait durable, devait être perpétuelle et inaltérable entre les hommes et les académies qui cultivent les lettres et les sciences.

De retour en France, il reprit sa place dans l'administration de l'instruction publique, qui était alors dirigée par M. Fourcroy; il passa huit années dans cette position, s'acquittant avec capacité et exactitude de ses devoirs, non sans quelque regret d'être ainsi laissé dans un rang subalterne. Lorsqu'il en voyait tant d'autres s'élever rapidement, il pouvait avoir un peu d'humeur de rester toujours un simple employé et un auteur.

Le Premier Consul, qui l'accueillait toujours avec bonté, s'aperçut de ce mécontentement. — « Quand on veut être « agréable aux gens, disait-il un jour à M. Regnault, on « leur parle de ce qui les occupe : ainsi, quand je vois « Arnault, je mets la conversation sur la littérature; mais « cela ne paraît pas lui convenir. Nous nous déplaisons « mutuellement. » — « C'est précisément parce que vous lui parlez de littérature, et qu'il regrette que vous ne lui parliez pas de diplomatie, » — répondit Regnault. Il avait raison, et le Premier Consul, qui, quand il le voulait, savait plaire et flatter les gens, avait oublié qu'à une époque d'égalité, ne parler à quelqu'un que de son métier, c'est le classer et offenser sa vanité. Le fait est que M. Arnault, homme aimable et spirituel, ayant un vrai talent littéraire, ne donnait pas à ses meilleurs amis l'idée d'un homme sérieux, et qu'il n'avait pas la mesure et la réserve nécessaires dans une position importante.

En 1802 il fit jouer sur le Théâtre-Français une tragédie, intitulée *le Roi et le Laboureur*. C'était un sujet emprunté au théâtre espagnol. Quelques années avant la Révolution, Collot-d'Herbois en avait fait un drame : *le Paysan magistrat*. Quoique M. Arnault n'eût pas la réputation d'être un révolutionnaire, le bruit se répandit que sa pièce était un tissu de déclamations sur les vertus du laboureur et les crimes du roi ; de sorte que le parterre était prévenu et malveillant. Rarement une première représentation avait été aussi mal accueillie. La pièce fut jugée, sans être écoutée. Le public croyait entendre les opinions et les sentiments qu'il supposait. Au commencement du quatrième acte, le laboureur disait à sa fille :

Désormais citoyenne, ah ! sois mère à ton tour.

Ce fut une explosion de rires et de sifflets. La pièce fut retirée, et on n'essaya pas une seconde représentation. M. Arnault, en l'imprimant longtemps après, attribua, dans une préface, la mauvaise fortune de sa tragédie à la disposition de l'esprit public, « qui, à cette époque, dit-il, ne croyait pas que le pouvoir suprême pût jamais être trop absolu, et voulait déjà que le Premier Consul devînt empereur. » Il se trompait ; aucune opinion politique n'excita le parterre à traiter si cruellement son drame ; son intention fut mal comprise, et l'on fut trop sévère pour un défaut qu'on pardonnait à beaucoup d'autres pièces de théâtre, qui abondaient aussi en lieux communs déclamatoires.

Lorsque l'Université impériale fut établie, M. Arnault fut nommé conseiller et secrétaire général. Il vécut en assez bonne intelligence avec M. de Fontanes, malgré la différence des caractères, des opinions et des habitudes de société. Les discours qu'il eut à prononcer en diverses occasions, les travaux relatifs à ses fonctions, ont été réunis

dans une édition complète de ses œuvres, et n'y ont pas été plus remarqués qu'ils ne le furent dans leur temps.

La classe littéraire de l'Institut était devenue l'Académie française. M. Arnault avait même contribué à cette renaissance que Lucien Bonaparte voulait accomplir pendant qu'il était ministre. L'auteur de *Marius* et des *Vénitiens* y tenait une place honorable; comme directeur, il y porta plusieurs fois la parole dans des occasions solennelles. Il répondit au discours de réception de M. Daru, successeur de M. Collin-d'Harleville; il était de la commission du Dictionnaire; parfois il lisait des scènes des tragédies auxquelles il travaillait: *les Guelfes* et *les Gibelins*, et *Zénobie*.

Le mauvais succès de sa dernière pièce l'avait un peu découragé, et il n'était point empressé à courir une nouvelle chance; son talent poétique avait un autre emploi; il célébrait la gloire de l'Empereur dans un drame héroïque, intitulé *Scipion*, qui fut représenté au prytanée de Saint-Cyr. Comme tous les poëtes grands ou petits de cette époque, il chanta l'*Hymen* d'abord, et puis la *Naissance*.

Mais ce qui augmenta surtout sa réputation, ce fut un recueil de fables qu'il publia en 1812. De toutes les œuvres de M. Arnault, ses fables sont peut-être son titre le plus assuré au souvenir de la postérité; elles ont un caractère tout particulier. L'apologie n'est plus un symbole naïf des sentiments humains, une parodie des défauts et des ridicules; M. Arnault en a fait une forme de l'épigramme et de la satire. M. Scribe, qui lui succéda à l'Académie, disait ingénieusement: — « C'est Juvénal fabuliste; on a reproché à Florian d'avoir mis dans ses bergeries trop de moutons; peut-être dans les fables de M. Arnault y a-t-il trop de loups. »

Bien qu'il fût au fond un homme d'opinions modérées et d'un caractère bienveillant, il avait souvent une vivacité irréfléchie dans la conversation; c'est dans cette disposition d'esprit qu'il écrivit ses fables avec l'âcreté de

langage, dont les controverses révolutionnaires lui avaient donné l'habitude. Le morale de ses fables est une amère conclusion prise pour les faibles contre les puissants, pour les pauvres contre les riches et les heureux du siècle. Et pourtant on n'y trouve point les inspirations de l'envie, ni de la haine; il prodigue le mépris, mais il n'appelle point la vengeance. — « En lisant vos fables, lui disait M. Villemain, on ne dit pas : le bonhomme, mais on dit toujours : l'honnête homme. » — Ce succès le mit en verve de fabuliste. Il continua pendant toute sa vie à faire des fables; ses œuvres complètes en renferment un nombreux recueil.

En 1813 au mois de février, lorsque Paris n'avait pas une autre préoccupation que la crainte de voir entrer les armées de l'Europe; lorsque le sort de la France dépendait de cette merveilleuse, mais impossible défense, où l'Empereur remportait encore d'inutiles victoires, M. Arnault fit représenter un drame, qui avait pour titre : *La Rançon de Duguesclin*. C'était mal choisir son moment; sa pièce fut sifflée sans aucun motif politique. Il avait eu la pensée de peindre les mœurs brutales, le désordre et les calamités de l'ère féodale. Pour donner plus de vérité à ce tableau, il avait adopté le style familier. Cette affectation de couleur locale n'avait ni le charme de la naïveté, ni la gaieté du comique; d'ailleurs il ne fallait pas compromettre dans cet essai le nom de Duguesclin, dont le souvenir héroïque a prévalu sur la rudesse grossière de son époque.

Lorsque Napoléon fut vaincu, lorsque Paris fut conquis, lorsque l'abdication eut dégagé M. Arnault de tout devoir envers l'empire, il se ressouvint d'avoir été un des serviteurs de Monsieur, et alla présenter ses hommages au roi Louis XVIII, qui le reçut avec bienveillance, mais ne songea plus à lui. Il conserva sa place de conseiller de l'Université; mais peu de jours avant le 20 mars, des règlements nouveaux furent donnés à l'instruction publique. L'Université changea de forme, ou plutôt fut remplacée

par un certain nombre d'universités provinciales. Ainsi la place de M. Arnault fut supprimée, sans qu'on s'occupât de lui en donner une autre.

A ce moment, Napoléon revint de l'île d'Elbe et arriva sans obstacle à Paris, que le Roi avait quitté, n'ayant pas même la possibilité d'essayer une résistance. — M. Arnault se sentit plus que jamais animé de dévouement et d'enthousiasme pour l'Empereur. L'Université fut rétablie; il y retrouva sa place; il eut même plus d'importance, car M. Lebrun prince archi-trésorier, qui avait été nommé grand-maître, consentit à peine à en accepter le titre, et ce fut M. Arnault, qui réellement dirigea l'administration. Il s'y conduisit avec modération et justice, sans nul esprit de réaction.

Mais ses opinions, ou pour parler plus exactement, ses sentiments le jetèrent dans le mouvement politique qui lui convenait si mal. Il fut nommé membre du conseil général de la Seine; il assista, comme électeur, au Champ-de-Mars, et fut élu représentant.

Dans cette Chambre où fut agité le sort de la France, dans de vaines discussions qui ne pouvaient avoir aucune influence sur les événements, M. Arnault se signala par son dévouement aux intérêts de Napoléon, et après l'abdication, par ses efforts pour l'hérédité impériale. Autant et plus que son beau-frère M. Regnault, il demanda des mesures de sûreté générale; il se fit l'organe des fédérés qu'on avait recrutés dans les faubourgs, et qui ne pouvaient inspirer de crainte qu'à la paisible population de Paris. Il fit partie d'une députation que la Chambre envoya à l'armée; enfin jusqu'au dernier jour de l'Assemblée, il protesta contre l'inévitable dénoûment de cette déplorable crise.

Il en advint que son nom fut placé sur la liste des trente-huit exilés, qu'une ordonnance du Roi avait désignés. Pour lui, comme pour la plupart des autres bannis, c'était un acte non-seulement arbitraire, mais inique. M. Arnault,

quelque eût été la vivacité de ses discours, n'avait commis d'autre délit que de se montrer dévoué à un gouvernement auquel la France s'était soumise. Il n'avait eu aucune correspondance avec l'île d'Elbe; pendant la Restauration, il s'était acquitté fidèlement du devoir de son emploi, tant qu'on l'y avait laissé. Pour mettre M. Arnault sur cette fatale liste, il n'y avait pas plus de motifs que pour y inscrire des milliers de personnes. Cette ordonnance de bannissement, que le Roi et son ministère accordaient à une opinion ardente à poursuivre et à punir tous ceux qui avaient accueilli le retour de Napoléon, ne réussit pas à l'apaiser. D'autres mesures de rigueur furent même trouvées insuffisantes; et ce parti en obtint de nouvelles dès qu'il fut devenu dominant.

La liste présentée au conseil des ministres par Fouché, ministre de la police, contenait d'abord deux cents noms; il pensait que ses collègues ne consentiraient pas à sévir contre un si grand nombre de personnes, et qu'ainsi cette mesure serait rejetée. Il en fut autrement : on se décida à la restreindre; chacun des ministres retrancha les noms de ceux à qui il s'intéressait. La liste fut réduite à quarante, et le Roi, lorsque l'ordonnance fut présentée à sa signature, y effaça encore deux noms. Personne ne songea à sauver M. Arnault; il avait fait du bruit, on avait parlé de lui; il était beau-frère de M. Regnault de Saint-Jean-d'Angély qu'on ne croyait pas possible d'épargner.

Jusqu'au moment où l'ordonnance reçut la sanction législative, il lui fut permis de rester à la campagne. Au mois de janvier 1816 il fut obligé de sortir de France. Il se réfugia d'abord en Belgique. Plus tard, sur la demande du gouvernement français, qu'inquiétaient les intrigues, les correspondances et les libelles de quelques-uns des exilés, dont le nombre s'était augmenté par l'expulsion des régicides, il dut chercher un asile en Hollande. Il ne méritait pas ce surcroît de rigueur, motivé peut-être par quelques

articles de journaux ou par d'imprudentes conversations. Il fut accueilli honorablement partout où il reçut l'hospitalité; le roi Guillaume lui témoigna beaucoup de bonté et accepta la dédicace d'une tragédie: *Guillaume de Nassau.*

Cet exil le rendait fort malheureux; la terre de France lui manquait plus qu'à tout autre. Les lettres et la poésie étaient sa consolation. Il donna une nouvelle édition de ses fables, dont il avait fort augmenté le nombre; celle qui a pour titre *La Feuille*, eut beaucoup de succès en Belgique et en France; elle mérite d'être rappelée.

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu? — Je n'en sais rien.
L'orage a frappé le chêne,
Qui seul était mon soutien.
Le zéphir ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

Cependant ses amis de France s'occupaient à obtenir son retour. Sa tragédie de *Germanicus* avait été reçue à la Comédie française et l'administration ne s'opposa point à ce qu'elle fût jouée. On disait même que si elle avait du succès, l'auteur serait rappelé. La première représentation eut lieu le 22 mars 1817. On était alors au plus fort des haines et des luttes politiques. Le parti réactionnaire n'avait plus la majorité dans la nouvelle Chambre des députés et n'exerçait plus aucune influence sur le Roi et le ministère; il n'en était que plus irrité. D'autre part les opinions révolutionnaires et bonapartistes n'étant plus menacées et compri-

mées, se manifestaient avec ardeur. Les discordes qui s'agitaient dans les Chambres et dans la région politique n'étaient pas moins vives dans le public.

La représentation de *Germanicus* devint un champ de bataille. Les amis de M. Arnault et la jeunesse des écoles s'y étaient préparés; on disait qu'après le succès de la pièce, ils se lèveraient en masse et demanderaient que l'auteur fût rendu à la France. D'autre part un grand nombre de jeunes gens du parti royaliste, et des gardes du corps en habit de ville, étaient venus, soit pour faire tomber la pièce, soit pour s'opposer au scandale de son triomphe. Ils étaient loin de se trouver en majorité. La pièce fut plus applaudie qu'écoutée; la moindre improbation aurait engagé le combat. Il commença, lorsque dans la dernière scène, Pison qui, par ordre de Séjan, a empoisonné Germanicus, se voit désavoué par celui qui a commandé le crime et qui le menace de la justice de l'empereur; dans son désespoir, il veut se donner la mort; mais il n'a point d'arme. — « Dieu! je suis désarmé, » s'écrie-t-il. Alors son fils lui présente une épée en disant : — « Tenez, mon père. » — Cela parut horrible; à ce moment il y eut des cris d'indignation et des sifflets : c'était la dernière scène. La toile fut abaissée et les cris, l'auteur! l'auteur! retentirent dans toute la salle. Le tumulte fut grand; chaque parti était venu armé de cannes ou de bâtons. Il fallut que la force armée intervînt pour séparer les combattants.

Les amis de M. Arnault l'avaient bien mal servi, et lui-même s'affligea de leur zèle imprudent. — « Je remercie le gouvernement d'avoir permis la représentation, et encore plus, de l'avoir interdite, » écrivait-il dans la préface de sa tragédie, qui fut imprimée et accueillie par plus de critiques que d'approbations.

Deux ans après, M. Arnault fut rappelé. L'Académie française avait, dès l'année précédente, demandé au duc de

Richelieu, président du conseil des ministres, et alors directeur de l'Académie, de solliciter de la bonté du Roi la fin de son exil.

Lorsque en 1816, une ordonnance royale avait changé la constitution de l'Institut et rétabli complétement les diverses académies qui devaient le composer, M. Arnault, ainsi que neuf autres académiciens, avait été retranché de la liste; mais l'Académie, sans protester contre cet acte de pouvoir absolu, n'avait jamais cessé de regarder comme toujours existant le lien de confraternité qui l'attachait aux membres absents, qu'elle avait appelés dans son sein par de libres suffrages.

M. Arnault avait fait paraître, pendant qu'il était en Belgique, un recueil de ses œuvres : il en donna une édition plus complète ; elle renferma les tragédies qui avaient été représentées, et *Guillaume de Nassau*, huit livres de fables. beaucoup de poésies fugitives, les discours prononcés à l'Académie ou dans les solennités universitaires, des articles de critique et quelques biographies.

Napoléon, dans sa captivité de Sainte-Hélène, s'était souvenu de M. Arnault et du dévouement qu'il lui avait toujours montré; il le savait banni et ruiné pour avoir été fidèle à sa cause; il légua, par son testament, « cent mille francs au vertueux Arnault. »

Ce bienfait imposa au légataire un devoir de reconnaissance. Il se chargea de rédiger le texte d'une vie politique et militaire de Napoléon, qui parut en trois volumes in-folio, ornés de planches lithographiques, dessinées par M. Horace Vernet et par d'autres artistes distingués. Le lecteur ne doit pas chercher dans ce panégyrique l'impartialité historique; mais on y trouve des détails assez curieux, souvenirs de l'époque où l'auteur était admis dans la faveur et presque dans la familiarité du vainqueur de l'Italie.

En même temps il continuait à travailler pour le théâtre : il fit recevoir à la Comédie française *les Guelfes* et *les*

Gibelins, *Pertinax* ou *les Prétoriens*, et *Lycurgue*. Une reprise de *Germanicus* fut essayée en 1824, elle réussit; et la pièce eut dix-sept représentations. Ce ne fut pas toutefois un grand succès, plusieurs scènes furent très-applaudies et le méritaient; mais au total cette tragédie parut froide et manquait d'intérêt.

En 1827, *les Guelfes* et *les Gibelins* furent accueillis par le public avec plus de froideur encore. Talma était mort; la tragédie commençait à passer de mode; une nouvelle ère de littérature dramatique était annoncée; l'admiration faisait place à la curiosité; des tragédies qui, quelques années auparavant, auraient réussi, du moins pour un temps, ne produisaient aucun effet. Une autre tragédie de M. Arnault, *Pertinax*, est à peu près la dernière qui ait essayé de trouver grâce devant le public.

En 1829, pendant le ministère de M. de Martignac, lorsque le roi Charles X avait adopté une politique de conciliation, l'Académie française, assurée d'obtenir son approbation, rappela par une élection nouvelle M. Étienne et M. Arnault aux places que la mort de M. Auger et de M. Picard avaient rendu vacantes. Lors de sa réception, il témoigna, dans les termes les plus convenables, combien il était reconnaissant de cette élection et parla, avec réserve et convenance, des circonstances qui l'avaient éloigné de l'Académie.

Cette rentrée à l'Académie le rendit heureux; il y était fort assidu. Aussitôt après son élection; il fut élu directeur, et ce fut lui qui répondit au discours de réception du comte Philippe de Ségur. Deux ans après, il était aussi directeur, à la réception de M. Jay, qui succédait à l'abbé de Montesquiou, dont il croyait, fort à tort, avoir gravement à se plaindre. Loin de conserver cette vieille rancune, il parla avec justice et avec éloge du caractère et de l'esprit de l'abbé de Montesquiou, tant sa disposition actuelle était calme et modérée. En 1833, après la mort de M. An-

drieux, qui était secrétaire perpétuel de l'Académie, il désira lui succéder, et son élection ne souffrit pas de difficultés.

M. Arnault avait alors soixante-huit ans : il conservait toutes les apparences de la santé et de la force. Le 16 septembre 1834, il avait, pendant la chaleur du jour, fait une longue promenade : il rentra fatigué et s'étendit sur un canapé. — « Mets-toi au piano, dit-il à sa fille. » Elle joua un moment, et, se retournant, elle vit son père sans mouvement, la tête appesantie sur la poitrine; il était mort sans souffrance, sans agonie, le sourire sur les lèvres.

Dans cette notice, extraite en grande partie des souvenirs d'un sexagénaire et de quelques pages dont M. Arnault a fait précéder l'édition de ses œuvres, on a essayé de donner une idée de son caractère et de ce qu'il fut dans le cours d'une vie diverse et agitée, où il se montra toujours honorable, courageux, désintéressé, jouissant du bien-être avec une insouciance que le malheur mit ensuite à l'épreuve, bienveillant quoique irritable, modéré dans des opinions vivement exprimées; constant dans ses amitiés, aimé par beaucoup d'amis; d'une société douce, d'une conversation où la gaieté l'animait encore plus que la contradiction.

Mais sa mémoire a été plus et mieux honorée par un des maîtres de la critique et de la parole. M. Villemain, répondant à M. Scribe, qui succédait à M. Arnault, appréciait d'abord son talent de poëte dramatique, en disant : « Auteur « tragique de l'école de Ducis, il a, dans ses ouvrages, mêlé « aux anciennes formes un nouveau degré de terreur, et quel- « quefois même de simplicité. » Puis, il ajoutait : — « Com- « bien devons-nous regretter qu'une fin soudaine ait abrégé « sa vie encore dans toute sa force, et ait enlevé M. Ar- « nault à ses travaux interrompus. Les mémoires qu'il « écrivait avec une verve piquante et négligée sont un « monument curieux de sa vieillesse, qui peut défier avec

« avantage cette critique si souvent ingrate et dure pour « les derniers ouvrages de l'artiste et du poëte. Spectateur « intelligent et sans ambition, mêlé aux événements du « siècle, et n'en profitant pas, M. Arnault avait vu beau- « coup de choses et les avait toujours appréciées avec cette « droiture de conscience qui donne des lumières à l'esprit. « Ni l'intérêt, ni les engagements politiques ne prévalaient « sur la véracité de ses souvenirs, ni sur son instinct mo- « ral ; il avait surtout de la justice dans le cœur : par là, « ses écrits, empreints parfois de passion contemporaine, « respirent toujours une sincérité qu'on estime. »

LE

BARON CREUZÉ DE LESSER.

1842.

Le baron Augustin Creuzé de Lesser naquit à Paris, le 2 octobre 1771, d'une famille honorable, originaire du Poitou. Son père était payeur des rentes. Fort jeune encore il lui succéda dans cette riche charge de finances. Il avait fait ses études à Juilly, qui était le collége le plus célèbre de l'Oratoire. Les études ne passaient pas pour y être aussi fortes et aussi sérieuses que dans quelques colléges de l'Université de Paris, mais on en sortait généralement avec l'amour des lettres. Beaucoup de familles riches et considérables y plaçaient leurs enfants avec toute confiance, assurées qu'ils y recevraient une éducation morale, des habitudes de convenance et un bon goût de conversation. Avoir été camarades à Juilly était, dans le monde, une sorte de lien durable entre un grand nombre d'hommes distingués par leur position ou leur mérite.

En sortant du collége, M. Creuzé se trouva au milieu d'une société qu'agitaient les commencements de la Révolution. Il en adopta les opinions généreuses et raisonnables, sans vivacité, avec modération, bienveillance, éloignement de l'esprit de parti. Ses pensées ne se portaient point vers la politique; mais, par instinct et par caractère, il avait du goût pour la vraie et sage liberté, et pour un régime où l'inégalité des rangs deviendrait moindre. Une parente

âgée, dont il aurait dû hériter, détestait, sans discernement, les idées libérales; il ne savait pas même lui cacher ses opinions; elle le priva de sa succession. Bientôt après, la Révolution lui enleva le prix de sa charge, en la supprimant : c'était cinq cent mille francs. Il supporta doucement ces revers sans changer de pensées. Elles étaient si mesurées et si calmes qu'il ne pouvait se les reprocher. Mais, insensible aux blessures de l'intérêt personnel, il ne le fut point aux malheurs publics; il eut constamment du dégoût et de l'aversion pour les excès révolutionnaires, pour les crimes, les violences, les massacres de la sédition et de l'échafaud. Son âme se pénétra de l'ineffaçable horreur qu'un tel spectacle inspirait aux gens de bien, à tous les esprits droits et honnêtes.

Atteint par l'immense levée d'hommes qui s'appela la première réquisition, et placé dans l'administration des vivres, il retourna, dès que cela fut possible, à une existence tranquille et indépendante. En 1795, il épousa Mlle Dangé de Bagneux, fille d'un fermier général qui avait péri sur l'échafaud. Mari d'une personne aimable, dont l'esprit avait tout le charme de la raison et du naturel, jouissant d'une fortune très-diminuée, mais suffisante à ses goûts, M. Creuzé se livra exclusivement à sa vocation littéraire. Il avait le besoin et l'habitude de l'occupation; non qu'il fût porté aux études patientes, aux recherches laborieuses qui augmentent la masse des connaissances et des idées, mais ses impressions étaient vives, ses aperçus ingénieux; tout ce qui avait du trait éveillait sa pensée, lui donnait le désir de l'exprimer et de la répandre.

Déjà avait commencé, dans notre littérature, une sorte d'ardeur d'innovation, une certaine impatience des règles traditionnelles et des formes classiques, un désir d'imiter les littératures étrangères, encore mal connues. Ce mouvement de nouveauté et d'indépendance, qui depuis a pris un caractère plus sérieux et qui a obtenu pleine victoire, sinon dans

la production, du moins dans la critique, était alors très-frivole. Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, et quelques autres n'avaient ni assez de savoir, ni assez de réflexion pour donner crédit à leur ignorante sédition.

M. Creuzé se laissa aller au dédain pour les admirations classiques, imputant aux modèles la médiocrité des imitateurs, et cherchant, dans l'innovation de la forme, un succès qui peut être obtenu seulement par l'inspiration et la pensée; il publia d'abord, en 1795, une imitation des *Voleurs* de Schiller, qu'il connaissait par la traduction incomplète et négligée de Bonneville, insérée dans la collection du théâtre allemand. La préface témoigne de l'enthousiasme de Creuzé pour l'énergique composition de Schiller, et de son désir de marcher dans les voies nouvelles que lui semblait ouvrir la littérature étrangère.

Peu après, il donna une traduction des *Satires* de Juvénal. Son indignation contre les deux années de désordres et de crimes dont il venait d'être témoin, lui faisait trouver pâles et froides les traductions précédentes, il lui semblait que l'ardente hyperbole du satirique romain devait avoir un meilleur interprète parmi les contemporains de la tyrannie révolutionnaire.

En même temps, il imitait, ou plutôt refaisait à sa mode le poëme italien de Tassoni, la *Secchia rapita*. Malgré les malheurs de l'époque, quand le présent était pesant et triste, l'avenir incertain et sombre, les derniers élèves du dix-huitième siècle conservaient, parmi les impressions vives qu'excitaient en eux tant de maux publics et privés, la disposition railleuse et légère d'une société imprévoyante. Un poëme de Voltaire, aujourd'hui fort oublié, était encore à ce moment un livre presque classique. C'est à cette école qu'appartient le *Seau enlevé*, qui commença la réputation littéraire de M. Creuzé. On y trouve déjà le caractère de son talent poétique, un naturel complet, un laisser-aller souvent rempli de grâce et de charme qui excuse et ne laisse

pas remarquer une trop grande négligence; une gaieté douce et sans sarcasme; des sentiments vrais exempts d'effort et de recherche.

Après la publication du *Seau enlevé*, qui eut deux éditions successives, l'auteur s'occupa du théâtre. Tout en aspirant au succès du Théâtre-Français, il fit, en attendant des vaudevilles. *Ninon de Lenclos, ou l'Épicuréisme*, date de ce temps-là. On était alors vers la fin du gouvernement directorial. La littérature se ressentait de la situation politique. Pendant que les sciences exactes et naturelles régnaient en souveraines, les lettres étaient réduites à un domaine de frivolité. L'aristocratie révolutionnaire que la Convention avait léguée à la France, exerçait une tyrannie envieuse, vulgaire, brutale. Les souvenirs du passé, la communication avec l'Europe avaient cessé. La philosophie était confinée dans les voies de Condillac; l'histoire manquait de la liberté qui lui est nécessaire. Delille, Fontanes, La Harpe étaient exilés ou persécutés; Bonald et Chateaubriand naissaient sur la terre étrangère. La vie politique appartenait exclusivement au résidu des hommes de la Terreur; depuis le 18 fructidor les affaires publiques étaient interdites aux esprits généreux et raisonnables. De sorte que les hommes jeunes qui sentaient en eux quelque activité, quelque vocation littéraire, se groupaient pour faire des vaudevilles, pour chanter au Caveau, pour lire des poésies fugitives au Lycée ou dans les veillées des Muses. C'était comme un monde à part réduit à prendre intérêt aux plus petits succès dans les plus petits genres.

Outre quelques pièces de théâtre, M. Creuzé versifia presque tous les contes de l'abbé Blanchet, qui, pour lors, étaient fort à la mode. Il fit des fables que, depuis, il a réunies et publiées. De ce temps-là, ou à peu près, date une épître du dix-huitième siècle à son successeur, le dix-neuvième, où se trouvent des vers pleins de grâce et de raison,

et un peu plus tard des vers sur Ossian, adressés au Premier Consul.

Le 18 brumaire avait affranchi le pays du joug révolutionnaire, et promettait l'ordre à des esprits découragés de la liberté. M. Creuzé quitta une littérature, dont il sentait l'insuffisance, pour entrer dans la carrière des affaires publiques. Il commença par être secrétaire du troisième consul, M. Lebrun, depuis duc de Plaisance, dont le fils était son ami intime; ensuite il fut secrétaire de la légation française auprès du duc de Parme; puis il accompagna M. Charles Lebrun, alors aide de camp du Premier Consul, dans une mission à Palerme, où régnait alors le roi de Naples, Ferdinand.

Vers la fin de 1802, il fut nommé sous-préfet d'Autun. Son esprit de justice, son caractère bienveillant et modéré, son amour de l'ordre, semblaient le destiner spécialement à l'administration publique; toutefois, après deux années passées à Autun, où il se fit aimer et honorer de tous, il perdit l'espérance d'être appelé à de plus hautes fonctions. M. Lebrun son patron, devenu architrésorier de l'Empire, n'avait pas un très-grand crédit et n'aimait pas à essayer des recommandations peu écoutées. En outre, M. Creuzé avait publié, à son retour d'Italie et de Sicile, un voyage où, selon la tournure habituelle de son esprit, il avait, sans respect pour les vieilles admirations, parlé très-légèrement des monuments de l'antiquité et des chefs-d'œuvre des arts. Il s'était aussi montré dédaigneux pour le caractère italien. On disait que tout cela avait déplu à Napoléon, et qu'il avait effacé le nom de sous-préfet d'Autun d'une liste où il était proposé pour la Légion d'honneur.

Découragé par cette sorte de disgrâce, M. Creuzé, que l'arrondissement d'Autun avait, en témoignage de reconnaissance, nommé candidat au Corps législatif, se trouva satisfait d'y être appelé par la nomination du Sénat. Siéger dans une assemblée muette, qui n'avait pas même la permission

d'amender les projets présentés à son vote, n'était pas un emploi suffisant pour un esprit actif. M. Creuzé se livra de nouveau à ses goûts littéraires. Il donna avec plus ou moins de succès plusieurs opéras comiques : *le Déjeuner de Garçons; M. Deschalumeaux; le Magicien sans Magie; le Billet de Loterie, en société avec M. Roger; le Nouveau Seigneur de village Mademoiselle Delaunay.* Il refit pour le même théâtre, *le Diable à quatre* de Sedaine, et *Ninette à la Cour*, de Favart. A la Comédie Française, *la Revanche* composée en commun avec M. Roger, et surtout *le Secret du Ménage*, en trois actes et en vers, réussirent avec quelque éclat. *La Manie de l'Indépendance*, en cinq actes et en vers, eut moins bonne chance. Trois tragédies, *Philopœmen*, *Bélisaire* et *Clodion*, furent reçues et non représentées.

En 1811 parut le poëme de *la Table ronde*. C'est le véritable titre de M. Creuzé à la renommée littéraire; les qualités qui avaient pu être remarquées dans *le Seau enlevé* se retrouvèrent avec moins de mélange : la facilité, mieux dégagée de négligence et d'incorrection, la gaieté plus douce et plus décente; des sentiments tendres, et parfois une émotion, sinon profonde, du moins toute naturelle. Ce qui rend surtout remarquable l'œuvre de M. Creuzé, c'est que « cette poésie, comme il le dit lui-même dans sa préface, « qui, malgré les rimes, ressemble quelquefois trop à la « prose, lorsqu'elle devient plus forte et plus élevée, em- « prunte un charme de plus à la variété. » On lit ce poëme, comme on lit un roman de chevalerie, sans éprouver cette fatigue, presque inséparable de la versification française; et on se sent tout charmé, quand, parmi ces récits écrits au courant de la plume, on trouve de poétiques inspirations aussi naturelles et aussi faciles que le tissu un peu lâche où elles sont parsemées. Le succès fut complet : M. Arnault, l'auteur de *Marius*, adressa des vers de félicitation à son ami et à son condisciple de Juilly. Le chevalier de

Boufflers disait, dans un langage aiguisé : « Malheur aux tristes juges devant qui la grâce ne trouve point grâce ! » Les éditions se multiplièrent; enfin, pour les contemporains, et sans doute pour la postérité, M. Creuzé fut dès lors appelé, comme il aimait à l'être, l'auteur de *la Table ronde*.

Depuis, il tenta de poursuivre son succès. Deux autres poëmes chevaleresques, *Amadis* et *Roland*, succédèrent à *la Table ronde*, et ne produisirent pas autant d'effet. On y trouve les mêmes beautés et les mêmes défauts, mais tout ouvrage a une mesure où il doit rester renfermé. Vingt chants d'un second poëme, suivis de vingt-quatre d'un troisième, ne pouvaient obtenir du public ni une attention, ni une faveur égales. Les lecteurs, et peut-être aussi l'auteur, ne savaient point se préserver de quelque fatigue. D'ailleurs, le poëme de Roland n'était pas moins que la tentative de refaire l'Arioste.

M. Creuzé, redevenu entièrement homme de lettres, avait oublié toute pensée d'ambition; il laissa s'écouler les cinq années de son mandat législatif, sans rien solliciter, sans être courtisan d'aucun des grands de l'empire, sans rechercher la faveur de l'Empereur. Lorsque finit son terme, il n'avait pas encore quarante ans, et ne pouvait être réélu. Il eut un traitement de moins, et du reste, rien ne changea dans sa façon de vivre.

La Restauration arriva; elle était conforme à son goût pour une sage liberté, aux opinions que lui avaient données les dernières et tyranniques années de l'Empire, les guerres insensées et funestes, et les malheurs de la France. Il ne sollicita rien, continuant à écrire et à publier ses poëmes. En 1815, lorsque le Roi revint de Gand, M. Creuzé fut nommé préfet, sans l'avoir demandé, par un ministère qui recherchait les hommes sages et modérés.

Le roi Louis XVIII lui fit un accueil encourageant et lui cita des vers de *la Table ronde*. Il fut d'abord préfet à

Angoulême, puis reçut le titre de maître des requêtes.

Trois ans après, M. Lainé, dont il avait été le collègue et l'ami au Corps législatif, lui confia la préfecture de Montpellier, poste important et difficile. Il y passa douze années. Dans un pays où les passions politiques étaient vives, son administration fut calme et bienfaisante. L'estime dont il jouissait, la considération qu'il inspirait à tous, l'affection qu'on lui portait, l'avaient, pour ainsi dire, naturalisé : Montpellier était devenu sa patrie. Après la révolution de Juillet, la réaction fut si vive, ou plutôt les ambitions furent si impérieusement exigeantes, que presque aucun préfet ne fut conservé. Au reste, M. Creuzé n'attendit pas la décision du nouveau gouvernement; il donna sa démission dès le 8 août, et vint à Paris retrouver ses anciens amis et sa vie littéraire.

L'intérêt des affaires publiques lui manquait sans doute; ses opinions étaient attristées sans être aigries. Il se bornait à vivre éloigné du monde politique. Peut-être était-il encore plus préoccupé des révolutions qui avaient changé la république des lettres. Tout y était nouveau : autres jugements, autres inspirations, autres renommées. Il ne savait guère où se prendre. Néanmoins, toujours actif et laborieux, sans aucun goût pour les distractions de salon, il se remit à la tâche. Il revit ses poëmes, et en donna de nouvelles éditions, les réunissant sous un titre commun : *la Chevalerie*. Il en publia un nouveau; vingt ans auparavant, M. Nodier avait fait la découverte d'un homme de génie ignoré, d'un chef-d'œuvre inconnu; il avait exhumé, on pourrait presque dire imaginé *Cousin de Grainville* et son poëme en prose : *le Dernier Homme*. M. Creuzé s'était pris d'enthousiasme, encore plus pour le sujet que pour l'œuvre. Dans les loisirs de la préfecture, il avait imité, en vers, cette épopée fantastique; il l'acheva et la publia. Il donna une édition nouvelle des *Romances du Cid*, imitées du *Romancero* espagnol, qu'il avait fait paraître en

1821. Il y joignit des poésies, écrites pendant les années de la terreur révolutionnaire, et l'histoire d'Héloïse en romance.

Mais la politique absorbait tous les esprits. Le public, qui prenait intérêt à la poésie, était devenu moins nombreux, et ne donnait plus des succès retentissants. M. Creuzé, se conformant à la pensée générale, écrivit sur la politique. Son livre de *la Liberté* n'est point un pamphlet de circonstance, mais se ressent de la disposition de son esprit : peu ou point d'allusions contre le gouvernement nouveau ; aucun jugement hostile contre les personnes : — « Je sais blâmer, mais je ne sais pas maudire, » — dit-il dans sa préface. Pour l'auteur, la liberté, c'est la liberté civile, le respect des personnes et des propriétés, le bien-être des individus, la justice égale pour tous, la régularité de l'administration, la douceur des mœurs. Quant à la liberté politique, c'est-à-dire le droit des citoyens à intervenir dans les affaires publiques, elle ne lui paraît pas une garantie certaine de la liberté réelle, la seule dont il fasse cas. Il pense que souvent, dans les républiques anciennes et modernes, l'oppression a résulté de cette intervention de la société entière dans son gouvernement, et qu'on a perdu le fonds pour jouir de la forme. La révolution française, envisagée sous cet aspect, est racontée comme une série de crimes et de malheurs, comme une époque de tyrannie. Ce qui pourrait advenir de maux à une société sans garanties politiques, et restant étrangère à l'administration de ses affaires, c'est à quoi l'auteur ne pense point. Il a pris un seul aspect de la question, sans réfléchir qu'en se plaçant au point de vue opposé, on pouvait trouver dans l'histoire du pouvoir absolu une série plus déplorable encore de calamités et de forfaits.

Comme le public était alors en grande fantaisie de romans de toute sorte, M. Creuzé en voulut faire aussi. Les *Annales d'une famille* sont une idée ingénieuse, qui méri-

terait plus de développements et plus de détails historiques: c'est l'histoire abrégée des générations successives d'une famille, depuis le commencement de l'ère chrétienne, et, par conséquent, un tableau rapide de ce que les révolutions des empires, les phases de la civilisation, les catastrophes des gouvernements ont produit de bonheur ou de malheur, de vertu ou de vice, de lumières ou d'ignorance, de mansuétude ou de barbarie dans la vie privée.—*Le Roman des Romans* est une parodie de l'influence que de telles lectures peuvent exercer sur l'imagination des jeunes personnes,

Enfin, en 1839, peu avant sa mort, M. Creuzé publia *le Naufrage* et *le Désert*. Un récit, traduit de l'anglais en 1818, l'avait fort intéressé, et il s'était étonné que le public ne l'eût pas remarqué; il le refit, espérant le tirer d'un oubli qui lui semblait injuste.

Sa santé s'affaiblissait, mais sans donner pourtant d'inquiétude à sa famille et à ses amis. Tout à coup son état devint grave, et il fut presque soudainement enlevé en 1839, le 14 août, à la maison de campagne d'une personne de ses amis, près de Magny. Cependant il eut le temps de remplir tous ses devoirs de religion. Il avait soixante-huit ans. Jusqu'à son dernier jour, il avait conservé l'amitié de tous ceux qui l'avaient connu. Le charme de son caractère, sa parfaite bienveillance, un mélange de véritable modestie, avec un naïf et juste sentiment d'amour-propre, une conversation animée et naturelle, donnaient beaucoup d'agrément et de douceur à son commerce. Il a été sincèrement regretté par de nombreux amis.

M. Creuzé de Lesser a laissé beaucoup de travaux commencés et d'ouvrages inachevés. Il songeait à publier une *Biographie universelle*, très-abrégée. Chaque article devait consister en un jugement rapide et piquant, exprimé presque en une phrase. Il y aurait eu des appréciations un peu paradoxales, et une forme épigrammatique. Dans *la*

Biographie universelle, il a écrit les articles : *Barthélemy* (le marquis), *Bouchard* et *Désaugiers*. Dans les classiques de Didot, *la Vie de La Fontaine* est de lui. Enfin, il a donné quelques bonnes notices au *Plutarque français* de M. Mennechet, et mis en vers *les Contes de Perrault*, etc.

SUR LES NATCHEZ

DE

M. DE CHATEAUBRIAND.

1827[1].

Il ne faut pas moins que le nom et le talent de M. de Chateaubriand pour détourner un instant l'attention du public des graves et déplorables sujets qui nous tiennent préoccupés. Lorsqu'il y a vingt-deux ans il revenait de l'exil sur cette terre natale qu'il devait tant honorer, la France était le théâtre de choses bien plus grandes que celles dont nous sommes aujourd'hui témoins; cependant, parmi toute la gloire de cette époque, parmi le fracas de nos victoires, une simple nouvelle écrite par un jeune homme encore inconnu sut obtenir le plus brillant succès; *Atala* trouva place au milieu de tout ce qui enorgueillissait et réjouissait notre nation, victorieuse de l'Europe. Alors un sentiment de sécurité et d'espérance remplissait tous les cœurs; chacun oubliait avec imprévoyance que ce bien-être était dû à la dictature et au pouvoir absolu; chacun s'applaudissait de la France sauvée, de l'ordre rétabli; chacun était fier d'appartenir à cette société renouvelée. La confiance et la concorde régnaient, passagèrement peut-être,

[1] Cet article fut écrit à l'époque où la garde nationale fut dissoute, lorsque le ministère de M. de Villèle, ayant perdu la majorité dans les chambres, semblait chercher pour se maintenir des moyens extraordinaires.

entre les opprimés de toutes nuances, qui se voyaient affranchis des tyrannies révolutionnaires. Soit lassitude, soit illusion, les factions gardaient le silence; la nation se sentait honorée d'elle-même, et le despotisme qui s'apprêtait à la garrotter, loin de l'outrager et de la menacer, l'enivrait de gloire et de louanges.

Dans de telles dispositions, les âmes étaient ouvertes aux impressions poétiques. Les œuvres littéraires de la Révolution avaient généralement été empreintes d'un caractère forcé et déclamatoire; le vrai n'avait pu se faire jour à travers l'exagération de l'esprit de parti; la tradition du passé avait été rejetée, la communication avec le reste de l'univers avait été fermée. Lors donc qu'on entendit une voix pure et nouvelle, inspirée des souvenirs qu'on avait vainement voulu effacer et de la Religion qu'on avait persécutée, opposer la vie idéale du sauvage et la nature vierge de l'Amérique à cette vieille Europe qui allait tomber en ruines, on reconnut aussitôt l'écrivain destiné à retracer les impressions de la génération présente.

Nous sommes bien changés depuis l'apparition d'*Atala*, et cependant nous trouvons encore M. de Chateaubriand organe de la pensée publique, comprenant ses besoins et ses penchants. Nullement enchaîné à ses premiers succès, comme le sont les gens médiocres et les esprits étroits, il a bien su qu'une impression, vraie dans un temps, devient factice dans un autre; que le secours accordé aux vaincus n'a plus ni courage, ni noblesse, quand ils sont devenus vainqueurs et lorsque l'hommage qu'on leur rend est intéressé. D'autres dangers, d'autres combats l'ont appelé sous d'autres étendards, ont mis dans ses mains d'autres armes. Jadis il fut poëte, quand la France calme et consolée se croyait, avec une confiance aveugle, arrivée au port. Aujourd'hui que, douloureusement instruite par l'expérience, la nation fuit les illusions, vit méfiante de tout vain prestige, et, dans son triste scepticisme, semble même ne demander aux arts

que la nue et rude réalité, le chantre des églogues américaines est devenu publiciste et orateur.

Cependant, fallait-il perdre ce qu'avait produit cette brillante époque de sa vie, cette aurore de son talent qui vint tout à coup nous charmer?

Essayons un moment de reporter notre imagination sur nos souvenirs d'il y a vingt-cinq ans, pour y retrouver ces impressions vives et douces que nous dûmes à la peinture des amours de Chactas ou de la profonde mélancolie de René! Ces noms si poétiquement gravés dans notre mémoire, ces personnages qui ont dès longtemps acquis une existence réelle à nos yeux, pourraient-ils jamais nous trouver indifférents? Qui de nous ne rechercherait avec empressement quelques aventures inconnues du frère d'Amélie ou de l'amant d'Atala?

Tel est, en effet, l'intérêt qui s'attache à ce poëme des *Natchez*, dont deux fragments détachés jetèrent autrefois un si grand éclat : on ne le peut juger qu'avec un esprit déjà prévenu et séduit. Ce sont des Mémoires inédits sur gens de notre connaissance. Envisagé sous un autre aspect, cet ouvrage offre encore un curieux sujet d'étude; on aime à voir le talent se développer dans son premier germe, à apprendre comment il a grandi pour s'élever jusqu'à la maturité; on se plaît à retrouver dans une ébauche le secret de l'inspiration. La critique littéraire est un bien petit soin, en comparaison de l'observation des procédés de l'imagination, de ses mouvements spontanés et des influences qu'elle reçoit de ce qui l'environne.

Nous avons pu retrouver dans l'*Essai sur les révolutions*, quelque informe que soit cet écrit, le secret des opinions politiques de M. de Chateaubriand : son besoin constant d'indépendance, son mépris pour la domination de la médiocrité dégradée, son culte pour le passé et sa sympathie avec le présent, son respect pour le sentiment religieux, son respect pour la foi chrétienne et son dégoût pour une intolérance

étroite et despotique. De même, dans *les Natchez*, nous voyons à quelle source il avait puisé le sentiment poétique; nous voyons le contemporain et le devancier de lord Byron, ennuyé et lassé d'une vieille et factice civilisation, allant demander des impressions nouvelles aux forêts de l'Amérique; méprisant le ton convenu et les hypocrisies d'une société plus usée que corrompue; se composant un idéal de la nature sauvage, comme satire de ce qu'il avait vu, encore plus que comme imitation de ce qu'il voyait; affadi par une littérature monotone où tout était tradition et imitation; cherchant des émotions plus vraies dans des peintures souvent neuves et vraies, parfois bizarres, grossières et cruelles, comme pour braver l'amollissement de notre goût et de nos mœurs.

Écrits plus tard, *les Natchez* auraient présenté sans doute une composition plus achevée; mais qui sait si l'auteur, loin de tout ce qui l'animait lorsqu'il les avait conçus, porté maintenant dans une tout autre région de pensées, aurait retrouvé cette verve indocile de sa jeunesse, qu'on aime à observer dans ses écarts et ses révoltes? Qui sait si son imagination attristée aurait su créer cette figure si originale et si élégante de la jeune Méla, dont la vivacité enfantine a tant de grâce; qui rappelle à la fois l'impétuosité de la vie sauvage et le caractère pittoresque des nymphes imaginées par l'antiquité; qui, dans l'espièglerie du jeune âge, devine, comme à son insu, les sentiments habiles d'une civilisation plus avancée; passionnée avec innocence, pudique avec abandon, dévouée sans efforts; et qui semble, en un mot, comme Ariel dans *la Tempête*, l'aimable et charmant génie qui anime toute cette composition mélancolique? Peut-être l'auteur, écrivant, non plus dans les solitudes du Nouveau-Monde, mais parmi nous autres gens civilisés, n'aurait-il pas assez gardé le souvenir de cet Outougamiz le simple, qui ne sait rien que donner sa vie pour son ami ou pour son pays, conduit machinalement à l'héroïsme par des sen-

timents qu'il ne démêle pas bien en lui-même, et qu'il exprime par des actions, faute, pour ainsi dire, d'un autre langage.

Il faut donc remercier M. de Chateaubriand de nous avoir donné cette production de sa jeunesse, ce premier-né de son talent; le temps était passé de refaire et de perfectionner cette œuvre de nature. Nous ne sommes plus à l'époque, où un homme distingué peut charmer les doux loisirs de ses contemporains par une épopée sauvage; il a plus à faire que cela, et il le fera sans doute. Mais chacun n'est pas appelé au même honneur, et en attendant que nous lisions quelques discours prononcés par le noble pair pour la défense de nos libertés, nous avons à le remercier de nous avoir distraits, pour un instant, du spectacle de tout qui nous environne, en nous reportant dans le monde poétique dont nous sommes, certes, bien éloignés.

HISTOIRE

DE

LA GUERRE DE LA PÉNINSULE

SOUS NAPOLÉON,

PAR LE GÉNÉRAL FOY.

1827.

On répète souvent que le caractère éminent de notre siècle, c'est l'intelligence; que nous vivons dans la tête plus que dans l'âme ou le cœur; que rien ne nous passionne réellement, ni ne nous échauffe beaucoup; qu'il nous suffit de regarder et d'expliquer chaque chose; enfin que nous sommes tombés dans l'indifférence pour toutes les opinions. Or voici un écrivain, qui est bien de notre temps, qui fut bien en harmonie avec son pays et son temps, et à qui, certes, nous ne pouvons imputer de ne pas avoir d'âme et de flotter dans l'indifférence. C'est que les hommes distingués, outre le caractère de leur époque, qui les met en communauté avec le public, savent, pour lui plaire et le remuer, réveiller et exciter en lui d'autres impressions que celles du vulgaire. Il faut être de sa génération pour être compris, pour parler la langue de tout le monde, la langue vivante; mais ce langage de tous doit exprimer des pensées et des sentiments qui éveillent la société, la poussent en avant, ou font revivre à ses yeux les scènes du temps passé.

C'est ainsi qu'au milieu de notre génération inerte et

méfiante, qui se plaît à voir et à juger, et ne sait plus guère croire ni aimer, le général Foy conquit non pas seulement la renommée, mais aussi l'affection et la reconnaissance de son pays. Il nous reporta vers ce temps, déjà si éloigné, où tout un peuple se mit en mouvement pour ennoblir et améliorer son sort, pour obtenir des lois plus justes et plus égales, pour avoir un gouvernement plus conforme à lui-même.

Le général Foy était parmi nous comme pour attester que cette impulsion de 1789, tant calomniée, tant imputée à l'orgueil et à l'intérêt, était noble, généreuse, désintéressée; il faisait concevoir à notre froide et raisonnable jeunesse cette sorte d'entraînement qui jeta les hommes les plus éclairés dans de nombreuses illusions. Ceux même qui avaient assisté aux commencements et aux phases successives de la Révolution rendaient, en écoutant le général Foy, plus de justice qu'autrefois aux opinions qu'ils avaient si longtemps combattues; elles apparaissaient en lui pures de toutes ces conséquences déplorables et criminelles qui n'appartiennent pas plus à un fanatisme qu'à un autre, et se retrouvent chaque fois que la société est en fermentation. Sa vue ne s'était jamais portée que sur le but moral de cette grande réforme; son imagination la purgeait de ce que les intérêts, l'envie, la peur, la vengeance et toutes les passions basses avaient pu y mêler de cruel et d'ignoble. Ce n'était chez lui ni l'effet de cet aveuglement volontaire et factice qui se passionne à froid et s'exprime par la déclamation; c'était encore moins cette niaiserie d'illusion qui se perpétue sans rien apprécier à sa juste valeur, sans recevoir les enseignements du temps qui s'est écoulé, des événements qui se sont succédé; il jugeait, avec tout le désintéressement de la postérité; il se complaisait à être impartial, exact, pratique : il s'enquérait soigneusement des circonstances réelles, et ne voulait duper ni les autres, ni lui-même.

Il en était de même pour l'autre passion qui l'inspirait si vivement, pour cette religion des souvenirs militaires qui anime le livre que nous annonçons, plus encore que ses discours de la tribune, où elle trouvait moins bien sa place. En lui, l'enthousiasme pour le métier de la guerre se mêlait à l'amour de la patrie; en telle sorte, qu'à une certaine époque, il avait pu même y suppléer, et que le but étant changé, mais le mouvement étant demeuré le même, le général Foy avait à peine senti se refroidir son âme. Là encore, un esprit élevé, un jugement ferme et la pureté des souvenirs de sa vie passée le préservaient des vagues déclamations, de l'irritabilité chatouilleuse, des préventions étroites que nous voyons parfois rapetisser l'affection qu'on témoigne à nos récentes époques héroïques. Il avait su conserver le blâme pour les motifs de la guerre, l'estime pour les vaincus, la sympathie pour les souffrances, l'admiration pour une résistance noble et obstinée. Jugeant lui-même l'espèce d'attrait qui l'avait si souvent enivré, et qui échauffait encore son cœur, il ne prétendait pas en faire un sentiment moral; mais par cela même que c'était une impulsion désintéressée et involontaire, il la peignait grande, noble, puissante sur l'imagination.

« Les hommes étrangers au métier des armes, dit-il, ne « sauraient concevoir cette inquiétude turbulente qui con- « duisit Alexandre aux bords du Gange et Charles XII à « Pultawa. La guerre est une passion jusque dans les der- « niers rangs de la milice; pour ceux qui commandent, « elle est la plus impérieuse et la plus enivrante des pas- « sions. Où trouverez-vous un champ plus vaste à l'énergie « du caractère, aux calculs de l'esprit, aux éclairs du génie? « A celui que la gloire enflamme, la faim, la soif, les bles- « sures, la mort sans cesse menaçante, produisent une « sorte d'enivrement. La combinaison soudaine des chan- « ces indéterminées avec les chances prévues jette dans ce « jeu d'exaltation un intérêt de tous les moments, égal à

« l'émotion que font naître, à longs intervalles, les situa-
« tions les plus terribles de la vie. Quelle puissance dans le
« présent que cette volonté du chef, qui enchaîne et dé-
« chaîne à son gré la colère de tant de milliers d'hommes!
« Quelle suprématie sur l'avenir, que ce talent dont les in-
« spirations ont réglé le sort de plusieurs générations! »

Dans cette histoire de la guerre d'Espagne, l'intérêt du lecteur, comme le nôtre, se portera moins sans doute sur les faits, qui sont tous ou à peu près de notoriété publique, et dont le récit non achevé embrasse seulement une partie, que sur le talent et la manière de l'auteur. Aussi est-ce du général Foy que nous avons été entraînés à parler; le mérite du livre, c'est qu'on l'y retrouve tel que nous l'avons connu, tel qu'il s'est fait entendre à la tribune; ce sont les mêmes sentiments, le même ordre d'opinions. Ce même besoin de rendre justice à tout ce qui est noble et de se montrer bienveillant à tous, cette même sympathie pour tout ce qui touche à l'honneur du pays, cette même fierté de la France actuelle qui ne veut jamais laisser dédaigner son passé; c'est tout le mouvement d'une conversation animée, d'une improvisation brillante. De même encore, à ce penchant à s'émouvoir pour émouvoir les autres, s'ajoute le désir d'être exact, positif, utile, de faire reposer les conclusions sur des faits bien constatés. On retrouve dans cette histoire l'orateur qui se montrait scrupuleux dans ses assertions, et, pour ainsi dire, minutieux dans la statistique, autant qu'inspiré par un sentiment ardent et sincère.

Sous ce rapport, plusieurs parties du livre sont très-instructives. Le récit est précédé d'une introduction qui expose l'état politique et militaire de la France, de l'Angleterre, du Portugal et de l'Espagne. Ce discours préliminaire est brillant de chaleur et d'imagination; les considérations politiques, dont nous venons d'indiquer le mérite et l'esprit général, sont surtout développées dans cette partie de l'ou-

vrage; mais elle renferme en outre des détails curieux et peu connus sur l'armée anglaise, sa formation, sa discipline, sa législation. Les moyens de défense du Portugal, son organisation intérieure, sa composition sociale, ont encore l'intérêt du moment.

Dans le chapitre de la France, l'attention se porte plus sur les jugements de l'auteur que sur les notions qu'il a rapidement résumées; l'opinion du général Foy sur notre organisation militaire et les lois qui régissent l'armée est un document à méditer.

Le chapitre de l'Espagne est d'une rare impartialité : la misère et la détresse de ce gouvernement, la décadence de ce beau royaume, sont exposées sévèrement, mais avec la juste douleur qu'excite un tel spectacle; les causes en sont recherchées au loin dans le passé, ainsi qu'il le faut faire lorsqu'on veut s'expliquer un état de choses fondamental et qui n'a rien d'accidentel. De cette façon d'étudier l'histoire résulte une appréciation simple et impartiale des hommes; les influences générales prennent une action plus grande; et les personnages historiques diminuent; si bien que le général Foy, tout en flétrissant Godoy, a pu le présenter comme un instrument de la force des choses, plutôt que comme un ministre dont la conduite et les desseins ont perdu la monarchie espagnole. Il y a des moments où il suffit d'être médiocre d'âme et d'esprit, et d'exercer le pouvoir sans souci du présent ni de l'avenir, pour conduire un royaume à sa ruine.

Le récit embrasse les événements d'une année, de septembre 1807 à septembre 1808 : ce n'est, pour ainsi dire, que l'avant-scène de la guerre d'Espagne; mais cette avant-scène renferme l'invasion du Portugal et de l'Espagne, la révolte d'Aranjuez, la déloyauté de Bayonne, la sédition de Madrid, le premier siége de Saragosse, la bataille de Baylen et la capitulation de Cintra : c'est, comme on voit, une année qui ne fut que trop bien remplie.

Lorsque le général Foy raconte, il conserve le même caractère que lorsqu'il résume et juge; il n'est pas allé rechercher son talent hors de lui-même. Ce ne sont point des récits naïfs et anecdotiques. L'auteur cherche moins à peindre qu'à faire passer dans l'esprit du lecteur le jugement et l'impression que lui ont donnés les faits; il les expose consciencieusement, d'une façon très-détaillée; mais il ne raconte pas pour raconter. Des écrivains ont voulu se faire contemporains des événements qu'ils peignent; le général Foy a voulu, au contraire, être la postérité pour les faits où il était présent; il en a le ton grave et presque solennel. L'ouvrage n'étant pas achevé, on ne voit pas bien encore quel aspect il aurait eu dans son ensemble : chaque livre est consacré à un des événements considérables que nous venons de rappeler, et se renferme dans sa propre unité, sans qu'un lien commun puisse se faire apercevoir; probablement cette histoire n'aurait pas eu la dimension que semblent annoncer les premiers livres, telle qu'elle nous a été laissée. Puisqu'elle est incomplète, il vaut mieux, sans doute, que ce qui nous reste ait beaucoup de développement, et que chaque événement forme une sorte de drame à part. Il n'en est pas un qui ne se lise avec le plus grand intérêt; les détails militaires sont écrits avec amour, mais avec clarté, et n'ont rien de technique.

Cette triste bataille de Baylen, que Napoléon avait couverte d'une despotique obscurité, est racontée avec un soin particulier et une scrupuleuse impartialité; la bataille de Vimeiro et la capitulation de Cintra, où le duc de Wellington fit ses premières armes comme général, et fut aussi négociateur, sont rapportées d'une façon honorable pour la vaillance et même pour la dextérité française; le général Foy était témoin oculaire, et fut blessé à cette bataille. Il explique fort bien la situation désespérée où la politique aventureuse de Napoléon avait jeté cette armée. En somme, un jugement sévère ressort de tout ce commencement de la

guerre d'Espagne : on voit non-seulement combien il y eut peu de justice et de loyauté, mais aussi combien peu de prudence dans la conduite du conquérant; il allait toujours en avant, exploitant chaque circonstance, habile à en tirer tout le profit possible, mais ne mettant jamais en sûreté le profit déjà acquis. Le succès pour lui était un moyen, jamais le but. Tout lui semblait possible, comme tout lui semblait permis. L'enivrement de sa fortune avait commencé, et il trouvait son bonheur plus probable que les vraisemblances; son génie se manifestait déjà par le contraste d'une grande habileté d'exécution s'appliquant à l'imprudence des conceptions.

Un autre aspect de la guerre d'Espagne où se complaît le général Foy, c'est le caractère héroïque des Espagnols, la fierté et l'obstination d'une nation qui semble se défendre d'autant mieux qu'elle a été abandonnée de son gouvernement. Cette horreur de l'étranger, le soulèvement d'un peuple que n'enchaîne pas le bien-être de la civilisation, cette lutte irrégulière contre les mouvements concertés d'une armée, cette invasion, où tous les avantages de la barbarie sont contre le conquérant, ont singulièrement excité la sympathie de l'historien. La sédition de Madrid, et surtout la belle défense de Saragosse, lui vont au cœur.

Il écrivait en 1816; la présence des armées étrangères, les souvenirs de la double invasion, remplissaient son âme d'amertume. Sans le dire, il envie presque le désespoir des Espagnols, et regrette de ne pas avoir vu les Français se défendre derrière les ruines de leurs cités. Cette triste occupation de notre territoire fut un spectacle moins épique, peut-être, mais pourtant aussi grand et aussi noble, pour les esprits méditatifs, que la résistance populaire des Espagnols. La France, objet de tant de rancunes et de jalousies, se vit préservée par la puissance morale de sa civilisation, par sa compacte unité; imposa à ses vainqueurs par

une certaine force d'opinion, et fut ménagée comme la clef de voûte de l'édifice européen; elle se montra redoutable, précisément parce que l'ordre n'y était pas troublé, et qu'on ignorait ce qui pouvait advenir, si on le bouleversait.

Tel est le caractère de la civilisation : elle perd les apparences pittoresques et poétiques des premiers âges; l'homme semble y diminuer; les forces individuelles ne se font plus remarquer. Cependant une action puissante et irrésistible est exercée; elle enveloppe et entraîne, tout invisible qu'elle est, les attaques ou les résistances. Comme elle rend faciles et promptes les communications entre les hommes, elle établit, parmi les peuples, ces pensées communes et universelles contre lesquelles on ne saurait combattre avec espérance, qu'on ne se hasarde pas même à attaquer de vive force; les opinions dominantes ont jeté racine au fond de ceux mêmes qui les détestent et se sont armés contre elles : ébranlés dans leurs propres convictions, sans confiance en l'avenir, ils n'engagent point lutte contre la force des choses; ils ne trouvent pas courage à lutter contre cette insaisissable adversaire.

HISTOIRE DE POLOGNE,

PAR M. DE SALVANDY.

1829.

La guerre patriotique que M. de Salvandy avait déclarée au ministère de M. de Villèle n'absorbait pas tous ses moments. Tandis qu'avec une ardeur infatigable, il suppléait au silence des journaux censurés, soutenait le courage des bons citoyens, et préparait ainsi ces élections, qui nous ont arrachés d'une voie de perdition, il n'en poursuivait pas moins de grands travaux historiques. L'Histoire de Sobieski n'est pas même son entreprise principale; il nous annonce une histoire de la civilisation : c'est comme qui dirait une histoire universelle de la race humaine. La tâche est noble, mais immense. Ce pourra être l'œuvre de la vie entière. Nous devons remercier M. de Salvandy de nous avoir par avance donné cet épisode historique qui tient la première place dans l'histoire de Pologne et figure avec gloire parmi les grandes choses du dix-septième siècle. L'auteur en a senti tout l'intérêt, et sa plume brillante en a conservé l'éclat.

On aime beaucoup maintenant à diviser la littérature par écoles. Ainsi, les critiques distinguent parmi les écrivains historiques l'école philosophique, l'école descriptive, et peut-être quelques autres encore : tant on se plait à généraliser et à tout imputer à des règles et à des principes, plutôt qu'à la disposition particulière de chaque écrivain. Il y a pourtant peu d'œuvres de l'esprit qui, de leur nature,

soient aussi diverses que les histoires écrites. Le sujet, l'époque, le point de vue, le tour d'esprit de l'historien, le but qu'il s'est proposé, sont autant de circonstances qui font varier à l'infini la façon de présenter et de résumer les faits. M. de Salvandy ne s'est proposé aucun modèle, n'a recherché aucune forme plutôt qu'une autre. Il a été lui-même; tel le public a appris à le connaître comme écrivain polémique, tel on le retrouve dans l'histoire de Pologne. C'est un langage animé, un besoin de communiquer ses impressions dans toute leur vivacité, une volonté de persuader, une façon ardente de présenter ses idées, comme si elles avaient là un adversaire à combattre. On reconnaît aussi l'écrivain politique, dont la pensée a été habituellement dirigée sur les formes du gouvernement, les opinions des peuples, la lutte des factions, les intérêts nationaux.

C'est cet ordre de réflexions qui forme, pour ainsi dire, le fond de l'ouvrage. M. de Salvandy a mis sans cesse devant les yeux du lecteur la chute prochaine et le partage de la malheureuse Pologne. Il a compris, tout en peignant son époque la plus glorieuse, que, pour donner au sujet un intérêt sérieux, et de l'unité à la composition, il fallait faire planer cette pensée sur tout son récit. Chaque page est la sentence de mort de cette nation valeureuse et insensée. Du fait de sa composition sociale, dérivent comme conséquences nécessaires son anarchie et sa ruine. Elle a conservé sa constitution de horde barbare; elle a continué à vivre sous le principe de libre association; sa liberté a gardé tout le caractère de l'indépendance individuelle: de là ses désordres et ses maux. Il faudrait avoir plus d'érudition que nous n'en avons pour savoir si, comme le croit M. de Salvandy, ce fait singulier et fatal doit son origine à l'occupation constante du même sol par la même race, et s'il a manqué réellement à la Pologne ce mélange de populations diverses, conquérantes et conquises, inégales en civilisation, différentes par les mœurs, les lois et le lan-

gage, où se sont développés ailleurs des gouvernements féodaux, portant en eux-mêmes un principe de progrès et d'amélioration.

Quoi qu'il en soit, si Montesquieu, franchissant les siècles par une expression rapide, a pu dire en parlant du gouvernement anglais : — « Ce beau système a été trouvé dans les bois ; » — toujours est-il qu'il a bien changé en route ; et M. de Salvandy a voulu nous montrer ce qu'il devait produire en restant comme dans les bois. Ainsi, point de villes, point de bourgeoisie, point d'affranchissement de communes, point de classe moyenne ; des Juifs au lieu de marchands ; aucune vraie délégation de pouvoirs, aucune représentation, l'élection du roi, et l'inamovibilité des grands offices. Tout cela pouvait bien subsister, et recevoir même, jusqu'à un certain point, les lumières de l'Europe, tant que la Pologne était adossée à la barbarie moscovite et que la Prusse n'existait pas. Mais du jour où la Russie a commencé, tant bien que mal, à se civiliser et à emprunter les institutions militaires de l'Occident, la Pologne, enveloppée de pays bien ordonnés, devait succomber, puisqu'elle persistait dans le désordre.

Voilà ce que l'auteur a eu le plus à cœur de montrer ; il a voulu faire sortir de là une grande leçon historique. Son style semble passionné, ses paroles sont retentissantes ; mais sous cette forme se trouvent beaucoup de raison, un sens politique plein de sagesse et d'impartialité. Ainsi que dans ses écrits de controverse, la chaleur n'exclut pas le calme. D'ailleurs, ce style animé ne messied pas au sujet ; il est, pour ainsi dire, en accord parfait avec ces Polonais amis de l'éclat et du bruit, qui s'animent de leurs paroles, qu'on entraîne par la passion, sans les persuader par la raison. Aussi assure-t-on que leur nouvel historien obtient parmi eux autant de succès que parmi nous. C'est justice, car tout en les blâmant il les aime ; il a du goût pour leurs nobles qualités ; il se souvient sans cesse de leur sympathie

avec la France, de leur fraternité d'armes avec nos soldats, de l'espérance qu'ils avaient mise en nous. Ce sentiment contribue à animer les récits par une tristesse compatissante.

C'est surtout en racontant les triomphes de Sobieski, de ce brave guerrier, modeste, loyal, pieux, de ce bon et grand homme, dédaigné par le vain orgueil de Louis XIV, qui le trompe, et par l'ingratitude de l'empereur Léopold, dont il est le sauveur, traité par eux comme un officier de fortune et un roi parvenu; c'est en peignant tous ses efforts pour rendre la Pologne puissante et heureuse, que l'auteur nous pénètre de regrets. On voit que rien n'a pu fructifier sur ce sol inculte et barbare. La victoire n'y crée point d'armée; la gloire n'y donne point d'influence; le patriotisme y est sans raison et quelquefois sans fidélité; tout est soudain et ne dure qu'un jour; le courage, le dévouement, les vertus guerrières ou civiques, semblent un feu de paille, qui n'a que la lueur du moment.

M. de Salvandy excelle à retracer les scènes où se manifeste tout le caractère polonais, le tumulte des diètes, les orages de ces assemblées où l'on siégeait à cheval le sabre à la main; il se complaît dans ce fracas, et en donne une vivante image. Il y a surtout un récit de la diète où fut élu Sobieski, qui retentit d'une sorte d'harmonie imitative. Quant au héros du livre, il n'avait rien, ce semble, de cette exaltation frivole et passagère: c'était un homme réel et solide, d'une simplicité aimable, étonné de sa gloire comme de sa royauté. Quoi de plus touchant que les premières paroles qu'il écrit à sa bien-aimée Mariette, le lendemain d'une grande victoire: « Ah! que Dieu est bon! ma chère Mariette. » M. de Salvandy a senti combien devait être conservée cette couleur de modestie et de bonhomie. Éditeur des *Lettres de Sobieski*, qu'il a publiées il y a trois ans, il en a compris tout le charme, et il laisse d'ordinaire Sobieski être lui-même l'historien de la glorieuse campagne

où il accourut au secours de Vienne, et délivra l'Europe de l'invasion des Turcs.

En somme, cette production nouvelle d'un écrivain déjà illustré par de nombreux succès doit ajouter à sa renommée; il y a marqué l'empreinte de son talent et de ses opinions généreuses et indépendantes.

DE

L'ÉDUCATION DOMESTIQUE,

PAR Mme GUIZOT.

1826.

Si quelque chose dépend immédiatement de la marche de la société et du progrès des esprits, si quelque chose doit ressentir les prompts effets de leurs variations successives, c'est sans doute l'éducation. Quand la société n'est plus ordonnée de la même sorte, quand elle est régie par des lois différentes, quand elle est animée d'autres opinions, la destination des individus n'est plus la même, et il devient à propos de donner à leurs facultés une culture appropriée à l'état de choses où ils auront à vivre. Mais, de tous les changements, celui qui doit exercer l'influence la plus directe sur l'éducation, c'est évidemment le changement des doctrines morales. Lorsque les idées sur la nature de l'homme ont varié, il est manifeste que les principes de l'enseignement ne peuvent demeurer tels qu'auparavant.

Nous avons vu un grand exemple d'une pareille révolution dans l'empire de l'intelligence. Dès que la philosophie de la sensation se fut emparée des esprits en France, tous les livres qui n'étaient point œuvre d'imagination se trouvèrent à refaire. En effet, sans parler de cette hardiesse avec laquelle un besoin insatiable d'examen cherchait à se satisfaire, l'âme humaine, théâtre de tous les phénomènes

moraux, ayant paru aux philosophes sensualistes sous un aspect nouveau, ayant été décrite par eux autrement que par leurs devanciers, il fallait indispensablement agir sur elle, conformément à la nature qu'on lui supposait. La marche des idées, les moyens de convaincre, les motifs de croire, tout devait se mettre en harmonie avec l'homme, tel que le faisait cette philosophie.

Longtemps l'autorité avait été un moyen de persuasion; citer des textes, rapporter des faits avait suffi aux uns pour enseigner, aux autres pour croire. Quand arriva le temps des grandes rébellions de l'esprit humain, n'ayant pas bien démêlé encore le motif de son mécontentement, il ne commença point par déclarer qu'aucune autorité ne devait lui imposer ses croyances; il voulut seulement changer de maîtres. Philosophiquement parlant, la révolution du seizième siècle n'alla pas beaucoup plus loin. Descartes, le premier, proclama nettement que l'homme portait en lui-même le principe de sa conviction; mais, après avoir déclaré que le seul principe de certitude était dans la conscience, ni lui ni ses disciples ne prirent les phénomènes de la conscience pour sujet de leurs observations : de sorte qu'ils n'élevèrent point d'édifice sur la base noble et ferme qu'ils avaient établie.

Vint l'école de Locke et de Condillac; pour elle, l'âme était une mécanique mise en jeu d'une façon nécessaire par l'action des objets extérieurs. Cela une fois donné, c'était dans les rapports sensuels de l'homme avec le monde que tout devait être cherché; là résidait le principe universel. L'homme dut y trouver sa règle, et l'enfant, qu'on voulut dès lors persuader, et non plus seulement commander, devait être nourri à écouter la seule voix des sensations. Ainsi naquit la morale de l'intérêt; cette philosophie n'en pouvait donner une autre.

Cependant, quelle que soit la méthode de philosopher qu'adopte une génération, elle ne peut s'y livrer en aveu-

gle; elle ne peut s'avancer au hasard partout où la conduiraient les déductions de tel ou tel système. Tout grand que puisse être l'empire d'une école en crédit, il existe une réserve tacite et involontaire; la raison humaine a des points fixes qu'elle ne peut renier, sans s'abdiquer elle-même. Permis à la philosophie de nous y conduire par la route qu'elle trouvera la plus prompte et la plus certaine; mais si, en définitive, elle nous écarte de nos convictions intuitives, la confiance sera bientôt retirée à ce guide infidèle. D'ordinaire, les philosophes n'ignorent pas que cette condition leur est imposée; plutôt de ne pas y satisfaire, ils faussent leurs déductions, et sont inconséquents pour ne pas être absurdes. De là sortirent les doctrines de l'intérêt bien entendu ou de la sympathie, ajustements puérils de l'intérêt. C'est un spectacle curieux que Rousseau, dont le sentiment intérieur protestait de toutes ses forces contre les conséquences de cette philosophie, luttant avec elle sans y pouvoir échapper, tant elle avait une domination universelle. Toute l'éducation d'Émile est fondée sur la métaphysique des sensations; c'est dans l'étude et la combinaison de l'action extérieure que sont cherchés tous les moyens d'instruire et d'améliorer l'enfant; tandis que, par une contradiction manifeste, l'amour du beau moral est toujours dépeint comme un fait intérieur.

Depuis beaucoup d'années, en Allemagne et en Écosse, plus récemment en France, l'insuffisance de la philosophie sensualiste a été pleinement reconnue; et, après avoir régné d'une façon pour ainsi dire absolue, elle a aujourd'hui perdu son autorité. Maintenant, les faits internes sont admis comme fondements de la connaissance; il est reconnu que, parmi les phénomènes dont la conscience est le théâtre, il en est dont les objets extérieurs ne sont ni la cause, ni l'occasion. L'existence de la loi morale, comme inhérente à l'âme humaine, soit dans son essence même, soit par une perception intuitive, est reçue, non comme

hypothèse, mais comme fait observé, contre lequel il serait frivole de protester.

Qui ne voit combien il importe qu'une telle philosophie reçoive son plus bel et plus utile emploi, en s'appliquant à l'éducation? Ne faut-il pas se hâter de la placer sous cette influence salutaire? Le caractère divin de l'âme, enseigné par l'instinct et révélé par la Religion, ayant pris rang parmi les faits observés par la science, ne doit-on pas aussitôt en tenir compte, quand il s'agit de procéder au développement graduel de cette âme, dont les droits et les facultés ne sont plus contestés.

C'est la noble tâche que s'est proposée madame Guizot et qu'elle a su dignement remplir; son livre est né au sein de cette école spiritualiste : tout pratique, tout maternel qu'il est, si l'on peut ainsi parler, il est plein des doctrines élevées qui commencent à dominer parmi nous. Mais, comme il convenait à une femme et à une mère, elles y sont à titre de sentiments.

Les devoirs moraux consacrés par la Religion n'ont rien à craindre de l'examen, puisque la raison les reconnaît comme inhérent à l'âme humaine. Ainsi le principe de l'éducation ne peut pas être une obéissance passive : « Car nos vertus, dit l'auteur, doivent être à nous, le fruit de notre volonté, non de notre soumission à un enseignement. »

Mais il ne s'agit pas de démontrer sans cesse à l'enfant l'utilité des règles prescrites; cette démonstration serait souvent impossible : il faudrait presque toujours l'obtenir au moyen de circonstances factices, et en définitive, elle aboutirait à la morale de l'intérêt. Ce n'est point la marche à suivre. Mais cette loi morale, ces immuables règles de la raison, ces éternelles décisions de la justice, ces affections désintéressées pour le bien, cet inévitable sentiment du devoir, qui se trouvent dans l'âme de l'homme, sont en germe dans l'âme de l'enfant. Ce sont ces germes précieux qui doivent être cherchés, nourris,

religieusement cultivés; c'est à eux qu'il en faut appeler, écartant tout ce qui pourrait les flétrir ou les corrompre; leur donnant peu à peu autorité sur la vie; les instituant conseillers de la libre volonté; lorsque l'un se tait, en invoquant un autre; appelant tantôt l'affection au secours de la raison, tantôt la confiance à l'appui de la soumission; enfin, c'est au dedans que doivent être trouvés tous les ressorts de l'éducation, puisque ce ne sont point des apparences qu'on veut étaler, mais des réalités qu'on veut créer; puisque ce ne sont point des pratiques, mais des vertus que l'on désire enseigner.

Ici se présentait une objection grave qu'allèguent à la fois et les hommes religieux et les philosophes. Si la nature morale de l'homme renferme essentiellement de mauvaises dispositions, si elle a subi une corruption originelle, l'éducation ne doit-elle pas avant tout être répressive; et, avant de songer à faire germer le bien, ne faut-il pas s'occuper d'extirper les semences du mal?

Madame Guizot soumet cette question à un examen profond et sincère; en effet, on voit que dans un livre conçu comme le sien c'était la question fondamentale. Elle se demande d'abord si le mal a une existence positive, et ce qui le constitue. Moralement, ce ne sont point ses effets qui le caractérisent, non plus que ses apparences extérieures; on peut faire le mal avec ignorance, avec innocence : il est le mal pour celui qui le souffre, pour celui qui le voit; il ne l'est point pour celui qui le commet. Quelle est la disposition d'âme qui fait commettre le mal? Voilà ce qui est à reconnaître. Existerait-il en nous une loi morale du mal, comme il y existe une loi morale du bien? avons-nous l'une à accomplir, l'autre à éviter? Remarquons d'abord que la Religion nous fournit tout aussitôt une réponse. Dieu ne peut être auteur du mal; il le permet, mais il ne vient pas de lui. Ainsi, point de loi du mal inhérente à notre âme. Philosophiquement, l'absurdité est aussi palpable. S'il y

avait deux lois contradictoires, elles ne mériteraient pas ce nom ; il faudrait de toute nécessité, ou détruire la responsabilité morale de l'homme, ou placer au-dessus de ces deux prétendues lois l'obligation de choisir la loi du bien : alors, c'est cette obligation qui serait la loi absolue ; les autres seraient contingentes et accidentelles.

S'il n'y a point de loi du mal, d'où vient donc l'impulsion qui nous y porte ? D'une part, l'homme n'est point une pure intelligence ; elle réside dans des organes matériels : or, cette nature vitale a des besoins, des penchants ; elle a même un instinct animal, susceptible de raisonnement et de calcul, bien qu'entièrement étranger à la loi morale. De là, une lutte continuelle entre les appétits de la chair et cet autre instinct du bien, du juste, de l'éternel, qui est le caractère divin de l'âme, mais qui parfois peut y sommeiller obscur, confus, étouffé. La volonté est alors détournée de prendre ces conseils ou de lui obéir : d'où résulte l'emploi responsable de la liberté. Les penchants, les besoins de la nature physique, n'ont rien de coupable en eux-mêmes ; ils ne sont pas le mal, et ne le deviennent que lorsqu'ils s'exercent en transgression avec la loi morale. Que faire donc pour ne la point violer ? Mettre en lumière ces préceptes déposés au fond de nous-mêmes ; d'instinctifs qu'ils sont, les rendre explicites et positifs ; les convertir en habitudes ; faire savourer les jouissances qu'ils donnent, les appeler à occuper et satisfaire l'activité humaine ; avant tout les enseigner comme la volonté de Dieu.

Mais ce n'est pas de la matière seule que nous vient le mal. La loi morale que nous portons en nous-mêmes se compose de prescriptions diverses, et parfois contradictoires en apparence. C'est une loi de toute liberté ; on ne peut lui obéir en aveugle. Elle nous fut donnée pour nous laisser tout le mérite du bien, tout le péché du mal. Elle n'a pas, comme les lois humaines, sa lettre qui puisse excuser de manquer à son esprit. Si je me venge de mon en-

nemi, je ne serai point admis à dire que Dieu ayant placé en moi un sentiment de justice, j'ai seulement voulu punir le mal. Il me sera demandé si, dans ma vengeance, je suis assuré de n'avoir point songé à cette colère du sang que m'a donnée la crainte, à ce soin de mon intérêt qui m'a inspiré un acte de violence. Et alors, pourquoi ai-je transgressé la loi de charité et de pardon? alors, où est mon excuse?

Ainsi, la fausse interprétation de la loi morale, contournée pour servir de justification mensongère à des actes de l'instinct matériel, est aussi une occasion de mal. Toutefois, cela ne donne pas le droit de dire que le mal existe dans l'homme, et qu'il faut travailler à l'en extirper. Ici encore il nous faut convenir avec l'auteur, « que le mal n'est que l'absence du bien. » Dieu, tout-puissant et tout parfait, nous commande la perfection. Imparfaits ou inhabiles, nous obéissons incomplétement, ou nous repoussons ses commandements. Sa loi nous paraît trop difficile et trop dure; notre paresse demeure en arrière, ou notre indocilité y échappe. L'accomplir, serait le bien; y manquer, voilà le mal : il n'existe nulle part que dans la désobéissance; il n'est le mal, que parce qu'il n'est pas le bien, dont l'obligation nous est imposée.

De cette possibilité d'errer sur la loi et de l'interpréter faussement, quelle est l'indication qui résulte pour l'instituteur? s'agit-il « de caractère à rompre, de nature à dompter? comme s'il fallait ôter à l'enfant celle que Dieu lui a faite, pour lui en donner une de la façon de son instituteur. » Nullement. Aussi madame Guizot n'hésite-t-elle point sur la direction générale de l'éducation; elle préfère « l'encouragement, qui porte au bien, à la sévérité, qui combat le mal. » Comme, selon ce qu'elle a dit, le mal est l'absence du bien, elle s'efforce de si bien remplir la vie avec l'un, qu'il y reste le moins d'espace possible pour l'autre. « Je ferais naître dans ces jeunes cœurs le senti-

ment qui réprime de honteux mouvements. A quoi s'adressent les punitions? à l'absence de vertus. C'est donc une place vide à remplir, et la crainte n'y suffit pas. Mes encouragements au bien pénétreront en mille lieux où ne pourrait atteindre la rigueur de mon autorité. Je ferai naître l'amour du sacrifice, quand je ne pourrai réprimer la personnalité; j'instruirai à trouver dans le plaisir des autres une joie qui ne laissera plus de chances à la jalousie, contre laquelle tout mon pouvoir serait sans action. Par là, et seulement par là, je pourrai appliquer à toutes les actions de mes enfants cette scrupuleuse exactitude de morale, préservatif de la vertu contre les faiblesses de la volonté et les complaisances de l'esprit. Toujours agissant de la main, du cœur et de la pensée, toujours en présence de Dieu, qui sans cesse nous communique et nous impose sa loi, il n'est pas une de nos actions où nous n'ayons quelque bien à faire pour éviter quelque mal. »

Cette analyse et ces citations pourraient donner à penser que l'auteur propose un système d'indulgence imperturbable, un appel continuel à une raison non encore développée. Ce serait se faire une fausse idée d'un livre d'autant plus pratique qu'il est moins absolu. C'est l'indication de l'esprit général que l'instituteur doit apporter dans l'éducation, bien plutôt qu'une règle tracée à sa conduite. La tâche est présentée comme douce, mais non comme facile; il y faut, en toute occasion, examen, justice, précaution. Les circonstances varient; les individus ne sont pas semblables. Aucun code écrit d'avance ne peut dispenser l'instituteur de réfléchir sans cesse, de n'agir qu'avec un scrupule éclairé. Ce pouvoir qui lui est confié, il peut en abuser; car le pouvoir est une grande source d'erreurs, de sorte que ce mode d'éducation est une étude morale pour le maître, comme pour l'élève. « L'expérience de l'éducation a presque toujours pour résultat de nous enseigner à n'appliquer qu'avec réserve et lenteur les idées qu'elle aura fait

naître, et à mesurer l'importance de chaque chose, moins par le but auquel nous voulons la faire servir que par l'effet du moyen en lui-même. Ainsi, telle punition appropriée à la faute sera trop forte ou mauvaise pour l'enfant. Notre juste sévérité, en réprimant un défaut, pourra risquer d'en faire naître un autre. Il faudra penser à tout, et nous garder de la pédanterie dans la pratique, avec plus de soin encore que de l'erreur dans le principe. L'éducation est une œuvre de toutes pièces, on pourrait dire de toutes mains. Tant de choses y concourent, sans nous, malgré nous, que ce serait une grande imprudence de ne pas leur assigner une place. Quelle que soit l'idée qui la domine, cette idée deviendra inutile ou dangereuse, si elle n'admet pas les hasards, les négligences, les méprises ou les mécomptes, le temps perdu ou mal employé, les notions fausses, reçues on ne sait d'où, les mauvaises habitudes prises on ne sait comment. Ce sont là des chances de la vie, du caractère, de l'esprit des enfants, et même des parents. Il faut avoir préparé le terrain de manière à ce que tout s'y puisse ramener à une bonne fin, mais sans prétendre tout assujettir à un système uniforme et régulier. »

Il était à propos de citer ce passage pour donner une idée du ton de bonne foi, de réserve et de juste mesure qui règne dans le livre de madame Guizot. Aux yeux de beaucoup de gens, un ouvrage philosophique est d'avance jugé inapplicable, et, pour se servir de l'anathème reçu, bon pour la théorie, inutile pour la pratique. Mais la théorie n'est impraticable que quand elle n'est pas complète; chercher la raison des choses, n'est un moyen de s'éloigner du réel que lorsqu'on n'a pas assez bien cherché, lorsqu'on a mis ses suppositions à la place des faits, et la fantaisie à la place de l'observation.

Nul des moyens employés dans l'éducation n'est donc systématiquement proscrit; tous sont bons, selon la circonstance, selon l'exigence du moment. Seulement, en se

servant de chacun d'eux, il faut savoir ce qu'on fait et en calculer toujours l'effet moral.

C'est de la sorte que madame Guizot examine successivement les divers ressorts que l'on fait agir sur l'enfant : les *punitions*, l'*autorité*, l'*émulation*, l'*habitude*, l'*imitation*.

Ainsi, quant aux punitions, il faut bien se garder de chercher en elle une influence pareille à l'influence des lois pénales dans la société. « Le but de la justice sociale est de régler la conduite extérieure; l'éducation a surtout pour but de régler la raison. Il suffit à la société que l'homme menacé de sa rigueur sache quelle action il doit éviter; il faut que l'enfant sache pourquoi il doit l'éviter. » L'essentiel, dans la punition, c'est donc qu'elle s'accorde toujours dans l'âme de l'enfant avec l'idée de justice; autrement, vous l'instruisez à la crainte et ne lui enseignez que le droit du plus fort. Veillez aussi à sa disposition intérieure, et n'allez pas substituer au chagrin qu'il éprouve d'avoir mal fait, le chagrin bien moins moral d'avoir été puni.

Mais l'enfant ne peut comprendre le motif de tout ce qui lui est ordonné ou défendu; faudra-t-il donc renoncer à exiger l'obéissance sur tant de points où sa raison n'est pas suffisamment éclairée? Il est facile de montrer que l'autorité n'est pas réduite à prendre son titre ou son action, soit dans la crainte, soit dans la conviction raisonnée. Elle s'établit bien plus sur cette conviction générale de l'enfant, qui ne doute jamais que ses parents ou son instituteur n'aient plus de lumières que lui et ne soient moins sujets à se tromper; il a, à la fois, conscience de sa faiblesse et confiance dans leur affection. Lorsque l'autorité ne peut procéder par voie de raisonnement, elle a donc d'autres ressources. Madame Guizot retrace, avec toute la tendresse d'âme d'une mère, le plus sûr comme le plus doux auxiliaire de cette suprême autorité.

« Lorsque, pour le faire obéir, à l'expression de la vo-

Monté il a fallu joindre celle du mécontentement, il cède avec une petite mine émue, qui n'est point de la colère, qui n'est point de la frayeur, mais le trouble d'une faute. Ses traits enfantins se contractent sans violence; il vous regarde; il ne pleure point encore; toute son existence est suspendue entre les larmes près d'éclater et l'attente du sourire maternel qui s'empressera de reparaître et de ramener la joie sur ce petit visage à peine formé, et déjà suffisant pour révéler une âme. L'enfant sait donc obéir; il le sait, dès qu'il se sent exister autrement que par des besoins et des sensations physiques. L'*homme ne vit pas seulement de pain*, l'enfant vit aussi de sympathie. Son âme, dès qu'elle a pu se faire passage, a communiqué avec des êtres semblables à lui; il pleure, s'il est seul, non pas qu'il se sache abandonné, mais parce qu'il est seul; ses pleurs appellent un visage ami. — Il sera soumis parce qu'il est sociable. Pauvre petit! Quand il se trouble d'un regard sévère, est-ce donc qu'il ait éprouvé ce que peut contre lui le ressentiment d'un être plus fort? Où est le mal qu'il ressent? Il est dans ce regard, dans cette interruption momentanée des communications affectueuses, déjà nécessaires à sa jeune existence. C'est ainsi qu'un jour, devenu homme, entré en relation avec la Divinité, comme l'enfant avec sa mère, il en recevra la punition de ses fautes. D'où vient cette angoisse qui va nous saisir, au sortir d'un moment d'égarement ou de faiblesse? Pourquoi cette inquiétude douloureuse, ce profond découragement qui se sont emparés de nous? Voyons-nous là des châtiments tout prêts? L'arrêt de la colère céleste est-il suspendu sur notre tête? Dieu a-t-il tonné? Non, mais il s'est retiré. Nous sommes seuls, et nous pleurons comme l'enfant, délaissés que nous sommes, privés de la présence paternelle qu'avait besoin de chercher à chaque instant cette portion de nous-mêmes qui n'a pas sa société en ce monde.

« Ainsi Dieu nous a instruit de sa loi; ainsi la mère

l'apprend à l'enfant. Ainsi, dans l'homme, la conscience vit de la société immédiate de Dieu ; dans l'enfant, de la société immédiate de ses parents, représentants de la loi. D'abord, la sympathie, l'instinct social agira seul sur son cœur qui s'ignore ; le sourire maternel brillera pour lui, comme un rayon du soleil ; un coup d'œil mécontent l'attristera, comme l'obscurité. Bientôt, l'expérience y joindra le souvenir de l'acte répréhensible qui le lui a attiré. »

Nous nous sommes laissé charmer à cette longue citation, et nous pourrions en faire beaucoup d'autres. Le cadre que madame Guizot a donné à son ouvrage prête à ce genre de peinture, où la morale et l'observation prennent une teinte de tendresse et de douceur. Tout y est écrit avec amour ; on voit que l'auteur s'est complu dans son œuvre, qu'il lui a confié ses croyances, ses affections, ce qui occupe son esprit, ce qui remplit son cœur, sa jouissance du présent, son espoir de l'avenir.

Il eût été difficile peut-être de donner un caractère aussi personnel à un livre dont la forme n'eût été que dogmatique. Ainsi, bien qu'on ne doive en aucune façon chercher un intérêt progressif et romanesque dans cette correspondance entre un mari et une femme que les circonstances tiennent séparés, l'observation et les préceptes s'y présentent sous une forme vivante et animée. L'ouvrage y perd peut-être de la méthode ; il y gagne de la clarté. En effet, la marche des idées et des sentiments chez les enfants n'a pas été assez généralement étudiée ; on n'est pas assez d'accord sur les faits, pour les prendre comme point de départ convenu. Une sorte de représentation dramatique, une création de personnages est donc commode pour mieux faire comprendre les nuances délicates de la vie enfantine.

De même donc que les principales questions de l'éducation sont traitées et envisagées sous un aspect que nous avons essayé de montrer ; de même, les circonstances qui d'ordinaire entourent l'enfance, les scènes qui remplissent

et varient les journées passées au sein de la famille, les incidents qui viennent nuire ou aider à l'éducation, sont retracés avec vérité, et c'est à leur occasion qu'arrivent les préceptes et les conseils. Autour du groupe principal sont placés d'autres enfants et d'autres parents, différents par le caractère, la situation ou les opinions, afin que l'examen puisse embrasser non-seulement les directions diverses qu'on peut donner à l'éducation, mais aussi les modifications que doivent recevoir les principes en telle ou telle hypothèse.

La complète analyse d'un livre si plein eût été longue; nous avons voulu indiquer seulement la marche de l'auteur et surtout le caractère moral de son ouvrage. C'est par là qu'il est frappant et qu'il mérite, nous ne dirons pas le suffrage, mais la reconnaissance du lecteur. On se sent porté dans une atmosphère pure, élevée, salutaire, où les sentiments désintéressés semblent naturels et nécessaires comme l'air qu'on respire. Tout y est animé par le sentiment du devoir; il n'y a pas une pensée qu'il n'ait inspirée, pas une ligne qu'il n'ait dictée; et pourtant, rien ne sent l'effort, rien ne paraît commandé; tout est libre, volontaire; si bien que, tout en repoussant au loin les frivoles doctrines de l'intérêt et de l'utilité, madame Guizot semble, sans y songer, avoir écrit un livre sur le bonheur.

SUR

L'ÉDUCATION PROGRESSIVE.

PAR Mme NECKER DE SAUSSURE.

1828.

Un des points sur lesquels M. Cousin insiste le plus dans ses hautes leçons, c'est que la philosophie d'une époque en est toujours le résumé, qu'elle exprime et constate le degré où l'esprit humain est parvenu dans sa marche; que l'aspect sous lequel l'homme s'observe et s'envisage est la marque assurée des besoins et des penchants de l'humanité à un moment donné. Cette vue elle-même est propre à notre époque de doute et d'incertitude, qui a imaginé de substituer ainsi l'idée de nécessité à l'idée de vérité. Autrefois, la philosophie se présentait avec moins de modestie; elle croyait apercevoir et saisir les questions, non pas sous un seul point de vue, mais dans leur ensemble; elle croyait les résoudre en elles-mêmes et pour tous les temps; elle se serait étonnée si elle eût supposé que sa solution n'était que l'expression abstraite et raisonnée des dispositions contemporaines du vulgaire.

Cette présomption pouvait être d'autant plus permise à la philosophie, qu'en général elle ne s'est pas présentée comme une dernière déduction, un résumé général des autres études humaines. C'est elle, au contraire, qui, presque toujours, les a précédées en date, leur a servi de guide, leur a tracé de nouveaux programmes. Maintenant elle est

une révision de tout ce qui avait été professé avant le changement du système philosophique.

Ainsi, sans vouloir nier la complète harmonie de la métaphysique du dix-huitième siècle avec l'ensemble de la civilisation française, il n'en est pas moins vrai que c'est cette métaphysique qui a ouvert la marche et enseigné aux sciences particulières sous quelle forme nouvelle elles devaient se présenter, en quel langage elles devaient se traduire. Les théories spéciales ont suivi la théorie générale, et l'on pourrait, comme nous faisons aujourd'hui pour toutes choses, démontrer que cela devait être ainsi. Toujours est-il qu'il est curieux et utile d'étudier cette transformation des connaissances humaines, qui suivit presque immédiatement ce qu'on croyait avoir découvert sur leur origine, et cette domination souveraine d'une philosophie nouvelle sur tout le domaine de la science.

Nulle conséquence n'était plus naturelle, plus nécessaire, qu'un changement correspondant de l'éducation considérée non-seulement dans ses principes moraux, mais dans sa plus simple pratique. En effet, si l'homme d'une philosophie n'est point l'homme d'une autre philosophie, si autres sont la marche de son esprit et ses modes d'action, ne faut-il pas que l'éducation se propose une autre marche, et n'est-ce point par d'autres moyens qu'elle doit chercher à atteindre son but?

Si rien ne vient que par nos sens, si nous ne sommes qu'un reflet du monde extérieur, si la statue, douée d'une vie qui n'est que le mouvement, reçoit l'intelligence par ses rapports avec les objets; si l'âme est créée, non par le Créateur, mais par la création, quel devient alors le devoir de l'instituteur? On a remis entre ses mains une puissance active, mais neutre; capable d'exister, mais n'existant vraiment pas encore. Elle recevra tout du dehors: de là lui viendront ses facultés diverses, ses penchants, ses croyances; de là elle déduira tout, même l'art de déduire. Ainsi,

dans ce système, ce qui importe, c'est de disposer autour de l'enfant les objets extérieurs, de telle sorte qu'on produise sur lui le résultat qu'on veut obtenir. On ne laisse plus le cours ordinaire des choses amener devant ses yeux le spectacle du monde. L'éducation consiste à l'entourer d'un spectacle artificiel, à le faire vivre dans un monde de théâtre, calculé pour produire telles ou telles impressions. Il n'y a rien en son âme : conséquemment il faut tout faire arriver par ses sens : la raison, la justice, la religion. Telle est l'œuvre que Rousseau s'est proposée dans l'*Émile*; puis, par un trait de génie qui lui est propre, et qu'on retrouve dans tous ses ouvrages, arrivé au terme de la carrière que son système lui a prescrite, il proclame que la route était vaine et impossible. Émile ne peut vivre dans le monde; de même que Julie n'a point étouffé son amour ni trouvé le bonheur; de même que le *Contrat social* est une fiction inapplicable; de même que l'égalité des conditions sociales est contraire à la nature humaine.

C'est que Rousseau a passé sa vie et enchaîné son génie dans un système de philosophie qui ne répondait point aux besoins de son âme, et où il se débattait péniblement. Le sensualisme peut suffire à une société encore toute charmée du nouveau bien-être que lui donne le progrès de la civilisation, encore animée du désir d'échapper aux lois qu'on a longtemps imposées à son intelligence par voie d'autorité et d'habitude, et non par voie de persuasion. Une telle situation distrait et amollit les âmes. Elles ne cherchent rien en elles-mêmes, et vivent seulement dans un doux commerce avec le monde extérieur, c'est-à-dire avec toutes les circonstances où elles sont placées. Les phénomènes du dehors frappent seuls l'attention; et les phénomènes du dedans, les faits de la conscience, passent inobservés, inaperçus. Mais s'il vient à se rencontrer quelque âme sérieuse, solitaire, souffrante, elle se replie sur elle-même, elle se sent une vie intérieure, qui est la

véritable; elle aperçoit qu'elle n'est point l'œuvre des objets extérieurs, et que c'est elle, au contraire, qui les colore et les crée. La philosophie des sensations, d'où ne peut être déduite aucune loi morale, où la destinée humaine n'a ni origine ni but, refusait à Rousseau toute solution satisfaisante : elle le condamnait à tourner dans un cercle douloureux et sans issue. C'est alors que lui et d'autres, qui parurent après les Encyclopédistes, cherchèrent dans la sympathie et dans les passions la loi morale de l'homme. Cependant il ne pouvait résulter de ce point de vue aucun système nouveau, tant qu'on ne transportait pas le théâtre de l'observation dans la conscience elle-même, comme seul principe de connaissance et de certitude; tant que les faits de conscience ne devenaient pas les matériaux de la science.

Deux générations ont passé, et maintenant la philosophie procède d'une autre sorte; elle a pris un autre point de départ. Il lui a semblé qu'elle avait autre chose à observer que les relations des objets extérieurs avec l'âme, que leur action ne présentait qu'une question particulière, et même insoluble au fond, tant qu'on la considérerait comme unique et isolée. La philosophie actuelle cherche à dégager, dans chaque phénomène intellectuel, dans chaque pensée, ce qui tient aux fonctions de l'âme, à son mode d'action, plutôt qu'aux matériaux fournis par le monde extérieur. C'est tout comme si, après avoir découvert le mécanisme de la respiration, on se fût d'abord occupé uniquement de l'influence de l'air sur la vie, et qu'ensuite on se fût avisé de rechercher les lois vitales d'après lesquelles une portion de l'air est assimilée à la matière animale; comme si, après avoir cherché ce qui produit l'excitation d'un organe, on voulait savoir sa contexture et ses fonctions.

Ainsi maintenant on reconnaît à l'âme des facultés diverses inhérentes à sa nature, exercées, mais non formées par les relations avec le dehors; ou bien on recherche les

lois de l'intelligence; les idées nécessaires inhérentes à l'âme humaine, idées réveillées et non suggérées par les objets : idées générales et absolues dans leur essence, particulières et accidentelles quand les sensations leur font un appel qui semble venir du dehors.

Guidée par une telle philosophie, l'éducation doit évidemment se diriger par de tout autres principes. Elle prend une tâche plus noble, une destination plus élevée, des espérances meilleures, des moyens plus vrais, plus simples, plus sympathiques. Il ne faut plus aller chercher au dehors, tout est dans l'âme. L'idée du vrai, du juste, du bien, de l'utile, l'idée de Dieu, n'ont besoin ni d'être imposées par la mémoire et l'autorité, ni enseignées en résumant des impressions sensuelles; elles existent dans l'âme humaine dès qu'il existe une âme humaine. Il ne s'agit que d'enseigner à l'intelligence à s'apercevoir elle-même; comme l'a dit un ancien : « Rentrez en vous-même, vous y trouverez les dieux. » Ces idées nécessaires n'y sont même pas comme simple aliment de l'activité intelligente; elles portent avec elles, en elles, une conséquence qui est aussi instinctive qu'elles, le sentiment du devoir, la loi morale, qui attache une obligation à ce qui est vrai, à ce qui est juste, à ce qui est saint. De sorte que le problème de l'éducation consiste à mettre la loi morale en présence de la liberté humaine, à écarter les circonstances qui peuvent empêcher d'en lire au fond de nous-mêmes les caractères sacrés.

Il est glorieux pour les mères que cette direction nouvelle de l'éducation ait trouvé parmi elles leurs premiers interprètes. Madame de Rémusat, dans un ouvrage qu'elle n'a pu achever a, la première, reçu comme par un noble instinct, cette influence d'une philosophie spiritualiste. Madame Guizot s'y est, comme nous l'avons indiqué, plus expressément rattachée dans les *Lettres sur l'Éducation*.

Dans le livre que nous annonçons, respire de même un

esprit supérieur et une belle âme. C'est aussi un livre tout sincère, tout personnel; il a le talent que donne la conviction la plus intime. Il est écrit avec effusion et amour, et tout grave qu'il veut être, on y reconnaît à chaque page la femme et la mère. Le plan de madame Necker est plus vaste que le plan des autres ouvrages d'éducation. Cette plus grande étendue résulte de son principe même. S'il s'agit moins en effet d'enseigner les connaissances et les vertus que de diriger l'activité de l'âme et de développer ses convictions innées, alors la vie entière paraît, selon le titre du livre une éducation progressive. Le perfectionnement de la créature humaine et ses efforts pour atteindre au type moral qu'elle porte en elle-même, appartiennent à tous les âges. C'est par une division factice qu'on assigne un terme à l'éducation, qu'on laisse croire qu'il y a un jour où les études de l'esprit et la connaissance du devoir sont suffisamment acquises, et qu'il ne s'agit plus que de vivre sur la provision qui a été faite. Cette division, qui n'a jamais rien de réel pour les âmes douées d'une grande activité, est funeste pour le vulgaire; elle s'oppose aux progrès de l'esprit; elle fait dégénérer la morale et la Religion en observances extérieures, en accomplissement de règles apprises.

« Tout est éducation dans la vie humaine, dit madame « Necker; chaque année de notre existence est la consé- « quence des années qui précèdent, la préparation de celles « qui suivent. Chaque âge a une tâche à remplir pour lui- « même; et si, à mesure que nous avançons dans la vie, « la perspective de la vie même s'abrége devant nous, s'il « paraît moins nécessaire de se préparer pour une route « toujours moins longue, il est un autre point de vue in- « verse de celui-là; il est un intérêt qui s'accroît avec « les années. Moins il nous reste de temps à vivre, et plus « aux yeux de l'homme religieux chaque moment acquiert « de valeur. Celui qui vise à obtenir le prix de la course

« sent, à mesure qu'il approche du terme, redoubler son « courage et son espoir. »

L'œuvre de madame Necker est donc une *Étude du cours de la vie*. Et combien un semblable plan est moral! Soumettant à la même loi l'instituteur et l'élève, donnant à tous deux la même tâche, les ramenant à l'égalité de la condition humaine, rappelant à l'un qu'il porte en lui-même les vérités qu'il enseigne à l'autre, toute l'éducation s'empreint d'un caractère de sincérité et de conviction. Elle emploie le plus doux et le plus efficace de ses moyens, la sympathie; elle encourage par l'exemple et par l'idée d'une route parcourue en commun. La vie entière de l'homme, considérée ainsi comme une marche constante vers l'amélioration morale, prend un aspect noble et animé; toutes les circonstances deviennent progressives et se montrent avec un intérêt dramatique, si l'on peut ainsi parler dans un grave sujet. Cette même unité avait déjà animé un autre ouvrage de madame Necker. L'idée dominante de sa Notice sur madame de Staël est le progrès non interrompu vers l'accomplissement de la loi morale; la vie considérée comme une longue éducation.

Il est cependant des divisions naturelles dans ce vaste sujet. Madame Necker le remarque, et c'est ce qui l'a engagée à publier, comme une portion distincte de son ouvrage, l'*Éducation de l'enfance*. L'enfant commence par s'ignorer lui-même; tout est en lui, mais tout y est confus et instinctif. Hâter la connaissance qu'il doit avoir de lui-même, éveiller en lui le sens moral pour combattre les suggestions de la passion ou de l'intérêt, est une tâche spéciale; il y a un art spécial pour arriver à ce but. Telle est l'Éducation, considérée dans son sens restreint et technique: en cela différente de l'Éducation comme amélioration indéfinie de l'âme par elle-même. La limite entre ces deux éducations ne peut être placée à un point précis; car à quel moment de la vie l'homme peut-il dire que les exem-

ples, les conseils, les leçons, l'autorité même, ne seraient pas secourables à sa mobile faiblesse? Mais enfin dans le premier âge tout repose sur ce secours; il est alors impérieusement nécessaire. Aussi madame Necker définit-elle l'éducation en ces termes : « Développer dans l'élève la « volonté et les moyens de parvenir à la perfection dont il « sera un jour susceptible. »

Ce principe d'éducation tend à donner à l'élève une moralité toute réelle et intérieure, qui ne tient pas à des règles extérieures, qui ne doit pas changer avec les circonstances, et qui, sans perdre l'autorité et la dignité de la loi, prend toutefois le caractère facile et individuel d'un sentiment libre. Ce n'est plus un joug qu'on enseigne à porter, c'est un penchant naturel et intime qu'on fait prédominer sur les penchants irréfléchis.

La Religion (car le livre de madame Necker est non-seulement religieux, ce qui ne signifierait rien de plus que moral; mais chrétien, ce qui suppose des devoirs de culte), la Religion elle-même n'est point imposée du dehors au dedans : c'est encore dans les faits intérieurs de l'âme que son autorité a sa base. « Croire en Dieu, dit l'auteur, c'est « presque déjà l'adorer. La foi et le culte religieux sont « intimement liés ensemble; puisque l'idée du Créateur, « une fois qu'elle est bien conçue, ne saurait manquer « d'exciter dans l'âme des actes de reconnaissance et d'a- « mour. »

Madame Necker remarque, avec toute raison, que l'idée de cause, inhérente à notre nature, est aussi vive dans l'esprit de l'enfant que dans l'esprit de l'homme fait. Cette notion de cause, après avoir parcouru une hiérarchie plus ou moins graduée de causes secondes, se résout toujours nécessairement dans la double notion d'un Dieu libre et souverain agissant par sa volonté : or, l'intelligence de l'enfant saisit cette conviction dès le premier abord. Notre science, nos découvertes, nos explications, ne font que

reculer le miracle de la volonté divine; l'ignorance de l'enfant le lui fait admettre tout aussitôt. De l'idée d'un être dont la volonté est toute-puissante, découle encore inévitablement pour l'enfant comme pour l'homme fait l'idée de se conformer à sa volonté, de la chercher, de la connaître, conséquemment de se mettre en relation avec lui, de voir en lui la source du devoir, de le prier, de l'aimer. Cette succession d'idées liées nécessairement l'une à l'autre, ou, pour mieux dire, renfermées l'une dans l'autre, n'est ni plus ni moins que la notion des devoirs religieux, des devoirs de culte : notion aussi facile à éveiller dès l'enfance qu'à tout autre âge.

Sans pousser plus loin, ce qui ne serait peut-être pas impossible, cette série d'idées nécessaires; sans cheminer, sous la conduite des faits inhérents à notre nature, plus avant dans la route de la Religion, et même du Christianisme, il n'en demeure pas moins évident que les récits des livres saints, que la pensée de Dieu toujours présent, que les symboles religieux, que l'exercice de la prière, se présenteront, non comme un enseignement difficile et sans harmonie avec l'intelligence, mais tout au contraire comme une satisfaction à des besoins moraux déjà ressentis par l'enfant. A cet égard, il a déjà toute la capacité de l'homme fait. Dans sa simplicité, il y a autant de religion que dans tout le savoir qu'il pourra acquérir. Parvenus au bout de la carrière de l'esprit humain, Newton et Leibnitz n'y trouvent pas une vérité morale de plus que n'en enferme l'âme de l'enfant ou du simple manœuvre. Le principe de la loi morale est le domaine commun de l'humanité; chacun le porte en soi. Y être incrédule, ce n'est pas le nier, c'est ne l'avoir point cherché. L'athéisme n'est pas même un mauvais raisonnement; c'est une insouciance frivole, rien autre chose; réfléchir, c'est croire.

Comment cultiver dans une jeune âme ces divines semences, telle est la portion pratique du livre de madame

Necker. Ne s'occupant encore que de la première enfance, tout se reporte à l'éducation privée, à l'éducation maternelle. Ce sont des conseils qui n'ont rien de technique ; c'est un esprit général qu'une mère tâche d'inspirer à des mères. C'est une conversation tenue avec elles sur un intérêt commun; conversation élevée, religieuse, où le ton philosophique se mêle avec un goût tendre pour les enfants, avec une imagination dès longtemps séduite par le spectacle charmant de leurs premiers sourires, de leurs premières affections, des premiers développements de leur pensée, de leur premier langage.

De là un talent d'observer les enfants, éclairé par une attention et une perspicacité toutes maternelles. L'ouvrage, qui appartient à la nouvelle école de philosophie, par la marche qu'il indique pour travailler au développement intérieur de l'âme enfantine, n'est pas moins remarquable comme recueil d'observations. Si, en effet, la science ne doit avancer qu'à l'aide de faits observés, si la philosophie doit puiser ses matériaux dans la connaissance des phénomènes intérieurs, de quelle utilité doit être un recueil d'observations comme les a tentées madame Necker! C'est une branche de la psychologie expérimentale. L'ordre chronologique du développement des facultés; la part faite entre l'instinct et le commencement de l'intelligence; les immuables lois de la pensée, entrevues même avant l'usage de la parole; l'éveil successif des idées nécessaires, enfin tout ce qui compose la naissance morale de l'âme humaine: voilà une vaste carrière d'observations. Madame Necker charge les mères de cultiver, comme elle, cette branche de la science. « Il faut aimer les enfants pour les com-« prendre, et on les devine moins par l'intelligence que « par le cœur. » Elle indique le plan d'un journal où une mère consignerait les remarques de chaque jour, et donnerait les annales des progrès de son enfant. « Ce serait met-« tre en sûreté pour l'avenir les souvenirs d'une époque

« charmante. Il serait si doux de fixer l'image fugitive de « l'enfance, de prolonger indéfiniment le bonheur d'en « contempler les traits et d'être sûr de retrouver à jamais « ces êtres chéris, qu'on perd, hélas! du moins comme en- « fants, lors même qu'on a le bonheur de les conserver en- « core. »

Il serait à désirer qu'il se trouvât en effet des mères qui tinssent un tel journal. Mais observer comme madame Necker n'est pas chose facile. Il y faut bien des qualités de l'âme et de l'esprit; il y faut un cœur de femme et un esprit d'homme. On peut donc craindre que le conseil ne soit pas assez suivi. Il est conforme à toute la pensée du livre, qui appartient plus à la morale qu'à l'éducation, et qui, prenant la bonne et la vraie route, impose à l'instituteur la tâche de s'instruire et de se perfectionner, afin de se rendre digne de son emploi. A une époque qui se vante d'avoir rendu les mœurs plus sérieuses et plus pures, d'avoir ramené l'empire des sentiments naturels, c'est une œuvre salutaire que d'indiquer ainsi aux femmes cet exercice de l'esprit: grave, il est vrai, mais où la science serait encouragée par la tendresse maternelle. Le livre de madame Necker pourrait leur en donner l'envie. Outre le mérite éminent que nous avons essayé d'indiquer dans ce noble et sérieux ouvrage, on peut lui appliquer une louange donnée autrefois à une femme qui ne la méritait pas si bien, louange qu'aucune femme ne dédaignerait:

Grace and meditation joined in soft assemblage.

DES ŒUVRES DIVERSES

DE

M. LE BARON AUGUSTE DE STAEL.

1829.

En voyant ainsi réunis les divers écrits que publia M. de Staël, les amis qui le regrettent, ceux même qui n'ont fait que le connaître, éprouvent un sentiment douloureux. Cette vie trop courte, cette carrière inachevée, ne furent point consacrées à des travaux littéraires. Ce n'était pas le succès et la gloire, et moins encore la gloire d'un écrivain, que recherchait M. de Staël. Parmi les pages qui composent ces volumes, pas une n'a été écrite pour obtenir les applaudissements du public; toutes ont été dictées par un sentiment de devoir, ou par le désir d'atteindre un but utile. Elles entrent pour une faible part dans une vie qui fut consacrée au bien; de sorte qu'on s'afflige de ne pouvoir présenter qu'un indice insuffisant de ce qu'il était, de ce qu'il valait. Si M. de Staël n'avait eu que les vertus de l'homme privé, si la portée de son esprit ne se fût pas étendue au delà du cercle domestique, ceux qu'unissaient à lui les liens de famille et d'amitié pleureraient sa perte, sans éprouver le besoin de s'adresser au public; mais la tâche qu'il s'imposa ne se rapporta point à lui seul. Son âme n'était pas seulement noble et morale; elle était expansive. Il se savait des devoirs envers ses semblables, envers son pays. Il s'occupait, non pas seulement à faire du

bien aux autres, mais à répandre, à propager les sentiments dont il était animé, les convictions qui l'inspiraient, les idées qui excitaient son activité. C'est à cette mission de l'homme de bien qu'il a été enlevé prématurément, avant de s'être manifesté tout entier. Une vie qui eût été si vertueuse et si bienfaisante, qui eût manifesté le pouvoir de l'exemple, qui sans doute eût reçu plus de lustre encore en embrassant des devoirs publics, des occupations politiques, a fini tout à coup sans avoir porté ses fruits. Il appartient donc aux amis qui ont vu tout ce qu'elle promettait, de dire que ce n'est pas eux seulement qui doivent avoir des regrets; ils se sentent portés à apprendre à la société ce qu'elle a perdu, sans en avoir pu connaître encore toute la valeur, à lui restituer le bienfait qu'elle eût recueilli des exemples d'un homme vertueux.

Ainsi, ce qu'il faut chercher dans ce recueil des œuvres de M. de Staël, c'est lui surtout, c'est son caractère moral, la direction de son esprit, le progrès successif de ses idées. Cette connaissance de ce qu'il fut, de ce qu'il aurait été si sa vie se fût prolongée donne à la Notice qui précède cette édition un intérêt touchant. Une telle communauté d'affections, de souvenirs, de croyances, existait entre la personne [1] qui a écrit cette notice et celui qui en est le sujet, que c'est comme une sorte de révélation intime. On y lit jusqu'au fond de l'âme, non pas seulement les sentiments personnels de M. de Staël, mais ceux qui servaient de lien à ses affections les plus chères; on se trouve introduit dans un intérieur tout moral, religieux, pur, étranger aux influences de la vanité et du monde. Les illusions de la bonté, les préoccupations de la piété et de la vertu, s'y présentent racontées avec toute leur noble simplicité, sans s'inquiéter en rien de ce qu'elles peuvent avoir de particulier, sans songer à leur différence avec le train vulgaire du monde.

[1] Madame la duchesse de Broglie.

C'est un récit des circonstances qui, dès l'enfance, ont fait naître et ont développé le caractère de M. de Staël : on voit les effets de cette éducation sincère, confiante, à la fois libre et ferme, qu'il reçut de son illustre mère. Chaque famille conserve et reproduit une sorte de physionomie morale, des ressemblances de caractère, des habitudes d'esprit qui la distinguent plus particulièrement encore que les ressemblances physiques. Il existe pour les âmes une sorte de transmission héréditaire, lien intime et respectable des pères et des enfants.

Ici, nous avons sous les yeux trois générations successives qui n'ont point passé inconnues. S'il faut chercher leur trait distinctif, leur air de famille, il semble qu'on y reconnaît surtout un désir d'amélioration, et une émulation vis-à-vis de soi-même. C'est un bel emploi de l'activité, une louable application de l'amour-propre, une salutaire occupation. Dans la *Vie de M. Necker*, écrite par son petit-fils, on retrouve sans cesse ce sentiment de sa propre dignité et des devoirs qu'elle impose. Il s'était, pour ainsi dire, formé un modèle de ce qu'il voulait être, et s'imposait en toute circonstance l'obligation de lui ressembler. Avec un caractère plus passionné, à travers tant d'agitation et d'éclat, avec une faculté dévorante de souffrir, madame de Staël suivit aussi une route non interrompue de perfectionnement : son amie, l'auteur de l'*Éducation progressive*[1], a raconté sa vie en suivant pas à pas cette marche vers un but moral et pieux, ce travail continuel sur soi-même qui mit à profit toutes les épreuves du sort.

Tel est encore l'héritage qu'a recueilli M. de Staël. De bonne heure, il a su que chaque créature humaine naît avec une tâche laborieuse à remplir, que la vie a un but, que le sentiment du devoir n'est pas seulement une loi pénale qui réprime et prévient le mal, mais qu'il impose

[1] Madame Necker de Saussure.

l'action et le progrès. D'année en année, en toute situation, en toute circonstance, il écouta assidûment cette voix intérieure, la plus sûre de toutes les règles morales, quand un esprit éclairé la consulte avec entière bonne foi. — « L'esprit de Dieu habite en nous, » — dit l'apôtre. Si nous sommes sourds aux conseils de la conscience, nous ne distinguons plus le bien du mal. En effet, quand on ne trouve pas en soi cette connaissance, on ne la trouve nulle part.

C'est ainsi qu'en s'interrogeant sans distraction, en se prenant lui-même au sérieux, M. de Staël passa du sentiment moral à la pratique active des actions vertueuses, d'une imagination religieuse à une croyance docile et positive. Car l'humble obéissance aux dogmes et aux lois de la Religion se puise aussi dans l'âme humaine, et dans le libre exercice de la raison ; ce n'est pas du dehors qu'il la faut recevoir et attendre. Sans cela, on tombe dans une observance tout extérieure ; le lien de la morale et de la religion est rompu, et l'on peut se soumettre aux plus exactes formalités de la pratique, sans travailler à son perfectionnement intérieur.

La vie de M. de Staël offre, au contraire, le salutaire spectacle d'une action continue et réciproque de la morale et de la Religion : double forme d'un même sentiment, elle se produisaient l'une l'autre dans son âme. L'indépendance de son caractère et la liberté philosophique de son jugement restaient les mêmes. Ce n'était pas un joug qu'il avait accepté pour aider sa faiblesse ; loin de là, il avait eu la force d'être conséquent, de pousser ses propres idées jusqu'au bout. Surtout il n'avait pas fait deux parts de sa vie, l'une pour l'imagination et l'intelligence, l'autre pour l'action et la conduite ; l'une pure et élevée, l'autre insouciante et épicurienne. Ce fut le travail qu'il s'imposa presque dès son enfance. Il voulut faire ce qu'il croyait ; il voulut être ce qu'il imaginait. Il lui était pénible

de porter en lui-même son propre blâme, et il s'occupa sans relâche à établir cette harmonie intérieure, récompense si rare et si douce.

C'est ainsi qu'au milieu d'une vie égale et régulière, parmi des affections nobles et heureuses, lorsque tout semble calme, lorsque le monde satisfait a déjà accordé son approbation et son estime, l'âme inspirée du désir de la perfection travaille sur elle-même, se traite avec sévérité, se fait une loi austère, et souffre quand elle n'y obéit point. La vertu et la piété ont leurs orages comme les passions, et remuent le cœur jusqu'au plus profond. Mais quand on ne se décourage point, quand on persiste au combat, arrivent bientôt la victoire et la paix; et l'on peut dire comme Schiller mourant : « Toujours plus tranquille. »

Les écrits de M. de Staël portent la trace de cette disposition d'esprit, qui consiste à croire que toute vérité renferme une obligation; et que, lorsque la raison a reconnu un principe, pour ne pas rester vain et stérile, il doit passer dans l'application. A chaque ligne on retrouve le besoin de rendre pratique ce qui est louable et bon. Jusque dans les moindres choses, un examen sincère, une sorte d'hésitation scrupuleuse, précède en lui la conviction. Il la présente ensuite avec tolérance, et surtout avec une rare modestie; puis il cherche les moyens de lui faire porter ses fruits; et il semble n'être plus occupé que d'une idée d'utilité. Telle est la marche de son esprit. Ainsi, tout est conforme dans une âme bien réglée; le même mobile se retrouve dans les œuvres de l'esprit et dans la conduite de la vie.

Le premier volume renferme quelques écrits, publiés en 1819 et en 1820, sur la responsabilité ministérielle, sur le renouvellement intégral de la Chambre des Députés, sur l'âge et le nombre des députés. On agitait alors ces questions; on voulait assurer et compléter l'œuvre de la Charte, donner à nos institutions constitutionnelles leur vérité et leur action. On était arrivé au point où il fallait accepter

leurs conséquences. Les uns ne les voulaient pas, parce qu'il n'avaient pas voulu des institutions elles-mêmes; les autres s'en effrayaient et reculaient timidement devant le libre jeu d'un gouvernement qu'ils reconnaissaient toutefois comme indispensable; d'autres, qui se croyaient l'organe de l'opinion générale, s'essayaient à prouver que le bon ordre, et même la force et l'action du pouvoir, trouveraient leur garantie par les moyens mêmes qui devaient assurer la liberté: il leur semblait qu'il fallait appeler sincèrement le pays à s'occuper de ses affaires, plutôt que de lui conférer seulement la faculté de troubler ceux qui en sont chargés. Ces questions à résoudre, cette interprétation du vrai sens de la constitution, ce pas à franchir, trouvaient les esprits dans une heureuse disposition. Il y avait alors de l'ardeur, de l'espérance, trop de présomption peut-être; mais la raison et la conviction n'étaient pas, comme à présent, amollies par une insouciance inerte.

C'était le temps où la tribune était occupée par Camille Jordan, M. de Serre, le général Foy, nobles orateurs qu'est allé rejoindre M. de Staël, leur ami, qui défendait les mêmes idées, qui apportait dans cette polémique le tribut de ses réflexions et de ses connaissances. Elles étaient très-complètes en ce qui touchait l'Angleterre. Personne, en France, ne la connaissait aussi bien que lui: personne ne savait mieux y chercher des exemples et des analogies, ou y signaler des dissemblances. Il parlait la langue comme un Anglais natif; il avait fait plusieurs voyages en Angleterre, et avait étudié avec soin la partie pratique des institutions, les détails de l'administration et toute la vie politique. Cet esprit positif et applicable qui y règne, et ce bon sens anglais qui si rarement remet les principes en question, lui étaient conformes; après avoir vu les choses de haut et au large comme la philosophie française, il aimait à raconter comment le cours des affaires est simple et facile de l'autre côté du détroit.

Ce n'était pas seulement par les récits d'un voyageur, ou les conseils d'un écrivain, qu'il s'efforçait à introduire chez nous les habitudes d'un pays libre et sage : il prêchait d'exemple. Avant tout sa vie était active : il l'avait chargée de devoirs. Associations de charité et de religion, comité des Grecs, société de la morale chrétienne, réunions agricoles, telles étaient ses occupations. Il se plaisait, non-seulement à entreprendre de bonnes œuvres, à tendre vers un but utile et moral, mais à mener les choses à fin, à les bien faire, à obtenir le succès à force de soins et de bonne entente. Ce genre d'association n'a été longtemps en France qu'une occasion de phrases, une sorte de philanthropie fade et théâtrale. Il se gardait de ce ridicule qui lui était antipathique : c'était pour lui des affaires et une administration.

Repoussé des fonctions législatives par l'étrange prohibition qui n'admettait les députés qu'après l'âge de quarante ans, et ne voulant pas d'emploi dans des administrations qui lui convenaient peu ou point, il s'était fait lui-même fonctionnaire et homme de pratique. Il aimait à répandre ainsi des idées d'indépendance légale, à montrer ce que peuvent faire de volontaires associations de citoyens, à pratiquer la bienfaisance et l'influence religieuse comme une libre industrie, à faire voir en combien de choses l'action directe du Gouvernement est inutile ou nuisible. Dans les rapports avec l'autorité publique que lui donnaient ses occupations, il apportait non point un caractère cassant et cette hauteur tribunitienne des courtisans de popularité, mais une fermeté polie et une entière bonne foi. Il voulait réussir et non pas briller ; c'était le succès de la chose et non celui de sa personne qu'il cherchait. C'est ainsi qu'il a poursuivi avec une obstination consciencieuse la répression de la traite des noirs. Plus il ressentait d'indignation contre cet infâme trafic, plus il se sentait échauffé et animé, et plus il traitait cette affaire avec sang-froid et modération, s'appuyant de faits constatés, n'omettant pas une démar-

che, épuisant la hiérarchie des réclamations : il eût été ministre, qu'il n'y eût pas apporté plus de prudence et de ménagement.

Dans le recueil qu'on publie, l'écrit le plus remarquable est la Notice sur M. Necker : c'est un morceau d'histoire composé avec beaucoup de soin et de talent. Les ministères de M. Necker sont une époque de haute importance; curieux en eux-mêmes, ils expliquent une partie des grands événements qui en ont été le terrible dénoûment. A présent qu'on recherche, et non sans raison, les détails positifs et l'éclaircissement des faits, c'est chose précieuse qu'un exposé clair et impartial de ce qu'était l'administration lorsqu'on eut recours à M. Necker, de l'état où il trouva les finances, de ce qu'il fit pour les restaurer, des obstacles qu'il rencontrait, des abus qu'il réformait de son mieux, des causes qui le renversèrent, de sa polémique avec M. de Calonne, de son impuissance, si bien prévue par lui, contre la Révolution dès qu'elle s'éleva avec sa force gigantesque.

M. de Staël a traité en historien habile toute cette époque; il a apporté autant de conscience dans le jugement des hommes que dans la recherche des faits. Rien n'est amer ni hostile; les ennemis que rencontra M. Necker semblent à son petit-fils, comme ils l'étaient en effet, un résultat nécessaire de la situation générale. Il eut à lutter non contre des individus, mais contre de vieilles habitudes de désordre, contre la dissolution d'un pouvoir absolu, flétri et dégradé. On est saisi de mépris et de pitié en voyant cet héritage de Louis XV crouler de toutes parts. Mais tel n'est pas même le langage de M. de Staël. Il eût manqué à son caractère en parlant sans gravité, sans respect, sans affection, de cette monarchie que M. Necker avait servie avec sincérité et dévouement.

Cette vie de M. Necker est plus remplie d'administration que de politique; ce qui, au premier coup d'œil, peut sem-

bler étonnant. Sans doute il nous est présenté comme un homme d'un esprit élevé, ami d'une sage liberté, bon et courageux citoyen; son petit-fils ne pouvait omettre de le peindre sous cet aspect. Ce ne sont pourtant pas ces grandes qualités qui forment le caractère de son ministère; c'est l'ordre, l'esprit de ressource et d'économie, l'habileté administrative. Ce ministre, que la haine de l'esprit de parti a poursuivi de sottes calomnies, n'a rien tenté de téméraire ni de décisif. On n'entrevoit pas en lui de projets d'innovation : ses réformes n'ont rien de profond ni de hasardeux; il ne touchait qu'avec précaution à cette vieille machine vermoulue. Une conscience éclairée lui défendait de risquer davantage. Améliorer ce qui est, telle est la seule tâche permise aux âmes consciencieuses, qui ne cherchent le bien que par le bien, et ne connaissent aucun but où l'on doive arriver par le mal ou la transgression du devoir. Aussi M. Necker se reconnut-il hors de sa sphère, dès que furent arrivées les luttes de la force, et il acheva sa vie dans les vertus privées, ainsi qu'il l'avait commencée.

On ne s'étonnera point qu'une notice, écrite sous l'inspiration de la piété filiale, se trouve si bien en harmonie avec l'homme illustre dont elle raconte la vie. Touchant héritage, respectable substitution, qui continue dans une même famille l'amour du bien, le mouvement et l'étendue de l'esprit, la rectitude du jugement, et le pieux respect pour tout ce qui a droit au respect des hommes !

MADEMOISELLE AÏSSÉ.

1805.

M. de Ferriol, ambassadeur de France à Constantinople, acheta d'un marchand d'esclaves, en 1698, une petite fille âgée d'environ quatre ans; elle avait été enlevée, avec beaucoup d'autres enfants, dans une ville de Circassie que les Turcs avaient pillée. Ses grâces enfantines lui attirèrent la préférence de l'ambassadeur, et la lui firent choisir parmi ses compagnes d'infortune. Le marchand, peut-être pour accroître l'intérêt qu'elle inspirait et obtenir de M. de Ferriol un prix plus considérable, assura qu'elle avait été trouvée dans un palais, et qu'elle était fille d'un prince circassien. L'ambassadeur, touché de commisération, acheta 1,500 livres la petite Aïssé. Il n'était pas marié, et plus il prenait d'intérêt à la jeune orpheline, moins il pensait à la faire élever dans sa maison. Il confia mademoiselle Aïssé à sa belle-sœur, madame de Ferriol, sœur de madame de Tencin.

Bien que madame de Ferriol ne fût nullement maternelle pour sa pupille, et ne lui montrât nulle affection, l'éducation de mademoiselle Aïssé fut très-soignée. M. d'Argental et M. de Pont de Veyle, fils de madame de Ferriol, qui tous les deux eurent dès leur jeune âge le goût des plaisirs de l'esprit, se lièrent avec elle d'une tendre amitié; de sorte que l'habitude de vivre dans cet intérieur eut une heureuse influence sur son caractère et sur le dé-

veloppement de son esprit. Elle eut le bonheur plus grand encore, au milieu de cette immoralité qui accompagna les dernières années de Louis XIV et la régence de Louis XV, de conserver un cœur honnête et une âme délicate et sensible, qui devaient la rendre plus estimable et plus malheureuse dans la situation dépendante et presque subalterne où le sort l'avait placée.

Son dégoût pour les vices qui l'entouraient fut bientôt mis à de rudes épreuves. Au sortir de l'enfance, elle entra dans la maison de M. de Ferriol. C'était un vieux libertin qui, après s'être livré dans sa jeunesse à tous ses goûts, avait fortifié ses habitudes de dépravation par un long séjour en Turquie, où il avait vécu tout à fait à la manière du pays. Ses désirs se portèrent sur sa jeune protégée; l'attachement qu'il avait pour elle ne fut pas assez fort pour les vaincre. Des lettres trouvées dans les papiers de M. d'Argental semblent constater cette circonstance pénible et humiliante de la vie de mademoiselle Aïssé.

« Quand je vous achetai, lui écrit M. de Ferriol, je vous « destinai à être ma fille ou ma maîtresse : vous avez été « l'une et l'autre. » Le mélange incestueux de ces deux affections, exprimées avec un pédantesque cynisme, a tout le caractère du temps de la Régence.

L'esprit repousse cette image d'une vertueuse, belle et intéressante jeune fille, flétrie par ce vieillard dépravé, qui détruisait en elle le sentiment de la reconnaissance en en exigeant un autre. Les personnes, qui ont vécu avec l'un et avec l'autre, mettaient en doute que M. de Ferriol eût triomphé de la vertu et de la répugnance de mademoiselle Aïssé. De nos jours, M. Sainte-Beuve a tenté de démontrer, par la date du retour de M. de Ferriol, qui revint de l'ambassade de Constantinople longtemps après l'époque où il acheta la petite Aïssé, que cette indigne lettre n'était pas une preuve. On ne peut s'empêcher de souhaiter qu'il ait raison.

Quoi qu'il en soit, il est douteux que la reconnaissance de mademoiselle Aïssé pour M. de Ferriol ait survécu à la crainte ou au dégoût, que dut inspirer à son âme délicate un prétendu bienfaiteur qui ne l'avait achetée d'un marchand d'esclaves que pour la rendre à sa première destination, après lui avoir donné une éducation qui devait lui faire regarder cet abaissement comme le plus grand des malheurs. Cependant M. de Ferriol étant tombé dangereusement malade, elle le soigna avec tout le dévouement d'une fille. Il mourut, en lui laissant une rente de 4,000 livres, et un capital assez considérable qu'il chargeait ses héritiers de lui payer.

Après sa mort, mademoiselle Aïssé rentra chez madame de Ferriol, à qui l'ambassadeur l'avait recommandée spécialement. Madame de Ferriol, quoiqu'au fond du cœur elle aimât assez son ancienne pupille, manqua toujours pour elle de cette délicatesse de sentiment, si nécessaire pour le bonheur de ceux qui vivent ensemble, et que les supérieurs ont si peu avec leurs inférieurs. Jamais de semblables ménagements ne sont plus nécessaires que lorsqu'ils doivent déguiser des rapports de dépendance ; cette absence d'attentions, de soins, à ne jamais blesser une âme fière et délicate, fut sentie vivement par mademoiselle Aïssé ; dans ses lettres, elle la reproche souvent à madame de Ferriol. Elle ne méconnaît point les grandes obligations qu'elle a à sa bienfaitrice, et montre pourtant comment, dans le détail de la vie, on la rendait fort malheureuse.

Madame de Ferriol commença par lui faire sentir que les dons de son beau-frère lui paraissaient trop considérables. Mademoiselle Aïssé, trop fière pour se laisser reprocher des bienfaits, jeta au feu, devant madame de Ferriol, le billet, que lui avait laissé M. de Ferriol. Un pareil désintéressement n'inspira point à madame de Ferriol plus de délicatesse ; elle ne laissa pas de profiter du sacrifice.

Cependant mademoiselle Aïssé, jeune, aimable et répandue, avait d'assez grands succès dans le monde. Au milieu de la galanterie et de la corruption qui signalèrent la Régence et le Système, elle ne céda jamais ni à la vanité, ni à l'intérêt, qui faisaient alors oublier à tant de femmes des devoirs que mademoiselle Aïssé n'avaient pas à remplir. Elle eut l'honneur bien extraordinaire de donner quelque idée de la vertu et de la pudeur au Régent, qui, toute sa vie, fit gloire d'en douter; opinion qui, chez un prince, est presque toujours fondée, puisqu'il fait disparaître les vertus d'autour de lui, dès qu'il ne les respecte pas.

Ce fut chez madame de Parabère que le duc d'Orléans vit mademoiselle Aïssé, et lui fit des propositions qu'il ne s'attendait guère à voir refuser, surtout en pareil lieu. Il ne perdit point l'espoir de réussir, et chargea madame de Ferriol de ses intérêts. Madame de Ferriol accepta sans répugnance des fonctions plus déshonnêtes encore que celles que le Régent destinait à mademoiselle Aïssé ; ses efforts furent vains. Comme elle revenait sans cesse à la charge et développait à mademoiselle Aïssé tous les avantages d'une semblable conquête, mademoiselle Aïssé se jeta à ses pieds, pour la conjurer de ne plus lui en parler, assurant qu'elle se jetterait dans un couvent, si l'on continuait à la persécuter. Madame de Ferriol, qui ne cherchait qu'à obtenir du crédit et de la faveur, craignit de perdre tout moyen d'y parvenir, en se séparant de mademoiselle Aïssé : elle cessa ses exhortations.

Mademoiselle Aïssé, qui avait résisté à l'appât de la faveur et de la fortune, ne trouva pas les mêmes forces quand il lui fallut défendre sa vertu contre un charme désintéressé. Elle vit chez madame du Deffant le chevalier d'Aydie ; il conçut pour elle la plus vive passion ; il se fit présenter chez madame de Ferriol, et bientôt, abandonnant presque entièrement le monde, il ne quitta plus cette maison. Le chevalier d'Aydie joignait à la plus noble figure et

au caractère le plus aimable une âme fort tendre. Jusqu'alors son cœur n'avait point éprouvé de sentiments profonds; il avait eu plusieurs intrigues, mais aucun attachement durable. Rioms, son oncle, l'avait présenté chez la duchesse de Berry, qui prit du goût pour lui; cette princesse ne différait guère d'ordinaire à satisfaire ses goûts ou même ses fantaisies.

Voir à ses pieds un homme brillant et spirituel, que les femmes de la cour s'étaient disputé, que les princesses avaient honoré de leurs faveurs, et le voir animé par un amour tendre, délicat et timide, c'était une grande séduction pour l'amour-propre et pour le cœur de mademoiselle Aïssé! Ce qui rendait le chevalier plus dangereux pour elle, c'est qu'il n'avait que des vues honorables : il voulait épouser celle qu'il aimait, et cherchait à se faire relever des vœux qui l'engageaient dans l'ordre de Malte. Mademoiselle Aïssé se sentait assez de vertu pour repousser un projet qui eût abaissé son amant aux yeux du monde, et qui était si opposé à toutes les habitudes sociales d'alors; mais elle ne se trouvait pas assez de force pour résister, lorsqu'il n'y allait que de son propre repos et de sa réputation. Dans la défiance qu'elle avait d'elle-même, elle eut recours à madame de Ferriol, qui comprit encore moins ses scrupules que la première fois et qui travailla à les détruire. Ne pouvant trouver ni approbation, ni bons conseils, voyant tous les jours le chevalier, qu'on ne lui permettait pas de fuir comme elle l'aurait voulu, elle finit par lui avouer qu'elle partageait ses sentiments; en s'abandonnant en lui, elle eut le bonheur d'être aimée encore davantage. Il redoubla ses instances pour l'épouser; elle n'y voulut jamais consentir; et même, lorsqu'elle s'aperçut qu'elle allait devenir mère, l'intérêt de son enfant et la perte de sa réputation ne la rendirent pas moins inflexible. On remarque pourtant dans ses lettres qu'elle conservait l'espoir qu'un jour ils auraient le bonheur d'être légitimement unis.

Ce ne fut point à madame de Ferriol qu'elle confia sa situation ; elle lui connaissait trop peu de discrétion et de délicatesse. Elle avoua tout à lady Bolingbroke, avec qui elle était très-liée. C'était une femme sensible et estimable. Elle était nièce de madame de Maintenon, et son premier mari avait été M. de Villette. Elle pria madame de Ferriol de lui confier, pendant quelque temps, mademoiselle Aïssé, pour la mener en Angleterre ; madame de Ferriol consentit à ce voyage. Lady Bolingbroke et le chevalier d'Aydie logèrent mademoiselle Aïssé dans un quartier retiré de Paris; elle y accoucha d'une fille, et reçut tous les soins d'une amie tendre et d'un amant passionné. Afin de cacher sa faute, et pour reparaître plus tôt chez madame de Ferriol et dans le monde, elle ne prit pas les soins et les précautions nécessaires ; depuis lors elle fut toujours faible et souffrante.

L'enfant fut conduit en Angleterre par lady Bolingbroke; après sa première éducation, elle fut ramenée en France, et placée dans un couvent à Sens, sous le nom de miss Black, nièce de lord Bolingbroke.

C'est d'une époque un peu postérieure que sont datées les lettres de mademoiselle Aïssé qui ont été publiées; elles se continuent presque jusqu'aux derniers jours de sa vie. Elles sont adressées à madame Calandrini, qui, pendant qu'elle habitait Paris, où son mari était résident de la république de Genève, s'était liée d'une tendre amitié avec mademoiselle Aïssé. Il paraît que cette dame, dont les principes étaient plus sévères que ceux des femmes qui entouraient sa jeune amie, contribua, par ses conseils et ses exemples, à lui donner assez de force pour ne plus s'écarter de ses devoirs. A l'époque où commença cette correspondance, mademoiselle Aïssé, quoique le chevalier d'Aydie lui fût plus cher que jamais, quoique lui-même l'aimât toujours davantage, avait rendu cette passion plus pure. Ce combat continuel contre un amour qui acquérait tous

les jours plus de force, le manque absolu d'espérance, le repentir de sa faiblesse, le chagrin de ne pouvoir se livrer, sans rougir, à la tendresse maternelle, donnent à ses lettres un caractère de mélancolie tout à fait touchant. Ce triste sentiment, auquel semble se mêler le souvenir de fautes plus anciennes et plus humiliantes, prend plus de force à mesure que la santé de mademoiselle Aïssé s'affaiblit : les consolations de la Religion, refuge des âmes tendres et malheureuses, donnent sur la fin un caractère plus résigné et moins amer à sa douleur, et la rendent plus intéressante encore. Mademoiselle Aïssé mourut en 1733. Sa mort, qui termina une vie malheureuse, le désespoir où fut d'abord plongé le chevalier d'Aydie, la tristesse profonde où il vécut encore pendant quinze ans, donnent à ceux qui lisent leur histoire la tentation de reprocher à mademoiselle Aïssé une délicatesse scrupuleuse qui priva son amant et elle d'un bonheur dont ils étaient dignes.

C'est cependant ce scrupule désintéressé, ces combats contre un véritable penchant, ce sacrifice de soi-même, la douleur des remords préférée à une conduite plus régulière, mais plus utile, qui élèvent mademoiselle Aïssé au-dessus du vulgaire des femmes et lui donnent tout son charme.

Le chevalier d'Aydie eut toujours pour sa fille une tendresse et des soins auxquels ses regrets donnaient plus de force encore; il la maria à un gentilhomme de sa province, et lui laissa sa fortune. Il existe des lettres qu'il écrivit à M. de Pont-de-Veyle, relativement à ce mariage. Elles sont pleines de la douleur la plus vive, quoique l'époque de la mort de mademoiselle Aïssé fût déjà assez éloignée.

Les lettres de mademoiselle Aïssé à madame Calandrini ont été recueillies et publiées par mademoiselle Rieu, petite-fille de madame Calandrini; elle les avait communiquées à Voltaire, qui y avait mis quelques notes de sa main. La notice que mademoiselle Rieu a mise à la tête de

son édition était déjà écrite quand le manuscrit des lettres fut montré à Voltaire; il atteste, dans une note placée au bas de cette notice, que le chevalier d'Aydie avait plusieurs fois offert à mademoiselle Aïssé de l'épouser. Les détails que j'ai ajoutés m'ont été racontés par M. Suard, qui avait connu les amis de mademoiselle Aïssé et du chevalier d'Aydie.

Ces lettres n'ont pas seulement l'intérêt qui s'attache au sort, aux sentiments et aux malheurs de mademoiselle Aïssé; elles présentent une peinture fidèle des mœurs et de l'esprit de la société où elle vivait. Elles sont écrites avec facilité, sans nulle prétention ni recherche. Les anecdotes du jour sont racontées sans pruderie, mais avec décence. On voit quel était le train de la vie, dans le grand monde de ce temps-là, et comment ce qui nous étonne aujourd'hui et nous scandalise un peu, paraissait tout simple, même à mademoiselle Aïssé.

EXTRAIT

DES LETTRES DE MADEMOISELLE AISSÉ[1]

A MADAME CALANDRINI

(de Genève.)

1729.

. . . . . .

Ma vie est assez douce. Si je vous avais à Paris, le roi ne serait pas plus heureux que moi. Les étrennes m'affligent un peu; tout

[1] Nous avons pensé que le public nous saurait gré de reproduire ici quatre lettres de mademoiselle Aïssé, qui complètent l'histoire de sa vie, et font connaître sa situation, son caractère et ses sentiments.
(*Note de l'éditeur.*)

le monde m'en donne, et je ne puis en donner à personne. Je prends mon parti sur les gouttières de cette maison; il y a des temps où les choses ne font pas autant d'impression. C'est suivant l'état du cœur : quand il est satisfait, on glisse facilement sur les épines qui se rencontrent toujours dans la vie; il n'y en a point d'exemple. On radote toujours ici; on se plaint sans cesse : il y a quelques jours qu'elle s'adressa à Fontenay, qui lui répondit très-fortement, et l'assura qu'elle ne persuaderait jamais le public, et qu'elle le révolterait contre elle-même; qu'il était témoin que la veille j'avais été pressée extrêmement de rester à souper chez madame de Parabère avec le chevalier; que j'avais refusé, et j'étais revenue à neuf heures à pied et par la pluie. Cette justification m'a affligée; les raisons ne font que l'aigrir. J'ai lieu d'être très-contente du chevalier; il a la même tendresse et les mêmes craintes de me perdre. Je ne mésuse point de son attachement. C'est un mouvement naturel chez les hommes de se prévaloir de la faiblesse des autres; je ne saurais me servir de cette sorte d'art : je ne connais que celui de rendre la vie si douce à ce que j'aime, qu'il ne trouve rien de préférable; je veux le retenir à moi par la seule douceur de vivre avec moi. Ce projet le rend aimable; je le vois si content, que toute son ambition est de passer sa vie de même. Peut-être cela nous conduira à ce que nous désirons tant : la nature de son bien est un furieux obstacle. Dieu nous regardera peut-être en pitié : j'ai des mouvements quelquefois bien durs à combattre. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que je les ai eus toute ma vie : je me reproche.... Hélas! que n'étiez-vous madame *de Ferriol?* Vous m'auriez appris à connaître la vertu. Mais passons sur cela; cependant je suis, en fait d'amour, la plus heureuse personne du monde. Matière à réflexions pour de jeunes cœurs! Pardonnez toutes mes faiblesses à l'aveu sincère que je vous en fais, et permettez que je vous parle de la petite. Elle est charmante : tout ce qui m'en revient m'empêche de me repentir de sa naissance; et je crains que la pauvre petite n'en pleure plus que moi : sa figure embellit tous les jours; elle en a été enchantée; elle est adorée de tout le couvent; elle a de la raison, de la bonté et de la fermeté : on lui fit arracher quatre dents, elle ne jeta aucun cri; on l'en loua. Elle répondit : A quoi m'aurait-il servi de crier? Ne fallait-il pas les arracher? Elle dit à Sophie qu'elle était bien fâchée que je n'allasse pas cette année la voir; qu'elle me priait bien d'y venir l'autre; qu'elle me remerciait de toutes mes bontés; qu'elle savait

que l'on m'importunait souvent pour elle, et qu'elle ferait tout ce qu'elle pourrait pour bien apprendre et être sage; qu'elle ne voulait pas que je me rebutasse : elle est très-caressante. La pauvre petite sent déjà, je crois, le besoin qu'elle a de l'être. Son bon ami est au désespoir de ne pouvoir pas la voir; il l'aime à la folie; il lui prend des envies d'aller la voir, que j'ai bien de la peine à combattre. Nous travaillons à lui faire une dot, en cas qu'elle ne voulût pas se faire religieuse: si Dieu nous prête vie, elle pourra avoir 40,000 liv. et 400 liv. de rente. Elle serait très-bien mariée en province avec cela; mais gare au pot au lait! si elle avait le malheur de nous perdre, elle serait bien à plaindre. Je la recommanderai à d'Argental. Le chevalier a déjà placé 2,000 écus pour elle seule. Adieu, madame; voilà une lettre assez longue pour être écrite de suite : mais je suis seule, et j'ai voulu en profiter pour causer longtemps avec vous. Je vous envoie une petite boîte d'écaille, couleur de feu; je n'ai pu me refuser la satisfaction d'y prendre du tabac un jour, pour que vous disiez, quand vous en prendrez dedans, qu'elle a servi à la personne qui vous aime le plus.

1729.

Je ne puis vous dire, madame, la douleur où je suis de vous avoir quittée. J'ai le cœur si gros et si serré, que j'ai cru étouffer. La craindre de vous trop attendrir m'a fait me contraindre, en me séparant de vous; j'ai fait ce que j'ai pu, pour que vous ne vissiez pas couler mes larmes; mais j'en ai gagné un mal de tête affreux. Si je n'avais pas la certitude de vous revoir, je ne sais pas, en vérité, de quoi je serais capable : les réflexions morales m'accablent. La vie me paraît si courte, pour essuyer de si grandes peines, que je ne veux plus faire de connaissances, dans la crainte de m'exposer à la peine où je suis; mais tout cela se détruit à mesure que je le pense. Je me dis que je ne trouverai jamais d'amie qui mérite d'être aimée sur tous les points, comme vous; je ne pense plus à la retraite; mes idées là-dessus sont évanouies. Je me priverais par-là absolument de l'espérance de vous aller voir souvent; et d'ailleurs, madame, je sens trop les conséquences de ce parti-

là. Depuis que nous en avons parlé ensemble, je puis me conduire aussi bien dans le monde, et même mieux. Plus ma tâche est difficile, plus il y a de mérite à la remplir; et je dois, par reconnaissance, rester auprès de madame de Ferriol, qui a besoin de moi. Hélas! madame, je me rappelle sans cesse notre conversation dans votre cabinet; je fais des efforts qui me tuent. Tout ce que je puis vous promettre, c'est de ne rien épargner pour que l'une des choses arrive. Mais, madame, il m'en coûtera peut-être la vie; car, pour les espérances, elles sont si éloignées, que je mourrai peut-être de vieillesse avant qu'elles arrivent. On m'a chargée de cent mille jolies choses pour vous; il est juste que je vous en fasse part. Voici deux articles de ses lettres.

« Mille respects à votre amie; assurez-la qu'il y a tant de sym-
« pathie dans votre façon de penser et la mienne, qu'il ne me se-
« rait pas possible de ne pas partager les sentiments que vous
« avez pour elle. »

Dans une précédente, que je reçus à Lyon.

« Je vous félicite du plaisir que vous avez eu de voir et d'em-
« brasser madame *Calandrini*. Je connais votre cœur, et je ne
« suis pas surpris des larmes que la joie vous a fait répandre. J'en
« ai répandu aussi, ma chère *Aïssé*, en lisant votre lettre, et je
« n'ai pas été plus touché de la peinture que vous faites de vos
« transports, que de l'empressement avec lequel madame *Calan-*
« *drini* vous a reçue. Dites-lui bien, je vous prie, que j'ai une ex-
« trême reconnaissance des marques de son souvenir: le goût
« que l'on a pour la vertu doit être la mesure du respect que l'on
« a pour elle. Je la crois trop juste, et je lui crois trop de senti-
« ments, pour condamner l'amitié que vous avez pour moi. Si vous
« pouviez lui peindre l'attachement que j'ai pour vous, ma chère
« Silvie! Dites-lui bien qu'il n'y a jamais eu, et qu'il n'y aura
« jamais un moment de ma vie où je cesse de vous aimer. De-
« meurez à Genève tout le temps que vous pourrez; je regrette
« moins votre absence. J'imagine que votre santé y est en sûreté.
« Je suis en peine des fatigues du retour. Conservez-vous, ma
« chère *Aïssé*. Aimez-moi: là est le véritable fondement du bonheur
« de ma vie. »

Voilà, madame, bien des choses qui blessent ma modestie; mais

aussi je serai plus excusable à combattre si lentement. Hélas! que l'on est heureuse, quand on a assez de vertu pour surmonter de pareilles faiblesses; car, enfin, il en faut infiniment pour résister à quelqu'un que l'on trouve aimable, et quand on a eu le malheur de n'y pouvoir résister. Couper au vif une passion violente, une amitié la plus tendre et la mieux fondée! Joignez à tout cela de la reconnaissance; c'est effroyable! La mort n'est pas pire. Cependant vous voulez que je fasse des efforts: je les ferai; mais je doute de m'en tirer avec honneur, ou la vie sauve. Je crains de retourner à Paris. Je crains tout ce qui m'approche du chevalier, et je me trouve malheureuse d'en être éloignée. Je ne sais ce que je veux. Pourquoi ma passion n'est-elle pas permise? pourquoi n'est-elle pas innocente?

Mandez-moi au plus tôt de vos nouvelles. Permettez que je vous embrasse mille fois, et de tout mon cœur. Beaucoup d'amitiés à mesdames vos filles. Je les embrasse toutes; souvenez-vous de votre *Aïssé*, et soyez persuadée de tout son attachement, et de tout son respect pour vous; il est extrême.

1733.

J'ai reçu cet après-midi votre lettre, madame, qui m'a donné un vrai plaisir: ma santé est toujours de même; et la saison est très-peu propre pour attendre des succès des remèdes. Vous me demandez si je suis changée: je le suis très-fort: mes yeux sont d'un gris brun-jaune, le tour de ma bouche maigri et marqué, pâle et abattue. Pour le corps, je n'ai plus que la peau et les os; si je mettais du rouge, cela me ranimerait. La physionomie est moins changée qu'elle ne devrait être; mes lèvres ne sont pas pâles: en un mot, c'est une vilaine chose qu'un corps maigre. A l'égard de mon âme, j'espère que, dimanche prochain, elle sera délivrée de toutes ses impuretés. Je m'accuserai de toutes mes fautes. J'ai eu une scène bien touchante hier. Je vous envoie une copie d'une lettre que l'on m'a rendue en réponse d'une que j'avais écrite, remplie de sentiments d'amitié, de détachement et de ma résolution. Comme on me la rendit soi-même, je ne la lus pas sur-le-champ. Nous parlâmes sur cette matière; vous auriez fondu en larmes aussi bien que nous; mais cette scène ne dérange point mes projets, et on ne cherche pas à les déranger. Vous serez éton-

née, quand je vous dirai que mes confidentes et les instruments de ma conversion sont mon amant, mesdames *de Parabère* et *du Deffant*, et que celle dont je me cache le plus, c'est celle que je devrais regarder comme ma mère. Enfin, madame *de Parabère* l'emmène dimanche, et madame *du Deffant* est celle qui m'a indiqué le P. *Bourceaux*, dont je ne doute pas que vous n'ayez entendu parler. Il a beaucoup d'esprit, bien de la connaissance du monde et du cœur humain; il est sage, et ne se pique point d'être un directeur à la mode. Vous êtes surprise, je le vois, du choix de mes confidentes; elles sont mes gardes, et surtout madame *de Parabère*, qui ne me quitte presque point, et a pour moi une amitié étonnante; elle m'accable de soins, de bontés et de présents. Elle, ses gens, tout ce qu'elle possède, j'en dispose comme elle, et plus qu'elle. Elle se renferme chez moi toute seule, et se prive de voir ses amis. Elle me sert sans m'approuver ni me désapprouver, c'est-à-dire elle m'a écoutée avec amitié, m'a offert son carrosse pour envoyer chercher le P. *Bourceaux*, et, comme je vous l'ai dit, elle emmène madame *de Ferriol*, pour que je puisse être tranquille. Madame *du Deffant*, sans savoir ma façon de penser, m'a proposé elle-même son confesseur. Je ne doute point que ce qui se passe sous leurs yeux ne jette quelque étincelle de conversion dans leur âme. Dieu le veuille! Adieu, madame; j'ai tant de plaisir à causer avec vous, que je ne puis vous quitter. Hélas! il le faudra bien.

Lettre du chevalier à mademoiselle AÏSSÉ.

« Votre lettre, ma chère *Aïssé*, me touche bien plus qu'elle ne « me fâche; elle a un air de vérité et une odeur de vertu à la- « quelle je ne puis résister. Je ne me plains de rien, puisque vous « me promettez de m'aimer toujours. J'avoue que je ne suis pas « dans les principes où vous êtes; mais, Dieu merci, je suis en- « core plus éloigné de l'esprit de prosélytisme, et je trouve très- « juste que chacun se conduise suivant les lumières de sa con- « science. Soyez tranquille, soyez heureuse, ma chère *Aïssé;* il « ne m'importe des moyens; ils me paraîtront tous supportables, « pourvu qu'ils ne me chassent pas de votre cœur. Vous verrez « par ma conduite que je mérite vos bontés. Eh! pourquoi ne « m'aimeriez-vous plus, puisque c'est votre sincérité, c'est la pu- « reté de votre âme, c'est la vertu qui m'attachent à vous? Je

« vous l'ai dit mille fois, et vous verrez que je ne vous trompe « pas; mais est-il juste que vous attendiez que les effets vous « aient prouvé ce que je dis, pour le croire? Ne me connais- « sez-vous pas assez, pour avoir en moi cette confiance qu'in- « spire toujours la vérité aux gens qui sont capables de la sentir? « Soyez, dès ce moment, persuadée que je vous aime, ma chère « *Aïssé*, aussi tendrement qu'il est possible, aussi purement que « vous pouvez le désirer; croyez surtout que je suis plus éloigné « que vous-même de prendre jamais d'autre engagement. Je « trouve qu'il ne doit rien manquer à mon bonheur, tant que vous « me permettrez de vous voir, et de me flatter que vous me re- « garderez comme l'homme du monde qui vous est le plus atta- « ché. Je vous verrai demain, et ce sera moi-même qui vous « rendrai cette lettre. J'ai mieux aimé vous écrire que de vous « parler, parce que je sens que je ne pourrais traiter avec vous la « matière sans perdre contenance. Je suis encore trop sensible; « mais je ne veux être que ce que vous voulez que je sois; et, « dans le parti que vous avez pris, il suffit de vous assurer de ma « soumission et de la constance de mon attachement, dans tous « les termes où il vous plaira de le réduire, sans vous laisser voir « des larmes que je ne pourrais empêcher de couler, mais que je « désavoue, puisque vous m'assurez que vous aurez toujours « pour moi de l'amitié. J'ose le croire, ma chère *Aïssé*, non-seule- « ment parce que je sais que vous êtes sincère, mais encore parce « que je suis persuadé qu'il est impossible qu'un attachement « aussi tendre, aussi fidèle, aussi délicat que le mien, ne fasse pas « l'impression qu'il doit faire sur un cœur comme le vôtre. »

1733.

Je ne puis causer longtemps avec vous aujourd'hui; mais je vous dirai ce qui mettra le comble à vos souhaits : j'ai, Dieu merci, exécuté ce que je vous avais mandé, je suis comblée; ma tranquillité n'est que trop grande; car je ne me sens pas assez repentante de mes fautes; mais je suis dans la ferme résolution de ne plus succomber, si Dieu ne me retire pas si tôt à lui. Je ne souhaite plus la vie que pour remplir mes devoirs, et me conduire d'une façon qui puisse mériter la miséricorde de ce bon Père. Il y aura demain huit jours que le P. *Bourceaux* a reçu ma confession. La démarche que j'ai faite a donné à mon âme un calme que je

n'aurais point, si j'étais restée dans mes égarements; j'aurais, avec l'objet d'une mort présente, les remords qui m'auraient rendue bien malheureuse dans ces derniers instants : je suis dans un tel état de faiblesse, que je ne puis sortir de mon lit; je m'enrhume à tous les moments. Mon médecin a pour moi des attentions étonnantes, il est mon ami; je suis bien heureuse en tout : tout ce qui est autour de moi me sert avec affection : la pauvre *Sophie* a des soins étonnants de mon corps et de mon âme; elle m'a donné de si bons exemples, qu'elle m'a presque forcée à devenir plus sage; elle ne m'a point prêchée : son exemple et son silence ont eu plus d'éloquence que tous les sermons du monde; elle est affligée jusqu'au fond du cœur; elle ne manquera jamais de rien, quand elle m'aura perdue [1]. Tous mes amis l'aiment beaucoup et en auront soin. J'espère qu'elle n'en aura pas besoin. J'ai la consolation de lui laisser du pain. Je ne vous parle point du chevalier; il est au désespoir de me voir aussi mal, jamais on n'a vu dans une passion violente plus de délicatesse; plus de sentiments, plus de noblesse et de générosité. Je ne suis point inquiète de la pauvre petite : elle a un ami et un protecteur qui l'aime tendrement. Adieu, ma chère madame; je n'ai plus la force d'écrire. C'est encore pour moi une douceur infinie de penser à vous; mais je ne puis m'occuper de cette joie sans m'attendrir, ma chère amie. La vie que j'ai menée a été bien misérable : ai-je jamais joui d'un instant de joie? Je ne pouvais être avec moi-même; je craignais de penser; mes remords ne m'abandonnaient jamais depuis le moment où j'ai commencé à ouvrir les yeux sur mes égarements. Pourquoi serais-je effrayée de la séparation de mon âme, puisque je suis persuadée que Dieu est tout bon, et que le moment où je jouirai du bonheur sera celui où je quitterai ce misérable corps [2]?

[1] *Sophie*, à la mort de mademoiselle *Aïssé*, s'est mise dans un couvent.

[2] Cette lettre fut écrite quelques jours avant la mort de mademoiselle Aïssé.

LA DUCHESSE DE DURAS.

1829.

Le public n'a connu madame la duchesse de Duras que par deux ouvrages qui ont obtenu le plus grand succès. *Ourika* et *Édouard* ont appris à beaucoup de milliers de lecteurs quelle délicatesse de sentiments, quelle élévation d'âme, quelle connaissance et quelle pitié des souffrances du cœur formaient le caractère distinctif du talent de madame de Duras. Si elle a excellé à retracer toutes les nuances sociales, et cette hiérarchie, à la fois réelle et indéfinie, qui règne dans le grand monde, ce n'est pas qu'elle ait voulu peindre des ridicules, ni même faire un tableau de mœurs. Dans les différences de situation ou de rang, elle n'a semblé voir que leur effet sur les affections tendres. Sans amertume contre la société, elle a montré comment ses lois et ses distinctions pouvaient cruellement opprimer les plus naturelles et les plus pures émotions de l'âme. Elle s'est plu à représenter de telles barrières, nécessaires peut-être, ou qui du moins ne peuvent disparaître au gré de ceux qu'elles oppriment, comme une sorte de fatalité contre laquelle viennent se briser les élans du cœur.

Telle est l'idée que madame de Duras a donnée d'elle par deux bien petits volumes, qui désormais ont pris place pour toujours auprès des romans de madame de La Fayette et de madame Cottin; mais elle n'a laissé entrevoir aux lecteurs de ses livres qu'une faible portion de ce qu'elle

valait. A ses amis elle a légué de bien autres souvenirs; c'est pour eux une triste consolation de dire qui ils ont perdu, et de se faire envier par ceux dont n'a pas été connue la noble personne qu'ils regrettent.

Les premières années de sa vie s'étaient écoulées au milieu de circonstances tristes et agitées. Née à Brest en 1778, elle était fille de M. de Kersaint, officier de marine. Son père embrassa avec chaleur les opinions libérales du commencement de la Révolution; il était député à la Convention et compté parmi ces girondins qui payèrent si cher leurs illusions et leur imprévoyance; mais M. de Kersaint ne les suivit pas jusqu'au bout : il ne vota point la mort de Louis XVI. Quand il eut, ainsi que ses amis, péri sur l'échafaud, sa veuve quitta la France et passa d'abord aux États-Unis, puis à la Martinique, avec sa fille unique, alors âgée de quinze ans; la douleur et la maladie avaient affaibli ses facultés. Mademoiselle de Kersaint reçut ainsi la rude et forte éducation du malheur; elle eut, si jeune encore, la responsabilité d'elle-même. Au lieu de recevoir les soins d'une mère, de vivre sous sa tendre tutelle, c'était elle qui était condamnée à avoir jugement, prévoyance, décision; elle gouvernait ce ménage pauvre et exilé; passant ainsi d'une façon triste et sévère les riantes années qui suivent l'enfance. Un parent établi aux colonies lui laissa une succession assez considérable; elle venait de perdre sa mère : orpheline, et riche pour une émigrée, elle vint en Angleterre, où, en 1797, elle épousa le duc de Duras.

En 1801, elle rentra en France. Les opinions de M. de Duras le tenaient éloigné du gouvernement impérial. Madame de Duras ne se sentait non plus aucun penchant aux séductions de cette cour nouvelle; elle vivait d'une façon calme et modeste, occupée de l'éducation de ses deux filles; souvent à la campagne, entourée d'une société aimable et spirituelle, mais fort intime, car alors l'opposition se faisait à petit bruit; la sienne avait la liberté d'esprit, la

franchise de langage, l'entière sincérité d'une opposition qui se fonde sur l'amour de la justice et non sur l'intérêt blessé, sur la dignité et non sur la vanité. Rien ne semblait la blesser dans sa situation personnelle; ses plaintes étaient pour la France opprimée plus que pour l'ancien régime perdu; elle voulait regretter la liberté, plutôt que les honneurs aristocratiques qui lui étaient ôtés.

La Restauration la remplit d'enthousiasme; nulle femme ne l'avait conçue d'une façon plus grande et plus généreuse : elle y voyait la gloire de la patrie, l'union du passé et du présent, le libre développement des esprits; elle parait cette révolution tant souhaitée de tous les rêves de son imagination. Aussi sa tolérance pour toutes les opinions était complète; elle se les figurait toujours sincères et désintéressées, et leur savait gré, pour ainsi dire, de se manifester avec franchise. Elle eût volontiers pris les plus profonds dissentiments pour de simples malentendus entre gens qui, au fond, voulaient tous la même chose. Son salon, où elle se plaisait à réunir toutes les illustrations de la politique, des lettres, des sciences et des arts, où elle accueillait tous les succès, était comme une sorte de terrain neutre sur lequel elle maintenait la paix : on n'y connaissait qu'un seul parti, le parti des gens d'esprit. Ce n'était pas à ces seules jouissances de société que se bornait son caractère de concorde et de tolérance. S'agissait-il de rendre un bon office, de réparer une iniquité, d'arrêter une persécution, le zèle de madame de Duras devenait actif et passionné. C'était un besoin de son cœur; c'était aussi une sorte d'amour-propre pour la Restauration : elle n'eût pas voulu lui laisser encourir le reproche d'avoir méconnu un droit ou fait verser une larme.

Quand on a peint un tel caractère, il est bien évident que ces écrits où l'on a trouvé du charme, que ce commerce du monde, ces relations aimables avec les indifférents, avec les amis d'un jour, ne furent pas la plus grande affaire de

la vie. L'âme ne trouve pas un mobile si actif dans les intérêts secondaires : les affections seules, la faculté de sentir vivement, peuvent lui donner ce vol élevé. Les sentiments de madame de Duras avaient quelque chose de passionné, de dévoué et de durable. Son esprit tendait sans cesse vers ce qui est placé dans les hautes régions, son caractère était généreux : jamais de malveillance contre personne; un goût vif pour tout ce qui était distingué et animé, pour tout ce qui remuait les idées ou faisait battre le cœur ; l'émulation pour le bien; la répugnance à croire le mal. Ce qu'elle avait d'inquiet, d'agité, d'orageux, animait et agrandissait son esprit, sans la rendre moins bienveillante et moins sympathique. Elle pouvait aimer le succès, elle aimait mieux encore l'affection : aussi en était-elle environnée.

Pendant les tristes années où l'on voyait sa santé se détruire successivement, elle fut contrainte à vivre plus solitaire, à se priver des amitiés de salon, de cette société animée dont elle était le centre. Des sentiments plus intimes furent sa consolation au milieu des souffrances cruelles qui la dévoraient. Sa fille, madame la duchesse de Rauzan, lui a prodigué les soins les plus touchants, ne l'a jamais quittée, l'a suivie dans la solitude, dans les voyages, a adouci ses derniers moments par la piété filiale la plus tendre. Au mois de janvier 1829, elle était à Nice ; elle avait aussi auprès d'elle sa fille aînée, madame de La Rochejaquelein. Elle supporta la plus douloureuse agonie avec une résignation forte et pieuse, dans la plénitude de sa raison. De longues souffrances l'avaient affaiblie sans l'abattre, et elle sentit cette consolation qu'éprouvent les mourants de se voir entourés jusqu'au dernier instant des plus chers objets de leur affection.

MADAME D'ARBOUVILLE.

1852.

Les poésies et les récits de madame d'Arbouville n'étaient point destinés à la publicité. Madame d'Arbouville, sans être insensible au succès, ne voulait pas en courir les risques : elle écrivait pour elle-même pour exprimer ses pensées, ses sentiments, ses rêveries; à peine cherchait-elle les suffrages de ses amis.

Quelques poésies furent toutefois imprimées à un très-petit nombre d'exemplaires et distribuées presque exclusivement dans sa famille. Plus tard, pour concourir à une œuvre charitable et à la demande de la pieuse reine qui y présidait, madame d'Arbouville consentit à laisser imprimer plusieurs nouvelles qu'elle avait lues à peu de personnes, mais dont on avait beaucoup parlé dans le monde où elle vivait. Ce volume fut vendu dans ces boutiques de charité dont le comptoir était occupé par d'élégantes marchandes, qui se plaisaient à surfaire pour le compte des pauvres.

Sans en avoir le droit, sans demander une permission qui leur eût été refusée, les journaux réimprimèrent des nouvelles extraites de ce volume. Madame d'Arbouville s'en plaignit, mais, bon gré malgré, il lui fallut accepter ce succès, et parfois elle disait que si on voulait encore faire servir à de bonnes œuvres les écrits qui avaient occupé ses loisirs, elle y consentirait volontiers.

Depuis que sa famille et ses amis ont eu le malheur de la perdre, plusieurs éditeurs ayant témoigné l'intention de réimprimer les Nouvelles, M. d'Arbouville, assuré de se conformer aux intentions de celle qui lui fut si chère, et trouvant une consolation dans les éloges qui s'attacheraient à sa mémoire, consentit à cette réimpression. Cédant aux conseils de quelques amis, il s'est déterminé à y joindre les écrits qui n'avaient pas été publiés et que madame d'Arbouville avait laissés.

C'est ainsi que le public connaîtra une personne qui ne s'était pas occupée de lui, qui avait redouté de lui livrer son nom, d'attirer son attention, de s'exposer aux chances de la vie littéraire. Mais, pour mieux apprécier ce qu'elle a écrit, pour mieux en sentir le charme, ne faut-il pas aussi savoir quel était son caractère, son esprit, quels sentiments l'ont inspirée, quelle fut sa vie?

Nous n'avons point d'événements à raconter : son existence fut douce, calme, remplie par les affections et les devoirs; rien d'étrange, nulle agitation, nulle hésitation à suivre la route qui s'ouvrait naturellement devant elle; ce n'est pas une histoire que nous avons à retracer, c'est un portrait, dont la ressemblance doit être dans la physionomie et l'expression.

Sophie de Bazancourt naquit le 29 octobre 1810. Sa mère, Élisa de Houdetot, avait épousé, l'année précédente, le général baron de Bazancourt. Avant son mariage, elle avait, pendant dix ans, vécu auprès de sa grand'mère la comtesse de Houdetot, qui l'avait comme adoptée : c'était sous ses yeux que sa petite-fille avait été élevée. Ce fut près de cette aimable personne, qui eut encore plus de charme dans le caractère que de grâce dans l'esprit, qu'Élisa de Houdetot passa les dernières années de l'enfance et les premières années de la jeunesse. A cet âge où les impressions deviennent des pensées, où les sentiments prennent leur direction, elle se trouvait placée dans une société spi-

rituelle dont la conversation était le principal plaisir, dont, malgré le fracas des événements, les lettres étaient encore le plus grand intérêt. Là régnait le culte de l'esprit, en même temps que le ton et les habitudes d'une société distinguée. Mademoiselle d'Houdetot fut formée, nous ne dirons pas à cette école, le mot serait trop pédantesque, mais dans cette atmosphère, et en reçut toutes les influences.

Sa fille, qui tenait de sa grand'mère le nom de Sophie, fut élevée dans les souvenirs et la tradition du salon de madame de Houdetot. Ce n'était pas seulement sa mère qui lui inspirait le désir de développer ses heureuses facultés, et qui donnait du mouvement à cet esprit à la fois naturel et cultivé; elle était aussi l'enfant de la maison chez madame de La Briche et madame Molé. Elle y vivait au milieu d'une société, qui conservait les goûts et les habitudes du grand monde d'autrefois, en même temps qu'elle réunissait les hommes distingués d'une génération nouvelle dont l'esprit et les idées s'étaient formés par le spectacle et les épreuves de la Révolution qui avait détruit l'ancien ordre social.

Le moment où mademoiselle de Bazancourt commençait à voir le monde contribuait efficacement à lui donner du ressort et de l'émulation. C'était une époque d'activité intellectuelle : pendant les heureux loisirs de la Restauration, les lettres avaient pris un nouvel essor, elles semblaient affranchies de l'imitation et des règles formelles. Elles étaient en communication avec les littératures étrangères; mais elles étaient surtout livrées aux impressions personnelles et cherchaient à leur donner de l'effet en appelant l'imagination en auxiliaire au sentiment. Cette nouvelle école poétique exerçait une vive séduction sur l'esprit de la jeunesse : elle adoptait avec empressement une manière et un langage qui lui semblaient plus libres et plus intimes.

Mademoiselle de Bazancourt ressentit le charme de cette

poésie à la fois rêveuse et lyrique, dont les *Méditations* de M. de Lamartine étaient le plus parfait modèle. Son caractère n'avait rien de triste, sa conversation était animée, ses impressions vives; elle aimait à les communiquer; et pourtant, lorsqu'elle se retirait en elle-même, son imagination se portait vers le côté sombre de la vie; elle voyait les misères de la vie humaine, le néant des illusions, l'inconsistance des sentiments; dans les affections, elle cherchait les chagrins; et, rendant aux passions le sens primitif du mot, elle les peignait comme une souffrance; en un mot, ainsi que la littérature contemporaine, elle trouvait la douleur plus poétique que le bonheur.

Encore enfant, elle se prédisait une existence dénuée de contentement et de plaisir. Les vers qu'elle écrivait à quinze ans témoignent de cette disposition.

J'ai donc quinze ans!
Age charmant où tout est jouissance,
Où l'avenir est tout en espérance,
Et ne promet que bonheur et plaisir;
Où le passé n'est qu'un gai souvenir,
Où de l'enfant l'innocente folie
Ignore encor les chaînes de la vie.
Serait-il vrai que nos plus beaux moments
Sont à quinze ans?

Cette inspiration de tristesse n'avait rien d'affecté; ce n'était point par imitation des modèles nouveaux que mademoiselle de Bazancourt donnait à sa jeune poésie un accent de mélancolie. A quelque âge qu'on soit, quelque heureuse que soit une situation, nul, en se livrant à la réflexion, ne reconnaît-il pas en lui-même de semblables pensées? Elles se présentent à tout esprit qui écartant les distractions, s'examine sérieusement. N'avons-nous pas tous conscience de sentiments contradictoires qui dominent, chacun à son moment?

Dans la vie la plus favorisée de la Providence, il est des peines réelles et inévitables. En 1830, mademoiselle de Bazancourt perdit son père, dont l'affection et la bonté répandaient dans l'intimité de la famille un calme et une douceur invariables. Deux ans après, sa mère, à qui elle devait tant, qui était pour elle la plus aimable amie, le guide de sa vie, lui fut enlevée lorsqu'elle était encore dans la force de l'âge et dans la jeunesse du cœur.

Mais, avant de quitter sa fille, elle avait eu la satisfaction d'assurer son avenir; elle l'avait mariée, au commencement de 1832, à M. d'Arbouville, l'ami intime d'un de ses frères. Son caractère, ses sentiments, ce mariage où le goût et la sympathie avaient plus de part que les calculs intéressés, tout garantissait à la mère le bonheur de sa fille.

Son espérance ne fut pas trompée : pendant dix-huit années, pas un nuage ne troubla leur union ; ils ne cessèrent ni de s'aimer ni de se convenir. Pendant les premiers temps, madame d'Arbouville suivit son mari dans les garnisons où il était conduit par son devoir militaire. Elle quittait sans regret l'entourage de sa famille et une société où elle était aimée et appréciée. Les déplacements, le séjour dans les villes de province, ou même dans quelque forteresse isolée sur la frontière des Pyrénées avaient pour elle l'intérêt des voyages : elle se plaisait aux aspects d'une nature sauvage ou d'une riante et fertile contrée. Elle observait les mœurs et le caractère des habitants. Son penchant à la rêverie trouvait satisfaction plus que dans la vie parisienne ; elle se livrait à ses inspirations poétiques ; elle écrivait en les colorant de son imagination, en les animant de ses sentiments, les événements de la vie privée qui lui étaient racontés et qui excitaient son intérêt ; son esprit croissait en activité ; le concours de l'observation et de la réflexion rendait son jugement plus fin et plus sûr.

M. d'Arbouville, en arrivant à un grade supérieur, fut

destiné à l'armée d'Afrique. Sa femme ne pouvait l'y suivre, sa santé commençait à s'altérer; le climat lui aurait été funeste; le repos et les soins lui étaient devenus indispensables. Ce lui fut un sensible chagrin; elle espérait toujours que le moment viendrait où elle pourrait aller rejoindre son mari. L'Algérie parlait même à son imagination; ce voyage ne lui fut jamais permis, et elle dut se résigner, consolée par l'honorable réputation et le juste avancement qui récompensaient le mérite, le caractère, le courage de M. d'Arbouville.

Revenue à Paris, madame d'Arbouville s'y retrouva au milieu d'une famille nombreuse et d'une société qui ne l'avait jamais perdue de vue, car ses voyages et ses absences étaient entremêlés de séjours dans le centre de ses habitudes. Elle était entourée de la même bienveillance, accueillie avec empressement, encouragée par le succès. Ce n'est pas qu'elle recherchât des applaudissements pour ses poésies ou ses nouvelles; au contraire, elle les communiquait peu et n'en parlait jamais; elle aimait à plaire par le charme de sa conversation, par la douceur de son caractère, par sa bienveillance sympathique. Prendre la position d'auteur et de femme de lettres lui aurait semblé un dérangement de la vie de famille, une infidélité à la société intime. Elle obtenait ce genre de succès autant qu'elle pouvait le désirer; sa présence était souhaitée. On se plaisait à la voir arriver dans un salon, non pas de ceux où se presse une foule ennuyée et bruyante, mais une réunion de personnes qui conservent le goût de l'esprit, qui écoutent avec plaisir une conversation animée sans même y prendre part.

Elle avait acquis la situation que, dès les premiers temps de sa jeunesse, elle avait rêvée et espérée. Elle était le centre d'une société distinguée. Elle réunissait autour d'elle des hommes spirituels, lettrés, importants par leur position ou leur réputation; des femmes aimables sans être frivoles.

Telle était sa vie, lorsqu'après plusieurs années M. d'Ar-

bouville quitta l'Afrique, où il était devenu lieutenant général, où il avait commandé des provinces, où il avait illustré son nom. Maintenant la guerre d'Afrique était finie et il revenait chercher un honorable repos et le bonheur intérieur.

Mais la santé de madame d'Arbouville avait successivement décliné; elle était menacée de souffrir longtemps et la guérison était douteuse. Sans refuser l'espoir qu'on cherchait à lui donner, elle fut, pendant deux cruelles années, courageuse, résignée, soutenue par des sentiments de piété qui ne s'étaient jamais affaiblis en elle. Sans doute elle se rappelait souvent les paroles qu'elle avait adressées à une jeune personne qui, au moment de la première communion, regrettait, dans sa ferveur, le temps glorieux des martyrs.

— « Vous avancez dans la vie, confiante et tranquille, éloignant de vous toute idée de malheur. Vous dites : « Dieu est là pour nous sauver. » — Non, mon enfant, vous verrez souffrir; vous verrez mourir, et cependant Dieu sera là, non pour détourner le malheur que la Providence a mis dans l'ordre des choses; il y sera pour offrir une espérance à celui qui souffre. Ce ne sera pas, comme vous le croyez, la Religion avec ses miracles, ce sera la Religion avec toutes ses consolations. »

Lorsque son mari, après la révolution de 1848, alla, dans de graves circonstances, commander à Lyon, elle y fut transportée. Pendant qu'elle souffrait sur son lit de douleur, elle eut l'anxiété de le savoir aux prises avec les fureurs de la sédition; elle entendait le canon et la fusillade; puis rassurée et heureuse, elle le vit honoré par la reconnaissance de cette grande ville que, par sa fermeté et son courage, il avait contribué à sauver du désordre qui la menaçait.

Ce fut son dernier bonheur. Peu de semaines après elle fut ramenée à Paris. Le mal et les souffrances avaient fait de rapides progrès. Ce martyre dura encore plusieurs mois sans diminuer son courage, sa douleur, sa reconnaissance

pour les soins dont sa famille l'entourait. Elle s'intéressait à tout ce qui avait rapport à ceux qu'elle aimait et semblait plus occupée d'eux que d'elle-même. Plus elle approchait du terme, plus les pensées religieuses remplissaient son âme; elle fut assistée et encouragée dans ses derniers moments par les paroles consolantes et les saintes prières du P. de Ravignan.

SUR

L'ACQUISITION DU MUSÉE DU SOMMERARD

Rapport fait à la Chambre des pairs, le 15 juillet 1843.

MESSIEURS,

Le projet de loi qui autorise l'acquisition de l'hôtel de Cluny et de la collection de feu M. du Sommerard n'a point rencontré de contradicteurs dans la discussion publique, ni même, ce semble, dans les journaux. Toutefois plusieurs objections ont circulé dans les conversations privées, et sans doute elles ont paru dignes d'être prises en sérieuse considération, puisque un nombre inaccoutumé de suffrages négatifs s'est trouvé dans l'urne du scrutin à la Chambre des députés.

Le devoir de votre commission était de rechercher ces objections, et de les examiner avec soin et scrupule. Nous ne pouvons vous engager à sanctionner avec une confiance aveugle un projet, même lorsqu'il a un but évidemment utile, lorsqu'il est approuvé par l'opinion générale, lorsqu'il a déjà reçu la sanction du gouvernement et de la Chambre des députés. Tout projet, qui vous est présenté, vous impose le devoir d'un examen qui vous soit propre et qui reste libre de toute influence.

On s'est d'abord demandé s'il était bien nécessaire d'instituer un nouveau musée, d'entreprendre une collection nouvelle, lorsque nous avons déjà une galerie de tableaux

où l'école française tient une grande et glorieuse place; lorsqu'on a formé au Louvre un musée de sculpture moderne, qui renferme les chefs-d'œuvre de Jean Goujon, de Germain Pilon, de Puget, rangés auprès des productions de Michel-Ange; on a dit que les véritables annales de l'art moderne au moyen âge et à la Renaissance se trouvaient dans nos églises; que c'était là qu'on pouvait le mieux étudier les époques diverses de l'architecture; de l'ornement, de la peinture sur verre, de la sculpture sur marbre, sur pierre et sur bois; que des tombeaux, des rétables, des autels n'étaient à leur vraie place que dans les temples; que c'était là, même sous le rapport de l'art, qu'ils produisaient tout leur effet.

On a ajouté que s'il s'agissait d'un intérêt historique, la nationale et magnifique destination que le Roi a donnée à Versailles, rend inutiles les petites et incomplètes collections où l'on essayerait de réunir les monuments épars, les témoignages recueillis çà et là, qui rappellent les vieux temps. On a imputé à une mode puérile et passagère la curiosité qui s'est portée sur des débris longtemps oubliés et dédaignés.

Toujours est-il, nous devons l'avouer, que cette curiosité existe, qu'elle est générale, qu'elle a suivi avec affection les soins et les recherches de M. du Sommerard et des autres amateurs; que l'accroissement de sa collection était considérée comme une circonstance heureuse, et que des voix nombreuses s'écrieraient au vandalisme, si le gouvernement la laissait se disperser ou s'en aller à l'étranger.

Y a-t-il donc quelque chose de frivole et de déraisonnable dans cette disposition prononcée du public? Il nous semble, Messieurs, que le sentiment de l'art, que le goût du beau ne se manifestent pas seulement dans les édifices, dans les tableaux, dans la statuaire, les ornements; la forme des meubles, des vases, des parures, des joyaux, peuvent, même sous l'empire de la fantaisie, porter l'empreinte du

talent et de l'imagination de l'artiste ; ils sont un témoignage irrécusable du caractère de chaque époque de l'art, de chaque phase de la civilisation. Qui ne reconnaîtrait dans cette passion universelle de l'ornement, dans ce tact délicat à le bien choisir et surtout à le bien placer, dans ce luxe qui aimait à embellir toutes les formes en les laissant correctes et pures, l'esprit du seizième siècle, se réjouissant à la fois de connaître, de comprendre l'antiquité, et d'entrer à pleines voiles dans la civilisation ? On pourrait suivre ainsi, comme dans les œuvres de l'art, les progrès et la décadence du goût, jusqu'au moment où une réforme excessive proscrivit le laisser-aller de l'imagination, et soumit absolument l'inspiration à la copie et à l'imitation. Aujourd'hui, il y a une réaction contre cette austérité triste et monotone, mal justifiée par une connaissance incomplète de l'antiquité.

Les collections, telles que le musée de l'hôtel de Cluny, offrent aux gens de goût, non pas la satisfaction d'une vaine curiosité, d'un caprice passager de la mode, mais une jouissance qui est dans le domaine de l'art. D'ailleurs, quelles limites pourrions-nous placer, qui sépareraient absolument de l'architecture, de la sculpture et de la peinture les objets qui prennent place dans de telles galeries ? Les vitraux, les miniatures, les vignettes des manuscrits, n'est-ce point de la peinture ? Le bois, l'ivoire, l'albâtre ornant des panneaux ou des rétables, excluent-ils le talent du sculpteur ? Benvenuto Cellini cessait-il d'être un artiste, quand il travaillait une coupe ou un pommeau d'épée ?

Nous ne pouvons donc admettre les dédains qui repoussent, comme indigne du soin de l'administration publique, la conservation de cette collection ; elle fait une partie essentielle des richesses de l'art. Nous pourrions ajouter que non-seulement elle a déjà fait ses preuves quant à la curiosité et à l'admiration du public, mais aussi quant à son utilité réelle. Déjà elle est un lieu d'étude pour les artistes ;

et, comme le goût actuel s'est reporté vers ces époques du passé, comme on en aime l'imitation, comme l'ornement est venu remplacer la bizarrerie ou la nudité, les ouvriers viennent dans leurs loisirs chercher des modèles et des inspirations; eux aussi prennent le sentiment de l'art, ce qui est le propre des belles époques, lorsque ce sentiment est général, lorsqu'il passe de la création à l'exécution, et qu'on reconnaît sa trace dans la main-d'œuvre : c'est ainsi qu'il y a tel grand sculpteur du seizième siècle qui était un tailleur de pierres. Le musée du Louvre sera pour l'artiste; l'hôtel de Cluny pour l'ouvrier. Ici l'imagination s'animera; là se perfectionnera et s'ennoblira la pratique.

L'intérêt historique, qui s'attachera à cette collection, est encore moins contestable. Qui n'a éprouvé le charme et la curiosité qu'inspirent ces débris et ces témoignages où nous pouvons lire les habitudes du passé? Les armes, les meubles, les vases, les décorations intérieures, la distribution des édifices, sont pour nous des mémoires de la vie privée. L'érudition et l'imagination y trouvent une restitution animée des races éteintes ou des générations de nos ancêtres. Rien n'a mieux interprété l'antiquité, rien ne l'a mieux tirée de son tombeau que la découverte de Pompéia, de cette ville surprise soudainement par la catastrophe qui l'a ensevelie vivante : de sorte qu'elle a été retrouvée dans le train journalier de ses habitudes domestiques. Les outils, les instruments aratoires des Égyptiens, les sépultures qu'on découvre chaque jour dans le sol gaulois, les haches de pierre des Scandinaves, les monnaies et les médailles de tous les peuples : tout cela n'est-il pas de l'histoire? Les événements sont racontés dans les annales écrites; ce qui les fait mieux comprendre, ce sont les monuments, et surtout ceux qui donnent l'idée des mœurs, qui nous font assister à la vie commune des vieux siècles.

D'autres souvenirs historiques sont encore d'un grand et universel intérêt. Tout ce qui rappelle des noms illustres,

des renommées populaires, a un vif attrait pour l'imagination, et souvent même s'entoure d'une sorte de respect. L'épée d'un grand guerrier, les insignes d'un souverain célèbre, les joyaux d'une reine grande ou malheureuse, les livres où un écrivain traça quelques notes, sont autant de reliques qu'on aime à voir, et qui font une autre impression que la lettre morte du volume où nous lisons leur histoire.

Nous devons aussi remarquer combien l'emplacement de ce musée ajoute aux avantages de sa destination. L'hôtel de Cluny est un des édifices qu'il importe le plus de conserver et de restaurer. Il est d'une architecture élégante et ornée; le goût de la Renaissance s'y mêle avec le caractère de la dernière époque du moyen âge. Il donne l'idée et le type de ce qu'était à cette époque la demeure d'un personnage riche et important. La chapelle est un modèle de décoration gracieuse et riche. Les fondations sont romaines et ont appartenu à ce palais de Constance et de Julien, dont il ne reste plus debout que la ruine appelée les Thermes. Un simple mur sépare le bâtiment romain de l'hôtel de Cluny, et comme la ville de Paris cède les Thermes de Julien, les deux monuments se trouveront réunis et consacrés à la même destination, de sorte que le musée sera en parfaite harmonie avec les constructions qui le renfermeront.

Il faut de plus nous féliciter d'avoir ainsi l'occasion d'embellir un quartier qui a besoin d'air et de jour; il ne doit pas rester déshérité de cette munificence publique qui assainit, orne et met au large les diverses parties de la ville de Paris. En outre, l'hôtel de Cluny est dans le quartier des Écoles. Il importe que cette population de jeunes étudiants trouve à sa portée des récréations convenables à la vie qu'elle doit mener. Elle a besoin de distractions et non de dérangements. L'hôtel de Cluny remplacera pour elle ce musée des Petits-Augustins qu'on a eu le tort de détruire,

et où, dans notre jeunesse, lorsque nous aussi étions étudiants, nous allions nous promener sous ces vieux cloîtres, parmi les tombeaux que M. Lenoir avait préservés de la destruction révolutionnaire.

Le goût des arts est bon à répandre dans toutes les classes, dans toutes les professions; il élève les sentiments, et crée dans la vie un intérêt doux et salutaire. Les souvenirs historiques auront une influence encore plus efficace sur la jeunesse des écoles. Il est à craindre, dans notre époque si préoccupée de ce qui est profitable, que l'éducation ne prenne beaucoup trop un caractère spécial et professionnel. Autrefois le fond commun de toute instruction, ce goût et cette connaissance des lettres, les humanités, pour parler le langage scholastique, gardaient une plus grande place dans l'esprit des hommes consacrés aux professions libérales. Le magistrat, l'avocat, le médecin, n'étaient pas plus instruits de ce qu'il leur est nécessaire de savoir; ils s'occupaient peut-être davantage de la littérature, de la philosophie, du mouvement général des connaissances humaines; ils vivaient davantage dans cette sphère commune à toutes les intelligences cultivées, où se forment les opinions sensées, où se prononcent les jugements éclairés.

Le musée historique de l'hôtel de Cluny exercerait une bonne influence sur les jeunes étudiants et leur inspirerait un autre intérêt que celui de leur enseignement spécial, d'autres idées que leur future profession. Ils songeraient aux temps passés, à ce qu'était jadis la société; les souvenirs des époques diverses de la France et de ses grands hommes se graveraient dans leur esprit par la voie des sens. Ils voudraient connaître mieux ce qui commencerait à les intéresser. Des lectures et des études seraient la suite des impressions qu'ils recevraient. En parcourant ces symboliques archives, ils ne regarderaient pas les miniatures du roi René, l'éperon de François Ier, le miroir de Diane de Poitiers, sans vouloir connaître les événements et les person-

nages de ces temps, qui semblent se montrer encore vivants.

Déjà la Société des Antiquaires de France a demandé à y tenir ses séances, comme elle les tenait autrefois au musée des Petits-Augustins. Évidemment, l'hôtel de Cluny sera un lieu de recherches et d'études.

Des objections d'un autre ordre ont aussi été présentées. Pourquoi ne serait-ce point la ville de Paris qui ferait l'acquisition de ce musée et qui se chargerait de l'entretenir et de l'augmenter? Messieurs, la ville de Paris a sans doute un très-grand revenu, mais elle est soumise aussi à d'énormes charges. Sans vous donner ici une décomposition résumée de son budget, qui chaque année est mis sous vos yeux, il suffira de rappeler qu'elle peut à peine consacrer quatre millions à des travaux neufs. Elle en a entrepris beaucoup, soit utiles, soit magnifiques. Il faut qu'elle achève l'Hôtel de Ville; qu'elle paye une large part dans la restauration du Palais de Justice; elle restaure des églises; elle en construit de nouvelles. Certes, elle n'épargne rien pour l'embellissement d'une capitale qui appartient à la France entière, encore plus qu'elle ne s'appartient à elle-même.

D'ailleurs le musée de Cluny va lui coûter une grande dépense, plus grande même que la somme dont le gouvernement se charge. Les alignements projetés dégageront l'hôtel de Cluny; ces alignements seront accomplis, et ils élargiront la rue où il se trouve, non point lentement, par voie de servitude et de reculement, mais par expropriations forcées. La ville aura 615,000 francs à dépenser, le gouvernement 590,000. De plus, les Thermes qui sont cédés pour être annexés à l'hôtel de Cluny, ont coûté 100,000 fr. à la ville.

Il ne suffit pas de vous démontrer, messieurs, que la dépense est utile, qu'elle est digne du gouvernement et qu'elle doit être acquittée sur les revenus de l'État, il faut encore examiner si elle a été réglée avec économie, si les estimations n'ont rien d'exagéré. Quant à la valeur de l'édifice,

nous avions un moyen simple de vérification. La ville a récemment exproprié des maisons dans le voisinage de l'hôtel de Cluny. Le prix a été légalement arbitré par le jury; à surface égale, il n'est point supérieur au crédit qui vous est demandé pour cette acquisition. La valeur que peut avoir cette maison, considérée comme monument historique et comme œuvre d'art, n'entre pour rien dans l'estimation.

Le prix des objets, qui composent la collection, était plus difficile à apprécier. La commune renommée leur assigne une valeur très-supérieure aux 200,000 fr. demandés; mais ce n'est pas une autorité. Un inventaire a été dressé avec un soin détaillé; chaque objet est estimé à part. Votre commission s'est transportée au musée; elle a examiné, sinon toute la collection, du moins les morceaux les plus remarquables et les plus connus. Elle a pu acquérir la preuve qu'il en est dont il a été offert une somme double du prix porté au catalogue, entre autres un objet que la Bibliothèque du Roi avait voulu acheter. Nous croyons, messieurs, pouvoir assurer que si le gouvernement n'achetait pas cette collection, elle serait payée plus cher soit par un souverain étranger, soit par quelque riche particulier. Vous savez quelle est sa réputation en Europe, et combien elle attire la curiosité des voyageurs.

Enfin, on a opposé au projet une prévoyance économique : « Voilà, a-t-on dit, non-seulement une forte dé-
« pense, mais une porte ouverte à des dépenses infinies.
« Chaque année on vous proposera de nouvelles acquisi-
« tions à faire, des collections à acheter pour augmenter le
« musée, pour ne point perdre une bonne occasion, pour
« ne pas laisser sortir de France des objets précieux. »

Nous pourrions répondre que les Chambres auront toujours la faculté de rejeter la dépense qu'on leur proposera, qu'elles pourront se montrer sévères quand le budget sera obéré, et contrôler les motifs qui leur seraient allégués. Nous avons une meilleure réponse à faire. Des tableaux et des

statues ont un prix intrinsèque souvent fort considérable et qui est indépendant de la valeur qu'ils pourraient avoir dans une collection. Il y a souvent profit commercial à vendre et à disperser une collection. Des héritiers se la partagent ou la remettent en circulation; il n'en est pas de même d'une collection du genre de celle qu'a formée M. du Sommerard. Son mérite principal c'est la réunion de tant d'objets, qui se trouvent assemblés par un lien historique. Les hommes que leur goût et leur savoir portent à faire de telles collections, s'y attachent, non point pour tels ou tels objets, mais en tant que collections; en prévoir la dispersion serait un chagrin pour eux; ils désirent un héritier qui puisse la conserver. M. du Sommerard s'est toujours flatté que le gouvernement deviendrait acquéreur de son musée, et assurément il l'eût choisi pour légataire, si sa famille eût été assez riche pour subir ce sacrifice. Depuis que le projet de loi est présenté, déjà deux savants amateurs dont les collections sont connues, ont manifesté l'intention de les léguer à l'hôtel de Cluny; ce sera un moyen économique et honorable d'accroissement. Si ce musée est entretenu avec soin, bien classé, expliqué par un catalogue fait avec érudition et exactitude; si le gouvernement le place sous la direction d'un de nos illustres érudits, nous pouvons être assurés que ce nouvel établissement sera protégé par l'opinion publique, acquerra une renommée nationale, et recevra incessamment des dons qui augmenteront sa valeur.

Mais d'autres dépenses, qui, à la vérité, ne s'élèveront pas à de fortes sommes, devront être faites. L'hôtel de Cluny sera, sans doute, restauré. Il en a besoin. Divisé en appartements, partagé entre des locataires, il sera approprié à sa destination. On dégagera les ornements couverts de plâtre ou de badigeon; on réparera ceux qui sont brisés; on remplacera ceux qui manquent.

Les Thermes exigent des réparations plus essentielles;

c'est maintenant une ruine mise à l'abri sous un hangar. Elle a été provisoirement sauvée de la destruction, ce dont il faut remercier le ministre [1] qui s'en occupa le premier; mais une restauration semble indispensable. C'est une heureuse occasion pour faire des recherches non-seulement sur l'architecture, mais sur la construction romaine; on aurait à imiter, à reproduire ce ciment inaltérable, ces briques, ces ajustements de pierres, qui, sur notre sol, bravent depuis quinze siècles toutes les causes de destruction. Ce serait une étude utile qui pourrait avoir des résultats pratiques.

Ces réparations se feraient successivement et donneraient à ces deux édifices un aspect complet et achevé. Le règne du Roi joindra à d'autres gloires cette espèce de popularité que donnent les grandes et nombreuses constructions, monuments où se perpétue le nom du prince qui les éleva. Mais terminer ce qui était commencé, ne pas laisser un édifice pour en commencer un autre, attacher plus d'importance à poser la dernière pierre que la première, il y a là un honneur nouveau pour la France; c'est un signe extérieur de l'esprit d'ordre et de conservation, et aussi de cette haine pour la destruction et la profanation, de ce respect du passé, qui doit régner dans les arts, comme dans les régions plus hautes et plus saintes.

Votre commission vous propose l'adoption du projet de loi.

[1] Le duc Decazes, alors ministre de l'intérieur.

DISCOURS

PRONONCÉ A LA SÉANCE PUBLIQUE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE CLERMONT-FERRAND,

Le 18 juin 1854.

MESSIEURS,

Depuis plusieurs années aucune séance de notre Académie n'a été publique; vous avez pensé que parmi les préoccupations et les inquiétudes d'une époque déplorable, nos travaux n'auraient point assez d'attrait, n'exciteraient point assez de curiosité pour distraire les esprits de si graves intérêts. Aujourd'hui le pays est calme; les ennemis de la société et de l'ordre public ont été domptés : le besoin de repos, la lassitude des révolutions sont les seuls sentiments qui trouvent place dans les âmes. La parole des orateurs, la polémique des opinions ne retentissent plus dans la cité. Parmi ce loisir universel, pouvons-nous espérer que le public reportera son attention sur les lettres et les sciences, et qu'il encouragera, par ses suffrages, nos modestes travaux.

Ne devons-nous pas, au contraire, craindre que ce goût pour la quiétude, cette répugnance pour tout ce qui peut agiter la pensée et lui imprimer quelque activité, ne soient pas une disposition favorable au mouvement et à l'émulation des esprits. Pour sentir, pour comprendre, pour admirer, il faut être éveillé, et si nous nous laissions assoupir dans les calculs de l'intérêt privé; si notre attention était

uniquement dirigée sur les chances d'enrichissement; si le bien-être et les jouissances devenaient notre seule ambition, nous verrions la décadence des lettres accompagner cette décadence morale.

Les grands siècles dans l'histoire de l'esprit humain portent le nom de Périclès, d'Auguste, de Louis XIV; mais ce n'est pas seulement à la protection de ces maîtres du pouvoir qu'il faut attribuer l'éclat rayonnant et l'élan des lettres et des arts.

Lorsqu'ils commencèrent à exercer une autorité suprême et à apaiser les agitations politiques, l'ardeur des âmes n'était point éteinte; ils partagèrent avec leur génération le goût des jouissances littéraires, de toutes les manifestations et de tous les développements de l'intelligence; ils aimèrent l'esprit, parce qu'autour d'eux tout le monde savait le sentir et l'apprécier, parce qu'il était un produit et un besoin national.

C'est donc le public qui donne la renommée à ceux qui l'émeuvent, qui le charment, qui l'instruisent; il est le vrai souverain qui distribue les récompenses : c'est de lui qu'il faut se plaindre, lorsque les lettres ne sont pas encouragées. S'il ne peut être réveillé de sa torpeur, si, pour l'émouvoir ou le divertir, on a recours à de grossiers moyens, à des exagérations factices, c'est à lui que doivent être adressés les reproches.

Une autre cause contribue à rabaisser et à attiédir les esprits. Si notre société française pouvait se rasseoir, se régler, se classer, compter sur l'avenir, les intérêts individuels n'auraient pas tant à se mettre en peine; chacun sans être cloué à la place où il est posé, sans rester pour la vie au rang où il est né, aurait une route tracée devant lui, un but probable à atteindre; il n'aurait point pour unique occupation de sa pensée, pour seul emploi de son activité, le désir de s'avancer, l'ambition plus ou moins subalterne de faire son chemin, de parvenir d'échelon en échelon au som-

met de sa carrière ; il ne se priverait pas de loisir et de liberté.

Autrefois les emplois publics et les professions libérales ne préoccupaient point ceux qui les exerçaient aussi sérieusement qu'aujourd'hui. Ils étaient peut-être moins techniquement instruits, moins laborieux, plus assujettis aux devoirs de leur office. Ils en jouissaient trop comme d'une propriété ou d'un privilége.

Mais tout état des choses a ses avantages comme ses inconvénients. Les magistrats, les avocats, les administrateurs étaient des gens du monde. La conversation était pour eux un plaisir et une habitude; ils recherchaient les succès de l'esprit; peut-être n'avait-on pas une connaissance réelle des choses dont on parlait; peut-être s'animait-on trop facilement sur des opinions peu réfléchies; mais en somme, la vie de société avait plus d'attrait et de charme; les esprits avaient plus de mouvement et de liberté; le caractère s'habituait à plus d'indépendance.

Si c'étaient des défauts, ne pourrait-on pas dire que nous en sommes trop corrigés? On assure que le niveau des études est abaissé, qu'un moindre nombre d'élèves arrive au terme de l'instruction classique; on se plaint d'un nouveau programme, qui, à peine au sortir de l'enfance, commence l'éducation professionnelle, et qui supprimera, dit-on, ce fonds de connaissances générales, cette communauté de souvenirs et d'idées, ce développement simultané de toute la classe éclairée, où se forme l'esprit d'une nation.

Si tel doit être l'effet de cette innovation, on peut dire pour l'expliquer qu'elle semble conforme à nos mœurs actuelles. Nous imputons beaucoup trop d'influence à l'instruction publique. Au moment où elle termine sa tâche, qu'elle ne prolonge pas assez, rien n'est encore assez développé ni fixé dans l'esprit de la jeunesse; elle est encore

accessible à toutes les impressions; elle peut prendre toutes les habitudes, imiter tous les exemples, recevoir ou se faire toutes les opinions que lui suggéreront le commerce du monde et les lectures; d'autant plus que, même avant cette époque, l'éducation publique a si peu tenu ses élèves à part des influences extérieures, qu'elle n'a guère agi sur eux.

C'est la famille, c'est l'état moral du pays qui sont responsables de ce que devient la jeunesse : chaque génération suit et continue la voie de la génération précédente, à moins que les circonstances n'interviennent pour changer la direction des esprits ou pour les animer et les relever. Si la France revient à ses anciens goûts, si l'esprit est remis à la mode, si on lui demande les plaisirs et les jouissances qu'aujourd'hui on est trop disposé à chercher dans le luxe, dans le sybaritisme, dans l'ostentation de la dépense; si la conversation, si la lecture, si une connaissance facile et sans pédanterie de la littérature, redeviennent le passe-temps de la société polie, nous pouvons espérer que l'émulation et le désir du succès se porteront de ce côté. Il s'agit bien plus d'y ramener le public que de susciter de nouveaux talents; notre époque n'en a pas été déshéritée, il n'y a pas encore longtemps que fleurissait la poésie, que le drame ou le roman excellaient à peindre nos mœurs; que l'histoire reproduisait la vie et le mouvement des générations passées; que la philosophie et la haute critique rivalisaient d'éloquence avec la tribune; le drame des affaires politiques ne détournait pas l'attention publique; il suscitait l'émulation; il y avait des applaudissements pour tous les succès.

Parmi les moyens d'établir une communication habituelle entre le public et la région des lettres et des sciences, il nous est permis de compter les académies et les sociétés savantes. L'esprit d'association s'applique avec avantage aux travaux de l'intelligence; il les anime par l'émulation;

un labeur continuellement solitaire est souvent une fatigue; on aime à s'entretenir avec des amis et des confrères de l'œuvre qu'on a conçue, de la connaissance qu'on a acquise, de l'observation qu'on a faite. Nuls suffrages n'encouragent autant que leurs éloges; leurs conseils sont bienveillants; leurs critiques sont présentées avec politesse; on se sent unis par un intérêt commun, par le désir des progrès de la science, par l'amour du vrai et du beau. De proche en proche cet intérêt se répand au dehors; chacun rapporte dans sa société intime ce qu'il a entendu ou appris. Le public devient curieux de ce qui se dit ou de ce qui se passe dans la confrérie littéraire. Les événements académiques, les publications d'œuvres nouvelles, le succès obtenu ou espéré, le choix de nouveaux associés, sont un motif de conversation, un sujet de controverse.

Ce genre d'institutions est peut-être plus nécessaire à la province qu'à Paris. Dans la vie plus calme et moins variée qu'on mène loin de la capitale, hors de ce mouvement continuel des opinions, de cette diffusion rapide des récits et des idées, les esprits sont plus sujets à s'alanguir, à perdre leur activité dans des habitudes quotidiennes et monotones; chacun est à son affaire et s'y concentre.

Il ne faut donc pas dédaigner nos académies de province; Fontenelle les comparait à ces honnêtes femmes qui ne font point parler d'elles. Si nous ne faisons point de bruit, si la trompette de la renommée ne sonne pas pour nous, il n'en est pas moins réel que nous contribuons, pour notre faible part, à entretenir le goût de l'étude, à encourager la culture des sciences naturelles dans un pays où elles ont un riche et vaste champ d'observation; les recherches historiques sont l'occupation assidue de plusieurs d'entre nous, et ils réussissent à recueillir et à interpréter de curieux documents. A cette étude se rattachent des travaux sur la législation et les conditions diverses de la propriété aux époques successives de la monarchie française. L'archéolo-

gie est aussi l'objet d'une exploration, qui a éclairé l'histoire de l'art au moyen âge et surtout à l'époque de l'architecture romane dont notre province a conservé de si beaux monuments. Des mémoires sur la santé publique, sur les épidémies et le régime ou les remèdes qui peuvent leur être opposés intéressent la science et l'humanité. Enfin, la poésie n'est pas tout à fait oubliée, et nous avons eu à applaudir d'heureux et faciles essais.

Ainsi l'Académie de Clermont s'efforce de conserver dans notre Auvergne la tradition de l'étude et de la culture intellectuelle. Nous ne pouvons prétendre à ajouter des noms à la glorieuse liste des hommes célèbres, magistrats, philosophes, écrivains, que cette province a donnés à la France, mais nous nous faisons un devoir de les honorer. C'est afin de témoigner notre culte pour le plus éminent de tous, que nous avons fixé cette séance publique au jour anniversaire de la naissance de Pascal.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DE CE VOLUME.

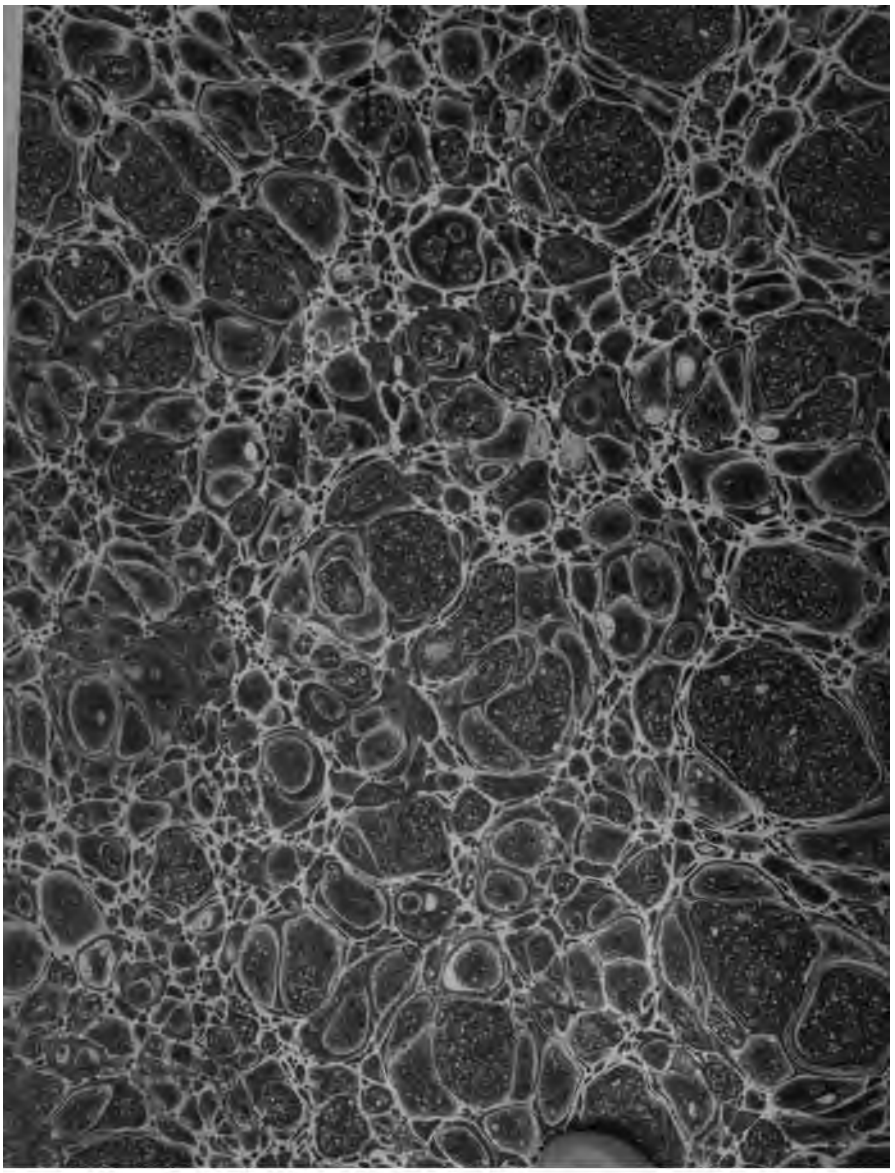
ÉTUDES LITTÉRAIRES.

Saint Augustin. 1
Bossuet. 12
L'abbé de Boismont. 43
Boulanger et ses ouvrages. 52
M. Artaud de Montor (*Un Voyage dans les catacombes de Rome*). 57
Sur un Éloge de La Bruyère. 64
Schiller, sa vie et ses œuvres. 70
Lessing (*Nathan le Sage*). 172
Sur l'*Hamlet* de Shakspeare. 179
Otway, sa vie. 193
— *Venise sauvée*. 202
Sur Thomson et la tragédie de *Tancrède et Sigismonde*. . 210
Le Jouvencel, roman du xve siècle. 234
M. Vitet. — Des drames historiques (*La mort de Henri III*). 262
Lemontey, sa vie et ses ouvrages. 279
M. Arnault (*Souvenirs d'un sexagénaire*). 293
Le baron Creuzé de Lesser. 328
Châteaubriand (*Les Natchez*). 339
Le général Foy (*La guerre de la Péninsule sous Napoléon*). 344
M. de Salvandy (*Histoire de Pologne*). 353

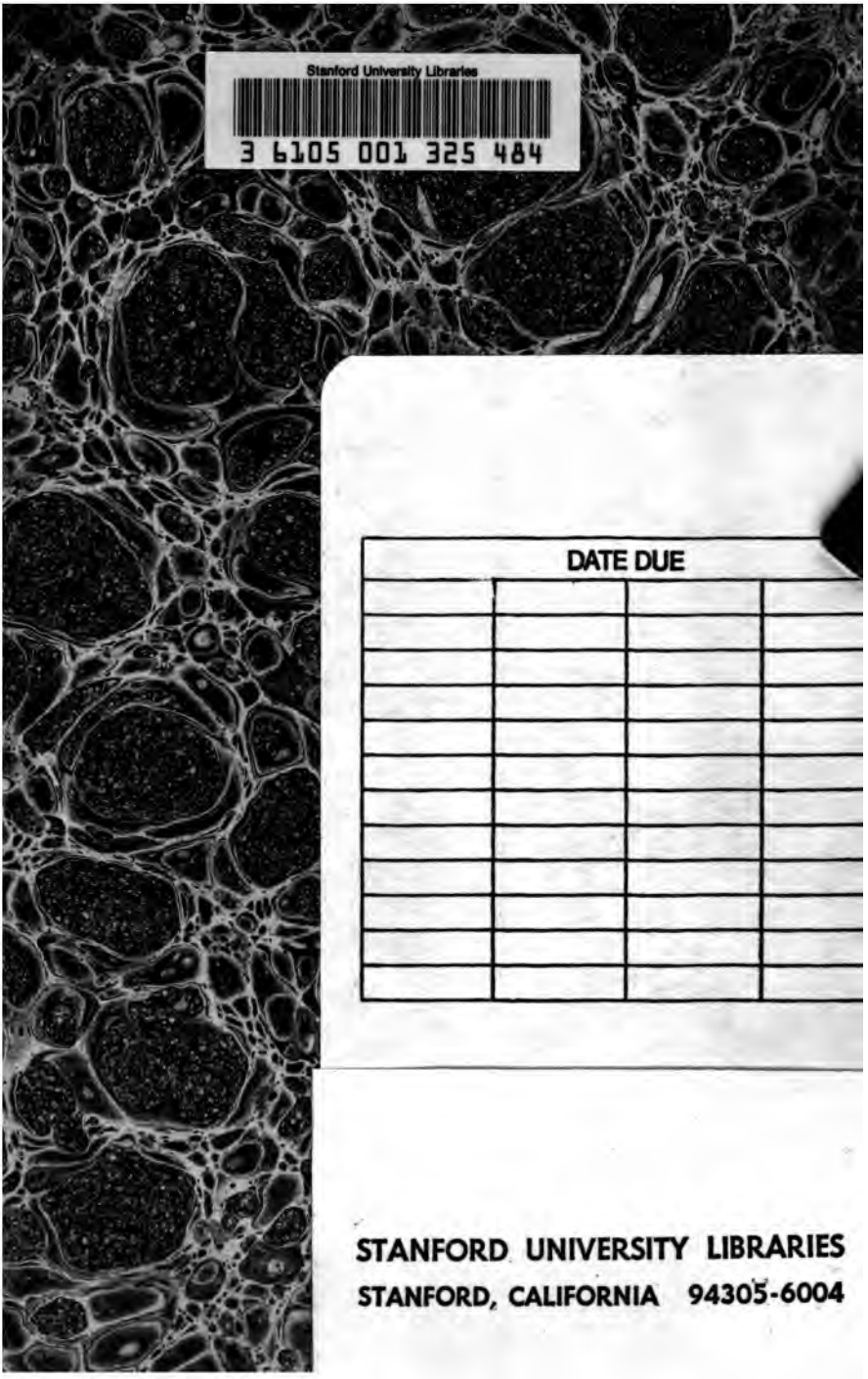
Madame Guizot. (*De l'Éducation domestique*). 357
Madame Necker de Saussure. (*L'Éducation progressive*). . 370
M. le baron Auguste de Staël. 381
Mademoiselle Aïssé. 390
La duchesse de Duras. 405
Madame d'Arbouville. 409
Le Musée du Sommerard (Rapport à la Chambre des pairs, le 15 juillet 1843). 417
Discours prononcé à la séance publique de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand, le 18 juin 1854. 427

FIN.

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, 30, rue Mazarine.

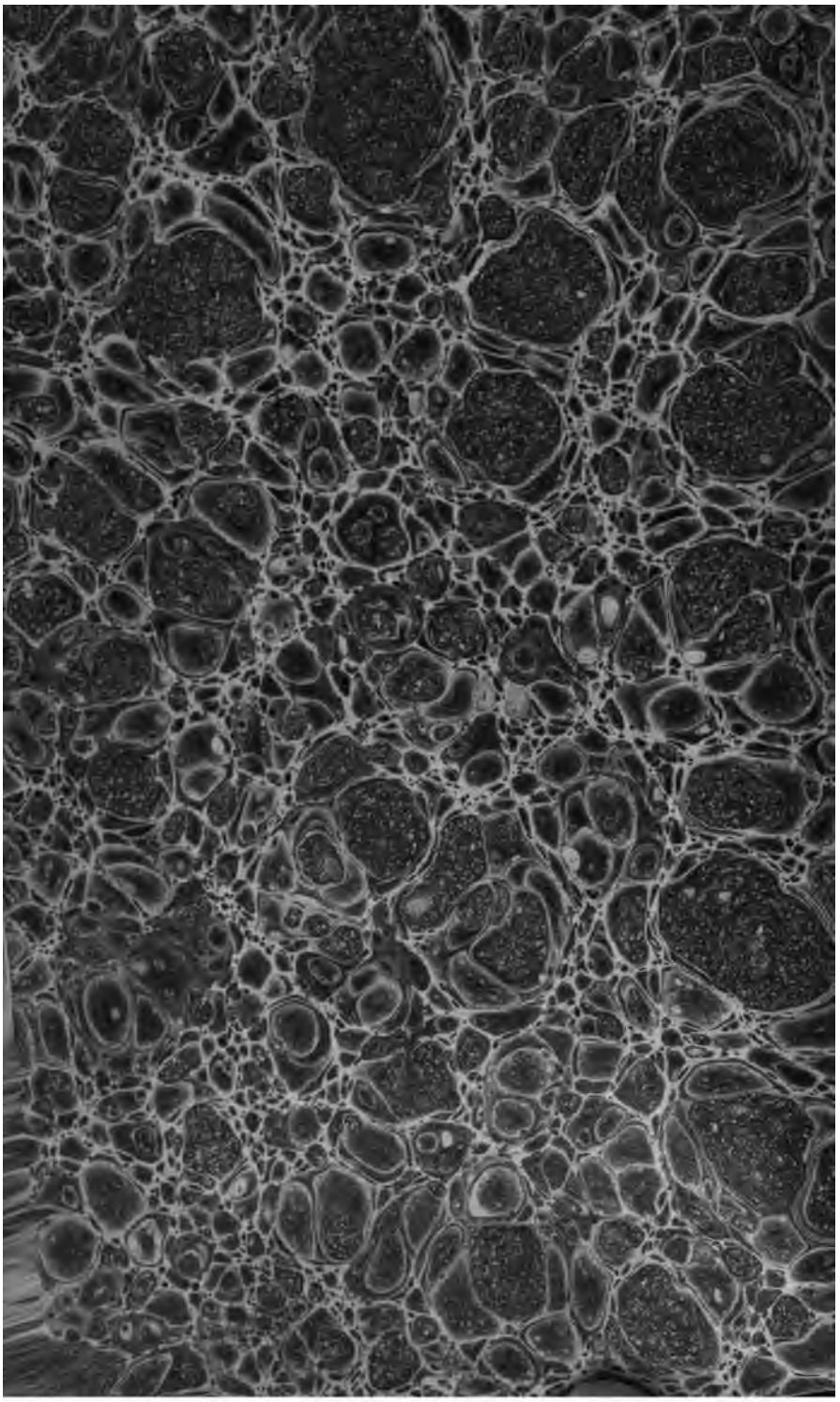


Stanford University Libraries
3 6105 001 325 484



DATE DUE

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004



Stanford University Libraries
3 6105 001 325 484

DATE DUE			

STANFORD UNIVERSITY LIBRARI
STANFORD, CALIFORNIA 94305-60